

Laure Conan



ANGÉLINE
DE MONTBRUN

ÉDITION CRITIQUE
PAR NICOLE BOURBONNAIS

BNM

Angéline de Montbrun

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité éditorial :

Yvan G. Lepage (président),
Laurent Mailhot et Marcel Olscamp

La Bibliothèque du Nouveau Monde regroupe des éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada : le CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES.

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

Laure Conan

Angéline
de Montbrun

Édition critique
par
NICOLE BOURBONNAIS
Université d'Ottawa

2007
Les Presses de l'Université de Montréal

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Conan, Laure

Angéline de Montbrun

Éd. critique.

(Bibliothèque du Nouveau monde)

Éd. originale: Québec : Impr. L. Brousseau, 1884.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7606-2056-8

I. Bourbonnais, Nicole. II. Titre. III. Collection.

PS8451.N57A63 2007

C843'.4

C2007-941868-6

PS9451.N57A63 2007

Dépôt légal : 4^e trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2007

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Les Presses de l'Université de Montréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition.

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Introduction

Laure Conan

Peu d'événements marquants dans l'existence unie et aride de Félicité Angers (mieux connue sous le pseudonyme de « Laure Conan ») : ni amour exaltant, ni maternités épanouies, ni fonctions publiques valorisantes. Née d'une famille modeste, en 1845, dans le petit village de La Malbaie, mis à part ses études chez les Ursulines, quelques déplacements et un séjour de quatre ans à Saint-Hyacinthe, elle y passera le reste de sa vie, filant des jours sans surprises en compagnie de sa sœur Marguerite et de son frère Élie. Rien ne la distingue des autres femmes de son époque, rien non plus ne la destine à sortir de l'ombre. Pourtant, un geste, toujours le même, celui de la main qui écrit, se muera en événement fondateur, faisant renaître l'humble inconnue sous un nouveau nom qui lui assure le renom, voire l'immortalité. Comme le note si bien l'abbé Henri-Raymond Casgrain¹, son ami et son mentor, Laure Conan « a ajouté un nom à notre littérature, le premier nom de femme » (« Étude sur *Angéline de Montbrun* », OC, t. I, 1884, p. 425). Pionnière à plus d'un titre, Laure Conan est la créatrice, selon Gilles Marcotte, du « premier personnage de roman né au Canada français » (« Brève histoire du roman canadien-français (1863-1955) », 1994, p. 38), à savoir Angéline de Montbrun,

1. Henri-Raymond Casgrain (1831-1904), ordonné prêtre en 1856. Écrivain et critique littéraire, il a été très actif dans le milieu des lettres, ce qui lui a valu le surnom de « père de la littérature canadienne ».

l'héroïne de son célèbre roman éponyme. Ne peut-on ajouter à cela qu'elle est aussi la première à éclairer d'un jour nouveau l'identité féminine, les protagonistes de ses romans étant des personnages féminins? C'est elle également qui introduit au Canada français le roman de l'intériorité et ses formes personnelles. À elle revient encore l'honneur d'être la première femme écrivain de son pays à vivre de sa plume et à voir une de ses œuvres récompensée par le Prix Montyon de l'Académie française². Au fil des ans, Laure Conan bâtit patiemment, sans relâche, une œuvre remarquable et diversifiée: quatre romans, trois récits, des essais et des biographies, de même que plusieurs articles de revues. En 1921, trois ans avant la mort de l'écrivaine, M^{re} Louis-Adolphe Pâquet, le préfacier de *La Vaine foi*, trace un bilan de sa renommée:

Le nom de Laure Conan est depuis longtemps connu, et il a été très souvent et très justement applaudi dans le monde littéraire canadien. Il a même franchi les mers et conquis les suffrages d'un tribunal intellectuel dont les jugements sont une consécration enviée et glorieuse du talent³.

Le « coup d'essai » (*Cor.*, p. 425), qui fut un coup de maître, celui qui allait consacrer la destinée de Laure Conan, c'est le roman intitulé *Angéline de Montbrun*. D'abord publié en feuilleton dans la *Revue canadienne* en 1881-1882, il reçoit un accueil populaire suffisant pour que Laure Conan songe à le publier en volume. Une première édition paraît en 1884 qui lui mérite des articles élogieux dans des journaux et revues de l'époque. Le roman se vend bien puisqu'il sera réédité deux ans plus tard. Du vivant de l'auteure, il sera encore réédité deux fois, soit en 1905 et 1919. Considérant les difficultés auxquelles fait face la production littéraire à cette

2. Ce prix lui est attribué en 1903 pour *L'Oublié*, paru en 1900. Le roman fut réédité en 1902 par la Librairie Beauchemin, avec une préface de l'abbé Gustave Bourassa.

3. Laure Conan, *J'ai tant de sujets de désespoir. Correspondance 1878-1924*, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion, Montréal, Les Éditions Varia, 2002, p. 395. Désormais désignée dans le texte par l'abréviation « *Cor.* », suivie du numéro de la page.

époque, il s'agit d'une indéniable réussite⁴. Qui propulse à tout jamais Félicité Angers dans le monde de l'écriture. Mais pour en arriver au choix définitif du métier d'écrivain, le parcours aura été long et ardu.

Le Québec des années 1880

Les obstacles ne manquaient pas, tant intérieurs qu'extérieurs. Il est difficile, pour n'importe quel auteur, de se faire publier au XIX^e siècle. Si l'on assiste à la naissance de l'éditeur professionnel dans la deuxième moitié du siècle, ce sont encore, le plus souvent, les imprimeurs et les libraires qui en assument les fonctions. À titre d'exemple, Jacques Michon cite le cas suivant : « La production littéraire de Langlais, de 1880 à 1919, comprend six titres dont le plus connu demeure la deuxième édition d'*Angéline de Montbrun* en 1886 » (*Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, p. 109). Souvent aussi, pour assurer un volume suffisant de ventes, il faut avoir recours à la souscription ou au compte d'auteur, ce qui exige que l'auteur soit en mesure d'avancer des fonds ou qu'il soit fortement appuyé dans la mise sur pied d'une souscription. Les faibles moyens financiers de Félicité Angers ne lui permettent pas de remplir la première condition ; quant à la deuxième, elle exige beaucoup d'obstination et nombre de démarches.

De plus, la société de l'époque n'imagine guère la femme en dehors des rôles traditionnels de religieuse ou de mère. Seules quelques femmes d'élite parviendront à sortir du rang, notamment Robertine Barry⁵, demeurée célibataire, et Henriette Dessaulles⁶,

4. « *Angéline de Montbrun* en est à sa 3^e édition. Pour le Canada, c'est un succès. » (Charles ab der Halden, « Laure Conan », *Nouvelles études de littérature canadienne française*, 1907, p. 194.)

5. Robertine Barry (1863-1910), première femme à avoir accédé au rang de journaliste professionnelle au Québec, sous le pseudonyme de Françoise. Elle fonda en 1901 *Le Journal de Françoise*, destiné au public féminin, auquel collabora Laure Conan de 1902 à 1907.

6. Henriette Dessaulles (1860-1946), pseudonyme « Fadette », journaliste et conteuse. Auteure d'un journal posthume : *Journal d'Henriette Dessaulles*, 1874-

qui, une fois mariée, mettra fin à l'écriture quotidienne de son journal intime, l'œuvre qui, pourtant, devait lui valoir de passer à la postérité. Contrairement à ces deux écrivaines, Félicité Angers vit dans un contexte culturel familial qui ne favorise pas particulièrement l'éclosion de talents littéraires, encore moins ceux du sexe féminin. Peu instruits, d'humble condition, ses parents ont des ambitions à la mesure de leur temps et de leur expérience. Certes, conscients de l'importance d'une bonne éducation, ils envoient leurs filles faire des études : Félicité et Adèle, chez les Ursulines, Marguerite et Madeleine, chez les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Mais aucune d'elles n'est destinée comme leurs frères à une carrière professionnelle. Quant à Félicité, bien de son temps et nullement rebelle, elle en a complètement intériorisé les valeurs, celles, entre autres, qui confinent la femme à la sphère privée. Elle y adhère d'autant plus que sa « nature timide et délicate », selon l'expression d'Alfred Garneau⁷ (*Cor.*, p. 179), s'accorde parfaitement avec cette vision du monde. Aussi, elle opposera longtemps une forte résistance à toute publicité entourant sa personne et considérera le fait d'écrire pour une femme comme une honte.

Le métier d'écrivain

Comment en vient-elle alors à se lancer dans l'entreprise d'écriture en dépit du milieu peu propice et de ses propres réticences ? Nous savons bien peu de choses de la vie de Laure Conan : il n'existe pas de documents (journal intime, lettres des parents ou aux amis, etc.) permettant de retracer le parcours de l'enfant, de

1881, édition critique par Jean-Louis Major, 1989, 672 p. Voir aussi Henriette Dessaulles, *Journal*, texte établi, annoté et présenté par Jean-Louis Major, 1999-2001, 2 vol.

7. Alfred Garneau (1836-1904), poète et traducteur au Sénat. Fils aîné de l'historien François-Xavier Garneau, il fut actif dans les milieux culturels et compta parmi ses amis plusieurs écrivains dont Henri-Raymond Casgrain, Pierre-Olivier Chauveau et Louis Fréchette.

l'adolescente et de la jeune femme pour y déceler les germes d'une vocation d'écrivain⁸. Il ne reste non plus aucun brouillon ou avant-texte qui pourrait nous éclairer sur la genèse de ses œuvres. Quelques témoignages écrits de gens qui l'ont connue jettent une certaine lumière sur sa personnalité⁹. Mais la récolte est mince. Toutefois, une source fiable permet de pénétrer quelque peu le mystère de cette existence secrète et discrète: il s'agit de l'importante correspondance (1878-1924) qu'elle a entretenue avec un grand nombre de personnes (amies religieuses, guides spirituels, conseillers littéraires, écrivains) et qui a été publiée en 2002 par Jean-Noël Dion (1956-2006), ancien directeur des Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe. Grâce à ce travail minutieux et bien informé, les lecteurs en savent un peu plus sur la genèse des œuvres de Laure Conan, sur ses motivations et ses préoccupations. D'autres lettres, non comprises dans cette publication, se révèlent aussi très utiles, soit une lettre de Laure Conan à mère Sainte-Marie, ursuline de Québec¹⁰, une lettre ni signée ni datée,

8. Renée des Ormes [pseudonyme de Mme Louis-J. Turgeon] consacre un article aux « glanures » de Laure Conan, c'est-à-dire aux pensées, coupures de journaux, lettres, transcriptions de poèmes, soit « certains documents échappés par hasard à la destruction » et conservés dans un « cahier très ancien » (« Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan », *La Revue de l'Université Laval*, octobre 1954, p. 120). Ce « précieux carnet » (p. 130) lui aurait été prêté pour consultation par Germaine Desmeules, l'arrière-petite-nièce de Laure Conan. D'après les citations et commentaires de Renée des Ormes, Laure Conan n'était déjà plus très jeune au moment de la préparation de ce cahier. Sœur Jean-de-l'Immaculée fait aussi allusion à ce calepin dans sa thèse de maîtrise en mentionnant une date, celle du 25 octobre 1879 (« *Angéline de Montbrun*, étude littéraire et psychologique », 1962, f. 12, note 28).

9. Renée des Ormes [pseudonyme de Mme Louis-J. Turgeon], « Laure Conan : un bouquet de souvenirs », *La Revue de l'Université Laval*, janvier 1952, p. 383-391; M^{re} Eugène Lapointe, « Pour un portrait de Laure Conan », *La Revue de l'Université Laval*, [rédigé en 1945, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Laure Conan], juin 1956, p. 901-904; Roland Desmeules, « Laure Conan, ma grand-tante », *L'Information médicale et paramédicale*, 18 octobre 1977, p. 36.

10. Lettre du 20 mai 1882, AUQ. La destinataire est Adèle Cimon (1831-1886), originaire de La Malbaie, entrée chez les Ursulines en 1848. Voir la lettre en appendice.

destinée à l'éditeur Léger Brousseau¹¹ et, surtout, une série de neuf lettres de la main de Laure Conan, adressées à Pierre-Olivier Chauveau¹², de 1880 à 1881¹³. Cependant, sur l'ensemble de la correspondance, plusieurs lettres de Laure Conan manquent à l'appel, perdues ou détruites, à commencer par celles qui ont été expédiées avant 1878. Il nous faut donc lire entre les lignes, interpréter les réponses, imaginer le texte manquant. Ajoutons à cela que l'épistolière s'exprime souvent en termes généraux ou à l'aide de sous-entendus, sans fournir de renseignements précis, son destinataire étant déjà au fait de la question traitée. C'est une maigre moisson pour satisfaire le désir de connaissance du critique, d'autant plus que Laure Conan fait peu d'allusions à son métier d'écrivain. Néanmoins, cette correspondance permet de s'approcher de la femme timide et pieuse qui, la première au Canada français, a choisi le métier d'écrivain. Nous y apprenons à mieux connaître ses goûts et les raisons qui ont guidé son choix de vie.

Esquisse biographique

Née le 9 janvier 1845 à La Malbaie, huitième enfant¹⁴ d'Élie Angers, forgeron et marchand, et de Marie Perron, Félicité Angers, après avoir fréquenté l'école primaire du village, poursuit ses études secondaires au couvent des Ursulines de Québec de 1859 à 1862, soit de 14 à 17 ans. Six de ses compositions sont retenues pour figurer dans *Le Papillon littéraire*, journal

11. Lettre à Léger Brousseau, imprimeur, MC, CSQ, fonds Henri-Raymond Casgrain, P140-459/12.136. Voir la lettre, inédite, en appendice.

12. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau (1820-1890), écrivain et homme politique, a joué un rôle primordial de conseiller littéraire et d'intermédiaire dans la publication d'*Angéline de Montbrun* en feuilleton dans la *Revue canadienne*.

13. MC, CSQ, fonds Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P40.3/006. Désormais désigné dans le texte par l'abréviation FC, suivie de la date s'il y a lieu. Les lettres susmentionnées, inédites, sont présentées en appendice.

14. On a souvent dit que Félicité Angers était la quatrième de six enfants : c'est qu'on ne tenait pas compte des enfants morts à la naissance ou en bas âge. En tout, Élie Angers et son épouse eurent onze enfants, dont six survécurent, soit quatre filles et deux garçons.

d'honneur des élèves du couvent¹⁵. C'est dire que son aisance dans l'écriture se fait déjà remarquer. L'adolescente semble privilégier les sujets historiques et religieux, maniant avec bonheur l'art de la démonstration, conjuguant les qualités fondamentales de la cohérence, de la précision et de la rigueur. De toute évidence, ce ne sont pas des sujets imposés puisque certaines élèves optent pour des écrits personnels, tel un fragment de journal intime. Ces excellentes rédactions ont droit à l'appréciation critique de l'aumônier, l'abbé Louis-Georges Lemoine. Mise à part une remarque négative sur la faiblesse de la ponctuation, Félicité Angers mérite des éloges : « Il me reste à faire mention de trois autres belles compositions qui ont dû exiger beaucoup de travail [...] et "l'Église catholique dans ses mystères et cérémonies" par Mlle Félicité Angers : je serai compris, j'espère, si je n'emploie qu'une seule phrase, bien que courte, la voici, cela fait du bien à l'âme et à l'intelligence¹⁶. » Ou encore :

J'aime des sujets comme "Les vues de la Providence dans le gouvernement des peuples anciens" : Mlle Félicité Angers comprend que c'est une jouissance de pouvoir approcher notre petite Sagesse de celle du Créateur et de pouvoir tenir le fil des événements de la terre et le faire monter jusqu'au ciel dans la main de Dieu même et ce par la lumière resplendissante que donnent les écrits des prophètes et autres écrivains sacrés [...]. (*ibid.*, nov. 1861, p. 33)

Comme on le voit, les critères de valeur du commentateur sont essentiellement d'ordre moral ; il reste muet en ce qui a trait aux qualités proprement littéraires des textes. La couventine est donc d'ores et déjà encouragée à orienter son écriture dans la voie de l'édification. De plus, pour la récompenser de ses succès scolaires, l'abbé Lemoine lui remet un livre pieux, *Les Heures sérieuses d'une jeune personne*, de Charles Sainte-Foi, auteur qui lui servira de guide spirituel et qu'elle cite dans *Angéline de Montbrun*. La veine créatrice de Félicité Angers trouve donc à

15. Pour les titres, voir les dates 1860-1862 dans la Chronologie.

16. Louis-Georges Lemoine, commentaire inscrit dans *Le Papillon littéraire*, vol. 8, n° 3, AUQ, mai 1862, p. 104.

s'exprimer pendant ses études, mais sans que nous sachions si cette initiation a contribué à éveiller chez elle le désir d'écrire.

Malheureusement, les difficultés financières du père obligent Félicité à abandonner ses études au bout de trois ans, avant l'obtention de son diplôme. De retour chez elle, la jeune fille assiste sa mère dans les tâches ménagères, fréquente l'église et fait des promenades sur la grève. Bien entendu, elle s'adonne aussi à son activité préférée, la lecture, comme le rapportent ses contemporains. Selon M^{gr} Eugène Lapointe, qui l'a bien connue, elle aimait la lecture de textes religieux, notamment l'Écriture sainte, qu'elle citait de mémoire. Mais elle puisait aussi dans la grande littérature :

Elle ne méprisait pas la culture profane : Bossuet et Fénelon lui sont familiers, La Bruyère, les dramaturges et les mémorialistes du grand siècle. [...] Elle aime Chateaubriand, Louis Veuillot et consent à lire Sainte-Beuve. Elle a lu les Relations des Jésuites et notre Garneau. (art. cité, p. 902)

Cette liste est loin d'être exhaustive. Grâce aux citations qui se trouvent dans *Angéline de Montbrun*, on est en mesure d'y ajouter plusieurs noms d'écrivains classiques, toutes origines confondues : Dante, Byron, Lacordaire, Eugénie de Guérin, Marie de l'Incarnation, Goethe, M^{me} de Staël, Hugo, Lamartine, Silvio Pellico, pour ne nommer que ceux-là. Sans le savoir, elle se prépare à son futur métier. Ainsi, dans la compagnie enrichissante des livres et de la nature, la jeune fille mène déjà une vie simple et retirée, en accord avec les usages de l'époque. L'abbé Casgrain le confirme :

Quelques années de couvent aux Ursulines de Québec ont seules fait époque dans l'uniformité de sa vie sans incident. Les soins du ménage, les exercices de piété et de fortes études poursuivies avec une régularité monastique, ont partagé le reste de ses jours. (*loc. cit.*, p. 415)

Deux principaux débouchés s'offrent alors aux jeunes filles : le mariage ou la vie religieuse. D'après les souvenirs de certains contemporains, de 1862 à 1867, Félicité Angers aurait fréquenté

Pierre-Alexis Tremblay, arpenteur, futur député de Chicoutimi-Saguenay¹⁷. Puis, la rupture serait survenue pour des raisons demeurées obscures. Jusqu'à maintenant, aucune source sûre n'est venue corroborer l'authenticité de cette histoire d'amour. Comme le signale Maurice Lemire dans son article sur la correspondance de Laure Conan, « dans ses confidences aux religieuses, jamais Félicité Angers ne fait mention de ses déceptions amoureuses » (« Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance », p. 138). De toute manière, il ne semble pas que de sérieuses perspectives de mariage se soient présentées et, de plus, l'intéressée laisse entendre que cette voie ne lui convient pas, pas plus que le cloître d'ailleurs. Dans une lettre adressée en novembre 1884 à sœur Saint-François-Xavier¹⁸, elle précise clairement ses orientations : « Je n'ai pas l'ombre d'une inclination pour le cloître – également pas le [*sic*] moindre pour le mariage – ce grand sacrement ne m'attire pas... Ah que j'y souffrirais ! Laissons » (*Cor.*, p. 186). Si la claustration ne lui convient pas, on peut penser, par ailleurs, qu'elle a envisagé un certain temps de se faire religieuse. Ne serait-ce pas le conseil qu'elle attend de son conseiller spirituel, le père Fievez¹⁹ : « J'ai bien hâte de le voir. J'ignore ce qu'il décidera. Une chose l'embarrasse sérieusement dans la grande question.

17. Voir Roger Le Moine, « Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay », *La Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin 1966, p. 258-271, et juillet-septembre 1966, p. 500-528. Du même, « De Félicité Angers à Laure Conan », *Œuvres romanesques I*, 1974, p. 15-20.

18. Sophronie Boucher (1844-1922), entrée chez les Adoratrices du Précieux-Sang en 1871, amie chère et correspondante assidue de Laure Conan. Ayant assumé les fonctions de secrétaire un certain temps, elle remplaça souvent la supérieure du couvent, sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, pour les tâches de correspondance.

19. Louis Fievez (1828-1895), originaire de Belgique, est entré chez les Rédemptoristes en 1867. Arrivé au Canada en août 1879, il résida à Sainte-Anne-de-Beaupré et exerça les fonctions de prédicateur de retraites un peu partout au Québec. (Renseignements fournis par le Père Guy Pilote, c.s.s.r., lettre du 30 septembre 1997.) Dans Jean-Pierre Asselin, *Les Rédemptoristes au Canada*, on lit que Louis Fievez, qui avait été recteur à Liège, avait reçu une « formation philosophique et littéraire, jouissant d'une culture au-dessus de la moyenne » (p. 34).

C'est, dit-il, ma *mélancolie* naturelle » (Cor., p. 186). L'avis du père Fievez a dû être négatif puisque Félicité Angers n'embrassa pas la vie religieuse.

Sans mari pourvoyeur, sans l'abri financier du couvent, Félicité Angers doit voler de ses propres ailes. La faillite du père, mort en 1875, laisse les enfants sans grandes ressources financières. Toute sa vie, la femme démunie va chercher, en vain, un emploi pour assurer sa subsistance et celle de sa sœur célibataire, Marguerite. La première tentative marque le début d'une série d'échecs. En avril 1879, lorsqu'un déficit est constaté dans les comptes du bureau de poste de La Malbaie, géré par son frère, le notaire Élie Angers, elle le remplace, espérant être nommée maîtresse de poste de manière permanente. La somme manquante ayant été rapidement couverte, aucune accusation n'est portée contre Élie Angers et, de plus, Thomas Chapais, convaincu de l'innocence de ce dernier, prie son père, le sénateur Jean-Charles Chapais, d'user de son influence pour conserver à M^{lle} Angers cet emploi rémunérateur²⁰. Malheureusement, il est attribué au précédent maître de poste, le notaire J. A. Joseph Kane, homme influent. Quatre ans plus tard, en 1883, Félicité Angers fait part d'une nouvelle perspective d'emploi à sœur Saint-François-Xavier : « Chère amie, je vous dirai en grand secret que M. Casgrain m'a proposé de m'obtenir un emploi du gouvernement. [...] Vous comprenez que cela me serait bien avantageux surtout si l'on me place dans une bibliothèque » (Cor., p. 159). Casgrain demande en effet à Chauveau de tenter de trouver « une petite situation quelconque » à Félicité Angers

20. Voir les lettres 11, 16 et 17 de la *Correspondance*, op. cit., où il est question de cette affaire. Thomas Chapais, alors étudiant en droit, ami et confrère de Charles Angers, se porte garant de l'honnêteté du frère de ce dernier, Élie : « Pour des circonstances qu'il serait inutile de rapporter ici, mais qui, je le sais, ne peuvent laisser planer aucun doute sur le caractère et l'honorabilité de monsieur Angers, il s'est trouvé en face d'un déficit » (p. 89). Thomas Chapais deviendra journaliste, professeur d'histoire à l'Université Laval et auteur d'ouvrages historiques. Ami fidèle de Laure Conan, il préfacera *L'Obscure souffrance* et assurera la publication posthume de *La Sève immortelle* en 1925.

(*Cor.*, p. 164); il s'adresse aussi à Sir Hector Langevin, ministre fédéral des Travaux publics. L'obtention d'un travail rémunérateur est cruciale puisque le pourvoyeur de la famille, Charles, doit se marier bientôt²¹. Comme la suite le prouve, les efforts de Casgrain échouent²². Laure Conan ne sera pas plus heureuse dans sa démarche de 1904 auprès du Premier ministre du Canada, sir Wilfrid Laurier, qu'elle prie de la délivrer « des mortelles gênes de la pauvreté » (*Cor.*, p. 288). Entre-temps, de 1894 à 1898, elle a assumé les fonctions de directrice de *La Voix du Précieux-Sang*, revue des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe²³. Elle croyait sans doute avoir trouvé le gîte et le couvert. Mais elle rencontre un opposant influent dans l'enceinte de ces murs amis, en la personne du chanoine Jean-Antoine Plantin²⁴, aumônier de

21. « Vous savez peut-être que le frère qui soutient sa famille va se marier et laisser ses sœurs dans une situation précaire » (Lettre de l'abbé Casgrain à son ami Chauveau, 15 oct. 1883, *Cor.*, p. 164).

22. Il est étonnant de lire dans *La Vie littéraire au Québec*, t. IV, qu'après son différend avec Casgrain au sujet de la préface, la « romancière ne pourra plus, par la suite, compter sur l'appui de Casgrain. Elle n'obtiendra pas le poste de fonctionnaire dont lui avait parlé son protecteur [...] » (Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques (dir.), 1999, p. 133). Cette version des faits n'est corroborée par aucune lettre ou document. L'obtention d'un poste ne dépendait pas directement de l'abbé Casgrain, mais plutôt des hommes influents à qui il s'adressait, soit Pierre-Olivier Chauveau et Sir Hector Langevin. De plus, deux lettres datées du 16 janvier 1904, l'une de Laure Conan à l'abbé Casgrain et l'autre de ce dernier à la même, attestent de leur bonne entente, de leur respect mutuel ainsi que de la continuité de leurs relations (*Cor.*, p. 283-284).

23. « Ainsi que nous le disions dans notre récente circulaire, il nous eût été impossible d'entreprendre une telle œuvre, [...] surtout, sans la circonstance providentielle qui a placé auprès de nous, pour diriger cette publication, une personne bien connue, et hautement appréciée, dans le monde littéraire, sous le pseudonyme de Laure Conan » (Sœur Catherine-Aurélien-du-Précieux-Sang, *La Voix du Précieux-Sang*, avril 1894, n° 1, p. 1).

24. Jean-Antoine Plantin (1849-1926). Ordonné prêtre en France en 1874, il arriva à Montréal en 1877 où il exerça son ministère à la basilique Notre-Dame. Il fut transféré à Ottawa en 1884, à titre de vicaire à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Voir Jean-Baptiste Allaire, *Dictionnaire biographique du clergé canadien*, vol. 3, 1919, p. 75-76. Pour sa part, Georgette Lamoureux écrit : « Chanoine en 1889, il passa quarante ans de sa vie à desservir [sic] les fidèles de la paroisse mais aussi comme aumônier de l'Académie de la Salle, du Monastère du Précieux Sang et de l'Hôpital général, entre autres » (*Histoire d'Ottawa*, t. IV, 1984, p. 253).

l'Institut du Précieux-Sang. Persuadé que l'apport de Laure Conan est infime tout en étant coûteux, c'est sans ambages et sans ménagements que, dès 1895, il donne son avis à sœur Saint-François-Xavier, l'instigatrice et la responsable du projet :

Pourquoi dépenser tant d'argent à payer si cher une rédactrice qui travaille si peu ? Supposez qu'elle n'eût que sa pension au Monastère, sa collaboration ne serait-elle pas payée surabondamment ? [...] Chaque mois fait-elle de l'ouvrage pour \$ 30.00 ? [...] Si L. C. a prêté sa plume, son nom, sa réputation, elle en a été déjà longuement rétribuée. (*Cor.*, p. 240-241)

Laure Conan se voit alors obligée de défendre son poste : elle demande à sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang²⁵ de régler l'affaire avec le vicaire général, Alexis-Xyste Bernard²⁶, en qui elle a confiance. Mais lorsque le Conseil d'administration du monastère s'en mêle, elle exprime nettement son désaccord :

On ne m'a pas demandé si j'agréais la substi[tu]tion et il va sans dire que je ne ratifierai pas ce qui a été convenu entre eux.

[...] J'irai donc reprendre ma place. Je sais ce que vaut le français des hommes qui me remplaceraient. Et vous en avez un spécimen dans l'article sur M^{re} Raymond.

C'est ma conviction que Notre-Seigneur demande de moi que je m'occupe de la Revue. Une misérable question d'argent ne me fera pas abandonner mon poste. [...]

Je me trouve maltraitée. On n'a pas – ce me semble – le droit de détourner une personne de ses occupations, de l'engager dans une entreprise et de la traiter ainsi. (*Cor.*, p. 246)

25. Aurélie Caouette (1833-1905), née à Saint-Hyacinthe, directrice et fondatrice de l'Institut du Précieux-Sang (1861). L'amitié profonde qui l'unit à Félicité Angers remonterait à l'automne 1877 lors du séjour de cette dernière à la pension des dames du couvent. Voir le commentaire de Jean-Noël Dion (*Cor.*, note 4, p. 55), ainsi que la lettre du 24 janvier 1878 expédiée à Justine Casgrain-Beaubien par la supérieure du couvent. Dorénavant, le nom de cette religieuse sera abrégé comme suit : sœur Catherine-Aurélie.

26. Voir la lettre du 21 août 1896 (*Cor.*, p. 245).

Laure Conan est restée à son poste, avec ou sans rémunération, jusqu'en mars 1898²⁷. Elle rentre alors à La Malbaie pour prodiguer les soins requis à sa sœur Marguerite, atteinte de consomp-tion. Après le décès de cette dernière, survenu en octobre 1898, elle ne reprendra pas ses fonctions de directrice de la revue.

La dure nécessité

Nous ne saurons jamais si, détentrice d'un poste, Laure Conan aurait mis fin à son entreprise littéraire. Mais qu'elle le veuille ou non, l'écriture devient son seul moyen de subsistance. Tout porte à croire qu'elle s'y résout lorsque les autres débouchés lui sont fermés. « La nécessité est une dure maîtresse », confie-t-elle en 1879 à son amie, sœur Catherine-Aurélie (*Cor.*, 98). Cette plainte revient tel un leitmotiv dans ses lettres. Car, à ses yeux, publier pour une femme est quasi contre nature. Les scrupules et les doutes hantent les premiers échanges épistolaires avec ses mentors. En 1880, alors qu'*Angéline de Montbrun* n'est encore qu'à l'état de brouillon, l'écrivaine en herbe s'adresse à Chauveau sur le ton de la délinquante :

Monsieur, avant d'aller plus loin, je voudrais me justifier un peu de mon étrange manie d'écrire car je sais quel ridicule s'y attache souvent. Veuillez croire que ce n'est pas la prétention ni aucun travers de cette sorte qui m'a fait prendre ma plume pour autre chose que ma petite correspondance. [...] – quant à moi ce qui me donne l'extrême courage de m'exposer au ridicule, c'est tout simplement la nécessité, le besoin de gagner ma vie. Cette confession faite, je me sens plus à l'aise et j'aurais moins honte si je vous rencontrais. (FC, 23 avril 1880)

27. « [...] on nous permettra bien d'attacher une expression particulière de nos remerciements, au nom de l'éminente femme de lettres qui a enrichi tant de nos pages de ses remarquables productions. Tous nos lecteurs ont déjà reconnu Madame Laure Conan qui malgré le haut rang qu'elle occupe dans la littérature canadienne n'a pas dédaigné de mettre son élégante et docte plume au service de notre petite revue » (Sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, « Nos adieux », *La Voix du Précieux-Sang*, mars 1898, p. 449).

Le succès du roman publié en feuilleton ne semble pas lui avoir procuré un sentiment de légitimation. Elle éprouve encore le besoin de justifier son audace en invoquant les exigences impératives du pain quotidien. En 1882, au moment où s'enclenchent les pourparlers pour la publication d'*Angéline de Montbrun* en volume, elle récidive auprès de l'abbé Casgrain :

Malgré vos bonnes paroles j'éprouve encore le besoin de me justifier d'avoir essayé d'écrire. Permettez-moi donc de vous dire que les circonstances ont tout fait ou à peu près. Ma volonté, je vous l'assure, y a été pour bien peu de chose. La nécessité seule m'a donné cet extrême courage de me faire imprimer. (*Cor.*, p. 139)

Un an plus tard, alors qu'elle s'oppose farouchement à l'insertion de toute allusion personnelle dans la préface, elle résume son sentiment d'une phrase lapidaire que la critique a souvent citée : « J'ai déjà une assez belle honte de me faire imprimer » (*Cor.*, p. 160). Selon les normes en cours, Félicité Angers est maintenant une « vieille fille », statut peu enviable et guère rémunérateur. À ses yeux, seule l'obligation où elle se trouve de gagner sa vie autorise la terrible transgression qui consiste pour une femme à pénétrer la sphère publique. Éperonnée par l'aiguillon de la pauvreté, Félicité Angers oublie sa pudeur féminine pour se chercher un public qui achètera ses livres. Toutefois, son esprit noble ne peut se satisfaire de ces seules fins commerciales.

L'apostolat littéraire

Les pulsions inconscientes qui font de l'acte d'écriture une nécessité intérieure sont inconnues de Laure Conan. Mais, au niveau conscient, elle cherche des motivations plus élevées que celles de la gêne matérielle pour justifier sa vocation littéraire. Profondément pieuse et croyante, elle se donne dès 1879 comme mission de « faire du bien », à l'affût d'un sujet qui « puisse faire aimer Dieu quand ce ne serait que d'une seule âme » (*Cor.*, p. 86). L'exemple d'un devancier célèbre lui vient à l'esprit, celui de Paul Féval, qui a

publié *Les Étapes d'une conversion*²⁸, œuvre « qui je crois servira à faire aimer Jésus-Christ » (*Cor.*, p. 85). En 1906, remerciant Louis Fréchette de son article élogieux publié à l'occasion de la troisième édition d'*Angéline de Montbrun* (1905), Laure Conan écrit : « Aider ceux qui souffrent, c'est presque divin. Vous ne pouviez rien dire qui me fût plus doux²⁹ » (*Cor.*, p. 297). Être utile, stimuler l'ardeur religieuse, ranimer le sentiment de patriotisme, voilà des raisons supérieures, propres à justifier une femme qui ose publier. Elle poursuivra avec constance cette mission rédemptrice en privilégiant, même dans les écrits intimes, des sujets religieux et patriotiques : histoires de conversion, vies consacrées à Dieu, sacrifices pour la patrie. Anatole de Boucherville peut donc lui écrire à juste titre, en 1917 : « Je prie Dieu qu'il vous donne de continuer longtemps votre apostolat littéraire » (*Cor.*, 359).

Contrairement à ce qui a parfois été dit, Laure Conan n'a pas obéi aux dictats de l'abbé Casgrain en s'orientant de plus en plus vers des sujets patriotiques. Elle a tout simplement, comme tant d'autres, endossé les points de vue et les idées de son époque. Plusieurs l'enjoignent de choisir des sujets canadiens, y compris le romancier français René Bazin qui, dans une lettre datée du 8 octobre 1887, l'exhorte « à faire canadien », à « écrire un livre saint et fort sur un thème national. » « Faites canadien, madame, c'est le moyen de faire bon » (*Cor.*, p. 204). Jamais Félicité Angers ne s'insurge contre ces avis ; elle y adhère même pleinement. En 1900, elle révèle à l'abbé Scott que le « sujet des Excommuniés³⁰ » l'intéresse. Non à cause de Fréchette, précise-t-elle, mais « le

28. Paul Féval, *Les Étapes d'une conversion*, t. I : *La Mort d'un père*, Paris, Éditions Palmé, 1878.

29. « En somme, "Angéline de Montbrun" est un beau et bon livre ; un de ces livres amis qui vous font descendre en vous-même, tout en vous élevant vers les hautes pensées et les larges horizons ; un de ces livres qui, à l'heure des angoisses et des tristesses peuvent vous servir d'appui et de consolateur » (« Petit courrier littéraire », *Le Journal de Françoise*, 7 avril 1906, p. 4).

30. Louis Fréchette, « Les excommuniés », *La Légende d'un peuple*, Québec, C. Darveau imprimeur-éditeur, 1890, p. 193-199.

sujet tout à fait neuf [...] me plairait et aussi l'excès du sentiment patriotique » (*Cor.*, p. 263). Six ans plus tard, s'adressant au même destinataire, elle professe hautement son vif et durable intérêt pour l'histoire : « J'ai apporté en venant au monde la *passion*³¹ historique » (*Cor.*, p. 295). Cette passion englobe la vénération pour les premiers missionnaires (*Cor.*, p. 213-214). Profondément pénétrée de l'amour du pays et de l'amour de Dieu, l'ardente zélatrice aimerait que ses œuvres soient des instruments de propagation de ses idéaux.

Dans *Angéline de Montbrun*, si le père, représentant de la loi, enseigne et pratique ces valeurs, ce sont les personnages féminins, Mina et Angéline, qui en sont les porte-parole. Mina rêve de donner « à tous l'élan patriotique » pour les inciter à faire des dons à l'œuvre de colonisation (*infra*, p. 177). Et ne regrette-t-elle pas « de n'être pas née dans les premiers temps de la colonie, alors que chaque Canadien était un héros » (*infra*, p. 154) ? Cette nostalgie de l'origine, Angéline l'éprouve aussi, affectionnant la lecture des « livres de religion et d'histoire » parce qu'elle « aime à voir revivre [...] ces gloires, ces grandeurs qui sont maintenant poussière » (*infra*, p. 216). C'est encore elle qui est chargée d'exprimer toute l'admiration qu'éprouve Laure Conan à l'endroit de l'historien national, François-Xavier Garneau³², « homme admirable [qui] n'a songé qu'à sa patrie » (*infra*, p. 271) et qui a courageusement travaillé à « éclairer notre glorieux passé » (*ibid.*). Mais, en même temps que les valeurs de l'époque sont intériorisées et assumées, les sujets intimes continueront d'exercer leur attrait sur la romancière. Tout au long de son œuvre, cette double orientation sera manifeste, quoique en proportions variables. Ce sont sans doute l'ambivalence et l'ambiguïté mêmes de ces deux tendances qui rendent les œuvres de la romancière si riches, si complexes. *Angéline de Montbrun* en constitue une preuve éclatante.

31. C'est Laure Conan qui souligne.

32. François-Xavier Garneau (1809-1866), *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, 1845-1852, 4 vol.

L'entrée en écriture

En 1878-1879, alors qu'elle est âgée de trente-trois ans, Félicité Angers publie pour la première fois une œuvre de fiction signée Laure Conan. Il s'agit d'*Un amour vrai*, journal intime, histoire d'une conversion, qui paraît dans *La Revue de Montréal*. Le nom de famille de ce pseudonyme, elle le choisit, selon Renée des Ormes, par attachement à la Bretagne³³. Quant au prénom Laure, il s'agirait soit d'un souvenir de la Laure de Pétrarque (J. Trépanier, p. 83), soit d'un dérivé du prénom de sa chère amie, Aurélie Caouette³⁴. Le 21 février 1879, alors même que sa nouvelle n'a pas encore été publiée au complet, Laure Conan confie son espoir à sa précieuse confidente : « Je voudrais me mettre à écrire. Mon premier essai a été remarqué. Si possible, je voudrais me servir de cette aptitude pour gagner ma vie » (*Cor.*, p. 85). Ce désir profond, ardent, la jeune femme le réalisera grâce à une volonté de fer et à une détermination à toute épreuve. Grâce aussi à l'appui indispensable de personnages influents et dévoués. Mais, criblée de doutes sur son talent, consciente de la marginalité de son geste comme femme, il lui faut longtemps encore solliciter des encouragements de toutes parts.

33. « Une chose qui nous a longtemps intriguée, c'est la raison de son pseudonyme : ce nom Conan lui rappelait des origines ancestrales. Au moyen âge, il était porté par les ducs de Bretagne » (« Laure Conan : un bouquet de souvenirs », art. cité, p. 387).

34. Selon sœur Jean-de-l'Immaculée, le prénom de Laure aurait été inspiré par celui de son amie de cœur, Aurélie Caouette : « Dans sa hantise de tout partager avec Mère Catherine-Aurélie, Félicité Angers a trouvé dans le prénom de la fondatrice – Aurélie – un autre prénom par lequel la Mère, partiellement responsable de sa vocation littéraire, serait sans cesse présente à son œuvre » (thèse citée, f. 23). Il s'agit là d'une interprétation tout à fait plausible, « bien en harmonie avec la psychologie de la romancière » (f. 22). C'est sans doute pourquoi Jean-Noël Dion la reprend à son compte : « Mais par dessus [*sic*] tout, le prénom Laure est un dérivé du prénom Aurélie [...] sans doute pour rendre hommage à son amie » (*Cor.*, p. 35). Comme *Un amour vrai* commence à être publié en septembre 1878 et que la rencontre déterminante avec Aurélie Caouette a eu lieu fin 1877 ou début 1878, le choix du prénom aurait été récent et spontané, né de l'attachement immédiat et profond ressenti pour l'amie religieuse.

Les mentors

En effet, même après le succès de son « premier essai » (*Cor.*, p. 85), elle se tourne, en quête d'approbation, vers diverses personnes compétentes : Pierre-Olivier Chauveau, l'abbé Paul Bruchési, le père Louis Fievez, et, bien entendu, l'abbé Henri-Raymond Casgrain, pour ne nommer que les plus importants. Le premier sollicité, d'après la correspondance, est Chauveau, à qui la débutante adresse le 14 avril 1880 la requête suivante : « Il me faudrait l'opinion d'un juge éclairé sur un petit travail que j'ai commencé et je prends la liberté grande de vous envoyer mon manuscrit. C'est vous dire qu'en vous lisant, j'ai acquis entre autres certitudes celle que vous avez beaucoup de bienveillance » (FC). Félicité Angers ne donne pas le titre de son manuscrit, mais comme elle a déjà publié *Un amour vrai*, il est tout à fait logique de penser qu'il s'agit d'un premier état du roman *Angéline de Montbrun*, qui paraîtra en feuilleton en 1881-1882. Même si elle ne fait aucune référence précise à cette œuvre dans les neuf lettres adressées à Chauveau (avril 1880-mars 1881), deux indices permettent d'identifier le manuscrit en question. En premier lieu, elle joint à sa lettre du 1^{er} mai 1880 une poésie d'une « religieuse (Sœur du Bon-Secours³⁵ – Précieux-Sang – St. Hyacinthe) » afin d'obtenir l'avis de son mentor sur ces vers « qui lui semblent fort beaux », où « la voix du monde se mêle à celle du cloître » (*ibid.*). Or Laure Conan va intégrer ce poème à la première version de son roman, publiée dans la *Revue canadienne* un an plus tard. Ensuite, dans sa dernière lettre, datée du 11 mars 1881, elle demande cette fois à Chauveau de bien vouloir « recommander [s]on travail à la Revue Canadienne » (FC). Confortée par les encouragements de ce dernier, la timide novice, au fil de leurs échanges épistolaires, lui fait part de ses hésitations et des modifications qu'elle

35. Sœur Marie-de-Bon-Secours (Marguerite Gosselin), entrée en 1865 chez les Sœurs adoratrices du Précieux-Sang, décédée en 1893.

juge souhaitables. « Je crois », dit-elle, le 23 avril 1880, « que je changerai complètement la première partie de mon travail. Même j'ai commencé et il m'est venu à l'esprit de vous envoyer ce que j'ai de fait, mais j'ai reconnu que cette pensée était une suggestion de quelque lutin chargé d'exercer votre patience³⁶ » (FC). La reconnaissance de Félicité est sans bornes : elle remercie chaleureusement son conseiller de l'accueil fait à sa demande, consciente que « bien peu d'hommes se donneraient la peine de lire les médiocres essais d'une inconnue » et heureuse de l'obligation contractée à son égard (*ibid.*, 1^{er} mai 1880). C'est avec beaucoup d'humilité et d'empressement qu'elle accepte les améliorations proposées par Chauveau :

La vérité est toujours bonne sinon douce à savoir et je vous remercie plus sincèrement que jamais. Veuillez croire que les ménagements exquis que vous mettez n'étaient pas nécessaires. Non, en vérité, j'ai toujours gardé un tendre souvenir de toute correction bien faite, et je vous serais reconnaissante quand vous auriez dit sans l'ombre d'une précaution oratoire : c'est mauvais, c'est ridicule.

Je n'ai pas encore reçu mon manuscrit et je compte qu'il n'en reste pas grand chose, mais pour me servir d'une sainte parole, je demeure convaincue que votre jugement est *plus près de la miséricorde que de la justice*³⁷. (*ibid.*, 28 mai 1880)

Recevant son manuscrit revu par Chauveau, la modeste écrivaine en herbe s'étonne des commentaires positifs de son « juge éclairé » : « Je croyais avoir été seulement ennuyeuse et stupide et

36. Dans la *Correspondance*, on trouve une lettre de Chauveau (p. 163), adressée à « Mademoiselle », sans autre forme d'identification et sans date. Dion conclut, à juste titre, que la destinataire est Laure Conan, mais la date qu'il propose, octobre 1883, n'est pas la bonne à notre avis. D'après le contenu, il semble bien qu'il s'agisse de la réponse de Chauveau à la lettre du 23 avril 1880 puisqu'il utilise le temps présent pour parler de sa lecture : « J'ai beaucoup de plaisir à lire votre manuscrit » ; de plus, il accepte de lire son « nouveau travail », c'est-à-dire la nouvelle version du premier chapitre qu'elle souhaite soumettre à son jugement. Il ajoute : « Je regrette d'apprendre le motif qui vous engage à écrire mais quand même celui-là n'existerait pas je ne suis pas de ceux qui voient d'un mauvais œil les productions littéraires de la plus belle moitié du genre humain », ce qui constitue une référence directe à la justification offerte par l'écrivaine dans sa lettre du 23 avril.

37. C'est Laure Conan qui souligne.

ma surprise a été grande pour ne rien dire de plus. Combien je vous suis obligée » (*ibid.*, 5 juin 1880).

Les réponses lacunaires de Laure Conan ainsi que la disparition des lettres de Chauveau comme du manuscrit ne permettent pas de connaître l'étendue des corrections suggérées ni d'en apprécier la valeur. De toute évidence, les commentaires, tant positifs que négatifs, laissent Laure Conan insatisfaite puisqu'elle revient à la charge le 10 octobre suivant :

Je regrette de vous importuner, mais il me faudrait votre opinion. Les pages que je vous envoie ne sont-elles pas bien ternes ? Il est impossible, je le crains, de ne pas tomber dans le *fade*, le *cotonneux*³⁸ lorsqu'on se mêle d'écrire sans avoir où puiser à part sa pauvre sensibilité. Je vous avoue que mon entreprise me semble d'un beau ridicule. J'espérais me défaire de ce sentiment qui m'ôte tout cœur au travail, mais c'est difficile quand il reste un peu de bon sens. M. Routhier³⁹ m'encourage beaucoup, me promet du succès. Et vous, Monsieur, croyez-vous que j'aie du talent qui mérite d'être cultivé ? croyez-vous que je réussisse ?

Je crois vous avoir déjà dit que j'ai l'obligation de gagner ma vie. Au cas que vous l'ayez oublié, je vous le rappelle afin que vous sachiez que ma question est sérieuse, et qu'en m'illusionnant vous ajouteriez aux tristesses de ma vie qui en a assez. [...]

Monsieur, si votre conscience vous permet de m'encourager, auriez-vous la bonté de me dire par où mon style pêche surtout ? et quelles lectures me seront plus utiles ? (*ibid.*)

On le voit, les doutes que la jeune écrivaine entretient face à son talent sont difficiles à dissiper. Chauveau perd-il patience devant ce total manque de confiance en soi ou est-il agacé par les demandes d'aide réitérées ? Toujours est-il que neuf jours plus tard, Laure Conan se confond en excuses, tout en l'assurant de son entière reconnaissance : « Je sens que j'ai abusé de votre bienveillance au delà de toute mesure et cette indiscretion

38. C'est Laure Conan qui souligne.

39. Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), écrivain et critique littéraire. Docteur en droit, il a exercé les fonctions de juge pendant plusieurs années.

me pèse. Veuillez agréer mes regrets avec les vœux que je forme pour votre bonheur, et je vous en prie, malgré mes importunités ne gardez pas de moi un trop fâcheux souvenir » (*ibid.*, 19 octobre 1880). Tant d'humilité et de candeur ont dû attendrir le mentor, qui semble à son tour s'être excusé, d'après la dernière missive de « l'importune » : « Il me semble que ce serait à moi d'avoir *honte*⁴⁰. Mais autant que possible j'éloigne la pensée de mon importunité et – la nécessité, cette dure maîtresse, me force de vous demander encore un service. Voudriez-vous recommander mon travail à la Revue canadienne ? » (*ibid.*, 11 mars 1881). Cette demande pressante fut bien reçue, comme le prouve la suite des événements.

Mais la néophyte, toujours incertaine de son talent, ne se satisfait pas de l'opinion favorable d'un seul, fût-il un expert reconnu en la matière. Pour l'étape de la publication en volume, l'abbé Bruchési et l'abbé Casgrain auront à se prononcer sur *Angéline de Montbrun*. À Casgrain le 15 août 1883, elle déclare : « Monsieur, vous êtes bien obligeant de vous occuper de ma pauvre *Angéline*. M. Bruchési me conseille aussi très fortement de la faire imprimer. C'est à lui que j'ai confié mon dernier travail auquel il a donné l'*imprimatur*⁴¹ » (*Cor.*, p. 154). L'aval de l'autorité lui est indispensable, tant sont tenaces ses hésitations et ses réticences. Mais aussi la rareté des éditeurs et leurs craintes légitimes ne

40. C'est Laure Conan qui souligne.

41. Ce « dernier travail » ne peut être que la nouvelle intitulée *À travers les ronces*, rédigée en même temps qu'elle prépare la publication de son premier roman en volume. Voici ce qu'écrit Bruchési à Thomas Chapais, le 16 juillet 1883 : « À propos Laure Conan a un manuscrit de 25 pages qu'elle m'a passé. Il faut que cela soit imprimé. Ce sont des extraits d'un journal intime d'une femme qui, douée d'un noble esprit et d'un grand cœur, a souffert de tout ce qui l'entourait. // Style riche, pensées élevées, sentiments admirables. Une phrase me revient à la mémoire : "Ce pauvre cœur, il est si lourd à porter, quand il est vide." » (*Cor.*, p. 152). La phrase citée, avec de légères modifications, est en effet tirée de la nouvelle susmentionnée : « Puis le cœur... le pauvre cœur si lourd à porter quand il est vide ! » (*Nouvelles soirées canadiennes*, juillet-août 1883, p. 345). Bruchési clôt sa lettre en priant son destinataire d'intervenir auprès de Louis-Hippolyte Taché, fondateur et directeur de la revue précitée, pour y faire publier le dit manuscrit, moyennant la somme de vingt-cinq dollars.

rendent pas la publication aisée à une femme qui, de plus, est une inconnue.

Le principal maître d'œuvre de la publication d'*Angéline de Montbrun* en volume est incontestablement l'abbé Casgrain. Il a ses entrées partout dans le monde littéraire de l'époque. Doué d'une fine sensibilité littéraire, il aime jouer le rôle de promoteur des lettres et des arts. Laure Conan trouve en lui un mentor avisé et efficace. En décembre 1882, recevant de sa part des « encouragements [...] bienveillants », elle lui exprime d'emblée sa surprise et sa reconnaissance, tout en se déclarant prête à aller de l'avant avec le projet de publication :

Naturellement, je ne demanderais pas mieux que de corriger mon travail et votre bienveillance me fait espérer que vous ne refuserez pas de m'aider si je réussis à le faire publier en volume. J'y serais fort disposée si je pouvais compter sur un succès pécuniaire raisonnable. Mais le moyen d'y arriver ! M. l'abbé Bruchési qui m'avait proposé de s'en occuper m'a dit ensuite que ce serait bien difficile. (*Cor.*, p. 139)

L'aide de Casgrain ne se limite pas aux encouragements et aux éloges. Bien qu'il séjourne plusieurs mois en France à l'hiver et au printemps de 1883, il entreprend déjà les démarches voulues, reste en communication d'outre-Atlantique avec Laure Conan et prépare le terrain en lui demandant une photographie qu'elle tardera à lui remettre. En septembre, le marché semble avoir été conclu puisque Laure Conan informe Casgrain de son passage à Québec, où elle a vu l'éditeur Brousseau, « à qui [elle] espère avoir tout dit. Il ne commencera l'impression que dans la première semaine d'octobre, mais il paraît qu'une fois commencée, la chose ira vite » (*Cor.*, p. 158).

Homme d'action, doué d'un excellent sens de la publicité, le dynamique animateur littéraire⁴² met progressivement en branle

42. Au sujet du rôle et de l'influence de Casgrain comme animateur littéraire, voir Réjean Robidoux, « Fortune et infortunes de l'abbé Casgrain » et « Casgrain, ce protecteur dévoué de la bonne littérature canadienne », dans *Fonder une littérature nationale. Notes d'histoire littéraire*, 1994, p. 147-180 et 181-198.

une stratégie de marketing qui exige le concours de ses amis littérateurs. Il s'agit, d'une part, de préparer soigneusement la sortie du roman par des annonces dans les journaux et, d'autre part, d'organiser une réception littéraire élogieuse. Sa lettre du 8 octobre 1883 adressée à Chauveau est explicite :

On vous a peut-être annoncé que j'ai réussi à faire consentir M. L. Brousseau à imprimer en volume le roman « d'Angéline de Montbrun », par M^{lle} Laure Conan. Le moins que M. Brousseau lui donnera, comme honoraire, s'il réussit à écouler l'édition, sera trois cents piastres. C'est bien peu de chose, mais depuis plus d'un an qu'elle cherche à placer son livre, elle n'a rien réalisé du tout. Peut-être d'autres auraient mieux réussi que moi, mais ils ne se sont pas encore présentés. Au reste, elle n'a vendu que l'édition et, si elle a de la vogue, une édition subséquente pourra la rémunérer davantage. Vous allez voir, par les journaux, que j'ai commencé une réclame en sa faveur, sans toutefois y mettre mon nom. Quelques-uns de nos meilleurs littérateurs m'ont promis quelques articles d'éloges signés, entre autres Faucher de Saint-Maurice⁴³ et Fréchette⁴⁴. Pour ma part, j'ai en main une des critiques les plus soignées que j'aie écrites. [...] Je m'adresse à vous aujourd'hui comme à l'ami le plus dévoué de M^{lle} Laure Conan à qui vous avez rendu le témoignage le plus flatteur qu'elle ait encore reçu. (*Cor.*, p. 161)

Connaissant bien les aléas de la diffusion du livre et la labilité du lectorat, l'abbé Casgrain sait pertinemment qu'il faut piquer à l'avance la curiosité des lecteurs et créer un climat d'anticipation. Il importe aussi que les connaisseurs en bonne littérature persuadent le public de la grande qualité de la nouvelle parution. En astucieux agent de promotion d'*Angéline de Montbrun*, Casgrain prévoit donc diverses tactiques de lancement :

Vous [Chauveau] serez assez bon, j'espère, que de m'envoyer quelques pages d'éloges « d'Angéline de Montbrun » qui seront publiées sous

43. Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice (1844-1897), journaliste et écrivain, député de Bellechasse de 1881 à 1890.

44. Louis-Honoré Fréchette (1839-1908), journaliste, poète, conteur et dramaturge.

votre signature en tête de toutes les appréciations que j'obtiendrai de nos littérateurs⁴⁵. M. Brousseau m'a promis d'imprimer tout cela en petites brochures qui seront répandues dans le public afin d'obtenir des souscripteurs pour le livre de M^{lle} Conan. J'ai déjà prié plusieurs dames influentes de se mettre à la tête d'un mouvement pour recueillir des listes de souscription. Je suis à peu près sûr du succès du côté de Québec, mais je me repose un peu, beaucoup sur vous et sur votre influence à Montréal pour trouver au moins quelques dames qui imiteront l'exemple de nos Québécoises. Je tâche, dans un article qui doit paraître dans le « Courrier du Canada » de piquer le sentiment d'honneur des dames canadiennes en leur disant qu'elles doivent tâcher d'avoir leurs succès littéraires comme les hommes ont eu les leurs dans notre pays⁴⁶. (*Cor.*, p. 161)

Tant Fréchette que Chauveau acceptent d'emblée de mettre leur talent littéraire au service de Laure Conan. Dans une lettre ultérieure à Chauveau, le clairvoyant abbé rappelle l'importance de cette tactique : « Il faut surexciter le sentiment public pour attirer les souscriptions » (*Cor.*, p. 163). Une lettre ni datée ni signée, adressée à M. L. Brousseau imprimeur, félicite l'éditeur de son entreprise d'imprimer en volume « le joli roman de M^{lle} Laure Conan, *Angéline de Montbrun* qui [...] s'est fait, par son seul mérite, une réputation qui n'a cessé de grandir⁴⁷. » S'agit-il de Fréchette ? À deux reprises, celui-ci s'informe auprès de Casgrain du moment où il doit écrire à Brousseau au sujet d'*Angéline de Montbrun*⁴⁸. Quel que soit l'auteur de la lettre, il s'agit bien d'une mesure destinée à aiguillonner l'éditeur de manière à ce qu'il n'abandonne pas le projet.

45. Voir la bibliographie pour les articles de Chauveau, Fréchette et Prince. Si Faucher de Saint-Maurice s'est exécuté, son article demeure introuvable.

46. Un article est en effet paru dans *Le Courrier du Canada* le 9 octobre 1883, mais signé par « Un comité de dames ». Il fait valoir l'importance pour les femmes de « travailler au succès de cette édition » : « Jusqu'à présent, en Canada, les hommes ont eu seuls le monopole du succès en littérature. », p. 2.

47. MC, CSQ, fonds Henri-Raymond Casgrain, *supra*, note 11. Voir la lettre en appendice.

48. « Vous ne me dites toujours pas s'il est temps d'écrire à Papa Brousseau au sujet de Louise [*sic*] Conan » (lettre du 12 novembre 1883, *Cor.*, p. 168). Voir

Non seulement l'abbé Casgrain sollicite-t-il l'appui des meilleurs plumes littéraires de l'époque, mais il joue habilement la carte de la fierté féminine. Loin d'endosser les idées reçues sur la condition féminine, il se trouve ainsi à l'avant-garde de son temps. Comme son confrère Chauveau, qui déplore le fait qu'« un vilain préjugé [...] n'empêchât beaucoup de talents féminins de se révéler au monde » (*Cor.*, p. 163). En aidant Laure Conan à publier son roman, Chauveau et l'abbé Casgrain, en particulier, ont conscience de créer un heureux précédent, comme de jouer un rôle d'instigateur pour l'avancement de la littérature écrite par des femmes. On sait que Casgrain connaissait bien le *Journal intime* d'Eugénie de Guérin⁴⁹ à qui il a comparé Laure Conan dans une lettre (*Cor.*, p. 138-139) et dans sa préface. Cette illustre devancière française n'est pas sans avoir influencé la prise de position du « père de la littérature » à l'égard de l'écriture féminine. On sait aussi que son idéal était de voir s'épanouir une littérature canadienne qui pourrait rivaliser en qualité et en importance avec celle de la France, pays qui connaît déjà quelques célèbres auteures, notamment M^{me} de Staël et George Sand. Le Canada français ne

aussi la lettre du 31 octobre 1883, p. 167. Quant à la lettre adressée à Brousseau, son contenu permet de la dater de 1883 ou 1884. Son écriture rappelle celle de Casgrain, mais comme c'est lui qui a persuadé Brousseau de publier le roman en volume, il serait étrange qu'il commence sa lettre en disant qu'il a appris « par la voie des journaux » son projet « d'imprimer en volume le joli roman de Mlle Laure Conan ». De plus, la teneur de la lettre laisse entendre que son auteur, étranger à l'entreprise, souhaite simplement féliciter Brousseau de son initiative. Par ailleurs, l'insistance de Fréchette à vouloir écrire à Brousseau, conformément au vœu de Casgrain, laisse croire qu'il est l'auteur de la lettre. Autre hypothèse : il s'agirait d'un brouillon rédigé par Casgrain, mais destiné à être signé par Fréchette ou quelqu'un d'autre.

49. Écrivaine française (1805-1848), auteure d'un *Journal intime* publié en 1855 à titre posthume par l'abbé G. S. Trébutien. Destiné à son frère Maurice, poète, qui vit éloigné de la famille, le *Journal* peint avec beaucoup de finesse et de sensibilité la sphère de l'intimité familiale, l'attachement au frère, l'amour de la nature ainsi que l'ardeur religieuse. Laure Conan s'est en effet beaucoup inspirée de ce livre (voir dans la bibliographie les travaux de Nicole Bourbonnais, Ramzi Chaker, Mathilde Kang, Valérie Raoul), qui a connu un immense succès tant au Québec qu'en France.

peut être en reste à cet égard. En terminant sa lettre du 8 octobre 1883 à Chauveau, celle où il prévoit les « succès littéraires » des « dames canadiennes », Casgrain demande à son destinataire : « Réussirons-nous ? », pour ajouter aussitôt : « C'est le secret de l'avenir » (*Cor.*, p. 161). L'avenir, aussi bien proche que lointain, lui a plus d'une fois confirmé ses espoirs.

Casgrain ne se contente pas de faire travailler les autres : lui-même rédige une pénétrante étude sur *Angéline de Montbrun*, qui sert de préface à la première édition du roman en volume⁵⁰. Et qui devait être présentée sous forme de conférence lors de la séance de la Société royale du Canada prévue pour novembre 1883⁵¹. Malheureusement, à la demande du gouverneur général du Canada, le marquis de Lansdowne, nouvellement arrivé en poste, la réunion est reportée en janvier, ce qui coïncide avec le séjour quasi annuel de l'abbé Casgrain en France⁵². La critique littéraire en question, « l'une des plus soignées que j'aie écrites » (*Cor.*, p. 161) de dire son auteur, ne sera donc pas lue devant le sélect auditoire de la Société royale, ce qui prive Laure Conan d'un prestigieux lancement. Mais, à la lumière du conflit que cette étude fera naître entre l'enthousiaste promoteur et la pudique écrivaine, il est sans doute préférable qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une lecture publique.

Vie publique et vie privée

En effet, c'est avec la plus grande énergie que Laure Conan s'opposera à toute référence à sa vie privée. Sans doute pour stimuler l'intérêt du public toujours friand de détails personnels, l'abbé

50. Henri-Raymond Casgrain, « Étude sur *Angéline de Montbrun* », préface au roman éponyme publié en 1884 chez Léger Brousseau, p. 5-24.

51. La conférence a été publiée dans *L'Opinion publique* du 6 décembre 1883 dans sa version intégrale, alors que la préface a été amputée des paragraphes traitant de la vie personnelle de la romancière. Voir la note 58.

52. L'abbé Casgrain, qui souffrait d'ophtalmie, était sévèrement incommodé par le reflet de la lumière sur la neige : c'est pourquoi il passait souvent les hivers à l'étranger, surtout en France.

Casgrain avait cru bon de fournir dans sa préface quelques renseignements d'ordre personnel sur la jeune romancière. Ainsi, il décrit son lieu de résidence, « ce Biarritz canadien [qui] voit affluer les touristes ». Il ne nomme pas le « village ordinaire », La Malbaie, mais quiconque connaissait un tant soit peu le Québec et le fleuve Saint-Laurent pouvait facilement l'identifier. Il serait même facile de retrouver la « maison paternelle », située avec précision. De plus, il mentionne les études chez les Ursulines, fait allusion à sa pauvreté, « la médiocrité qui a remplacé l'aisance », à son âge ainsi qu'à son mode de vie (*loc. cit.*, p. 415). Pour qui tient à l'anonymat et à la discrétion, il est certes difficile de voir une partie de son existence dévoilée de la sorte. Dans la lettre du 1^{er} octobre 1883, la jeune femme commence par remercier son bienfaiteur de tout le bien qu'il dit de son roman. Puis, elle va droit au but :

Quant à ce qui me touche personnellement, c'est autre chose. Puisque vous avez eu la bonté de me demander mes impressions, laissez-moi vous prier de tout retrancher. Je vous assure que cela me serait plus pénible qu'il m'est possible de dire, de grâce, ne m'imposez pas ce supplice. J'ai déjà une assez belle honte de me faire imprimer. Peut-être, monsieur, ne comprendriez-vous [*sic*] pas ce sentiment — les hommes sont faits pour la publicité. (*Cor.*, p. 159-160)

Et passe ensuite à un autre sujet, croyant l'affaire réglée. Mais voilà qu'elle apprend en janvier 1884 que son nom réel paraîtra sur la page couverture. Tout en louant l'abbé de sa « bonté persévérante » (*Cor.*, p. 173), elle n'en adopte pas moins un ton péremptoire : « Jamais je n'ai permis de joindre mon nom à mon pseudonyme. Si vous avez encore les épreuves en mains, je vous prie de biffer cela » (*Cor.*, p. 173). Il semble bien que l'abbé Casgrain n'ait pas obtempéré, du moins en ce qui a trait à la préface, puisque le 3 mars 1884, sachant que les épreuves sont prêtes, se sentant aux abois, l'écrivaine décide de prendre les grands moyens. Bien qu'elle ne le connaisse pas, elle prie le poète Alfred Garneau, excellent ami de Casgrain, d'intercéder en sa faveur :

Vous avez de l'influence sur M. l'abbé Casgrain et j'espère que vous ne refuserez pas de vous en servir pour lui faire retrancher ce qui me regarde *personnellement*⁵³ dans la préface qu'il a bien voulu faire pour mon roman d'Angéline de Montbrun.

Ne me dites pas, Monsieur, qu'il est trop tard. Il n'est jamais trop tard quand un livre n'est pas publié. De grâce, délivrez-moi d'une publicité qui m'est insupportable. Il n'y a point là d'exagération. Pourquoi M. Casgrain – si bon pour moi – n'a-t-il pas voulu comprendre cela ? (*Cor.*, p. 177)

Garneau s'exécute avec beaucoup de doigté et de délicatesse. Tout en soulignant ce que peut avoir « d'exagéré » la « modestie de cette violette », il fait valoir à l'abbé Casgrain un argument fondé, celui que Laure Conan pourrait souffrir, si elle avait du succès, de la curiosité des nombreux vacanciers qui envahissent La Malbaie pendant l'été : « N'est-ce pas là, dites-moi, la crainte qui la tourmente ? Et ne faut-il pas entrer aussi dans le désir d'obscurité d'une femme d'une telle distinction ? » (*Cor.*, p. 180). Cette intercession bien nuancée a sans doute contribué à faire fléchir l'abbé Casgrain, même si ce dernier mettra encore quelque temps avant de céder.

Laure Conan n'attend pas la réaction à la lettre de Garneau. Dès le lendemain, soit le 4 mars, sachant pertinemment que la publication du roman « se prépare vraiment », elle revient à la charge auprès du principal intéressé :

Je sais que ce travail [la préface] est poétique et charmant, je sais quel prix il ajoute au mien, mais laissez-moi vous le dire, il faut que tout ce qui me regarde *personnellement* soit retranché et avec tout le respect, toute la reconnaissance possible, j'ajoute, monsieur l'abbé, *je l'exige absolument*⁵⁴. Vous savez ce que je vous ai dit sur mon horreur pour les détails personnels. [...] Non, je ne laisserai pas parler de moi dans la préface de mon livre. (*Cor.*, p. 177-178)

Et la jeune femme d'expliquer ses raisons : elle refuse d'être jetée en pâture au « redoutable public », elle ne tient pas à faire

53. C'est Laure Conan qui souligne.

54. C'est Laure Conan qui souligne.

pitié, elle ne veut surtout pas être plainte pour sa vie « triste et amère », pas plus qu'elle ne souhaite se faire « une parure » de sa « pauvreté » et de ses « tristesses » (*Cor.*, p. 178). Sa détermination farouche est telle qu'elle écrit le même jour à Thomas Chapais, lui demandant « d'entraver adroitement l'impression du livre » (*Cor.*, p. 179) s'il en était besoin. Et elle confirme sa position inébranlable à Casgrain lui-même le 18 mars suivant : « J'aime cent fois mieux que le livre ne soit jamais publié » (*Cor.*, p. 181). Cette petite polémique, qui durera plusieurs mois⁵⁵, témoigne du solide noyau identitaire de Laure Conan : toute timide et modeste qu'elle soit (elle ne cesse de rappeler son insignifiance), elle n'hésite pas à revendiquer son droit à l'identité personnelle (« mais enfin, je suis ce que je suis et je n'y puis rien ») et à clamer son innocence (« mais je ne suis pas la grande coupable ») (*Cor.*, p. 178). La réponse cassante de l'abbé (qui n'a pas été retrouvée) n'est pas, semble-t-il, exempte de menaces voilées. C'est du moins ce que la victime rapporte à son sauveur, Alfred Garneau, le 23 mars, non sans amertume et un brin de causticité :

M. Casgrain m'a écrit une lettre plus que sèche et déclare que s'il a bien compris ma demande il cessera de s'occuper de ma publication. J'ai répondu que jamais je ne consentirai à ce qu'il soit question de moi dans *mon livre*⁵⁶. Cela me semblerait d'une inconvenance choquante. À part la raison de goût qui suffit parfaitement, j'en ai d'autres très bonnes. Vraiment, je ne conçois pas la fantaisie de M. Casgrain. Suis-je célèbre ? Suis-je morte ? (*Cor.*, p. 182)

À l'auteur de l'étude lui-même, à qui elle répond le 29 mars, elle ne mâche pas non plus ses mots. Après lui avoir rappelé que « dès l'automne dernier », elle l'avait informé de son « sentiment sincère » et de ses « répugnances [...] invincibles », elle fait valoir ses droits haut et fort : « Qu'ai-je donc fait pour que vous ayez cru juste et bien de passer par-dessus ma volonté la plus expresse et mes sentiments

55. D'après les lettres du 1^{er} octobre 1883 à juillet 1884 publiées dans la *Correspondance*, p. 159-185.

56. C'est Laure Conan qui souligne.

les plus intimes dans une chose où j'ai certainement le *droit*⁵⁷ de les faire accepter ? Je me le demande en vain » (*Cor.*, p. 182-183). Ainsi, Félicité Angers, fidèle à son « moi » profond, n'en démord pas. En fin de compte, devant tant d'opiniâtreté et, reconnaissons-le, devant une position tout à fait légitime, l'abbé Casgrain aura la bonne grâce de s'incliner. Lorsque le roman paraît enfin en 1884, les pages compromettantes ont disparu de la préface⁵⁸.

Tant par sa structure que par son contenu, le roman tranche sur les œuvres antérieures et contemporaines. Au lieu du récit linéaire fait par un narrateur omniscient, le lecteur trouve une forme tripartite qui offre trois différents types de narration : la formule épistolaire, le récit traditionnel et le journal. Et même le récit impersonnel échappe au moule connu puisque dans les deux premières versions, il se présente comme le commentaire personnel d'une éditrice dont le rôle consiste à expliquer aux lecteurs les événements qui séparent la correspondance réelle qu'elle vient de leur offrir et les pages du journal, réel aussi, qui va suivre⁵⁹. Au lieu d'histoires de conquêtes politiques, de poursuites économiques, de colonisation, il est question d'amour, de mort et de souffrances. La vie intérieure est préférée à la vie mondaine et politique, l'idéal spirituel aux réalités matérielles. Dans la première partie, le sujet principal, celui de l'amour et des fiançailles de deux êtres d'élite, Angéline de Montbrun et Maurice Darville, est traité de

57. C'est Laure Conan qui souligne.

58. Ce ne sera que partie remise. Quelques mois plus tard, lorsque sera publié le premier tome des *Œuvres complètes* de l'abbé Casgrain, les pages honnies seront réintégrées dans l'étude en question. La partie supprimée commence par : « On a dit parfois que les fauvettes [...] » (p. 413), et se termine par la phrase suivante : « On n'arrive guère à cette maturité du talent qu'à la maturité de l'âge » (p. 415). Voir aussi la note 51.

59. Dans la *Revue canadienne* (décembre 1881, p. 720), le récit impersonnel commence par cette phrase : « Je passe par-dessus le reste de la correspondance » et se termine par la suivante : « Cette noble fille [...] écrivait un peu quelquefois et ce sont ces pages intimes que je donne, que j'offre à ceux qui ont aimé et souffert » (p. 722). En 1884, la phrase liminaire est ainsi modifiée : « La correspondance se termine ici » (p. 153), mais la dernière phrase est conservée (p. 156).

différents points de vue, grâce aux lettres échangées entre amis et parents. Puis, la tragédie survient avec l'accident mortel du père tant aimé, Charles de Montbrun, la prostration absolue de sa fille et la rupture des fiançailles. Au plein succède le vide. Au joyeux échange de paroles de la correspondance se substitue le long et douloureux monologue de la fiancée abandonnée, qui s'isole pour ne vivre que dans le souvenir du père et en Dieu. Le public de l'époque, qui goûte la finesse psychologique et l'expression ardente de la foi, reçoit favorablement ce changement de cap.

Angéline de Montbrun à la lumière de la correspondance

Les nombreux recoupements qui lient la correspondance de Laure Conan à *Angéline de Montbrun* sont à la fois instructifs et fascinants. Ils montrent bien à quel point Laure Conan, la première au Québec, rédige un roman du moi. Non pas une autobiographie déguisée, mais l'exploration de sa vie intérieure, de ses possibilités et de ses limites. Ces échos textuels, on les trouve essentiellement dans le corpus des lettres destinées aux amies de cœur, les religieuses du Précieux-Sang. Félicité Angers s'y livre non pas entièrement, mais par bribes, à petites doses, soit en douces plaintes ou en rêves un peu fous. Lorsque l'écrivaine se plaint à Chauveau de n'avoir que « sa pauvre sensibilité » comme source « où puiser » pour écrire (FC, 10 octobre 1880), elle ne se doute pas que ce qu'elle considère comme une lacune est en fait une richesse. À ses destinataires masculins, issus principalement du clergé, elle réserve ses soucis d'ordre professionnel, mais aussi ses traits d'humour. La portion épistolaire du roman fonctionne donc comme une sorte de mise en abyme de la correspondance réelle.

Le lecteur reconnaît dans l'humour de Mina, dans les confidences faites à Emma, dans les tendres échanges entre Angéline et Mina, la manière et le ton des lettres de Félicité Angers. S'y rencontre le même climat affectueux, composé d'aveux, d'espoirs, de taquineries et de regrets. Ce sont les personnages féminins,

surtout, qui sont les épistolières dans ce roman. Le père n'écrit que deux lettres, et quant à Maurice, il participe de la nature féminine avec sa douceur, sa voix séduisante, sa timidité. Tout comme Félicité Angers se laisse aller à de doux épanchements avec ses amies religieuses: « Faut-il vous dire que je vous aime encore ? » demande-t-elle à sœur Saint-François-Xavier au début de sa lettre qu'elle termine ainsi: « Je vous embrasse comme je vous aime » (*Cor.*, p. 176), de semblables expressions de tendresse se retrouvent sous la plume d'Angéline écrivant à Mina: « Chère sœur, je vous aime et vous attends » (*infra*, p. 170) ou encore: « vous serez toujours ma sœur chérie » (*infra*, p. 217). On croit lire aussi les bonnes paroles de la Mère supérieure à sa « chère Félicité »: « Tout cela vous prouve que vous êtes traitée en sœur⁶⁰, et aimée comme telle » (*Cor.*, p. 110). De son côté, Mina a élu Emma, une future religieuse, comme confidente de ses états d'âme et de son évolution spirituelle: « Je vous assure que je suis bien revenue des grands succès et des petits sentiments. [...] Je vous avoue que je ne puis plus me supporter » (*infra*, p. 174-175). Le même abandon confiant caractérise la correspondance de l'inquiète Félicité avec sœur Saint-François-Xavier ou avec sa principale confidente, sœur Catherine-Aurélie, à qui elle ouvre son cœur: « Ferais-je mal, Sweetest Mother, de vous conter toute ma vie, toutes mes fautes » (*Cor.*, p. 84). C'est avec une oreille attentive que sa requête est accueillie: « Cette fois, ma chère Félicité, j'ai bien pris au sérieux vos confidences [...]. Quant au secret, il est enseveli dans les replis de mes souvenirs, et il n'est confié qu'à l'oreille de Jésus, et à celle de sa Mère Immaculée » (*Cor.*, p. 112). En effet, le secret est à jamais enfoui puisque la lettre compromettante est détruite, conformément au vœu de son expéditrice. Une faute grave qu'aurait commise Félicité Angers? Plutôt des peccadilles ou de vains scrupules, étant donné la tendance de la chrétienne

60. C'est sœur Catherine-Aurélie qui souligne.

perfectionniste à culpabiliser. La même angoisse se retrouve chez Angéline, poursuivie par les remords.

En effet, une autre similitude frappante entre le texte de fiction et la correspondance, c'est celle du chemin ardu parcouru par Félicité aussi bien que par Angéline pour mériter le ciel, pour renoncer au monde et être digne de l'amour de Dieu. Toutes deux sont habitées par le sentiment de leur indignité. « Mon amie », écrit Félicité à sœur Catherine-Aurélie, « je voudrais pouvoir dire à Jésus-Christ, c'est fini. Plus de demi volonté [*sic*], plus de lâcheté, plus de tiédeur. À vous mon amour, à vous ma vie ! À vous réellement et parfaitement mais ma misère est si grande » (*Cor.*, p. 96). La croyante déplore constamment sa tiédeur : « Je suis misérable et froide pour lui [le divin Sauveur] d'une froideur que vous ne sauriez comprendre et que je ne comprends pas non plus » (*Cor.*, p. 103). Ces paroles écrites en 1879 précèdent de peu les plaintes que la romancière attribue à Angéline : « J'ai honte de moi-même. Qu'ai-je fait de mon courage ! qu'ai-je fait de ma volonté ? » (*infra*, p. 248), ou encore : « Que Dieu ait pitié de moi ! Il m'est bien peu de chose, et c'est à peine si la pensée de son amour dissipe un instant ma tristesse » (*infra*, p. 252). Les tristes résonances de la correspondance intime de la romancière se répercutent plus d'une fois dans *Angéline de Montbrun*. C'est bien de sa substance même que la romancière tire la matière de son roman.

Elle n'exploite pas seulement son fonds de regrets et de mélancolie, elle tire profit aussi de la part mutine qui la définit. Loin d'être cette personne revêche que plusieurs ont vue en elle en raison de son apparence extérieure peu gracieuse et de sa parole parfois tranchante, l'épistolière révèle sous son apparente froideur une grande soif d'aimer ainsi qu'un délicieux sens de l'humour. Reconnaisante, elle sait exprimer sa gratitude à ceux qui l'aident et l'appuient, notamment à l'abbé Casgrain dont elle loue « la bonté persévérante » (*Cor.*, p. 173). Et à l'abbé Bruchési : « Que

vous êtes donc bon – et aimable et heureux!» (*Cor.*, p. 193). À cette gracieuse spontanéité s'ajoute un penchant pour les traits d'esprit. Après avoir demandé à l'abbé Hospice Verreau⁶¹ de bien vouloir lui prêter ses écrits sur les commencements de Ville-Marie, elle conclut par cette boutade: «Je suis de ces êtres extraordinaires qui rendent les livres» (*Cor.*, p. 255). Lorsqu'elle écrit à l'abbé Paul Bruchési, en séjour en France, pour le remercier d'avoir parlé d'elle à madame Augustus Craven⁶², une écrivaine qu'elle admire beaucoup (*Cor.*, p. 193), elle adopte un ton badin: «Quand pensez-vous revenir? Une petite causerie ferait bien mon affaire. Il vous serait permis de ne pas me trouver aimable» (*Cor.*, p. 194). Et même avec l'abbé Casgrain, son aîné et son protecteur, à qui elle témoigne déférence et respect, elle sait à l'occasion se montrer enjouée. Lorsqu'il insiste pour obtenir une photographie d'elle en vue de la publication d'*Angéline de Montbrun*, requête qui ne plaît pas à la romancière, elle lui répond avec humour:

Quant à mon portrait, il va sans dire que je n'ai jamais pris vos instances tout à fait au sérieux. Pourtant, j'ai bien fait mon possible, mais le bal de la princesse Louise donnait fort à faire aux couturières et je n'ai pas eu mon costume assez tôt pour poser. Faut-il ajouter que je n'ai pas été bien fâchée de retarder un peu. Je suppose qu'il me reste quelque vague espoir d'embellir et vous seriez bien dur si vous n'aviez pas d'indulgence pour un désir pareil. (*Cor.*, p. 158)

Félicité Angers sait donc manifester son désaccord avec légèreté, un sourire en coin et des mots d'esprit. La verve de Mina est directement issue de ce «moi» rieur et insouciant de l'auteure, souvent méconnu des contemporains. Le doux persiflage de Félicité Angers à l'endroit de l'abbé Bruchési n'est pas sans rappeler les petites pointes d'ironie tendrement lancées par Mina à son

61. Hospice H.-B. Verreau (1828-1901), prêtre, éducateur et historien. Auteur, entre autres, d'un ouvrage intitulé *Des commencements de Montréal*.

62. Pauline Craven, née de La Feronnays (1808-1891), biographe et romancière. Auteure du *Récit d'une sœur, Souvenirs de famille*, 1866, ouvrage que cite Laure Conan dans *Angéline de Montbrun*.

frère Maurice : « Je fais des vœux pour que tu continues à ne rien renverser à table » (*infra*, p. 146). Et comme Laure Conan avec l'imposant abbé Casgrain, Mina ose se moquer du parfait Charles de Montbrun, qui porte « une armure enchantée » (*infra*, p. 194) et qui « ne va pas à ses champs sans se ganter soigneusement » (*infra*, p. 187). On reconnaît aussi l'ironie clairvoyante de Laure Conan dans les flèches que décoche Mina à la nature humaine : « [...] alors comme aujourd'hui, il y avait une foule d'âmes charitables toujours prêtes à s'occuper de leur prochain » (*infra*, p. 150). Une gamme d'émotions, rire, espoirs, larmes, regrets, affliction, semblent sourdre des différentes parcelles du « je » qui écrit. Ce mouvement d'écrire se mue insensiblement en un acte d'appropriation des fibres intimes de l'être visant à les reconstruire, à les réinventer, bref, à leur donner forme.

Vie rêvée, vie écrite

La correspondance dévoile un autre aspect important de la vie intérieure de Félicité Angers qui imprègne son premier roman en entier, soit une nette propension à vivre dans le monde de l'imaginaire, se conjuguant avec une quête de l'exceptionnel. Insatisfaite de sa vie grise et insipide, la « vieille fille » rêve de se distinguer, de sortir du lot commun, d'accomplir une action héroïque. Un qualificatif revient souvent sous sa plume pour décrire l'ennui existentiel : « terne ». Elle vise sans cesse à lutter contre le « terne » qui lui fait horreur. En témoigne la présentation qu'elle fait à son amie, sœur Saint-François-Xavier, de son récit en gestation, *À travers les ronces*, qu'elle rédige dans le sillage d'*Angéline de Montbrun* :

En effet, il s'agit seulement de l'histoire intime, l'histoire d'une âme si vous voulez. Je voudrais montrer une âme passionnée luttant non contre une grande douleur, mais contre le *terne*. Si je réussissais, ce livre ferait un grand bien je n'en doute pas, car le *terne* voilà l'ennemi⁶³, voilà ce qui fait le fond de la vie. (*Cor.*, p. 140)

63. Tous les mots soulignés le sont par Laure Conan.

Si la romancière en herbe prend soin de souligner l'adjectif honni, c'est que la triste réalité qu'il représente lui est insupportable: «La sotte vie que je mène me fait honte et pitié. Mais... Parfois il me semble que, si vous me connaissiez telle que je suis, vous ne voudriez plus me regarder» (*Cor.*, p. 175-176). Cette plainte exhalée dans une missive à sœur Saint-François-Xavier est comme un leitmotiv dans le discours épistolaire de Félicité Angers. En décembre 1896, dans une lettre à une inconnue, publiée dans *La Voix du Précieux-Sang*, elle reprend la plainte formulée en 1882: «Si je ne me trompe, la douleur est moins difficile à supporter que le terne. Qui ne connaît cet ennui profond qui s'engendre de l'absence de tout sentiment vif?» (p. 374-376). Mina et Angéline redoutent toutes deux la grisaille de la vie, sorte de *no man's land* où rien ne se passe. Dans la partie édénique de son existence, l'idéale Angéline y échappe, comme le fait remarquer la perspicace Mina: «Rien qu'à la regarder, on voit qu'elle ne connaît pas le terne, ou, comme nous disons, le gris de la vie» (*infra*, p. 181). De même que Laure Conan faisait part à Chauveau de son mépris pour le «cotonneux» et le «fade» en écriture (FC, 10 octobre 1880), Mina se moque des «caractères faibles et ternes» des bourgeois qu'elle associe au «convenu», au «flasque» et au «cotonneux» (*infra*, p. 190). Une fois projetée hors du paradis terrestre, Angéline souffre elle aussi de la morosité et du vide: «Je ne sais rien de plus difficile à supporter que l'ennui très lourd qui s'empare si souvent de moi. C'est une lassitude terrible [...]. Ma pauvre âme se voit seule dans un vide affreux» (*infra*, p. 278). Cette expérience de la perte, Félicité Angers l'a éprouvée en profondeur, et de manière d'autant plus terrible qu'elle s'accompagnait d'un ardent désir de transcendance.

Sans cesse désireuse de vivre pleinement, la jeune femme rêve d'actions éclatantes, de gestes fondateurs. Comme le dit la protagoniste d'*À travers les ronces*: «Et quand on souffre autant de la réalité, comment ne pas se laisser entraîner souvent dans le beau

pays des songes ? » (juillet-août 1883, p. 354). Il y a un rêve en particulier que chérit Félicité Angers : l'établissement d'une communauté des Sœurs du Précieux-Sang dans le diocèse de Chicoutimi. De 1879 à 1881, ce projet d'une fondation constitue un thème récurrent dans sa correspondance avec sœur Catherine-Aurélie et sœur Saint-François-Xavier. Mais pour réaliser ce « rêve apostolique » (*Cor.*, p. 78), il faut des fonds importants. La pieuse idéaliste aura même la naïveté de demander l'intercession des religieuses auprès de Dieu et des saints, afin que son billet de loterie soit gagnant. En 1881, la nouvelle du prochain établissement d'un couvent d'ursulines sur les bords du lac Saint-Jean vient faire échec aux espoirs de la jeune femme :

Vous êtes *imperturbable* dans votre beau rêve de fondation, ma trop dévouée enfant, et vous ne trouvez pas qu'humainement *parlant*, il est d'autant plus difficile d'y songer, que la *réalité* d'une fondation d'Ursulines détruit à peu près toutes vos espérances ! Toutefois, je ne vous blâme pas, je vous admire plutôt ; les Saints ont souvent eu de semblables *plans*⁶⁴ et la Providence les a fait réussir contre toute prévision. (*Cor.*, p. 126-127)

La Mère supérieure a beau souligner les mots clés, Félicité Angers mettra du temps à renoncer à son glorieux projet. Les Sœurs adoratrices du Précieux-Sang ne s'établiront jamais à Chicoutimi. Un rêve s'effondre.

D'autres actions héroïques attirent Félicité Angers. N'aspire-t-elle pas à devenir une sainte ? Hélas, cette haute aspiration est souvent déçue. Félicité Angers a du mal à se pardonner ses « petitesesses » (*Cor.*, p. 363), sa « mauvaise sève » (*Cor.*, p. 143). Pourtant, n'a-t-elle pas connu une expérience mystique digne de celles de sœur Thérèse d'Avila ? Le 21 février 1879, elle écrit à sa principale confidente :

Le 2 mars prochain, il y aura 8 ans qu'en recevant l'absolution, je reçus de la manière la plus sensible l'application du Sang de Jésus-

64. Tous les mots soulignés le sont par sœur Catherine-Aurélie.

Christ. Et comment dire ce que j'éprouvai dans ce moment le plus doux, le plus délicieux de ma vie. Plût à Dieu que je fusse morte alors ! Oh la paix, la joie, le bonheur de ce jour. Le Sang en tombant sur moi avait allumé dans mon cœur un feu qui me consumait – oh ! si délicieusement. Cela ne dura que quelques instants, mais je restai abîmée dans ma joie, dans ma reconnaissance, dans mon amour. (*Cor.*, p. 84)

Moment paroxystique qui rachète l'aridité d'une vie stérile. Cet état extatique, cet amour divin si sensible, la transporte hors du temps. Le sang, symbole de vie et de mort, la revivifie en lui procurant une forme d'extase. Elle reviendra à maintes reprises sur ce moment unique, fulgurant, pour le commémorer et, en quelque sorte, l'éterniser. L'héroïne de son premier roman éprouve la même attirance pour l'état de sainteté : « C'est un grand bonheur d'approcher une sainte », affirme Angéline qui s'est rendue exprès « au monastère de... » pour bénéficier de « la paix de ce cœur livré à l'amour » (*infra*, p. 285-286). Le modèle pourrait fort bien en être sœur Catherine-Aurélié (*Cor.*, p. 417) que Félicité Angers révérait comme une sainte et à qui plusieurs personnes attribuaient des capacités miraculeuses.

Toute remplie de ces rêves d'élévation et d'héroïsme qu'elle est impuissante à réaliser, Laure Conan a recours à l'écriture pour satisfaire son immense besoin d'accomplissement. Avec *Angéline de Montbrun*, elle construit un édifice mythique où vivent des personnages hors du commun. Aristocrates, cultivés, bien nantis, les de Montbrun vivent d'une existence idéale dans leur manoir enchanteur. Fervents chrétiens, ils visent la plus haute perfection morale. Les Darville n'ont qu'un désir, celui d'être intégrés à cette famille d'élite où « trône Dieu le père de famille [Charles de Montbrun], idolâtré par un chœur d'anges » (Pierre-Louis Vaillancourt, « Splendeurs et misères... », 1992, p. 365), à commencer par sa fille, la plus belle des roses dans le jardin édénique. Vaillancourt observe aussi que le « parfum d'aristocratie [...] se distille dans les bienséances, les valeurs, les activités, les références, la

vision du monde qui modulent la première partie » (p. 366). Entre autres, les multiples références littéraires qui nourrissent et sous-tendent le roman signent la culture et le raffinement de ces êtres d'exception qui manient aussi avec brio l'art de la conversation. Bref, ils ne vivent pas dans la réalité, mais dans leur imaginaire. Ils méprisent le présent pour privilégier les actions d'éclat du passé héroïque, celles de Du Guesclin ou de Lévis; ils fuient la corruption urbaine pour la pureté agreste, recréant une oasis dans un temps originel et un lieu préservé. La romancière érige une « maison dans le désert », selon Pierre Nepveu, qui retient comme central dans ce roman le désir des origines et des recommencements (« La maison dans le désert », 1998, p. 82). L'écriture et la genèse d'*Angéline de Montbrun* ne s'imaginent guère sans la connaissance de cette fascination qu'éprouve Laure Conan pour les faits extraordinaires et les actions surhumaines.

Une inversion révélatrice

La correspondance lève le voile sur un autre fait significatif pour la compréhension d'*Angéline de Montbrun*, celle du peu d'intérêt que manifeste Félicité Angers à l'égard de son père, contrairement aux regrets exprimés concernant sa mère. Curieusement, bien qu'elle ait fait la connaissance d'Aurélié Caouette en 1877, qui devient rapidement son intime et sa confidente, jamais elle ne lui parle de son père, même pas pour l'informer de son décès survenu en 1875. Au point où la religieuse, pourtant discrète, finit par la questionner à ce sujet en janvier 1880 : « Vous ne me dites rien de votre père. – Dieu l'aurait-il appelé à lui avant votre pauvre mère, qui a tant souffert ? Croyez que tout ce que vous pourriez m'apprendre de ceux que vous aimez sera loin de m'être indifférent » (*Cor.*, p. 110). Il est en effet curieux que Félicité n'ait pas songé à mentionner une seule fois son père à sa meilleure amie. Nous ne possédons pas sa réponse; par la suite, elle ne fait guère qu'une seule allusion à son père et c'est pour exprimer son souhait de le savoir au ciel.

Les lettres divulguent en revanche le profond désarroi qu'éprouve Félicité Angers lors de la disparition maternelle. Le lecteur découvre, notamment, l'attachement profond que la fille portait à sa mère en dépit de leurs difficultés à communiquer. Marie Perron, qui meurt de la petite vérole le 1^{er} février 1879, est enterrée dans le cimetière des pestiférés ; en raison des dangers de contagion, la famille ne peut assister aux funérailles. Ces pénibles circonstances affectent durement Félicité, qui, privée de la consolation des rites religieux, se sent encore plus démunie devant le deuil. La séparation définitive d'avec sa mère la laisse désespérée, agitée, en proie au questionnement et au remords :

Maintenant je suis calme et tranquille. Du plus profond de mon cœur je la crois sauvée, sauvée pour l'éternité. Qu'importe le reste ? [...] Ah si du moins je pouvais me rendre le témoignage que j'ai bien rempli mes devoirs envers elle, mais j'ai tant à me reprocher que je regrette maintenant de n'avoir pas été plus ouverte de ne pas vous avoir fait connaître mes difficultés et il y a des moments où j'étais presque désespérée. Je croyais que la malédiction de Dieu était sur moi. O mon amie, faites que Dieu me pardonne pleinement et ma mère aussi et, je vous en prie, demandez donc à Notre Seigneur de vous faire connaître si ma mère est avec lui. Sa vie n'a été qu'une suite de chagrins et elle avait tant de foi. (*Cor.*, p. 83-84)

Les regrets de la jeune femme révèlent à la fois un amour filial entaché de sentiments de culpabilité et une nature secrète qui ne se livre pas aisément. À plus d'une reprise, dans les mois qui suivent la mort de sa mère, elle s'inquiète de savoir si cette dernière a mérité le paradis : « O mon amie, que la fête d'aujourd'hui m'eût été douce si j'avais la *certitude*⁶⁵ que ma mère est au ciel. Il me semble que si vous vouliez presser notre Seigneur, il ne refuserait pas de vous le faire connaître » (*Cor.*, p. 103). Son affliction est telle qu'elle en ressent l'atteinte jusque dans son corps. Le 21 février 1879, elle écrit à sœur Catherine-Aurélie : « Seulement

65. C'est Laure Conan qui souligne.

pour l'ordinaire, j'éprouve une étrange difficulté à respirer. J'étouffe dans cette maison où elle [sa mère] ne reviendra *jamais*. Il me faut absolument des occupations qui m'absorbent, qui m'arrachent à l'amertume de mes regrets. Je voudrais me mettre à écrire » (*Cor.*, p. 85). D'un même souffle, dans la même lettre, le désir d'écrire s'offre comme remède au deuil maternel. Et c'est à celle qu'elle surnomme *Sweetest Mother*, qu'elle demande de lui « indiquer un sujet de *nouvelle ou de roman*⁶⁶ [...] Quelque chose qui puisse faire du bien et avec la bénédiction d'en haut, faire aimer Dieu quand ce ne serait que d'une seule âme » (*Cor.*, p. 86). L'occupation absorbante, l'écriture, fonctionne comme une substitution symbolique, tandis que de la mère biologique à la Mère supérieure s'effectue un transfert affectif.

Quiconque connaît le journal d'Angéline est frappé par l'identité de sentiment et d'expression qui réunit la fille romanesque pleurant son père et la fille réelle pleurant sa mère. De retour à Valriant pour la première fois après la mort de Charles de Montbrun, Angéline exprime son chagrin en des termes très proches de ceux auxquels recourt Félicité Angers après la mort de sa mère (voir *supra*, par. précédent) : « J'ai comme un saignement en dedans, suffocant, sans issue. [...] Chère maison qui fut la sienne ! [...] *Mais jamais plus, il ne reviendra dans sa demeure* » (*infra*, p. 207). Et un peu plus loin : « J'étouffais de pleurs, je suffoquais de souvenirs » (*infra*, p. 208). C'est dans le corps même que se manifeste la douleur insupportable et indicible. La sensation d'étouffement, commune aux deux, la difficulté à respirer, le saignement, livrent, en même temps que l'impuissance discursive, le désir de mort qui les habite. Tout se passe comme si, dans son roman, Félicité Angers déplaçait vers la figure paternelle les affects surgis lors du décès de sa mère. Ainsi, au vœu exprimé de se « mettre à écrire » (*Cor.*, p. 85) correspond l'entrée en écriture

66. C'est Laure Conan qui souligne.

d'Angéline avec la rédaction de son journal. Comme son auteure encore, la fille fictive privilégie le remède des occupations absorbantes pour s'arracher à la désolation : « Aussitôt que mes forces seront revenues, je tâcherai de me faire des occupations attachantes » (*infra*, p. 210). Ne nous y trompons pas : Félicité Angers ne raconte pas sa vie, mais elle écrit, avec sa sensibilité, du tréfonds de son être souffrant. Comme dans toute œuvre littéraire de qualité, les tribulations du moi écrivain, ses rêves et ses tourments, s'infiltrant dans la composition du texte.

Dans une lettre à son père Jean-Charles Chapais, Thomas, ami de la famille, rend ce témoignage éloquent à la mère de Félicité : « Cet hiver, il y a à peine deux mois, la mort et une mort cruelle, la picote, leur [les enfants Angers] a enlevé une mère qu'ils chérissaient à bon droit, car c'était une femme distinguée, si j'en juge par l'éducation qu'elle a donnée à sa famille » (*Cor.*, p. 90). Voilà qui jette un nouvel éclairage sur Marie Perron, qui a parfois été jugée acariâtre et peu amène. Depuis les trente dernières années, plusieurs études (à commencer par la thèse de maîtrise de Francine Belle-Isle, 1977, 173 f.) ont montré que le personnage de la mère, pour être refoulé dans *Angéline de Montbrun*, n'en est pas moins très significatif. Comme si la pudeur de l'écrivaine l'avait amenée à camoufler l'émotion la plus profonde, associée au remords, pour la protéger soigneusement des regards indiscrets. Au contraire, le contenu manifeste arbore fièrement les couleurs de l'idéologie en cours, avec le Père situé en haut et au centre du monde, aussi bien terrestre que céleste.

Si le père biologique est négligé dans la correspondance, il n'en va pas de même pour le Père spirituel, que Félicité Angers idéalise et magnifie. Outre les religieuses, les principaux destinataires des lettres de Laure Conan sont des membres du clergé dont elle recherche les conseils et la protection. Son préféré semble être le père Louis Fievez, son directeur de conscience, qui lui inspire une confiance absolue et qu'elle désigne plus d'une fois comme

son « ange » et son « père ». À l'abbé Bruchési, elle confie un cher désir : « Je compte aller prochainement à Sainte-Anne voir mon ange et mon père. Ses lettres ne suffisent pas, il s'en faut bien. Pourtant quel bien il m'a déjà fait ! » (*Cor.*, p. 194). Elle ne tarit pas d'éloges chaque fois qu'elle parle de lui : « Qu'il est donc bon ! Qu'il est donc père ! Vous savez fort comme le diamant et plus, etc., etc. Priez pour lui, moi je ne sais bien que l'aimer » (*Cor.*, p. 187). Dans ce cri du cœur lancé avec tant de candeur se fait jour une soif d'amour inextinguible pour un être d'élite, généreux, tout-puissant, plus-que-parfait. La confusion entre le Père des cieux et le Père terrestre apparaît entière. Le 7 décembre 1884, peu de temps après la parution en volume d'*Angéline de Montbrun*, la romancière fait part de son extrême contentement à sœur Saint-François-Xavier : « Je vous dirai donc que mon Ange et mon Père trouve mon livre exquis. J'avais dit au bon Dieu que je prendrais son opinion (celle du P. F.) sur mon talent. Il me semble donc que je dois le croire et travailler » (*Cor.*, p. 188). Telle une enfant, elle s'en remet entièrement à son jugement. Cette attitude de soumission totale à l'autorité paternelle évoque l'abandon confiant et inconditionnel de la jeune Angéline devant son père adoré, analogon du Seigneur Dieu. Félicité est-elle privée de la présence tutélaire du père Fievez qu'elle se sent malheureuse, délaissée, ainsi qu'elle le confie à sœur Saint-François-Xavier : « Seulement, laissez-moi vous dire combien je souffre de n'avoir pas encore pu rejoindre mon vrai et unique Père (le P. Fievez) » (*Cor.*, p. 175).

La quête du Père parfait, unique, semble sans fin pour l'orpheline. Serait-ce son adhésion totale au système patriarcal, doublée d'une foi profonde en Dieu, qui l'entraîne à se tourner sans cesse vers la figure de savoir et de toute-puissance qu'est le père ? Lorsque Chauveau lui envoie son livre intitulé *François-Xavier Garneau : sa vie et ses œuvres*, publié en 1883, elle exprime sa joie à l'abbé Casgrain dans les termes suivants : « Je vous avoue qu'on ne pouvait me toucher plus sensiblement car je ne crois pas que

la fille de Garneau elle-même ait jamais eu pour son père les sentiments que je lui conserve » (*Cor.*, p. 154). Cet autre exemple de transfert, assez révélateur, n'est pas sans rappeler les sentiments filiaux de Véronique Désileux pour Charles de Montbrun. Félicité Angers considère également son protecteur, l'abbé Casgrain, comme un père, allant jusqu'à lui rappeler ses devoirs paternels lorsqu'il y aura un différend entre eux : « D'ailleurs, le *père de la littérature canadienne* n'ignore pas que tous les pères ont des ennuis avec leurs enfants. Permettez-moi d'ajouter que le propre du père, c'est de pardonner et d'aimer quand même » (*Cor.*, p. 178). Cette place d'enfant chéri et protégé, elle la revendique obstinément, tant auprès des pères spirituels que des mères en religion. Peut-on s'étonner de retrouver une idéalisation excessive du père dans *Angéline de Montbrun* ? Plusieurs hypothèses viennent à l'esprit. Laure Conan tenterait-elle de suppléer la fragilité du moi par la puissance paternelle ? Serait-ce l'indigence affective qui la pousse à chérir le père en religion, « l'homme idéal » ? Ou la quête d'un géniteur, d'une origine, est-elle une manière de colmater le trou béant laissé par la Conquête ? Rappelons-nous aussi la confiance faite par la romancière à une religieuse de Jésus-Marie : « Dans *Angéline de Montbrun*, Charles de Montbrun est l'idéal que je m'étais fait de Charles de Sainte-Foy, l'auteur préféré de ma jeunesse » (P. de Lokieldo, « Laure Conan à Notre-Dame des Bois », 1924, p. 22). Gilles Marcotte n'hésite pas à dire que pour Laure Conan « Père égale Patrie » (*loc. cit.*, p. 40). Sous l'éclairage de confidences épistolaires qui révèlent l'étendue et la profondeur de l'attachement de Félicité Angers au « bon père », n'y aurait-il pas lieu de réexaminer le thème de l'inceste père-fille qui revêt, vu sous cet angle, une coloration différente ? Est-il possible d'échapper à la fusion avec le Père symbolique dans un système idéologique qui en fait le centre du monde aussi bien céleste que terrestre ? En 1974, André Brochu émet une pensée analogue lorsqu'il perçoit chez l'auteure d'*Angéline de Montbrun*

une « véritable symbiose entre l'idéologie religieuse/nationale et les pulsions de l'affectivité » (« Laure Conan... », 1975, p. 102-103). Dans cette société éminemment patriarcale, la mère a aussi droit à son culte, mais en sourdine, sur le mode ancillaire.

Au même titre que les valeurs collectives, les préoccupations individuelles sont parties prenantes dans la gestation d'une œuvre. Les conditions de production du texte, aussi bien personnelles qu'économiques et sociales, contribuent à en éclairer le sens et la portée. Quelles que puissent être ses lacunes et ses blancs, la correspondance de Félicité Angers, alias Laure Conan, est en ce sens d'un secours inestimable.

La réécriture ou l'étude des variantes⁶⁷

Du roman le plus célèbre de Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, on ne conserve malheureusement aucun manuscrit. La critique littéraire ne peut donc suivre les différentes étapes de l'œuvre en devenir, depuis son premier état jusqu'à son achèvement. Premier jet, ratures, ajouts, coupures, tous ces remaniements qui précèdent la version finale nous demeureront sans doute à jamais inconnus. Toutefois, il existe une autre voie d'accès au travail de création de la romancière, c'est celle de l'étude des nombreuses variantes, parfois considérables, qu'elle a progressivement apportées à son roman.

Comme on l'a vu, *Angéline de Montbrun* ne connaît pas moins de cinq éditions du vivant de l'auteure. Or, à deux reprises, Laure Conan procède à des remaniements majeurs de son œuvre, corrigeant, élaguant, supprimant, ajoutant, modifiant telle phrase ou tel paragraphe, bouleversant parfois l'ordre d'une lettre. En écrivaine consciencieuse et surtout soucieuse de son travail d'écriture, elle tient visiblement à parfaire et polir son texte, à le

67. Mises à part quelques modifications et coupures, cette partie de l'introduction a d'abord paru dans *Voix et images*, hiver 2004, p. 33-52, sous le titre « Vingt fois sur le métier... *Angéline de Montbrun* ou la quête de la forme idéale ».

rapprocher de la forme idéale. Ce précieux labeur de perfectionnement, elle l'accomplit principalement en deux temps : d'abord en 1884, à l'occasion de la première publication de son roman en volume, puis, en 1905, alors que dix-neuf ans se sont écoulés depuis l'édition précédente de 1886. Certes, elle veillera aussi à la qualité de l'édition de 1886, mais les retouches seront brèves et rares : cela se comprend puisque deux années seulement séparent cette édition de la précédente. Quant à la dernière édition parue de son vivant, celle de 1919, Laure Conan a soin d'y apporter les corrections jugées essentielles et quelques améliorations stylistiques, mais, satisfaite de la mouture de 1905, elle ne voit pas la nécessité d'y introduire de grandes transformations. L'édition de 1919 est donc quasi identique à celle de 1905⁶⁸.

D'une manière générale, outre les simples corrections, Laure Conan pratique des interventions de quatre types : les suppressions, les ajouts, les substitutions et les déplacements. Leurs visées sont à la fois d'ordre stylistique, sémantique et structural : resserrement du propos, recherche du mot juste, souci de la cohérence, élargissement du sujet, caractérisation plus nuancée des personnages.

L'édition de 1884

Deux objectifs animent la romancière lors du premier remaniement : d'une part, la rectification des erreurs et lacunes, d'autre part, la volonté de satisfaire aux critiques de son conseiller, l'abbé Casgrain. En premier lieu, Laure Conan s'emploie à faire disparaître les nombreuses fautes de langue de toutes sortes qui parsèment le texte paru en revue : coquilles, erreurs grammaticales

68. Pour l'étude des variantes, j'utilise l'édition de 1919 (qui sert de texte de base à la présente édition), la dernière publiée du vivant de l'auteure (voir la Note sur l'établissement du texte). Les références aux éditions de 1881-1882 et 1884 seront respectivement désignées par le chiffre romain pertinent, I, II, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte. Pour la publication en feuilleton, j'ajouterai la date de parution, la pagination seule ne permettant pas de retrouver la citation.

et orthographiques, ou encore, signes de ponctuation impropres, accents manquants, majuscules ou minuscules indues. Elle voit aussi à rétablir le bon ordre des entrées du journal d'Angéline, celle du 18 septembre ayant été malencontreusement insérée entre l'entrée du 28 septembre et celle du 1^{er} octobre. Elle remédie encore à l'insertion erratique des dates pour les entrées du journal, en s'assurant qu'il y a une date pour chacune d'elles. Enfin, elle entame le travail de restructuration du texte en paragraphes plus courts, visant par là à assurer une meilleure unité et une plus parfaite lisibilité au roman. Si l'on peut supposer que l'éditeur participa aussi à la suppression des coquilles et au nettoyage des scories, il n'en va pas de même pour les rectifications plus importantes, qui semblent bien être le fait de l'écrivaine.

C'est Laure Conan elle-même qui corrige son roman, ainsi que l'attestent deux lettres adressées à l'abbé Casgrain. Le 9 décembre 1882, elle le remercie de ses « encouragements bienveillants », qui lui « ont été une surprise » (*Cor.*, p. 139). Elle ajoute : « Naturellement, je ne demanderais pas mieux que de corriger mon travail et votre bienveillance me fait espérer que vous ne refuserez pas de m'aider si je réussis à le faire publier en volume » (*Cor.*, p. 139). Au moment de l'envoi de cette lettre, la parution en feuilleton est terminée : il s'agit donc bien de la première édition en volume d'*Angéline de Montbrun*⁶⁹. La romancière se réfère encore à son travail de révision lorsqu'elle exprime son mécontentement dans la lettre du 1^{er} octobre 1883 adressée à l'abbé Casgrain concernant le sort fait à une citation de Dante qui avait été malmenée par l'imprimeur : « Quand au vers de Dante, on l'a horriblement massacré. Le voici tel qu'il devrait se lire : "*Amor chi a nullo amato amar perdona*." Je n'en saurais garantir la traduction mais j'ai lieu de la croire fidèle » (*Cor.*, p. 160). Le vers original, qui se lisait comme suit : *Amor che amator perdona* (I, 235,

69. Aucune correspondance entre Laure Conan et l'abbé Casgrain n'a été retrouvée pour les années précédant 1882.

avril 1882) dans la première version, sera donc imprimé correctement en 1884, avec la bonne traduction en note. Enfin, ne parvenant pas à identifier une citation inventée par les « imprimeurs », elle procède à la rectification voulue : « J'ai corrigé dans ce sens » (*Cor.*, p. 160). Ainsi, Laure Conan veille au grain. Consciente de ses droits et devoirs, la jeune femme endosse pleinement son rôle d'auteur, avec confiance et assurance.

Il ne faut donc pas s'étonner si, outre les corrections incontournables, elle s'intéresse déjà à l'amélioration stylistique et sémantique de son texte. Certes, les modifications apportées n'ont pas l'extension de celles qui viendront plus tard, mais elles n'en sont pas moins significatives, comme en témoignent les exemples suivants. L'épithète de « gracieux » (II, p. 27) convient mieux à Monsieur de Montbrun que celui de « précieux » (I, p. 367, juin 1881) ; il est plus juste de dire « les feuilles jaunissent » (II, p. 137) que les « arbres jaunissent » (I, p. 680, novembre 1881). Parfois, la modification est motivée par la pudeur ou la bienséance. Mina, parlant d'un soupirant, écrit d'abord : « Plus tard je sus que sa mélancolie provenait de la dyspepsie » (I, p. 681, novembre 1881) ; en 1884, elle s'en tiendra au discret non-dit : « Plus tard je sus...passons » (II, p. 139). Laure Conan juge aussi préférable d'éliminer une qualification quelque peu condescendante en rapport avec les femmes : « pauvres bonnes âmes » (I, p. 408, juillet 1881). Elle déleste encore la dernière lettre de Mina à son frère, qui clôt la première partie, d'un long *post-scriptum* tout à fait futile, voire frivole, peu apte à servir de transition à l'événement tragique qui vient immédiatement après. En effet, il y est fait, entre autres, allusion aux « questions embarrassantes » d'Angéline, questions dont la teneur demeure inexpliquée et qui obligent Mina à se munir d'un « éventail » afin de se « couvrir [...] le visage comme les mandarins chinois lorsqu'ils ont à faire un trop gros mensonge » (I, p. 720, déc. 1881). La cohérence et la pertinence exigeaient en effet le retrait de ce segment intempestif,

comme était souhaitable la réduction du nombre de lamentations, notamment celle qui suit :

O Christ ! les malheureux n'ont point d'amis. Allez à eux. Ouvrez vos bras si douloureusement étendus sur la croix et dites à chacun de ces infortunés. [*sic*] J'ai souffert comme toi, j'ai souffert plus que toi, j'ai souffert pour l'amour de toi. (I, 370, juin 1882)

Cette toilette du texte préfigure les transformations intensives de 1905.

Mais, surtout, ce premier remaniement fait la preuve que Laure Conan a bien entendu les reproches de l'abbé Casgrain concernant l'abus de citations et le climat européen du texte. En effet, dans son élogieuse *Étude sur Angéline de Montbrun*, le critique introduit quelques bémols. Il déplore, entre autres, le « trop grand nombre de citations, de réminiscences [...] qui ne laissent pas de sentir la recherche [...] ». « Son esprit est encore trop chez les autres ; elle n'est pas assez elle-même » (*loc. cit.*, p. 416-417). Ces remarques ne sont pas tombées dans l'oreille d'une sourde. Pour l'édition de 1884, au moins une vingtaine de citations sont reléguées aux oubliettes, à commencer par un long poème intitulé *La voix du monde et la voix du cloître* (I, 732-737, vol. I), qui, dans la partie intitulée « Feuilles détachées », terminait une lettre d'Angéline adressée à Mina entrée au cloître. Divisée en trois parties et comprenant trente-quatre strophes, cette poésie met en scène une religieuse cloîtrée qui, tournant le dos à la voix séductrice du monde et à ses activités frivoles, fait longuement l'éloge de la vie contemplative (*infra*, var. 370). C'est sans doute par amitié pour l'auteure, sœur Marie-de-Bon-Secours (*supra*, p. 24), que la pieuse Laure Conan avait intégré ce poème à son roman, mais, à la réflexion, elle a compris qu'il fallait le retirer pour des raisons de logique et d'esthétique. En effet, cette trop longue poésie encombre inutilement le texte, déconcerte le lecteur qu'elle détourne du véritable enjeu de la troisième partie, soit la quête d'identité de la protagoniste.

Mais la romancière retire aussi des citations superfétatoires, qui relèvent de la conversation mondaine sans rien ajouter au sens. C'est le cas d'un texte de Molière que cite Mina comme preuve à l'appui de son innocence. « Quant à avoir l'humeur coquette, c'est calomnie pure », affirme-t-elle, avant d'ajouter :

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable.
Et lorsque pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?⁷⁰
(I, p. 413, juillet 1881)

En fait, la citation a l'effet contraire, celui de souligner la coquetterie de Mina. Il en va de même de deux vers de La Fontaine : « et j'espère que vous irez avant longtemps *parmi le thym et la rosée faire à l'aurore la cour*⁷¹ » (I, p. 468, août 1881), que brandit fièrement Angéline comme argument d'autorité. Tirés de leur contexte pour être associés à la métamorphose de Mina en campagnarde, ces vers ont ici quelque chose de factice. Laure Conan fait encore sauter plusieurs citations, qu'elles soient de Maurice de Guérin, de Molière, de Chateaubriand ou d'autres auteurs non identifiés. Ce faisant, elle allège considérablement son œuvre. Certes, l'abbé Casgrain n'avait pas tort de déplorer la présence envahissante des citations, qui finissaient par phagocytter le texte et noyer la voix des personnages, celles du commerce épistolaire comme celles des « Feuilles détachées ». Libérés d'une gangue citationnelle contraignante, les personnages y gagnent en vérité et en naturel, reprenant la maîtrise de leurs propos et de leurs pensées. Leurs paroles coulent davantage de source sans être aussi souvent asservies à des discours autres, aliénants.

L'abondance de citations a aussi pour effet, toujours selon l'abbé Casgrain, de « donne[r] à son livre une physionomie trop européenne. » « Sa pensée », ajoute-t-il, « habite plus les bords de la Seine que ceux du Saint-Laurent. On regrette de ne pas rencontrer

70. Molière, *Le Misanthrope*, II, I, v. 462-464.

71. Jean de La Fontaine, « Le chat, la belette et le petit lapin », *Fables*, XII, 16.

assez de pages vraiment canadiennes, telles que celle du pèlerinage d'Angéline au tombeau de Garneau » (*loc. cit.*, p. 417). La romancière accomplit un geste de bonne volonté en ajoutant, dans une lettre que Maurice adresse à sa sœur Mina, un bref texte à saveur historique et géographique : « Aujourd'hui nous avons fait une très longue promenade. On voulait me faire admirer la baie de Gaspé, me montrer l'endroit où Jacques Cartier prit possession du pays en y plantant la croix⁷² » (II, p. 52). Cet ajout s'insère tout naturellement dans une description du jardin et de la maison de campagne des de Montbrun, sise au bord de la mer. Esprit libre, Laure Conan ne fait pas d'autre concession dans ce domaine.

D'ailleurs, l'abbé Casgrain aurait dû remarquer que Laure Conan avait déjà privilégié le paysage canadien, y situant d'emblée l'action de son roman, nommant à plusieurs reprises des lieux du pays tels Québec, Gaspé et sa baie, le Saguenay, la Yamaska, les chutes Niagara ou des personnalités canadiennes connues, tels le peintre Napoléon Bourassa et l'ursuline Madeleine de Repentigny. Elle n'avait pas attendu non plus les conseils de son mentor pour citer des écrivains du Canada français tels Crémazie, Garneau, Chauveau ou pour faire l'éloge des héros, notamment du courageux chevalier de Lévis à qui l'on doit la victoire de la bataille de Sainte-Foy.

L'édition de 1905 : une réécriture significative

Dans l'édition de 1905, Laure Conan procède à un réaménagement en profondeur de son œuvre. S'il n'existe malheureusement pas de correspondance avec l'éditeur Marcotte qui permette de suivre l'entreprise de révision, il y a néanmoins tout lieu de croire que la romancière effectue elle-même les retouches et cela, de son propre gré comme de son propre chef. Dans une lettre adressée à

72. L'ajout fait en 1884 contient une coquille malencontreuse : au lieu de la « baie de Gaspé », on lit « la veine de Gaspé ». Le mot « baie » sera rétabli en 1886.

Gilberte Beaudoin, correspondante pour *Le Journal de Françoise*, et datée du 13 septembre 1906, Laure Conan fait allusion au prix remis à son interlocutrice, soit le roman *Angéline de Montbrun*. Elle est surtout désireuse de savoir quelle édition son amie a reçue : « J'espère qu'on vous a donné un exemplaire de la dernière édition, sinon, dites-le-moi, de grâce, et je vous en enverrai un. *J'ai honte des deux premières*⁷³ » (Cor., p. 300). Or, la dernière édition est celle de 1905, là où les variantes sont les plus nombreuses et les plus substantielles. De plus, on ne peut imaginer que la romancière ait donné à quelqu'un d'autre l'autorisation de remanier son texte, elle, qui, toute sa vie, a suivi de près tous les événements touchant son œuvre, qu'il s'agisse de sa publication, de sa diffusion, des contrats d'éditeur, de ses droits d'auteur, etc. Son intérêt constant pour ses œuvres littéraires, qu'il s'agisse de leur qualité ou de leur fortune, ne s'est jamais démenti.

Tout laisse donc croire qu'en 1905, insatisfaite des éditions précédentes, Laure Conan remet son ouvrage sur le métier. Les transformations touchent autant la composition du roman que les faits de langue, le choix du contenu et la caractérisation des personnages. Cette fois, c'est avec beaucoup plus d'énergie qu'elle reformule, ajoute ou retranche, remodelant complètement certaines séquences.

Retouches d'ordre général

En premier lieu, elle poursuit l'entreprise d'aération du texte commencée en 1884, celle de la scission fréquente du texte en petits paragraphes bien lisibles et concentrés autour d'une seule idée. Le principe d'unité est donc mieux respecté, l'argumentation plus convaincante. Dans la partie épistolaire, la romancière ajoute des formules d'amitié et d'adieux, de celles qui sont attendues entre correspondants. On y lit par exemple : « Je t'embrasse » (*infra*,

73. C'est Laure Conan qui souligne.

p. 146), de Mina à son frère, ou « Votre fils de cœur » (*infra*, p. 167), de Maurice à Charles de Montbrun. Ces additions, en soulignant l'intimité entre les personnages et en reproduisant la pratique établie, accroissent la vraisemblance du récit. Laure Conan modifie également le titre de la troisième partie : de « Journal d'Angéline », on passe à « Feuilles détachées », appellation plus poétique et plus appropriée puisque, dans cette dernière partie, se trouvent non seulement le journal de la protagoniste, mais aussi des lettres de provenances diverses. Outre ces retouches liées à la facture du texte, l'écrivaine s'attaque aussi à des questions d'ordre sémantique et stylistique.

Coupe sombre dans les citations

La « naturalisation » du discours romanesque commencée en 1884 avec la suppression de nombreuses citations se poursuit en 1905, mais de manière plus vigoureuse que la première fois, comme s'il avait fallu tout ce temps à Laure Conan pour se distancier de l'emprise de ses lectures. Le journal d'Angéline dans la troisième partie du roman sera particulièrement affranchi de cette surabondance d'emprunts qui nuisaient à la spontanéité de la pensée, à l'expression profonde de la douleur. Ainsi, dans l'entrée du 12 juin, Angéline raconte avec une émotion bien sentie un rêve étrange où Véronique Désileux lui est apparue du fond de sa tombe. Or, ce récit onirique qui exprime l'attraction du « je » pour la mort se terminait dans les trois premières éditions par la citation suivante :

O morts, qu'éprouvez-vous ?
De ceux qui sont restés dans ce monde, où l'on doute,
Sentez-vous les douleurs ?
Entendez-vous filtrer jusqu'à vous goutte à goutte
Ce qu'ils versent de pleurs⁷⁴ ? (I, p. 32, janvier 1882)

74. Prosper Blanchemain, « Méditation », *Poésies de...*, v. 2, 5-8.

On voit tout ce que peut avoir d'emprunté et de faux un texte « étranger » qui surgit de manière intempestive à la fin d'un récit de rêve bouleversant. Laure Conan, qui a pris du métier depuis 1884, qui a acquis une plus grande confiance dans ses aptitudes d'écrivaine, confirmées par le succès d'*Angéline*, a dorénavant moins besoin de recourir à la légitimation par des citations tous azimuts.

Les citations édifiantes qui, trop souvent, prenaient la place de la pensée personnelle, sont fort réduites en 1905. Ainsi, au discours mystique de Job :

[...] Puisque Dieu a commencé, qu'il achève de me briser ! Qu'il étende la main, et m'arrache comme l'herbe.

Qu'est-ce que ma force pour résister encore et comment garder ma patience ?

Seigneur, est-il digne de vous de déployer votre puissance contre une feuille que le vent emporte [...] ? (II, p. 279-280),

la romancière substitue les mots simples et touchants d'une femme éplorée qui cherche à adoucir sa souffrance : « Et suis-je plus à plaindre que beaucoup d'autres ? J'ai passé par des chemins si beaux, si doux [...] Combien y en a-t-il qui aiment comme ils voudraient aimer, qui sont aimés [...] » (*infra*, p. 262). Certes, les humbles mots de la fiancée délaissée n'ont pas le souffle poétique du *Livre de Job*, mais l'expression du sentiment intime gagne en naturel et en authenticité. Laure Conan retire environ une vingtaine de citations du recueil : paroles bibliques, vers de poètes romantiques, un couplet de chanson, et autres extraits divers. Le texte, plus aéré, acquiert une plus grande force de conviction.

Néanmoins, Laure Conan ne perd pas de vue le fait que toute œuvre littéraire s'écrit à partir d'autres textes qui l'informent et la nourrissent. Elle conservera donc un bon nombre de citations qui jouent un rôle indispensable dans son roman, celui, notamment, de marquer l'évolution des personnages qui forment, en premier lieu, une société romanesque compacte, cultivée et insouciance,

75. *Livre de Job*, VI, 9, 11 et XIII, 25, 28.

pour ensuite se séparer et s'isoler dans le recueillement et la méditation. Dans la partie épistolaire, les textes cités sont souvent badins, voire enfantins (contes de fées, fables de La Fontaine, hauts faits légendaires), tandis que, dans « Feuilles détachées », ce sont surtout des sources édifiantes ou patriotiques qui sont mises à contribution. Laure Conan ne renonce pas non plus à faire du *Journal d'Eugénie de Guérin* l'hypotexte par excellence, celui qui structure son roman et lui donne sa psychologie, son ambiance, sa ferveur. Bref, tout en corrigeant le défaut signalé par l'abbé Casgrain, l'écrivaine saisit aussi la valeur et le capital symbolique de la pratique citationnelle dans toute œuvre littéraire.

L'art d'écrire

Maints changements de nature lexicale, syntaxique ou stylistique, beaucoup plus nombreux qu'en 1884, attestent de la volonté de l'écrivaine d'exploiter au maximum les virtualités de la langue. Laure Conan est visiblement à l'affût du mot juste ou du terme évocateur. Elle choisit, par exemple, d'appeler Mina « la sagesse de la famille » (*infra*, p. 146) plutôt que « la raison de la famille » (II, p. 36). Consciente de certaines maladroites d'expression, elle opte pour une formulation plus appropriée. Ainsi, dire d'Angéline qu'elle « gazouill[e] joyeusement » (II, p. 58) revient à l'infantiliser. L'écrivaine préfère écrire : « De temps en temps, elle se retournait pour m'adresser quelques mots badins » (*infra*, p. 156). L'opportunité de ces substitutions n'apparaît toutefois pas toujours évidente : ainsi, on peut se demander si l'expression « piquante brunette » (*infra*, p. 142) est plus suggestive que « brunette éveillée » (II, p. 28) ; ou si la formule « les dents si blanches » (II, p. 29) n'est pas plus frappante que « les dents si belles » (*infra*, p. 142).

Il arrive à la romancière de retravailler l'expression d'une scène qui pêche par sa longueur et son imprécision, comme celle de la chute de cheval d'Angéline. La nouvelle version commence

ainsi: « Nos chevaux épouvantés se cabrèrent violemment, je n'eus pas la force de maîtriser le mien – il partit » (*infra*, p. 244), ce qui est plus logique que la version précédente où les roulements du tonnerre n'effrayaient qu'un seul cheval. Un peu plus loin, l'adoption du rythme ternaire confère au récit rapidité et concision: « Toute ma force m'abandonna, les rênes m'échappèrent, je tombai » (*infra*, p. 245). En comparaison, les deux phrases remplacées sont beaucoup moins efficaces: « Et moi toute ma force m'abandonna; je lâchai les rênes et la violente secousse m'envoya tomber à quelques pieds plus loin. D'un bond il fut à mon côté » (II, p. 240). Le roman fourmille de brèves substitutions de ce genre qui concourent, la plupart du temps, à en rehausser l'expressivité.

La musicalité de la phrase et l'harmonie du rythme intéressent aussi l'écrivaine. Ainsi, elle intervertit sujet et complément de manière à créer un effet plus poétique: « Du cœur ému dans ses divines profondeurs, ce sont des larmes qui jaillissent » (*infra*, p. 168). Ou, encore, le recours à la répétition, figure propre au poème, produit une impression poignante et un effet harmonieux, inexistant dans la formulation antérieure. Pour nous en convaincre, comparons la séquence suivante: « Minuit sonna. Jamais glas ne m'avait paru si lugubre, ne m'avait fait une si funèbre impression. Une crainte [...] » (*infra*, p. 235) à celle-ci, plus prosaïque: « Minuit sonna, et avec ce son, qui me parut lugubre, une crainte [...] » (II, p. 217).

On le voit, Laure Conan maîtrise de mieux en mieux l'art d'écrire; l'expression est plus directe, l'adéquation entre la pensée et les mots plus étroite, la connaissance de la langue plus intime, plus approfondie. C'est pourquoi les remaniements ne se limitent pas à la reprise d'éléments ponctuels, phrases ou expressions, mais affectent aussi des paragraphes entiers, voire deux ou trois pages. Le but visé est de mieux cerner le sujet, qu'il s'agisse de faire ressortir la symbolique de l'espace ou le thème de la fragilité de

l'amour ou encore l'intériorité d'un personnage. Bref, le contenu est retravaillé dans le sens d'un approfondissement et d'un resserrement du sujet.

Moins de religion, plus de psychologie

Plusieurs passages évoquant le malheur et la résignation disparaissent de l'édition de 1905, comme si Laure Conan, consciente d'une certaine complaisance dans la peinture de la souffrance, avait voulu l'atténuer. C'est le cas de la phrase suivante qu'écrivait Angéline à Mina au cloître : « Tout entière à mes souvenirs et à mes regrets, je ne sais plus que pleurer, *comme ceux qui n'ont pas d'espérance* » (II, p. 208). En plus de supprimer cette phrase, l'auteure a divisé en quatre groupes le long paragraphe dont elle faisait partie : la réduction aussi bien que les coupures allègent les pensées amères et jettent une meilleure clarté sur les autres sujets traités. À la toute fin de la lettre que le missionnaire adresse à Angéline, la romancière fait l'économie d'une longue citation de source religieuse traitant de la vie après la mort et du bonheur d'être au paradis. Cela permet de terminer la lettre sur des paroles de paix et d'espoir plutôt que d'affliction. Laure Conan renonce encore à plusieurs termes désignant la tristesse, notamment à « l'amertume [qui] ne s'épuise jamais » (II, p. 170) et à une exclamation répétée : « qu'elle a souffert ! » (II, p. 201). Un dernier exemple permettra de bien saisir la portée de cette modération dans l'expression masochiste. L'entrée du 22 octobre porte essentiellement sur l'exercice de la volonté : l'expression en est ferme et concentrée, témoignant du regain de vitalité d'Angéline, de sa nouvelle résolution de ne plus s'apitoyer sur son sort. Or, dans les trois premières versions, ce passage positif était suivi de deux paragraphes portant encore une fois sur l'autoflagellation :

Si triste qu'elle soit, la vie est toujours grande et belle par l'acceptation de la souffrance – par le perfectionnement moral. Pour moi l'avenir se résume en deux mots : je souffrirai et je mourrai ; [...] et

quand je pourrais verser un océan de larmes, je sais que je ne mériterais pas d'être consolée par lui. (II, p. 328)

De cette longue séquence, Laure Conan n'a conservé qu'une seule phrase porteuse d'espoir : « La communion me fait du bien, m'apaise jusqu'à un certain point » (*infra*, p. 285). La romancière a sans doute pris conscience de l'effet accablant de ces références répétitives à la souffrance et aux larmes.

Nouvel équilibre entre les personnages :

Angéline, Maurice, le père

Comme en contrepoids, une analyse psychologique plus poussée remplace avantageusement quelques textes stéréotypés à saveur religieuse. En témoigne, entre autres, le bouleversement que Laure Conan fait subir à un épisode charnière du roman, celui du retour d'Angéline à Valriant après la mort de son père. L'entrée du 7 mai, qui inaugure l'ère de deuil et d'isolement constituant l'essentiel de « Feuilles détachées », est considérablement modifiée par des ajouts, des déplacements de phrases et des suppressions.

Ce qui frappe avant tout, c'est que l'éclairage se porte dorénavant sur Angéline plutôt que sur le père. En effet, si auparavant la protagoniste se tournait immédiatement vers le père pour lui demander aide et réconfort, dans la nouvelle mouture, elle commence par exprimer ses propres émotions, l'intensité de sa douleur à la fois physique et morale. Laure Conan fournit des détails précis qui donnent à voir l'intériorité du personnage : cruauté du retour, laps de temps écoulé depuis l'arrivée, sensations physiques intérieures (saignement, suffocation) et, enfin, la solitude totale.

C'est seulement dans le deuxième paragraphe que le nom du père va surgir, mais, cette fois, c'est en l'apostrophant, presque avec colère, que sa fille s'adresse à lui. Là encore, l'impression de vérité en est accrue, la colère étant l'une des réactions attendues des personnes en deuil. De plus, le retrait de trois citations à tonalité funèbre donne du champ et de la visibilité à l'expression

vive de la souffrance intime. La nouvelle version éclaire mieux la figure d'Angéline, la soustrait en quelque sorte à l'aura paternelle, lui confère une plus grande autonomie. Pour bien saisir l'étendue de ces transformations, une mise en regard des deux versions sera utile⁷⁶ :

Enfin, je suis à Valriant. O mon père! Que n'étiez-vous là pour recevoir votre fille, qui revient chez vous pour souffrir et pour mourir! Il me semble que, serrée dans vos bras, j'aurais oublié mon malheur.

Chère maison qui fut la sienne! C'est comme si en y revenant je me rapprochais de lui. Mais non, *il ne reviendra plus jamais dans sa demeure. Tant que les cieux seront, il ne s'éveillera pas, il ne se lèvera pas de son sommeil.*

Mon Dieu, pardonnez-moi. Il faudrait réagir contre le besoin terrible de me plonger, de m'abîmer dans ma tristesse. Cet isolement que j'ai voulu, que je veux encore, comment le supporter?

Sans doute, lorsqu'on souffre, rien n'est pénible comme le contact des indifférents. *La tristesse du cœur est une plaie universelle.* Mais lui comprenait cela. Qu'il était bon! Qu'il était

Il me tardait d'être à Valriant; mais que l'arrivée m'a été cruelle! que ces huit jours m'ont été terribles! Les souvenirs délicieux autant que les poignants me déchirent le cœur. J'ai comme un saignement en dedans, suffocant, sans issue. Et personne à qui dire les paroles qui soulagent.

M'entendez-vous, mon père, quand je vous parle? Savez-vous que votre pauvre fille revient chez vous se cacher, souffrir et mourir? Dans vos bras, il me semble que j'oublierais mon malheur.

Chère maison qui fut la sienne! où tout me le rappelle, où mon cœur le revoit partout. *Mais jamais plus, il ne reviendra dans sa demeure.* Mon Dieu, pardonnez-moi. [...]

Sans doute, lorsqu'on souffre, rien n'est pénible comme le contact des indifférents. Mais Maurice, comment vivre sans le voir, sans l'entendre jamais, jamais!... l'accablante pensée!...

76. Dorénavant, les caractères gras serviront à indiquer les variantes. Les italiques sont de l'auteur.

tendre ! Comment vivre sans les soins auxquels il m'a habituée. C'est donc vrai, j'ai vu l'amour s'éteindre dans son cœur. Seigneur, qu'il est horrible de se savoir repoussante, de n'avoir plus rien à attendre de la vie. *La vie ! Est-ce là vivre ? Je préfère la mort, la mort à la vie d'un cadavre.*

Je pense souvent à cette jeune fille [...]

(II, p. 158-159)

C'est la nuit, c'est le froid, c'est la mort.

Ici où j'ai vécu d'une vie idéale si intense, si confiante, il faut donc m'habituer à la plus terrible des solitudes, à la solitude du cœur.

Et pourtant, qu'il m'a aimée ! Il avait des mots vivants, souterrains, que j'entends encore, que j'entendrai toujours.

Dans le bateau, à mesure que je m'éloignais de lui [...] Je le revoyais comme je l'avais vu dans notre voyage funèbre. Oh ! qu'il l'a amèrement pleuré, qu'il a bien partagé ma douleur. Maintenant que j'ai rompu avec lui [...] une pitié si inexprimable-ment tendre ! (*infra*, p. 207-208)

(À partir d'ici, Laure Conan renoue avec la suite du texte : « C'est donc vrai, j'ai vu l'amour s'éteindre dans son cœur. » Toutefois, elle supprime la citation qui suit).

On remarque un autre changement capital : le personnage de Maurice, auparavant demeuré anonyme, entre en scène pour occuper une place de choix. Non seulement acquiert-il un nom qui fait perdre au pronom « il » une partie de son ambiguïté, mais trois nouveaux paragraphes sont créés pour mettre en valeur son amour, ses tendres consolations et la solitude qu'entraîne la rupture. Le lecteur ne peut plus dans ce passage hésiter devant l'identité à laquelle renvoie le pronom « il » puisque la continuité

de la séquence consacrée à Maurice rétablit la certitude. Lorsque nous lisons: « Oh! Qu'il l'a amèrement pleuré, qu'il a bien partagé ma douleur. Maintenant que j'ai rompu avec lui [...] » (*infra*, p. 208), nous savons hors de tout doute qu'il est question de Maurice. Nous comprenons aussi que la pensée de Maurice hante l'esprit et le cœur d'Angéline.

D'autres transformations de fond effectuées pour l'édition de 1905 contribuent, dans une sorte de mouvement d'inversion, à affaiblir l'influence paternelle pour rehausser la valeur de Maurice. Ainsi, dans une lettre de Maurice à sa fiancée, la phrase suivante: « J'ai écrit à votre père, mon ami de cœur et mon rival⁷⁷ » (II, p. 148) est remplacée par un texte moins compromettant: « J'ai écrit à votre père. Jamais je ne pourrai assez le remercier, assez l'aimer et pourtant qu'il m'est cher! » (*infra*, p. 199). De plus, ce texte est muté au milieu de la lettre, comme enfoui, plutôt que d'être placé en évidence comme auparavant au moment des adieux. Ont aussi disparu les deux phrases au ton hésitant qui terminaient la lettre: une question, suscitée par un reproche d'Angéline (« Ma Fleur des champs, est-ce là une *lettre d'homme*? ») et une supplication (« Alors, pardonnez-moi [...] » (II, p. 148). À la place, le lecteur trouve désormais un fiancé beaucoup plus sûr de lui, qui affirme ses sentiments patriotiques et qui emploie l'impératif pour recommander aux Canadiens la fidélité à eux-mêmes, « comme Garneau le souhaitait » (*infra*, p. 200). En outre, s'adressant à sa fiancée, il adopte désormais un ton protecteur et décidé: « Je m'assure que la Vierge Marie vous écoute [...] je vous remets en sa garde » (*ibid.*). Cette nouvelle manifestation d'assurance lui confère une position d'autorité quasi absente des précédentes versions.

Autre exemple de la promotion de Maurice: le balayage, dans une lettre à Emma, d'un passage où Mina, après avoir opposé le bonapartisme de Maurice au royalisme d'Angéline, se lançait

77. C'est Laure Conan qui souligne.

dans l'éloge du comte de Chambord. Or, ce commentaire plutôt oiseux soulignait le caractère irréel d'un milieu canadien trop tourné vers la France, sans rien ajouter de fondamental aux thèmes du roman. Laure Conan le remplace par un groupe de six paragraphes destinés à renforcer la métaphore maritime, mais surtout à donner la vedette à Maurice, à ses dons comme chanteur et capitaine de bateau :

Laissons les gouvernements passés et futurs. Chère amie, la mer est une grande séductrice. [...]

M. de Montbrun a une barge qui s'appelle *La Mouette*, et si jolie, si gracieuse !

Angéline raffole des promenades sur l'eau.

Vous pensez si Maurice souffrait de n'y point jouer un rôle actif. Il s'est mis aussitôt à l'école des pêcheurs et maintenant il manœuvre *La Mouette*, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. Angéline, qui se mêle de mettre la voile au vent, dit que Maurice fait des nœuds d'amiral.

C'a été un grand triomphe pour lui la première fois qu'il a pris la conduite à bord. Quand il n'y a pas de brise, il rame, ce qui lui permet de faire admirer sa force. [...] Vous pensez si Maurice chante volontiers et sur cette mer rayonnante, sous ce vaste ciel, sa voix incomparable a un charme bien profond. [...] Pour Angéline et Maurice, ces promenades doivent avoir une beauté de rêve. (*infra*, p. 186-187)

Au lieu de parler du comte de Chambord, du « noble prince », du « drapeau blanc » (II, p. 121), Mina fait l'éloge de la mer : « grande séductrice », « belle et terrible », avec sa « magique phosphorescence des flots », « douce aussi » et qui « berce mollement les barges des pauvres pêcheurs » (*infra*, p. 186). Un décor mythique tout à fait approprié à l'amour enchanteur de deux fiancés est ainsi posé ; Maurice peut maintenant entrer en scène pour faire valoir ses aptitudes de marin, ses connaissances de navigateur, tout cela pour le bénéfice d'Angéline qui admire et l'adresse de Maurice et sa voix encore plus troublante au sein de cette mer enchanteresse. Grâce à cette réorientation, sont consolidées la thématique et l'analyse psychologique.

Ailleurs, c'est en omettant une comparaison avantageuse pour le père et défavorable pour Maurice et Mina que Laure Conan déplace le pôle d'attraction. Dans l'entrée du 17 août, Angéline explique comment l'affection de Mina et le « chant céleste » (*infra*, p. 251) de Maurice l'ont consolée et sortie de son abattement. Toutefois, dans les éditions antérieures, cette reconnaissance se terminait sur une mauvaise note, Angéline déplorant la « sympathie si tendre », « un peu molle », de ses amis, leur indulgence, leur bonté : « À leur place, mon père aurait dit : Dieu ne donne pas la vie pour qu'on l'use en inutiles regrets. Il faut vouloir. Il faut agir. [...] Et de gré ou de force, il m'eût jetée tout entière dans le dévouement et la charité » (II, p. 254). Quatre paragraphes négatifs sont effacés pour ne conserver que le seul compte rendu élogieux du dévouement de Maurice. Toujours avec le même objectif en tête, Laure Conan ajoute à quelques reprises ici et là une phrase où elle exprime l'attachement d'Angéline pour Maurice, qu'il s'agisse d'un sentiment de reconnaissance (lors de sa chute de cheval, par exemple, dans l'entrée du 4 août), ou d'un souvenir particulièrement doux (au sujet du parfum des grèves que Maurice aimait tant, dans l'entrée du 8 août).

En contrepoint, quelques phrases qui mettent en relief l'adoration mutuelle du père et de la fille sont évacuées du roman. Ainsi, un passage soulignant la perte irrémédiable que représentait la mort du père est reformulé en termes généraux, ce qui en modifie l'éclairage. Dans les trois premières versions, Angéline affirme ce qui suit : « [...] je ne pourrais plus être heureuse parce que mon père me manquerait toujours ; mais je croyais à son amour, et c'était encore si doux ! » (II, p. 270). En 1905, la raison donnée pour sa peine inconsolable n'est pas identifiée aussi clairement : « [...] je ne pourrais plus être heureuse – **parce qu'au plus profond du cœur, j'avais une plaie qui ne guérirait jamais.** Mais je croyais [...] » (*infra*, p. 258). Or, comme il est question de Maurice dans le paragraphe précédent, le nouveau texte peut donner l'impression

que la plaie inguérissable est causée par la perte de son amour plutôt que par la mort du père.

Mentionnons aussi l'entrée du 7 juillet, celle où Angéline raconte la soirée singulière passée avec son père la veille de sa mort, moment inoubliable d'une étroite intimité. Une phrase particulièrement suggestive est amputée de deux adverbess compromettants, « si passionnément » : « Jamais, non jamais, je ne m'étais sentie si profondément, si passionnément aimée » (II, p. 220) devient en 1905 : « Jamais, non jamais je ne m'étais sentie si profondément aimée » (*infra*, p. 236). Du même coup, elle retranche aussi de ce paragraphe la section suivante : « [...] et étroitement pressée contre son cœur, je ne pleurais plus que sur ces bornes douloureuses où s'arrête avec la puissance de l'union, la puissance de l'amour » (II, p. 220). Et, en effet, on ne peut mieux suggérer l'interdit de l'inceste en même temps que la tentation qu'il représente. Est-ce par souci de pudeur, de mesure, que l'écrivaine réalise ces changements d'optique ? Quelqu'un lui aurait-il signalé les dangers de son insistance ? Quoi qu'il en soit, les suppressions et remplacements effectués ont bien pour principal effet d'atténuer l'expression de l'attachement qui unit père et fille.

Refontes en profondeur

On ne saurait terminer ce tour d'horizon sans examiner deux textes clés qui ont fait l'objet d'une réécriture de fond. Il s'agit, d'une part, de l'unique lettre d'Angéline à Maurice parti en France, préfiguratrice de la séparation définitive et, d'autre part, du récit de transition qui assure le passage entre la partie épistolaire et le journal. Par ces refontes en profondeur, Laure Conan accroît l'unité et la cohérence du tissu narratif tout en approfondissant les thèmes de l'amour fugace et de la douleur inéluctable.

En ce qui a trait à la lettre d'Angéline, la romancière avait commencé à la récrire dès 1884. Comme ces changements ont pour la plupart été retenus dans les éditions subséquentes, il nous

faut en traiter ici. D'abord, le premier paragraphe est scindé en deux de manière à mieux regrouper les thèmes : l'adieu, l'ennui et le retour demeurent dans le premier paragraphe, toujours assez long, tandis que sont repoussés dans un deuxième paragraphe le motif de la guitare de Maurice, auquel elle « essaie de [...] faire redire quelques-uns de [ses] accords » (II, p. 142), de même que celui du mariage futur. Ainsi est assuré à l'intérieur du premier paragraphe un enchaînement plus logique. Dans la première version, après une référence au départ de Maurice, Angéline sautait immédiatement à l'idée du retour, ce qui créait une rupture de sens ; dans la deuxième version, faisant remonter dans le texte une phrase auparavant placée plus loin, elle poursuit le traitement du thème de l'absence et du vide : « Si vous saviez comme c'est triste de ne plus vous voir nulle part ; de ne plus jamais entendre votre belle voix ! » (II, p. 141). Ce déplacement fait aussi ressortir la nécessité où elle est de se tenir occupée. Une fois cela dit, la fiancée entame l'hymne du retour dans une longue métonymie descriptive qui lui permet de reporter ses sentiments sur l'image d'une nature en liesse. En outre, Laure Conan ajoute une transition au début du deuxième paragraphe : « En attendant, il faut bien s'ennuyer » (II, p. 142). Et elle privilégie la sobriété au niveau lexical : « cette pauvre guitare » (I, p. 682, novembre 1881) devient simplement « cette guitare » (II, p. 142), le substantif « mariage » (II, p. 143), plus sérieux, remplace celui de « noces » (I, p. 682), trop profane, et l'adverbe « naturellement » (II, p. 143) se substitue à l'expression littéraire « Il va sans dire » (I, p. 682). Enfin, elle retire trois phrases jugées superflues dont la suivante, de ton sentencieux, qui détonne dans une lettre d'amoureuse : « L'absence ressemble souvent à la mort » (I, p. 682). L'ensemble y gagne en vérité et en émotion.

Mais ce n'est pas tout. Laure Conan supprime d'emblée les trois paragraphes suivants, le premier qui se réfère à la France, le deuxième qui renvoie au thème du souvenir et de l'ennui ainsi qu'aux occupations de garde-malade d'Angéline, et le troisième,

qui développe le thème de la sollicitude paternelle. De ces trois paragraphes ne subsistera qu'une brève phrase : « Heureusement je suis fort occupée » (I, p. 683), qui sera déplacée dans le premier paragraphe et modifiée comme suit : « [...] heureusement, mon père me tient fort occupée » (II, p. 141-142). Du paragraphe de cinq lignes consacré au père, il ne restera donc plus que ces deux mots : « mon père ». En lieu et place de ces trois paragraphes, Laure Conan en rédige un seul où elle revient sur la tristesse d'Angéline souffrant de l'absence de Maurice (de nouveau, le fiancé est préféré au père) et où elle introduit le motif du flétrissement de la végétation, déjà traité par Mina. La romancière renforce ainsi cet élément symbolique de la tragédie qui se prépare : « Maurice, cette belle verdure que vous avez tant regardée, tant admirée d'un jour à l'autre je la vois se flétrir. Je vais la voir disparaître, et cela m'attriste. Moi qui m'occupais si peu des feuilles mortes ! » (II, p. 143). Ainsi se trouvent annoncés non seulement le drame à venir, mais aussi la nouvelle prise de conscience d'Angéline qui pressent la fin de l'enfance et l'entrée dans le monde terrible des adultes. L'avant-dernier paragraphe connaît peu de modifications, sauf pour l'élimination des deux phrases finales qui sonnaient faux, constituant une sorte de pirouette intempestive vers le badin et l'anodin : « Mais n'ai-je pas l'air de vous donner des ordres ? Cela convient-il lorsqu'on parle à son futur seigneur et maître ? Je m'en vais y songer » (I, p. 683), alors qu'Angéline venait de recommander gravement à Maurice de se confier à la Vierge Marie et de l'aimer, elle, « en Dieu », « pour l'amour de Dieu » (*ibid.*). Laure Conan a préféré ne pas faire suivre ces propos graves de plaisanteries. Cette nouvelle version met en lumière l'évolution de la protagoniste vers la lucidité, la reconnaissance du temps qui passe et qui détruit tout sur son passage, y compris le plus bel amour.

Dans l'édition de 1905, cette lettre connaîtra un autre remaniement substantiel. L'attention est de plus en plus focalisée sur

Maurice, le « je » d'Angéline accaparant beaucoup moins la scène. De plus, la portée philosophique du roman et la symbolique de l'espace sont approfondies. Du point de vue structural, Laure Conan pousse plus loin le souci de l'unité de chaque paragraphe, si bien que le nombre de paragraphes double, tandis que leur longueur diminue. Ainsi, on passe de cinq à dix paragraphes, chacun étant consacré à une idée précise, notamment la tristesse de la séparation, le rôle du père, l'attente du retour, sans que soient regroupés comme auparavant deux ou trois thèmes dans un même paragraphe. La partie consacrée à la joyeuse préparation du retour est désencombrée de quatre phrases plutôt mièvres et fades :

Comme de raison, j'aurai soin que les champs soient lavée [*sic*] de frais. Soyez tranquille, la rosée brillera partout sur les feuilles et l'herbe. Et faut-il vous dire que les oiseaux chanteront. Convenez que ce sera une assez belle chose d'arriver chez nous ou plutôt chez vous. (II, p. 142)

Elle se défait aussi de commentaires superflus tournés vers la personne d'Angéline (son adresse, ses projets, sa souffrance), consolidant encore l'unité de la lettre, cette fois davantage orientée vers son destinataire. Et, surtout, elle poursuit la construction du sens profond de l'œuvre, élaborant la symbolique de l'automne, annonciateur du froid et de la mort : « Les gelées ont déjà bien ravagé le jardin. [...] C'est la première fois que l'automne me fait cette impression. [...] J'ai des pitiés, des sympathies pour tout ce qui se décolore, pour tout ce qui se fane » (*infra*, p. 197-198). Délaissant le particulier, elle amplifie le sujet, ajoutant un paragraphe sur la vanité des attachements terrestres (« on dit qu'il n'y a point d'amour éternel, que le rêve de l'amour sans fin [...] l'a toujours été en vain sur la terre » (*infra*, p. 198). Et, de nouveau, la fiancée met en valeur son fiancé, répétant par deux fois la « parole céleste » qu'il a employée pour la désigner, « *Mon immortelle bien-aimée* » (*ibid.*). En même temps, elle abrège l'avant-dernier

paragraphe en éliminant des propos insignifiants concernant « des lettres d'hommes » (II, p. 144) et remplace le dernier paragraphe qui commençait par la mention suivante : « Mon père vous aime toujours » (II, p. 144) par une simple formule d'adieu : « Vôtres pour la vie et par delà » (*infra*, p. 198). La référence au père, replacée dans le deuxième paragraphe, au lieu d'être axée sur ses qualités à lui, vise à faire ressortir son « estime » pour Maurice qui « mérite [...] d'être son fils » (*infra*, p. 197). Considérablement transformée, grâce à une judicieuse économie verbale et à une force de frappe accrue, la lettre exhausse la signification profonde de l'œuvre.

Cette tendance à l'élargissement et à l'abstraction va se poursuivre et se confirmer dans le bref récit qui constitue le pivot du roman. Laure Conan considère désormais le drame particulier sous l'angle universel. L'accidentel et le fortuit vont servir à éclairer l'essentiel et l'immuable. L'auteure commence par gommer la référence initiale au rôle d'éditrice : « La correspondance se termine ici⁷⁸ » (II, p. 153), pour entrer de plain-pied dans celui d'écrivaine. Ce changement est renforcé par la présence accrue du discours auctorial, c'est-à-dire d'une voix narrative à la troisième personne qui énonce des vérités générales et des pensées philosophiques. Au lieu de plonger immédiatement dans l'anecdote comme dans les versions précédentes, Laure Conan fait suivre la phrase d'introduction (« L'été suivant, Maurice Darville revint au Canada », *infra*, p. 203) d'un paragraphe nouveau, destiné à préparer la réflexion du lecteur sur l'impossibilité du bonheur terrestre. Il comprend d'abord une citation de Bossuet : « Le bonheur humain se compose de tant de pièces, a-t-on dit, qu'il en manque toujours quelques-unes », citation suivie d'un tableau mettant en scène l'état idyllique des « fiancés jeunes, charmants, profondément épris », pleins de « confiance enivrée », à qui « l'avenir [...]

78. En 1881-1882, la phrase se lisait comme suit : « Je passe sur le reste de la correspondance » (I, p. 720, décembre 1881).

apparaissait comme un enchantement » (*ibid.*). Cette insistance sur le mirage de l'amour vise à mieux faire sentir par la suite la chute terrible qui sera la leur. Et met bien en évidence le paradigme oppositionnel : bonheur/malheur, ciel/terre, vie/mort. La romancière conclut ce préambule par un constat d'ordre universel : « Mais un événement tragique prouva cruellement que le bonheur est une plante d'ailleurs qui ne s'acclimate jamais sur terre » (*ibid.*).

C'est seulement une fois ces prémisses posées qu'elle passe au récit de « l'événement tragique » proprement dit, témoignant ainsi d'un visible souci de l'enchaînement logique et de la concision. En effet, dans la nouvelle version, plus succincte, un court texte d'explication précède le déclenchement du coup de fusil : « M. de Montbrun aimait passionnément la chasse. Un jour du mois de septembre, comme il en revenait [...] le blessa mortellement » (*ibid.*). Deux paragraphes sont ensuite condensés en un seul, beaucoup plus bref, commentant l'agonie de M. de Montbrun et son comportement admirable de chrétien.

Suit, comme avant, le récit de la prostration d'Angéline, dévastée par la mort de son père ; mais, cette fois, il est découpé en de nombreux petits paragraphes qui respectent davantage le principe de cohérence. Grâce à un habile jeu de permutations, de suppressions et d'ajouts, Laure Conan peint avec une grande justesse l'effondrement d'Angéline.

En premier lieu, mentionnons les opérations de déplacement : l'annonce de l'entrée de Mina au noviciat, au lieu de venir rapidement interrompre la description de la douleur d'Angéline, est placée plus loin dans un paragraphe à part et enrichie de l'ajout suivant : « Angéline ne s'y opposa point, mais la séparation lui fut cruelle. Elle aimait la présence de cette chère amie qui n'osait montrer toute sa douleur » (*infra*, p. 204). Ainsi est consolidée l'unité de la scène. Une autre permutation contribue à améliorer la cohérence du texte : l'incorporation, dans la première partie,

de deux phrases concernant le retour à Valriant et le mariage qu'Angéline veut différer. Le traitement de cette scène, auparavant plus ou moins effectué dans le désordre, est corrigé dans le sens d'un regroupement des motifs dispersés et d'une cristallisation, par des ajouts et des suppressions, des idées maîtresses.

L'ordre suivant est adopté : la prostration d'Angéline, inconsolable malgré le soutien constant de Mina et de Maurice ; l'entrée de Mina au couvent ; le dépérissement d'Angéline et le refroidissement de Maurice. Dans le premier segment, désireuse de peindre avec plus de justesse la désolation de Mina, Laure Conan, fait preuve d'un sens critique des plus fins en éliminant les « cris » inutiles, les manifestations paroxystiques de la douleur : « Il est mort, tout est mort, s'écriait Angéline ; et ce cri déchirant faisait pleurer tous ceux qui l'entendaient » (II, p. 155). Et aussi : « [...] mais un jour qu'elle sortait de l'église [...] elle dit à son amie Mina [...] : Quand je vois le pavé qui le couvre, je ne le pleure pas, *je le crie*⁷⁹ » (II, p. 155). L'écrivaine leur préfère une expression plus modérée, plus vraie, notamment : « Elle en avait ce sentiment intense qui se refuse à la consolation, qui est incompatible avec toute joie. “[...] Je vous en prie, Maurice, laissez-moi le pleurer”, répondait-elle aux plus irrésistibles supplications de son fiancé » (*infra*, p. 204). C'est sans doute dans la dernière partie du récit qu'ont lieu les transformations les plus significatives, du moins une en particulier. Pour expliquer l'enlaidissement d'Angéline, Laure Conan avait eu recours à une cause médicale difficilement crédible. La détérioration de sa santé lui avait amené au visage une tumeur aux ravages permanents. En 1905, c'est une chute sur le pavé qui laisse la jeune fille défigurée. Cet accident justifié par la grande faiblesse de la protagoniste est plus vraisemblable et mieux amené. Comparons les deux versions :

79. En italique dans le texte.

Les distractions qu'on essayait n'avaient aucune prise sur elle. Sa santé, si forte qu'elle fût, finit par s'altérer sérieusement. Il lui vint au visage une tumeur qui résista à tous les traitements, et nécessita à la fin une opération qui la laissa défigurée. (II, p. 156)

Chez cette jeune fille d'une sensibilité étrangement profonde, la douleur semblait agir comme un poison. On la voyait, à la lettre, dépérir et se fondre. Elle avait parfois des défaillances subites, un jour qu'elle était sortie seule, prise tout à coup de faiblesse, elle tomba sur le pavé et se fit au visage des contusions qui eurent des suites fort graves. Tellement qu'il fallut en venir à une opération dont la pauvre enfant resta défigurée. (*infra*, p. 204)

La nouvelle version explicite l'évolution de la maladie qui frappe à la fois le cœur et le corps, de manière à mieux faire comprendre l'extrême faiblesse d'Angéline, ce qui rend la défaillance tout à fait plausible. La tumeur, d'origine inexplicable, n'était pas sans connoter l'idée de faute et de culpabilité. C'est notamment l'interprétation qu'en fournit Roger Le Moine dans son introduction à l'édition d'*Angéline de Montbrun* :

La première version est, sans doute, plus révélatrice. Car la tumeur, dont l'origine est psychosomatique, trahit la culpabilité éprouvée par Laure Conan et Angéline face à Tremblay et à Montbrun. Bien plus, par ses effets néfastes, par l'enlaidissement qu'elle provoque, elle protège la jeune femme d'une nouvelle faute. (« Introduction », *Œuvres romanesques I*, p. 81-82)

Que la tumeur contribue à mettre en évidence le thème de l'inceste et du péché ne fait pas de doute. Ce qui est également certain, c'est que le choix de la chute met en relief l'expérience d'écriture de la romancière qui, plus attentive aux exigences de la

vraisemblance, soigne la facture de son texte et peaufine l'expression des sentiments. C'est pourquoi cette substitution doit être examinée à la lumière de l'ensemble des variantes, introduites dans une perspective d'authenticité.

La dernière partie du récit médian, qui consomme la rupture entre les fiancés, va aussi dans le sens de la généralisation. La représentation du refroidissement des sentiments de Maurice à l'égard de sa promise s'accompagne désormais de commentaires généraux sur les limites de l'amour. La décroissance du registre personnel et anecdotique est inversement proportionnelle à la croissance du registre philosophique et universel. Une mise en parallèle des deux versions permettra de le constater :

Maurice Darville aimait passionnément sa fiancée; son malheur avait encore augmenté sa tendresse. Pourtant – misère du cœur de l'homme – il cessa de l'aimer lorsqu'elle eut perdu le charme enchanteur de sa beauté. Il oublia qu'*il est une beauté divine, la seule qui ne passe pas, la seule qu'on doit aimer*. Malgré le soin qu'il prenait pour dissimuler l'involontaire changement de son cœur, Angéline ne tarda pas à reconnaître que c'était la compassion qui le retenait auprès d'elle. Ce qu'elle souffrit alors, nul n'en sut rien. Maurice s'était montré l'amant le plus passionné et l'ami le plus sûr et le plus tendre; c'était le futur

Maurice Darville aimait sa fiancée d'un amour incomparable. Son malheur, ses souffrances, la lui avaient rendue plus chère, et il lui avait donné des preuves innombrables du dévouement le plus complet, le plus passionné.

Mais, ainsi qu'on a dit, dans l'amour d'un homme, même quand il semble profond comme l'océan, il y a des pauvretés, des sècheresses subites. Et lorsque sa fiancée eut perdu le charme enchanteur de sa beauté, le cœur de Maurice Darville se refroidit, ou plutôt la divine folie de l'amour s'en-vola. C'est en vain que Maurice s'efforça de la retenir, de la rappeler. Le plus vif, le plus

compagnon de sa vie, celui à qui son père l'avait confiée en mourant; aussi la pauvre fille avait tout mis en lui. Âme très élevée, elle [...]. (II, p. 156-157)

délicieux des sentiments de notre cœur en est aussi le plus involontaire.

Malgré le soin qu'il prenait pour n'en rien laisser voir, Angéline ne tarda point à sentir le refroidissement. Elle ne l'avait point appréhendé.

Âme très haute, elle [...]. (*infra*, p. 204-205)

Laure Conan adopte pour cette réécriture un ton plus nuancé: l'expression « amour incomparable » remplace l'adverbe « passionnément »; une tournure adoucie: « le cœur de Maurice [...] se refroidit » se substitue au catégorique « il cessa de l'aimer »; avant de parler de l'inconstance du cœur, l'accent est mis sur son dévouement. Si la faute individuelle de Maurice est rattachée à l'inconstance masculine (« l'amour d'un homme [...] pauvreté »), elle est aussi relativisée par sa mise en rapport avec le comportement humain en général (« le plus délicieux des sentiments de notre cœur [...] involontaire »). On note aussi que, vers la fin du récit, ont été retranchées les deux références au père: « celui [Maurice] à qui son père l'avait confiée en mourant; » et « Angéline avait la fierté d'âme de son père » (II, p. 157). L'indignité de Maurice face à la noblesse du père et de la fille ne semble plus entrer en ligne de compte comme auparavant. Dans les paragraphes qui suivent, contrairement à ce qui se passait dans la version antérieure, le lecteur assiste aux délibérations d'Angéline, qui ne se montre pas tout à fait impartiale: « Il lui était impossible de le [Maurice] bien juger; elle souffrait trop de son changement pour ne pas se l'exagérer » (*infra*, p. 205). Et, un peu plus loin, on lit: « Elle crut que c'était l'honneur et la pitié qui le retenaient près d'elle » (*ibid.*). Cette fois, Laure Conan laisse planer un doute quant aux sentiments véritables de Maurice et à l'objectivité

d'Angéline. Le dernier paragraphe, fragment remanié et détaché du long paragraphe final de la version précédente, est un modèle de concision et de finesse. Omettant l'insistance antérieure sur la solitude, les regrets, le besoin d'expansion d'un « cœur ardent » qui « se dévor[e] », Laure Conan retire deux phrases, en plus de gommer l'allusion au « je » de l'éditrice : « pages intimes que je donne, que j'offre à [...] » (II, p. 157). À la place, elle va droit à l'essentiel : « Cette noble jeune fille, qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur des âmes délicates, écrivait un peu quelquefois. Ces pages intimes intéresseront peut-être ceux qui ont aimé et souffert » (*infra*, p. 205). Toutes ces modifications font que l'infortune d'Angéline et l'indignité de Maurice passent au second plan, le drame personnel devenant un cas exemplaire de l'imparfaite condition humaine, tissée de compromis, de doutes, de lâchetés.

C'est une écrivaine en pleine possession de ses moyens qui travaille à la réécriture de son roman. La deuxième mouture, celle de 1905, témoigne tout particulièrement de la conscience accrue qu'a Laure Conan de l'art d'écrire. Sans doute aussi que, moins soucieuse de satisfaire à l'horizon d'attente de son époque, plus sûre de son talent, elle s'adonne avec confiance à la pratique scripturaire. Tout se passe comme si l'écrivaine allait de plus en plus dans le sens de l'économie et de la sobriété. On la voit se défaire d'un surcroît de citations, abandonner les qualificatifs inutiles, rejeter les vains bavardages. Puis, une fois liquidés le superflu et l'excès, elle s'emploie à polir son texte, à le nuancer, à le préciser. Cette nouvelle approche révèle sa volonté de mieux camper ses personnages et d'amplifier la portée universelle de ses thèmes.

La fortune littéraire d'Angéline de Montbrun

Prophète à sa manière, l'abbé Henri-Raymond Casgrain avait prédit le succès durable d'*Angéline de Montbrun*, œuvre originale qui allait valoir à son auteure une place dans la littérature : « Pour

la première fois une femme venait y réclamer sa place ; et, disons-le tout de suite, elle en a fait la conquête avec un talent qui ne peut être méconnu. Et cette place lui restera, car le suffrage des meilleurs juges la lui assure » (*loc. cit.*, p. 411). Sa prophétie s'est pleinement réalisée puisque ce roman, si différent de ceux qui l'avaient précédé, connut une fortune littéraire enviable, en dépit d'une éclipse d'un quart de siècle. Il se distingue par un destin critique inattendu, fertile en rebondissements et en découvertes. Le regard porté sur *Angéline de Montbrun* au fil des années suit le cheminement et le renouvellement des mentalités et des perspectives critiques depuis 1880 jusqu'à nos jours. D'abord essentiellement d'ordre moral et idéologique, avec des pointes du côté de la biographie et des percées vers l'esthétique romanesque, la critique adopte ensuite un point de vue franchement biographique, auquel vient s'adjoindre l'approche psychanalytique. Cette entrée dans la modernité se confirme avec l'apparition d'études formelles et textuelles. Étape suivie de près par la critique féministe, qui revisite le roman sous l'angle de la différence sexuelle et qui partage avec la sociocritique, entrée en scène dans les années 1990, le grand mérite d'avoir mis en lumière les traces significatives dans le roman des systèmes de pensée et des pratiques culturelles du XIX^e siècle. Plus récemment, les théories de l'intertextualité ont permis d'étudier la filiation d'*Angéline de Montbrun* avec les œuvres littéraires antérieures. Enfin, au fil du temps, quelques chercheurs se sont intéressés à l'évolution singulière de la réception critique du premier roman psychologique au Canada français. Bref, cette œuvre plurielle et complexe, aux registres variés, fait la preuve de sa puissance d'évocation par la diversité et la richesse des projets herméneutiques qu'elle suscite depuis plus d'un siècle. Il importe d'en suivre le déroulement et les avatars.

Toute époque a son schème de valeurs pour ce qui est de la conduite humaine et son horizon d'attente pour ce qui est de la littérature. Il ne faut donc pas s'étonner si les quelques articles

publiés de 1883 à 1885, à l'occasion de la première édition en volume, reprennent souvent, à peu de choses près, les mêmes éloges, les mêmes reproches, fondés sur les mêmes paramètres. Ces hérauts de la bonne littérature s'appuient sur les codes de lecture de l'époque pour jauger l'œuvre : ils tiennent compte du coefficient de spiritualité, de la place conférée à l'histoire nationale et, dans ce cas nouveau, des qualités de style et de cœur attendues d'un auteur de sexe féminin. Lisant la chronique de Joseph-Évariste Prince dans les *Nouvelles soirées canadiennes* d'octobre 1883, la première à paraître, on croirait avoir sous les yeux un calque annonciateur de l'étude de Casgrain : il y est question de « la touche délicate d'une femme », « d'un style élevé et pur » et de l'influence d'Eugénie de Guérin. Enfin, il invite Laure Conan à s'inspirer des grandes figures historiques du Canada français (« Chronique », p. 478-479). Avait-il déjà lu le manuscrit de l'abbé Casgrain ? La similitude des commentaires le laisse croire.

En affirmant qu'*Angéline de Montbrun* « est un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière sur les lèvres, l'âme pleine de clartés et les vêtements tout imprégnés d'encens » (*loc. cit.*, p. 413), l'abbé Casgrain inaugure véritablement la première phase de la réception critique d'*Angéline de Montbrun*, celle qui se fonde sur des critères extratextuels. À commencer par celui de la puissance d'édification, de l'élévation de pensée. Puis, après avoir loué la « plume [...] si virile » de l'écrivaine d'élite, il n'en conclut pas moins que « la femme se révèle à cette sensibilité incomparable, à ce je ne sais quoi d'aérien, d'éthéré, dont l'homme ignore le secret » (p. 415). Suivant les canons de la critique savante, Casgrain repère les influences littéraires de bon aloi qui ont guidé la romancière, « Bossuet [...], Fénelon, Lacordaire, Lamartine et Eugénie de Guérin » (p. 416). Il n'oublie pas non plus d'effectuer un rapprochement entre la femme réelle et son héroïne, le « profil d'Angéline » lui rappelant « la vague silhouette de l'auteur » (p. 424). En somme, Casgrain examine, comme le

veut l'orientation critique de l'époque, à la fois la gestation de l'œuvre et sa finalité.

Même les commentaires négatifs trouvent leur source, non dans des défauts intrinsèques à l'œuvre, mais dans des *a priori* considérés comme incontournables pour créer une œuvre originale. Selon lui, le roman pèche par un excès de citations européennes et la rareté de ses références canadiennes. Si l'on élimine l'excès de sentiment national, Casgrain, comme plusieurs écrivains de son temps, n'avait sans doute pas tort de penser que la littérature canadienne-française ne peut exister et se distinguer de celle de la France « qu'en s'identifiant avec [le] pays et ses habitants, qu'en peignant nos mœurs, notre histoire, notre physionomie » (p. 417). Plus d'un écrivain du *xx^e* siècle en a fait la preuve. Il n'était toutefois pas conscient que le sujet d'une œuvre ne s'impose pas, que l'écrivain crée avec sa subjectivité propre, sa vie intérieure. Il n'avait pas non plus bien mesuré le profond enracinement du premier roman de Laure Conan dans le pays, sa géographie et son histoire.

Cependant, les critiques contemporains ont peut-être eu trop tendance à ne retenir que la dimension étroite du discours critique de l'abbé Casgrain. En dehors du parti pris d'usage pour certaines idées reçues, force est d'admettre qu'il a su reconnaître la nouveauté et « la supériorité » de ce « roman moderne », qui se démarque des autres par « la perfection de sa forme », s'éloignant « des grandes intrigues qui caractérisent l'ancienne manière » (p. 416). Esprit ouvert, lecteur éclairé, il a su en discerner la singularité qui, fait curieux et encore difficile à apprécier, était le produit d'une plume féminine.

Tout en se souvenant qu'un bon roman se doit d'être édifiant et tout en n'oubliant pas que l'auteur est une femme, l'écrivain et homme politique, Pierre-Olivier Chauveau, contrairement à son illustre prédécesseur, tient compte dans son analyse du choix de la forme et de son adéquation avec le fond : « La trame du roman

est bien simple; il y a beaucoup plus de pensée, beaucoup plus de sentiment que d'action; l'auteur a donc été bien inspirée en choisissant la forme de la correspondance et celle du journal de préférence à un récit continu » (« Une femme auteur au Canada », 1885, p. 50). Perspicace, il note la fonction romanesque de la brusque disparition du père qui « éclipsait Maurice » (p. 56) et qui permet à l'auteure de revenir à son véritable sujet, l'« histoire d'une âme » (p. 64), d'écrire les « meilleures pages du volume », ce journal intime et ces épîtres où elle fait sentir « l'inanité des choses de ce monde » (p. 56-57). Il souligne encore deux autres éléments passés inaperçus de l'abbé Casgrain. D'une part, il constate que le sentiment religieux chez Laure Conan n'est ni uni, ni constant et non exempt de révolte, ce qui n'est pas le cas chez Eugénie de Guérin; d'autre part, il saisit la fonction identitaire des citations où « l'on retrouve comme le fond de sa pensée », ajoutant que « la lecture passionnée des meilleurs écrivains » a contribué à façonner l'esprit de la romancière, si bien que ceux-ci « paraissent être chez eux » dans son roman et s'y « présentent avec un air de famille » (p. 50). La lecture attentive de Chauveau ouvre la voie à la critique textuelle.

En 1906 et 1907, quelques mois après la parution de la troisième édition, amplement remaniée, d'*Angéline de Montbrun*, a lieu une seconde tournée critique du roman. Parmi les articles les plus éclairants, on compte ceux de Louis Fréchette, de Charles ab der Halden et de Marie Beupré. Tous trois se caractérisent par un renouvellement de la perspective critique et par une plus grande indépendance d'esprit à l'égard de la *doxa*. Certes, Louis Fréchette, qui fait paraître un bref compte rendu dans *Le Journal de Française*, cède à la tentation de voir « comme un grain d'autobiographie » dans le journal d'Angéline. Mais il est l'un des rares de cette époque à ne pas associer la sensibilité et la finesse de l'analyse au sexe de l'auteur. Il loue l'originalité de Laure Conan, affirmant que « nul écrivain, chez nous, n'a encore pénétré plus

avant dans les arcanes du cœur humain [...] en brochant d'une main plus légère sur un canevas plus simple et plus ténu » (art. cité, p. 4).

Pour sa part, Charles ab der Halden, dont l'étude est plus substantielle que le texte journalistique de Fréchette, examine avec pertinence l'intertexte guérinien dans *Angéline de Montbrun*, voyant même tout le « germe » du roman dans une phrase tirée du *Journal* d'Eugénie de Guérin : « "Ce n'est rien de mourir, mais mourir défigurée⁸⁰ !" » (*loc. cit.*, p. 201-202). Sa lecture comparative l'amène à relever la nature inhabituelle des relations familiales : « La tendresse excessive d'Angéline pour son père n'est-elle pas comparable à la tendresse exagérée d'Eugénie pour son frère ? » (p. 202), mais sans pousser plus loin son examen. Le critique saisit bien le sceau distinctif que l'écrivaine canadienne imprime à son texte : « Laure Conan a repensé l'œuvre d'Eugénie de Guérin » (p. 205). Par ailleurs, refusant de céder à la tentation de voir en Angéline un « pseudonyme choisi pour [...] faire des confidences », il propose plutôt l'interprétation suivante : « Mais nous serions bien surpris si Angéline ne ressemblait point à l'auteur *par la manière de sentir et de penser*, si elle n'en était la fille d'élection et de prédilection⁸¹ » (p. 205). On ne peut mieux exprimer l'authenticité du « moi » qui se révèle et que Charles ab der Halden est le premier à détecter, à ne pas confondre avec l'autobiographie. Deux approches modernes sont déjà contenues en germe dans cette étude, celle de l'intertextualité et celle de la conscience du sujet écrivain.

Toutefois, pour ce qui a trait à la forme du roman, Charles ab der Halden n'arrive pas à se défaire des préjugés liant d'emblée les faiblesses de composition au sexe faible. Reprochant à Laure Conan de n'avoir pas renouvelé « la vieille formule du roman épistolaire », il conclut à une tendance à la facilité qui est le « grand

80. Voir Eugénie de Guérin, *Journal et fragments*, p. 341.

81. Les italiques sont de l'auteur.

défaut des femmes écrivains » (p. 195). Fort de ce cliché qui lui sert d'outil théorique, il conclut que « ces faiblesses de contexture [...] nous rendent plus sensible encore le plaisir de trouver une femme où nous cherchions un auteur⁸² » (p. 198-199). Le compliment est pour le moins paradoxal.

Tout comme ab der Halden qui souligne la présence de « l'amour de la patrie » (p. 204) dans le roman, Marie Beaupré « osera [...] différer d'opinion avec l'éminent esprit (Casgrain), déjà nommé » (« *Angéline de Montbrun*, roman de chez nous », p. 7). Preuves à l'appui, Marie Beaupré montre que les références au Canada sont nombreuses, à commencer par les glorieux faits des ancêtres, la présence des Ursulines, les allusions à l'historien national, François-Xavier Garneau, etc. De plus, comme il s'agit d'un roman psychologique, elle s'emploie avant tout à faire ressortir la profondeur des personnages, les nuances de l'analyse, la vérité des passions décrites. Bref, une voix féminine, la première, s'adonne à une lecture du texte lui-même, se tenant le plus possible à l'écart des lieux obligés de la critique moralisatrice.

En résumé, les premiers critiques d'*Angéline de Montbrun* ont fait preuve de clairvoyance dans leur analyse. Qu'ils aient fondé leur point de vue sur les préceptes littéraires et idéologiques de leur temps, on ne peut le leur reprocher. Ils n'en ont pas moins reconnu la nouveauté du propos, la finesse de l'écriture et l'étonnante présence d'un riche intertexte. Il ne fait pas de doute que leurs commentaires éclairés et, le plus souvent, positifs ont contribué à promouvoir le premier roman de notre première romancière.

La dernière édition d'*Angéline de Montbrun* publiée du vivant de l'auteure, celle de 1919, ne recevra que peu d'échos. Ce sont plutôt les romans historiques, *À l'œuvre et à l'épreuve* (1891) et

82. L'incompréhension des critiques à l'égard de la structure tripartite du roman s'explique à la fois par sa nouveauté et par le fait qu'aucun d'entre eux ne se réfère à la version originale, où Laure Conan se présente comme la simple éditrice des lettres et du journal intime. Cette convention permet de comprendre que la forme romanesque émane du contexte scriptural même.

L'Oublié (1901), qui retiennent désormais la faveur du public. En particulier, le roman *La Sève immortelle*, publié à titre posthume, en 1925, sera longtemps considéré comme le chef-d'œuvre de Laure Conan. Sans doute, le célèbre roman, faute d'une relecture attentive, finit-il par être considéré comme passé de mode. De plus, au fil des ans, l'attention des critiques se tourne vers des œuvres nouvelles qui proposent des thèmes adaptés à la sensibilité moderne et reflétant l'évolution des mentalités. Ce sont, par exemple, *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1914), *Menaud maître-draveur* de Félix-Antoine Savard (1937), *Trente arpents* de Ringuet (1939), *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy (1945), pour ne nommer que ceux-là. Le grand public comme les lecteurs savants semblent oublier *Angéline de Montbrun*, qui connaît environ un quart de siècle d'ombre.

Certes, l'événement que constitue le décès de l'éminente femme de lettres, survenu en 1924, ne manque pas de susciter quelques écrits en hommage à la pionnière de l'écriture féminine au Canada français. Marie-Claire Daveluy (« Paroles d'adieu ») et Renée des Ormes (« Laure Conan », *Célébrités*) témoignent toutes deux de leur admiration pour la femme et l'œuvre. Il y aura aussi en 1925 l'étude d'Albert Dandurand qui porte sur « le patriotisme dans l'œuvre de Laure Conan » (p. 25), incluant ses diverses manifestations dans *Angéline de Montbrun*. Parue en 1926, l'étude la plus étoffée est signée Henri d'Arles et s'intitule *Une romancière canadienne: Laure Conan*⁸³. Une part congrue est réservée à *Angéline de Montbrun*. Henri d'Arles est le premier à reconnaître l'art avec lequel la romancière a su pourvoir chaque épistolier d'une voix distinctive. Mina, par exemple, « est celle qui envoie les plus jolies missives, les plus dégagées de toute convention verbale, les plus spirituelles » (*ibid.*, p. 53). Il détecte aussi

83. D'abord parue en 1914 en France (voir bibliographie), cette étude ne sera vraiment connue du Canada français qu'en 1921 (*La Revue nationale*) et en 1926 (*Estampes*).

l'attrait de Félicité pour « un monde de rêve très pur et volontiers surhumain », pour « la sphère de l'idéal », constatant que la « seule patrie » des personnages est « l'imagination » (p. 64). Toutefois, il est lui aussi dérouté par la « facture composite » du roman, par les « trois genres réunis en un seul », ce qui produit « un effet non pas tant de diversité que de brisement » (p. 62). Ces voix élogieuses marquent la fin d'une époque, celle qui a assisté à l'émergence du premier best-seller du Canada français.

La renaissance d'*Angéline de Montbrun* survient en 1950 avec sa réédition dans la collection « Nénuphar ». D'où vient cette décision de la maison Fides ? Le 6 avril 1946, André Cordeau, assistant-directeur chez Fides, écrit à Charles-Joseph Angers, petit-neveu de Laure Conan, pour lui demander de le renseigner sur les « héritiers ou les propriétaires » des ouvrages de sa célèbre parente. Après avoir rappelé les « fêtes grandioses [qui] ont marqué l'an dernier le centenaire de Laure Conan dans la petite ville de La Malbaie » et l'inertie de Montréal à cette occasion, il ajoute : « Désirant réparer semblable ingratitude, nous voudrions, à titre d'éditeur, rendre hommage à notre façon à ce grand écrivain de chez nous en rééditant un de ses ouvrages, soit *Angéline de Montbrun*, dans notre collection du Nénuphar⁸⁴. » C'est ainsi que quatre ans plus tard, le premier roman de Laure Conan rentre en scène, accompagné d'une préface de Bruno Lafleur, qui s'empresse de relancer la graine d'autobiographie semée par quelques prédécesseurs : « Le journal d'Angéline de Montbrun est en effet la transposition naïve sans doute, mais sincère et combien touchante d'un drame vécu » (p. 12). Il précise même que si Fides a choisi de rééditer ce roman plutôt que *La Sève immortelle*, c'est en raison du « fait si nouveau, dans notre littérature, que Félicité Angers ait éprouvé, expérimenté et vécu, ce que Laure Conan

84. André Cordeau, c.s.c., assistant-directeur chez Fides, lettre du 6 avril 1946 adressée à Monsieur Charles-Joseph Angers, Archives des éditions Fides. Voir la lettre en appendice.

attribue à son héroïne » (p. 13-14). Cet événement littéraire, qui « ressuscite » un livre « devenu presque introuvable » (p. 9), n'entraîne cependant pas immédiatement un renouvellement des perspectives critiques.

Le journaliste J.-P. Beausoleil abonde dans le même sens que Lafleur, voyant dans ce « livre très sain, au style agréable » une « autobiographie romancée » (« Laure Conan », 1950, p. 32). Gilles Marcotte choisit aussi d'adhérer à l'opinion répandue : « Il paraît n'exister aucun doute là-dessus : le roman de Laure Conan n'est que le récit, à peine transformé pour éviter les indiscretions, d'une aventure personnelle de l'auteur » (« C'est un vieux roman », p. 8). Il ajoute : « Car *Angéline de Montbrun* est le seul témoignage d'elle-même qu'elle nous a laissé, le seul livre qui soit venu de sa personne et non de ses lectures » (*ibid.*). C'est oublier toutes les lectures littéraires et religieuses qui nourrissent le « vieux » roman pour ne songer qu'aux lectures historiques des romans à venir. Toutefois, toujours clairvoyant, Marcotte est le premier à deviner le « drame profond [qui] se cache sous cette surface trop unie » et à suggérer qu'un psychiatre pourrait y découvrir des « traces de « complexe d'Édipe » » (*ibid.*). Une seule voix s'élève pour rejeter le caractère autobiographique du roman, celle de Damase Potvin, qui en veut pour preuve que « ceux qui ont connu l'A. [l'auteur] peuvent en témoigner » (« *Angéline de Montbrun* », p. 215).

Au cours de cette même décennie, deux nouveaux aperçus, qui sont en fait des reprises de la judicieuse observation de Marcotte, marqueront le point tournant dans la perception d'*Angéline de Montbrun*, ceux de Jean Le Moyne et de Gilles Marcotte lui-même. En 1953, dans un article intitulé « La femme dans la civilisation canadienne-française », Le Moyne ne se gêne pas pour asséner un dur coup au roman pieux, affirmant sans ambages que Laure Conan « écrit [...] sous le signe d'Électre », pour ensuite décréter, après une analyse sommaire, qu'il « serait difficile de trouver dans notre littérature un livre plus malsain qu'*Angéline de*

Montbrun » (*Convergences*, p. 89). Si la lecture du texte profond est juste, le jugement moralisateur, lui, ne vaut guère mieux que ceux des censeurs du XIX^e siècle, pour qui le roman est un genre dangereux. Cinq ans plus tard, le ton et le point de vue de Gilles Marcotte seront tout autres. Il reconnaît d'abord le grand talent de la jeune romancière dont le premier roman « ne ressemble à rien de ce qui s'était écrit auparavant au Canada » et qui a su créer des « personnages imprévisibles, complexes, troublants » (*loc. cit.*, p. 38-39). Puis il dévoile le thème inconscient du roman, « cette chose curieuse, que le drame d'amour ne s'y joue pas, en fait, entre Angéline et son fiancé, mais entre Angéline et son père », précisant qu'il s'agit là d'une « véritable possession » et que « les pères forment écran devant la vie à vivre » (p. 39). Mais dépassant le phénomène plus circonscrit de l'inceste, Marcotte en découvre les racines idéologiques dans les liens profonds entretenus avec le principe patriarcal puissant qui régissait les esprits au siècle dernier : « Les pères représentent la seule part d'existence possible, et c'est en eux que nous retrouvons l'Histoire. Père égale Patrie » (p. 40). Cette interprétation est clairement cautionnée par l'adoration totale que voue Félicité Angers aux figures de père dans sa correspondance.

Changement de cap

Au cours des années 1960, bien connues pour la quête identitaire des Québécois et leur profonde volonté de changement, s'effectue un retour, qu'on pourrait qualifier d'irréversible, vers la relecture des œuvres du passé. Le roman *Angéline de Montbrun* qui fait figure d'emblème sera désormais scruté à la loupe et examiné sous toutes ses coutures. De 1960 à 1966, on ne connaît pas moins de huit relectures du célèbre roman. Celui-ci ne sera plus jamais apprécié à l'aune de sa puissance d'édification. Écartant le texte de surface, la nouvelle critique applique son verre grossissant au texte latent, invisible à l'œil nu. Suivant l'évolution

épistémologique, l'examen du roman se fait désormais à partir d'une méthode d'analyse précise, notamment l'approche structurale, la perspective biographique, la psychocritique. Deux aspects occupent l'avant-plan : le caractère incestueux de la relation d'Angéline avec son père et le drame amoureux de Félicité Angers.

La trame cachée d'*Angéline de Montbrun*

Bien que Micheline Dumont ne participe pas directement au renouvellement de la critique montbrunienne, elle lance le mouvement de la décennie en publiant en 1960 une petite anthologie composée d'extraits d'œuvres de Laure Conan. La finesse et l'originalité de ses commentaires méritent d'être rappelées car ils ouvrent la porte à une voie d'interprétation malheureusement oubliée par la suite, mais déjà entrevue par Charles ab der Halden : « Sa vie intérieure, riche mais solitaire et renfermée, est la source et la matière de tous ses romans » (*loc. cit.*, p. 8). C'est le « moi » de la romancière qui crée l'œuvre et non pas une plume réaliste qui transpose les faits de la vie vécue. Cette piste si prégnante ne sera pourtant pas immédiatement saisie par les critiques à venir.

L'œuvre et la vie

Pour la première fois, en 1962, une thèse était consacrée au seul roman *Angéline de Montbrun*. Cette « étude littéraire et psychologique », signée sœur Jean-de-l'Immaculée, fourmille de renseignements nouveaux concernant la genèse et les sources de l'œuvre, mais surtout la biographie de l'auteure⁸⁵. Elle fait connaître des lettres inédites de l'écrivaine qui éclairent sa pensée et certaines circonstances de sa vie. Sœur Jean-de-l'Immaculée est aussi la

85. Toutefois, certains renseignements ne semblent pas avoir été bien vérifiés : Félicité Angers ne commence ses études chez les Ursulines qu'en 1859 (et non en 1858, f. 9), erreur souvent répétée par la suite ; le *Five O'Clock* organisé en 1902 par Robertine Barry en l'honneur de Laure Conan ne pouvait avoir comme but de fêter le Prix Montyon, accordé en 1903 ; il était plutôt destiné à souhaiter la bienvenue à Montréal à Laure Conan (voir la Chronologie).

première à faire état des modifications substantielles que Laure Conan apporte à son roman en 1884 et en 1905, mais sans en offrir une analyse approfondie. Ainsi, constatant que dans la première version (1882), l'entrée de journal du 19 septembre a été insérée sans date après celle du 28 septembre, elle interprète cela comme une « pure fantaisie de la part de l'écrivain ou le souci de varier sa pensée » (p. 82-83). Il ne lui vient pas à l'esprit qu'il s'agit tout bonnement d'une malencontreuse erreur de l'imprimeur, qui en avait d'ailleurs commis plus d'une.

Mais la grande nouveauté de la thèse, c'est d'apporter des détails biographiques inédits, du moins officiellement, et de conforter le point de vue, récurrent chez les critiques, selon lequel la fiction du roman serait directement issue de la vie de l'auteure. En plus de procéder à la divulgation des « clés » des personnages (Mina serait le calque d'une cousine de la romancière, Adine Angers, et Maurice aurait eu comme modèle un prétendant follement aimé de Félicité, Pierre-Alexis Tremblay), sœur Jean-de-l'Immaculée laisse filer son imagination à partir d'éléments bien minces. L'histoire d'amour avec Pierre-Alexis Tremblay repose sur un seul témoignage oral et sur des suppositions dont celle que la rupture pourrait être survenue en raison de la différence d'âge ou d'une faute charnelle commise par Félicité Angers, allégation fort aléatoire et très hypothétique. Enfin, l'auteure de la thèse a tendance à tirer de la correspondance des interprétations peu fondées. Ainsi conclut-elle que Félicité Angers souffre d'être « [i]ncapable de se dévouer auprès du mari de ses rêves » alléguant qu'elle « revient à plusieurs reprises sur cette idée dans sa correspondance avec Mère Catherine-Aurélie » (f. 106). On comprend pourquoi elle ne renvoie pas à une lettre précise, car nulle part dans la correspondance, on ne trouve une allusion à ce regret particulier⁸⁶. À l'issue d'une démonstration parsemée de trous et de conditionnels, sœur

86. C'est plutôt le contraire qui est dit : voir *supra*, p. 15.

Jean-de-l'Immaculée n'hésite pas à conclure sa thèse par une affirmation péremptoire: « À nous, l'œuvre apparaît maintenant dépouillée des oripeaux de la légende; et son caractère autobiographique nous semble si évident que nous hésitons à la qualifier du nom de "roman" » (f. 173).

Quelques années plus tard, Roger Le Moine reprend l'information centrale fournie par sœur Jean-de-l'Immaculée, celle de son histoire d'amour malheureuse avec Pierre-Alexis Tremblay (art. cité, 1966). Fort d'un témoignage écrit selon lequel Tremblay aurait fait vœu de chasteté, il propose une nouvelle interprétation de l'échec amoureux et de son retentissement dans le roman. Incapable de se « satisfaire d'un mariage blanc » (*ibid.*, avril-juin 1966, p. 267), Félicité Angers aurait d'abord tenté de séduire son amoureux, mais sans succès, ce qui aurait provoqué la rupture. Ce drame la marque à jamais, si bien qu'elle passe sa vie à le raconter dans des fictions à peine déguisées, à commencer par *Angéline de Montbrun*. Le Moine voit dans le personnage de Charles de Montbrun un *alter ego* de Pierre-Alexis Tremblay, qui avait dix-huit ans de plus que Félicité, et dans la mort accidentelle du père, suivie de la défiguration d'Angéline, une « transposition de l'attitude de Tremblay » si négative qu'elle « voue Laure Conan au célibat et la convainc de sa laideur » (*ibid.*, juillet-septembre 1966, p. 503). Ainsi, selon le critique, ce parallèle entre la vie et la fiction rend caduque la thèse de l'inceste, car le personnage de Montbrun ayant pour modèle un fiancé légitime, « cesse d'être équivoque » (p. 510). De plus, les techniques romanesques telles que la création de personnages secondaires (le personnage de Maurice sert à « brouiller les pistes » (p. 505), Véronique Désileux préfigure Angéline vieillie) et l'emploi du « je » dans la troisième partie, source d'aveux involontaires de culpabilité, n'ont qu'un seul but, celui de masquer la vérité. Huit ans plus tard, dans son introduction à *Angéline de Montbrun*, Roger Le Moine se fait plus catégorique dans ses

conclusions, allant jusqu'à dire que le roman « repose sur une imposture », Laure Conan ayant « tenté de revivre son aventure sentimentale sans que le lecteur s'en aperçoive » (OR I, p. 93). Certes, la démonstration de Roger Le Moine, qui s'appuie sur un témoignage crédible et qui établit des liens pertinents entre la vie et l'œuvre, contribue au renouvellement des connaissances. Elle n'en risque pas moins, comme l'a vu André Brochu, de « réduire » le roman « au statut implicite de document biographique » (art. cité, p. 103). Néanmoins, dans cette quête des repères biographiques, ne faut-il pas déceler un désir d'élucidation du « mystère Laure Conan », dont on ne connaissait pas grand-chose ? Femme secrète, peu portée aux confidences, phénomène énigmatique aussi en tant que première écrivaine qui connut la célébrité de son vivant, Laure Conan apparaît longtemps comme indéchiffrable, un véritable défi pour les exégètes. Il est compréhensible que les premières critiques universitaires substantielles se soient d'abord tournées vers la mystérieuse et fascinante genèse d'une création féminine.

Premières lectures textuelles

Par la suite, tout se passe comme si, désormais liquidée, la question biographique perdait de son intérêt, d'autant plus qu'à cette époque l'approche critique ainsi que la perception du travail d'écriture se transforment radicalement. La mort de l'auteur est proclamée, tandis qu'est affirmée la préséance du langage. C'est dans cette optique qu'André Brochu envisage l'étude des œuvres littéraires lorsqu'il publie, en 1963 et en 1965, deux articles d'allégeance formelle sur *Angéline de Montbrun*. Dans le premier, il interroge la structure ternaire du roman de manière à montrer comment, indissociable du contenu, « la technique romanesque renvoie à l'attitude humaine première de l'œuvre » (« La technique romanesque... », *L'Instance critique*, p. 112). Il constate que le roman, au lieu de faire place au drame et à l'action comme

l'exigerait le genre traditionnel, s'emploie à décrire des « états », bonheur ou malheur. La vie se situe toujours au passé, idéalisé et inaccessible, tandis que le présent n'offre que désespoir et soumission. Tout en faisant allusion à l'inceste, Brochu met plutôt l'accent sur « l'idéalisation de la figure du père » et souligne « la parenté qui relie les thèmes personnels (ceux de l'amour impossible, du père, de l'humiliation [...]) aux thèmes patriotiques » (p. 119).

Dans son deuxième article, Brochu adopte une démarche philosophique aussi bien que structurale en étudiant la présence du cercle, « structure analogique » (« Le cercle et l'évasion... », *L'Instance critique*, p. 122) qui est une constante de l'esprit humain. Si, dans la partie épistolaire, les personnages périphériques sont en scène, dans la troisième partie, la protagoniste est au centre et la figure du cercle domine. Mais il signifie séparation, vide de l'âme, alors que la perte du père équivaut à la perte de « l'étendue et [de] la profondeur » (p. 131). À la fin, grâce aux réalités intermédiaires tels les souvenirs, la lumière et le chant, convertis en « valeurs d'intimité » (p. 129), la solitaire s'élance vers le haut, dans un mouvement d'« évasion verticale » (p. 130), en route vers l'éternité.

Ces deux études de Brochu ouvrent la voie à l'examen des virtualités textuelles d'*Angéline de Montbrun*. À partir de là, diverses lectures du texte latent vont s'entrecroiser et, parfois, s'opposer. On assiste à une sorte de match critique où les joueurs se relancent la balle et s'affrontent sur le terrain « montbrunien », les uns prenant position pour la version de l'inceste, d'autres découvrant l'influence souterraine de la mère, d'autres encore faisant valoir l'attachement au fiancé. Certains braquent leur objectif directement sur le personnage central d'Angéline. Quelle que soit l'optique choisie, on assiste chaque fois à un déplacement du sens qui fait apparaître de nouvelles strates de significations, passées inaperçues jusque-là. Ainsi, un débat fertile en révélations se crée autour du singulier complexe familial des Darville et des

de Montbrun. L'enjeu semble parfois tenir autant de l'émulation que de la visée herméneutique.

Arrêtons-nous d'abord aux études qui se recoupent et se regroupent autour de trois centres d'intérêt : celui de la relation incestueuse avec le père idéal, représentant de Dieu et emblème de la patrie, celui de la mère, au rôle occulte, mais incontournable, et celui de la fiancée, tour à tour objet et sujet, sublime sacrifiée ou victime complaisante. Afin de mettre en rapport les études traitant des mêmes constellations affectives et adoptant, *grosso modo*, la même démarche théorique, l'ordre de parution ne sera pas toujours respecté.

Un cas isolé : le texte conscient

Dès 1964, Jean-Cléo Godin s'emploie à réhabiliter l'amour profond et durable que porte la fiancée à son fiancé, Maurice, souvent considéré par la critique comme un personnage-prétexte bien mal aimé (« L'amour de la fiancée... », p. 14-17). Tout en étant d'accord avec le caractère incestueux du roman, il est néanmoins d'avis qu'Angéline continue d'éprouver un sentiment intense pour Maurice, et cela jusque dans son isolement. Mais le but ultime de cette analyse, c'est d'en arriver à la cause consciente de la rupture, celle de la défiguration. Contrastant avec le thème de la beauté, source de bonheur, omniprésent dans la partie épistolaire, celui de la laideur, associé au malheur, est représenté trois fois dans « Feuilles détachées » : en premier lieu, par le récit de la chute de cheval qui fait entrevoir cette affreuse perspective du visage abîmé, ensuite par la défiguration effective et, enfin, par ce double de la fille laide qu'est Véronique Désileux, horrible vision d'Angéline vieillie. Le drame de la fiancée, comme « le drame personnel de Laure Conan », est celui de la disgrâce physique qui condamne une femme « au grand vertige de la solitude et de la sublimation en l'amour du Christ » (p. 18-19). L'éclairage que jette Jean-Cléo Godin sur une préoccupation centrale et

consciente du roman fait apparaître en même temps la cohérence de l'organisation discursive et les mécanismes textuels mis en place par Laure Conan pour traduire sa vision de l'existence.

Sur la piste de l'inconscient

À partir des années 1970, l'approche psychanalytique s'allie à l'étude formelle pour explorer, au-delà de la surface étale du roman, le non-dit du texte ou le contenu latent. Pour ce faire, Madeleine Gagnon a recours à la méthode freudienne d'analyse des rêves, qui tient compte des phénomènes de condensation et de substitution (« *Angéline de Montbrun*: le mensonge... », 1972, p. 57-68). En étudiant l'organisation métaphorique et métonymique d'*Angéline de Montbrun*, elle veut avant tout éviter une lecture de censure telle que l'ont pratiquée certains lecteurs précédents, entre autres Bruno Lafleur, Gilles Marcotte, Jean-Éthier Blais⁸⁷, qui ont fermé les yeux sur le thème de la révolte du colonisé et qui se sont prononcés pour un « œdipe limpide » (p. 65). En creusant le sens de la métaphore du visage détruit et en retraçant son inscription dans la chaîne métonymique, Gagnon comprend que le désir profond d'Angéline était de tuer ce père dominant et trop aimé. Une fois le père « éliminé d'un coup de fusil » (p. 66), elle s'enfonce dans la culpabilité et la honte, mais, en même temps, elle échappe à la réification dont elle était victime. C'est elle qui désormais assume les responsabilités financières de son domaine, qui distribue ses biens et qui décide de son propre sort :

Ce qui reste d'occulte et de latent, les trois chutes ou les trois morts constamment déplacées sous le travail de l'écriture, parce que ce désir de puissance, de vengeance, de domination du sujet, ne peut, sous le joug d'un inceste que le journal intime a peine à avouer et sous la censure morale et religieuse de l'époque, ne peut donc s'écrire limpidement, linéairement. (*ibid.*)

87. L'auteure précise qu'il faut dissocier le critique André Brochu de la liste des mauvais lecteurs (p. 58, note 2).

La lecture de Gagnon se veut une réponse et un démenti à la plupart des critiques antérieurs qui se sont contentés d'une lecture rapide, de surface.

Rejetant l'opinion générale selon laquelle Angéline transcende sa douleur pour ne plus vivre qu'en Dieu, Jacques Cotnam convie le lecteur à envisager son isolement sous l'angle du masochisme (« *Angéline de Montbrun*: un cas patent... », 1973). La défiguration n'est qu'un prétexte pour repousser Maurice et mieux souffrir. Selon lui, la mort de Charles de Montbrun ne permet pas de satisfaire les besoins masochistes d'Angéline puisqu'elle peut désormais l'aimer tel un saint. Le journal devient donc un instrument de malsaine jouissance où elle consigne, pour mieux s'en délecter, les causes de sa douleur et les affres de la solitude. Cette interprétation n'emporte pas entièrement l'adhésion. Angéline se console-t-elle vraiment de la disparition du père tant aimé ? Les accents de vérité contenus dans le journal sont-ils conciliables avec le masochisme ? Et comment expliquer son bonheur serein de la première partie ? Trop de questions demeurent sans réponse.

Francine Belle-Isle délaisse aussi le contenu manifeste pour débusquer les traces du désir dans le roman. Qui s'exprime de manière détournée, par le biais de la voix : « C'est la Voix qui devient lieu sexuel et organe de séduction » et qui « exerce une étonnante fascination, attire à la façon d'un aimant, émeut facilement jusqu'aux larmes » (« La voix-séduction... », 1978, p. 460). En s'attachant à l'étude de la présence si harmonieuse et intense de la voix, l'auteure éclaire en même temps le thème du paradis perdu et « [l']image persistante de la mère, comme ultime pôle de satisfaction » (p. 471). Un an auparavant, dans un travail de maîtrise consacrée à l'anonymat sexuel chez Laure Conan (thèse citée), elle avait exploré la place signifiante de la mère dans la structuration de la personnalité des personnages féminins, y compris Angéline. La séparation précoce et brutale d'avec la mère entraîne une blessure narcissique irréparable qui empêche

l'identification du « moi » au sexe féminin, qui oriente ses désirs sexuels vers des personnages masculins féminisés, tel Maurice, et qui l'amène à investir le « moi » idéal du père. Cette incursion du côté du personnage maternel, auparavant considéré comme négligeable par la critique, ouvre des perspectives inédites sur un nouvel aspect refoulé du texte.

La question du narcissisme refait surface en 1980 avec François Gallays, qui voit dans *Angéline de Montbrun* « une mise en représentation du drame de Narcisse » (« *Angéline de Montbrun...* », *Diffractions*, p. 25). Après avoir repéré la fréquence des couples historiques, liés par le sang, qui se vouent une admiration mutuelle, Gallays concentre son analyse sur le couple prédominant, composé du père idéal, Charles de Montbrun, figure mythique et narcissique, et d'Angéline, fille-reflet, qui se mire extatiquement en son géniteur. Lorsque le miroir se brise, la quête narcissique connaît un échec rédhibitoire. Le récit de la scène qui a lieu la veille de la mort du père traduit, en le masquant, le désir incestueux, voire son accomplissement. La perte du « Moi idéal » voue Angéline au « désir d'anéantissement du soi en faveur de l'Autre pour que ne subsiste [...] que le moi glorieux du père » (*ibid.*). La mise au jour du dysfonctionnement de la formation narcissique des protagonistes soulève un autre pan de la dynamique pulsionnelle du roman.

En empruntant comme instrument de lecture certains aspects de la théorie lacanienne tels le Nom-du-Père ou l'ordre symbolique et le rapport entre inconscient et langage, E. D. Blodgett retrace l'évolution d'Angéline du monde de l'image à celui de la parole (« *The Father's seduction...* », 1986). Mais d'une parole impuissante. Souvent décrite par le biais de métaphores, la jeune fille apprend à se définir par la voie analogique, comme reflet de la nature. La mort du père oblige la fille-objet à se transformer en sujet, à se trouver une parole : « So Angeline's desire for the father as Other is posed both as the loss of the figure (trope) and the

writing of the private diary » (*ibid.*, p. 23). L'entrée dans le symbolique, dans la capacité de nommer et de définir, est liée à la loi, au Nom-du-Père; mais un père mort ne supporte ni la loi ni le désir. Angéline est donc condamnée à errer de signifiant en signifiant, sans jamais atteindre le sens véritable de son être ou de son aventure. Elle devient prisonnière d'un système langagier homologique, circulaire et sans référent, qui confond Charles et Maurice, le père du ciel et celui de la terre, la femme et la Vierge.

Le point de vue de Jacques Allard sur les intérêts amoureux et sexuels d'Angéline emprunte un sentier tout à fait inédit. Dans un article qui traite du discours amoureux dans le roman québécois (« Le cygne du belvédère... », 1987), après avoir démontré qu'aucune des trois structures énonciatives du roman n'est conçue pour mettre en relation directe des couples amoureux, il analyse fort subtilement la scène de la déclaration amoureuse de Maurice au bord de l'étang. La virginale Angéline est si bien absorbée dans la contemplation du merveilleux cygne blanc qu'elle en oublie son accompagnateur, qui ne voit pas « le rôle accessoire qu'il tient dans cette communion intime où Angéline ne fait que célébrer jusqu'à l'extase son désir du même, ne regrettant qu'une absence : celle de Mina » (p. 43). Cette « fascination pour l'union amoureuse [...] avec elle-même » cette « préférence lesbienne » explique la fuite d'Angéline devant la déclaration d'amour inopinée de celui qui est simple intermédiaire. Elle explique aussi « l'escamotage narratif de plusieurs scènes dont celle des fiançailles », de même que la primauté accordée aux amitiés féminines dans la première partie et, enfin, la voix unique de la troisième partie, celle de « l'écriture auto-référentielle, i.e. une chambre, un plaisir à soi » (*ibid.*). Pour ajouter encore à la force de sa démonstration, Jacques Allard aurait pu citer la lettre qu'Angéline adresse à Mina, au moment de la conclusion des fiançailles, alors qu'il n'y a pas trace de lettre à son fiancé. Cette missive commence ainsi : « Si vous saviez comme je vous désire, au lieu de prendre le

bateau comme tout le monde, vous vous embarqueriez sur l'aile des vents » (*infra*, p. 28). Et se termine par ce mot : « Chère sœur, je vous aime et vous attends » (*infra*, p. 30).

Dans une étude fort convaincante, François Ouellet se tourne vers un personnage oublié des critiques, celui de Maurice, c'est-à-dire du fils. S'attachant lui aussi à étudier le sous-texte et les ambiguïtés langagières, il met au jour la lutte du fils contre « la figure aliénante du père » (« Les silences d'Angéline... », 2000, p. 193). Dans ce subtil rapport de force qui se joue entre la figure paternelle et celle du fils-rival, Angéline se fait la complice de son fiancé, car en elle se révèle une révolte larvée contre l'amour paternel excessif. En fait, tous deux rêvent inconsciemment de parricide. C'est donc le sentiment de culpabilité qui bloque toute possibilité d'union entre les amoureux : « Si Angéline renonce à Maurice, ce n'est pas tant par fidélité au père que par refus de sacraliser par le mariage une complicité parricide » (p. 205). De plus, au-delà de l'histoire privée, se profile l'histoire collective. François Ouellet conclut sa démonstration par l'affirmation suivante : « Angéline apparaît [...] comme le roman précurseur par excellence de la modernité », celui qui annonce la « disparition du père » (*ibid.*), en d'autres mots, la révolte des Québécois contre le pouvoir divin et patriarcal.

Approche formelle et thématique

Si l'approche psychanalytique est la plus fréquemment employée jusqu'en 1990, quelques critiques optent pour l'étude formelle et thématique. Ainsi, Marie-Louise Wittenberg est frappée par « les ressemblances incontestables » qui unissent deux œuvres pourtant étrangères l'une à l'autre, *Angéline de Montbrun* et *La Porte étroite* d'André Gide (« La Porte étroite et Angéline... », 1972, p. 125). Similitude d'ordre formel par leur division ternaire, mais surtout parenté des contenus, axés sur la ferveur religieuse. Privilégiant l'analyse thématique, l'auteure constate que la catholique

Angéline et la protestante Alissa, toutes deux aux prises avec des amoureux hésitants, optent pour le renoncement. À la différence qu'Alissa ne perd pas de vue la vie terrestre, tandis qu'Angéline ne voit plus que l'au-delà. Mais, selon Wittenberg, Laure Conan finirait par rejoindre le point de vue de Gide, qui « était fortement tenté de voir la fin de l'homme en l'homme » (p. 137), car ses personnages, par leur ambiguïté, trahissent son sentiment profond, celui de « la réalité tragique » d'une vie « gaspillée, inutile aux hommes et donc à Dieu » (p. 138). Si cette étude est bien menée, avec rigueur et finesse, on peut néanmoins se demander si cette comparaison, pour le moins inattendue, est propre à jeter un nouvel éclairage sur la spécificité d'*Angéline de Montbrun*.

Quelques années plus tard paraît un article d'Alexandre Amprimoz sur l'espace romanesque, ce qui englobe la forme de chacune des parties du roman, les techniques de représentation spatiale ainsi que la symbolique des quatre éléments, l'eau, la terre, l'air et le feu (« Polarisation spatiale... », 1976). Malheureusement, en l'absence d'objectifs précis et faute de cohésion entre les trois volets, il est difficile de bien saisir le sens de cette démarche. Une conclusion plutôt mince, qui ne paraît pas découler de la démonstration, termine cet exposé : « Il semble donc que l'univers imaginaire d'*Angéline de Montbrun* se présente comme un espace où la création et l'évolution des formes suivent un itinéraire spirituel » dont le point d'aboutissement serait celui « d'une vie à venir » (p. 99).

De son côté, Rosmarin Heidenreich procède à un examen de la forme ternaire du roman, qui a souvent déconcerté les premiers critiques (« Narrative strategies... », 1979⁸⁸). Loin d'exploiter les effets de réel, *Angéline de Montbrun* déroute par son atmosphère mythique, ses blancs et ses vides, l'intemporalité du

88. Une version mise à jour de cette étude est reprise sous le titre « Stratégies narratives dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), 2006, p. 265-281.

lieu, l'ambiguïté de ses référents pronominaux. Progressivement, il devient clair que le roman avec sa composition triadique est construit « as an allegorical counterpart of the divine » (p. 45). Mais un renversement se produit : le souhait de mort de l'héroïne finit par l'emporter sur la vision édénique initiale. En fin de compte, il devient possible de voir *Angéline de Montbrun* comme la structure inversée de la *Divine Comédie* de Dante, allant du paradis à l'enfer.

Mentionnons, en dernier lieu, l'article d'Estelle Dansereau (« Le discours épistolaire... », 2006) qui s'attache à analyser l'échange épistolaire du roman comme acte de langage et comme « interaction verbale » (p. 305). S'appuyant sur de solides outils théoriques, l'auteure met en lumière les différences de situation et de caractère des principaux épistoliers, leurs valeurs spécifiques et leurs « positions de pouvoir » (p. 326). Ainsi il devient évident que, tout en présentant « un monde homogène et fermé » (307), les locuteurs possèdent leur voix propre, révélatrice de leurs désirs et de leur idéologie personnelle.

Lectures au féminin

Un autre cadre de référence, social celui-là, la condition féminine, apporte un éclairage nouveau et révélateur sur la destinée d'Angéline. Le premier roman de la première écrivaine au Canada français ne pouvait laisser indifférentes les praticiennes de la critique au féminin, désireuses, à juste titre, de faire ressortir la spécificité d'une parole féminine émergente et marginale. Comme le dit Lucie Robert, la « lecture féministe [...] s'intéresse en premier lieu aux relations entre les sexes et les envisage d'un point de vue politique » (« La naissance d'une parole féminine... », 1987, p. 103). C'est en effet l'optique privilégiée par les critiques qui ont relu *Angéline de Montbrun* à la lumière des règles qui définissent les rapports entre les personnages féminins et leurs vis-à-vis

masculins⁸⁹. Ainsi, Lucie Robert constate que les trois figures féminines du roman, Mina, Emma et Angéline, s'entendent pour juger sévèrement le monde des hommes et qu'aucune d'elles ne choisit le mariage. En outre, la « mise en scène de l'intimité » (*ibid.*), qui constitue une nouveauté dans la création littéraire de l'époque, est une preuve d'autonomie à l'égard du projet collectif. Néanmoins, l'allégeance aux valeurs patriarcales est toujours visible et actualisée.

La lecture féministe de Mary Jean Green vient également conforter la vision de l'autonomie féminine (« Laure Conan and Madame de La Fayette... », 1987). Comparant *Angéline de Montbrun* à *La princesse de Clèves* (1678), elle détecte un point commun capital entre ces deux romans d'analyse : chacune des protagonistes, aimée d'un beau jeune homme, finit par y renoncer bien qu'aucun obstacle fondamental ne s'y oppose. Après une période euphorique où l'amour idéal leur semble possible, tant Angéline que la princesse de Clèves se mettent à douter de la constance masculine et se désolent devant la fragilité des sentiments amoureux, discours qu'elles appuient d'exemples tirés de la vie réelle ou d'œuvres littéraires. Leur décision, en apparence invraisemblable, résulte donc du désir de conserver intact leur rêve d'un amour absolu. Ce faisant, elles affirment leur identité et leur force de caractère, ce que Green définit comme « a gesture of self-preservation » (p. 61). Au lieu de conclure à l'inceste, au narcissisme ou au masochisme et d'assimiler Félicité Angers à son personnage, les critiques, de dire Green, auraient pu songer que les femmes ont souvent été portées à imaginer l'amant parfait en s'inspirant de la figure paternelle : « The attribution of fatherly qualities to the ideal man is, after all, not unknown in women writers » (p. 59). Ce point de vue concorde avec le fantasme du

89. Voir Rachel Sauvé, « Discours préfaciel et agentivité : quelques remarques sur les préfaces aux œuvres de Laure Conan », *Métamorphoses et avatars littéraires dans la francophonie canadienne*, 2000, p. 131-142.

père idéal qu'on retrouve dans la correspondance de Félicité Angers.

À son tour, Patricia Smart fait valoir l'esprit de résistance des personnages féminins en présentant *Angéline de Montbrun* comme « l'œuvre-archétype de la lutte de l'imaginaire féminin emprisonné dans la Maison du père » (« *Angéline de Montbrun* ou la chute dans l'écriture », 1988, p. 45). Commenant par relever les stratégies de domination du père dans la première partie du roman, elle note en même temps les paroles d'indépendance qui émanent de la lucide Mina. En tant que représentant d'Éros, Maurice aussi met en péril la demeure patriarcale, fondée sur l'ordre et la loi. Mais c'est véritablement dans la troisième partie, au moment où Angéline parle en son propre nom, définissant sa propre subjectivité, qu'émerge une parole féminine autonome, voire dissidente. Le « je » se cherche des modèles féminins avec qui s'identifier, s'affirme par son choix d'une difficile solitude et reste attaché à la terre en dépit de sa volonté de renonciation. Mais sous l'emprise de la religion toute-puissante, Angéline succombe « aux forces de la mort » (p. 80). Smart conclut en reconnaissant qu'il était difficile pour une femme écrivain de l'époque de choisir la voie de la libération. Il n'en reste pas moins que, par le refus du sort habituellement réservé aux femmes, c'est-à-dire le mariage, « le roman de Laure Conan est subversif » (p. 82). Bien étayée, l'étude de Patricia Smart a souvent servi de point de comparaison ou de point de départ pour d'autres analyses de l'écriture féminine. Néanmoins, certains critiques sont en désaccord avec ses conclusions, entre autres Victor-Laurent Tremblay, selon qui, loin de faire « éclater le triangle patriarcal, [...] la femme ainsi idéalisée collaborait indirectement à renforcer ce carcan » (« *Angéline de Montbrun*: la fascination de l'absolu », 1991, p. 220).

L'auteure de *Distinctly Narcissistic*, Valérie Raoul, consacre son cinquième chapitre à l'analyse des journaux fictifs de Laure Conan, principalement celui d'*Angéline de Montbrun* (« Phallic

women and moral narcissism... », 1993⁹⁰). Elle fait ressortir les constantes d'un imaginaire soutenu par le narcissisme, qui cherche dans le journal un double parfait. Mais au-delà de ce narcissisme, le lecteur découvre que le journal est un instrument de communication efficace qui exprime la volonté de dépassement et le désir de rédemption de celle qui l'écrit. Selon Raoul, Laure Conan a largement contribué à modifier la vision de cette forme d'écriture, privée et fermée sur soi, en la faisant basculer dans le versant public, ouvert sur l'autre.

Un autre domaine féminin, celui de l'intériorité, est analysé quelques années plus tard dans un article intitulé « Les voix de l'intime dans *Angéline de Montbrun* » (Nicole Bourbonnais, *Croire à l'écriture*, 2000). L'étude des formes narratives permet de mettre en lumière la difficile construction des forces de l'intimité. Paradoxalement, la relation épistolaire entre proches ne donne lieu ni à de vraies confidences, ni à un véritable dialogue. Mais l'intime fait timidement son apparition par le biais d'un réseau féminin composé de la tendre invitation d'Angéline adressée à sa « sœur » Mina, des références aux deux mères décédées et, enfin, des qualités féminines du fiancé à la voix séductrice. Dans le récit médian, souvent perçu comme entièrement impersonnel, le « je » de l'auteure-éditrice a pourtant sa place. Enfin, les réflexions de la diariste entraînent une douloureuse descente en soi, suivie d'une remontée des enfers. Dans l'ordre du temps mnémonique, les souvenirs culpabilisants d'un père trop aimé sont remplacés par ceux des gestes salvateurs de Maurice. Transmué en être céleste, le père est supplanté par le doux rappel des personnages maternels et des symboles féminins, soit par les valeurs de l'intimité. C'est donc en renouant avec les forces souterraines du désir et de l'intériorité qu'Angéline s'accomplit comme sujet d'écriture.

90. Ce chapitre est repris sous le titre « Les journaux fictifs de Laure Conan : femmes phalliques et narcissisme moral », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), 2006, p. 117-158.

Approche sociocritique

Au cours des années 1990, l'étude du moi profond d'Angéline cède la place à l'examen de l'articulation entre le social et le littéraire. En exploitant les outils théoriques de la sociocritique et, dans un cas, de la mythocritique, le drame d'Angéline est revu à la lumière des rapports de force qui régissent la hiérarchie familiale, sociale et religieuse. D'une manière générale, les critiques considèrent que l'opposition entre la famille aristocratique des Montbrun, attachée à la survivance française au Canada ainsi qu'au passé héroïque, et la cellule bourgeoise des Darville, tentée par la modernité et l'alliance avec les conquérants, recrée sur le mode métaphorique l'évolution des mentalités après la Conquête.

Mais avant que cette conception de l'univers romanesque conanien ne commence à être explorée, un « essai de sociopsychocritique », signé par Annette Hayward en 1985, sert de transition entre l'approche freudienne et celle de la sociocritique (« *Angéline de Montbrun*, essai... », p. 33). Reprochant à Madeleine Gagnon de n'avoir pas poussé plus loin son « interprétation historique » (p. 35) de la femme révoltée contre la colonisation et le patriarcat, et s'inspirant de la thèse de Francine Belle-Isle sur l'échec de la demande narcissique, Hayward entreprend d'approfondir les liens qui unissent « l'inconscient individuel et l'inconscient collectif » (p. 36). Suivant avec attention l'évolution d'Angéline vers le désinvestissement du moi libidinal, elle montre comment l'héroïne en vient à introjecter le moi idéal représenté par le père et à adopter le statut de mère intraitable, plaçant Maurice en situation de fils soumis. Ce tiraillement entre la satisfaction d'une libido incestueuse et la quête de la sublimation peut se transposer sur le plan historique : « le désir de l'autre [...] recouvre l'idéologie de la bonne entente » avec les anglophones canadiens tandis que le « moi idéal » représente « l'idéologie agriculturiste » québécoise de « la deuxième moitié du XIX^e siècle » (p. 48). Angéline opte pour la fidélité au passé, conformément aux exigences paternelles et

religieuses. André Brochu avec sa clairvoyance habituelle avait déjà souligné le fait « qu'une véritable symbiose s'opère entre l'idéologie religieuse/nationale et les pulsions de l'affectivité » (OR I, p. 102-103), mais Annette Hayward est la première à explorer le sujet.

Avec l'analyse de Fernand Roy sur les liens qui unissent Laure Conan à l'institution littéraire s'effectue un jumelage de la méthode sémiotique et de la perspective sociocritique (« Laure Conan et l'institution littéraire... », 1992). Son hypothèse de départ est que la vision de l'écriture de Laure Conan rejoint celle de Casgrain dès *Angéline de Montbrun*, à savoir que les « signes peuvent servir à désigner les choses » (p. 194) et que la « finalité » de l'écriture est « extra-langagière » (p. 198). La transformation d'Angéline dans les « Feuilles détachées » se fait par le biais de l'écriture, la sienne (diaristique et épistolaire) et celle des autres (historique et religieuse). Roy examine le processus narratif qui amène l'évolution d'Angéline vers la transcendance, grâce à « la mise en place d'un signifié – soit la partie “Lettres détachées” – qui vient donner une portée sociale à un signifiant – soit la mondaine histoire d'amour » (p. 194). Cette « vision mythique de l'écriture » est donc à l'œuvre dès le premier roman et se poursuivra dans les romans historiques où ce sont aussi les personnages féminins qui détiennent la fonction énonciative et qui ont « une relation privilégiée à l'écriture » (p. 196), relation qui rend possible les actes héroïques masculins. Il s'ensuit, d'une part, qu'on ne peut rendre Casgrain responsable d'un changement d'orientation qui n'a pas eu lieu et, d'autre part, on ne peut, comme le fait Patricia Smart, « évaluer en termes de refus de vivre et traduire en legs négatif la position de sujet à laquelle accède l'héroïne à la fin d'*Angéline de Montbrun* » (p. 197). Car pour la diariste, la recherche du bonheur dans l'autre vie ne constitue pas une négation de la vie, mais un choix admirable. Les propos que tient Laure Conan dans sa correspondance sur son désir d'écrire des œuvres qui feront du bien vont dans le sens de la thèse de Fernand Roy.

Selon Pierre-Louis Vaillancourt, la « structure psychologique et théologique binaire du roman ne peut que s'articuler sur une dualité sociologique » (« Splendeurs et misères..., 1992, p. 373). Dans la première partie du roman, le milieu décrit rappelle celui de « l'Ancien Régime français », tandis que l'accident évoque « la brutale cassure de la Conquête » (*ibid.*). Faute de pouvoir agir, d'être maîtres de leurs destinées, les vaincus et la délaissée se tournent vers d'autres formes de réalisation : « Infantilisée, privée de son support militaire, l'héroïcité se trouve alors adaptable à une autre vocation, celle de la sainteté » (p. 375). De plus, avec le saint apparaît un nouveau héros, celui du colon qui se sacrifie pour étendre le territoire, recréer le pays.

À son tour, en 1998, Pierre Nepveu explore l'horizon sociologique d'*Angéline de Montbrun* (« La maison dans le désert »). Dans cette narration qui se structure autour du vide et de l'isolement, la question du sujet et de sa déperdition se pose dans son rapport à la patrie perdue. La « défiguration d'Angéline », interprétée comme « le signe indubitable d'une brisure dans le monde de la noblesse » (p. 83), fait naître le sentiment d'une adéquation entre l'expérience subjective du néant et « l'expérience du déracinement et du décentrement qu'a comportée la vie en Nouvelle-France » (p. 81). La « préoccupation constante » de Laure Conan « pour le monde des origines (celui des premiers colons et des premiers missionnaires) n'est pas [...] un pur et simple repli vers l'idéologie officielle » (p. 83). Loin de présenter une vision mythique de l'histoire, l'écrivaine préfère « la réclusion, la coupure, la déréluction » (p. 89). Les interprétations de Nepveu et de Vaillancourt modifient la perspective plus étroite des critiques psychanalytiques qui lient les événements romanesques à l'inconscient de l'auteure. Celle-ci n'est plus vue comme la victime inconsciente de désirs inavoués ou comme une sainte femme tournée vers Dieu. Douée d'une grande sensibilité, bien renseignée sur la colonisation et ses suites, apte à la réflexion, elle apparaît comme un esprit original :

« Il y avait autre chose chez Laure Conan, une tentative peut-être désespérée et impossible, pour écrire à partir du Canada français une expérience spirituelle du Nouveau Monde » (p. 90).

La perspective mythocritique retenue par Victor-Laurent Tremblay se situe dans un créneau analogue à celui de la sociocritique (*op. cit.*). Examinant chacune des trois formes narratives de ce roman de transition qu'est *Angéline de Montbrun*, il retrace les marques de la tradition et celles de la modernité. Car cette œuvre est écrite à une époque où la « conscience individuelle, favorisée par l'avènement de la bourgeoisie, se développe aux dépens de la conscience de clan » (p. 180). S'inspirant des théories de Gilbert Durand et de René Girard, Tremblay fait la preuve qu'*Angéline de Montbrun*, tout en renfermant des éléments mythiques, tels les interdits liés au meurtre et au tabou de l'inceste ou la quête de la femme-objet, n'en contient pas moins des signes d'individualisme et de révolte, révélés par un certain plurilinguisme dans les lettres, l'avènement d'une voix intime et la complexité du personnage d'Angéline. Quant aux liens incestueux, ils s'expliquent par la transformation sociale, celle du passage d'une « culture populaire », communautaire, à la cellule familiale bien distincte et privée (p. 215-216). À la fin, lorsque la fille se substitue au père par la gestion des biens, qu'elle se reconnaît dans toutes ces femmes « amoureuses d'absolu » (la sainte religieuse, Mina, Véronique Désileux, la Vierge) et qu'elle chasse Maurice, « la mère réapparaît plus puissante que jamais et aucunement menaçante sous l'aspect maternel sanctifié de la religieuse et de l'Église » (p. 216). On assiste donc à l'érosion de l'autorité patriarcale au profit d'un « matriarcat spirituel », étroitement régi par le clergé, et un « ordre social rétrograde mythologique, cautionné par l'Histoire du passé » (p. 219). L'étude approfondie de Tremblay s'inscrit dans le mouvement plus récent visant à replacer *Angéline de Montbrun* dans son contexte historique et à mettre en lumière la présence symbolique de la mère.

À la lumière de l'intertextualité

Vers la fin de la décennie, des modalités de signification n'ayant rien à voir avec les référents extérieurs au langage, tels le contexte politique ou la psyché de l'auteure, seront mises au jour. La démarche intertextuelle, exploitée depuis la fin des années 1960, n'avait pas encore été véritablement appliquée à *Angéline de Montbrun*, roman qui fourmille d'allusions littéraires et de citations venues d'horizons très divers. En particulier, les liens étroits et frappants tissés avec le *Journal* d'Eugénie de Guérin, bien que mentionnés plus d'une fois par les premiers critiques d'*Angéline de Montbrun*, n'avaient encore fait l'objet d'aucune étude d'envergure. Quelques pages avaient paru, en 1971, sur l'influence de « [l']esprit des Guérin » dans le premier roman de Laure Conan (*L'Amitié guérinienne*, p. 106). En plus de relever les trois références textuelles à Eugénie de Guérin, l'auteure, Mariel O'Neill, y soulignait la similitude entre la relation triangulaire Mina-Maurice-Angéline et celle d'Eugénie-Maurice de Guérin-Louise de Bayne⁹¹.

Il faudra ensuite attendre une vingtaine d'années avant qu'un autre critique, Ramzi Chaker, se lance dans une comparaison plus étoffée des destinées des deux écrivaines, celle de leur mode de vie respectif, de leur « héritage littéraire » et de leurs affinités (*Laure Conan, lectrice...*, [1992], p. 23). Il fait état des thèmes qui leur sont chers, notamment la foi, la mort, l'attachement filial ou fraternel. Bien que Chaker s'en tienne surtout au repérage des points communs entre les deux écrivaines, il défriche le terrain pour une exploration de l'intertexte guérinien.

En 1993, c'est l'ensemble de l'activité intertextuelle dans *Angéline de Montbrun* qui fait l'objet d'une recherche à l'occasion d'une thèse de maîtrise (Anne-Marie Bossé, « L'intertextualité... »). Retenant comme corpus les citations que la romancière

91. Eugénie de Guérin espérait voir son frère Maurice épouser sa meilleure amie, Louise de Bayne.

a clairement identifiées, l'auteure étudie la fonction de caractérisation et l'apport sémantique des intertextes, en procédant par auteur (Lacordaire, Eugénie de Guérin, La Fontaine), par œuvre (la Bible) ou par siècles. Elle traite aussi de la transtextualité du roman, soit du recours aux catégories génériques que sont le journal et la forme épistolaire. Sans déboucher sur des conclusions significatives, cette thèse a le mérite de présenter un premier tour d'horizon des emprunts et références littéraires dans *Angéline de Montbrun*.

Trois ans plus tard, dans le volume 22 de *Voix et images*, paraissent deux articles où il est question de la filiation littéraire avec Eugénie de Guérin. Le premier, celui de Valérie Raoul (« Cette autre-moi : hantise du double... »), se concentre sur la quête du double dans l'œuvre de trois femmes écrivains, quête qui aboutit à la collaboration avec un sujet d'écriture, disparu et admiré. Ce modèle pour Laure Conan n'est autre qu'Eugénie de Guérin, elle aussi orpheline de mère, menant une vie retirée, consacrée aux siens, à la pratique religieuse, à la lecture et à l'écriture. Après avoir procédé à l'examen des intertextes guériniens explicites et de certaines ressemblances thématiques, Valérie Raoul conclut que cette réappropriation du journal d'Eugénie de Guérin « devient la proclamation du désir de Laure Conan de prolonger, à travers son roman, les idées et la présence même de ce double féminin disparu » (p. 43). Plus précisément, il s'agit du désir de reproduire le « Même au prix de l'exclusion de tout ce qui est autre », soit le « refus de la séparation avec l'origine maternelle » et avec « le domaine [...] de l'imaginaire » (p. 47). Cette analyse d'un modèle féminin nourricier contribue à éclairer les motivations inconscientes d'une néophyte de l'écriture au Canada français.

Le deuxième article, consacré à la pratique intertextuelle (N. Bourbonnais, « *Angéline* [...] œuvre palimpseste », 1996), examine en premier lieu le mode d'emprunt et d'imbrication de textes littéraires de diverses provenances, tant en ce qui a trait

à la langue (Dante, Pellico, Pascal, Longfellow, Byron, Donoso Cortès) qu'au genre (poésies, sermons, lettres, contes de fées) ou au contenu (religieux, profane, grave ou humoristique, classique ou moderne). Dans un deuxième temps, l'auteure étudie le « rapport privilégié et constant qu'*Angéline de Montbrun* entretient avec le *Journal* » (p. 87) et les lettres d'Eugénie de Guérin qui, ensemble, constituent le génotexte du roman. Tant la structure tripartite que la thématique d'*Angéline de Montbrun* témoignent de leur parenté avec l'œuvre guérinienne. Pourtant, il ne s'agit pas d'imitation servile, mais bien de réécriture : Laure Conan canalise sa principale source d'inspiration, la refond et la remodèle, de manière à faire converger ses thèmes et ses préoccupations « vers un centre organisateur et signifiant, qui n'était qu'implicite dans le génotexte » (p. 94).

Pour Mathilde Kang (« Le génotexte du « Journal » d'*Angéline...* », 2006), seule la partie diaristique des « Feuilles détachées », la troisième partie du roman, aurait un génotexte, qui serait le « Cahier XI » du *Journal* d'Eugénie de Guérin. Ce point de vue fait abstraction des emprunts explicites et implicites de Laure Conan à la correspondance d'Eugénie de Guérin comme à son *Journal* en entier, emprunts qui se retrouvent dans le reste du roman. Et s'il est vrai que certains rapprochements sémantiques montrent bien que la douleur d'Angéline en deuil de son père s'écrit sur le même mode que celle d'Eugénie après la mort de son frère Maurice, la démonstration qui s'appuie sur la fréquence des entrées des deux journaux (différentes l'une de l'autre) et sur les énoncés liés à la vie quotidienne apparaît en revanche moins convaincante.

Les filiations d'*Angéline de Montbrun* avec la grande famille des textes ne manquent pas. Pour sa part, Daniel Vaillancourt met en parallèle le « discours d'usage » de Marie de l'Incarnation avec le « discours fictionnel » du célèbre roman (« De Laure à Marie : généalogie d'une figure », 2006, p. 403). Il explore avec finesse et

pertinence les représentations discursives de la figure religieuse, retenant trois lieux d'examen, « la parole autobiographique et intime, le discours amoureux et la prière » (p. 402).

Les analystes de l'intertextualité dans *Angéline de Montbrun* se sont presque exclusivement intéressés à cet hypotexte qu'est le *Journal* d'Eugénie de Guérin. Cette œuvre, si populaire au dix-neuvième siècle, a littéralement irrigué le premier roman de Laure Conan. L'exploration de ce phénomène de dérivation n'est sûrement pas épuisée, mais l'exemple de Vaillancourt est à suivre car une étude poussée de l'inscription des autres textes étrangers dans le tissu romanesque de *Angéline de Montbrun* serait des plus utile et révélatrice.

La critique de la réception

Tant de perspectives différentes, tant d'approches diverses, qui ont mené à des résultats parfois divergents, mais toujours éclairants, ont conduit tout naturellement à une critique de la réception. Sans compter les nombreux articles qui commencent par faire état de quelques points de vue antérieurs, au moins huit chercheurs ont recensé la teneur et l'évolution des évaluations critiques : ce sont, par ordre de parution, Gabrielle Poulin, François Gallays, Louise Milot et Fernand Roy, Yvan Brais, Carmen Fernandez Sanchez, Lori Saint-Martin et E. D. Blodgett.

Gabrielle Poulin est la première à remettre en question les conclusions et les interprétations des critiques (« *Angéline de Montbrun* ou les abîmes de la critique », 1983). Elle s'insurge contre le grand nombre d'entre eux qui ont fondé leur évaluation sur le sexe, la vie et l'inconscient de l'auteure plutôt que sur l'œuvre de création elle-même, tout en se permettant de juger du degré de moralité de la femme accusée d'inceste, de masochisme et d'imposture. Si l'étiquette d'angélisme apposée au roman par l'abbé Casgrain n'a pas survécu, celle de la « vague silhouette de l'auteur » (*op. cit.*, p. 424) se profilant derrière l'œuvre est, au

contraire, demeurée longtemps indécollable. Tandis que certains perdent leur temps à « invente[r] les clefs du *roman autobiographique* », « le premier roman d'analyse psychologique reste [...] en friche » (p. 128). En dernier lieu, Poulin se réjouit de la résistance qu'oppose le roman aux attaques et aux préjugés, souhaitant qu'à l'instar de Brochu, Wittenberg et Gagnon, les lecteurs se mettent à lire le « livre pour lui-même » (p. 132).

Deux ans plus tard, François Gallays entreprend à son tour une évaluation de quelques études critiques parues entre 1884 et 1966 (*Angéline de Montbrun et ses horizons de lecture*», *Diffractions*). Il déplore lui aussi le fait que leur appréciation de l'œuvre repose sur des critères externes : interprétation « morale » ou « providentielle » (p. 38) pour les uns, biographique pour les autres. Quant à la critique psychanalytique de Jean Le Moyne, elle s'accompagne malheureusement d'un jugement moral (le roman est « malsain », p. 40). Parmi les analyses plus modernes, Gallays en retient trois, la sienne, qui porte sur le narcissisme dans *Angéline de Montbrun* (1980) et qui n'entretient « aucune considération d'ordre biographique » (p. 89), celle d'André Brochu (1965) qui, en privilégiant l'approche formelle, modifie en profondeur l'horizon critique du roman et, finalement, celle de Madeleine Gagnon (1972) dont les « horizons de lecture pseudo-psychanalytiques et pseudo-marxistes » (p. 47) sont jugés mal développés. Cette revue de huit lectures d'*Angéline de Montbrun* constitue en même temps une prise de position sur la valeur et la pertinence des diverses attitudes critiques. Il aurait sans doute été utile de prendre en considération le contexte idéologique de chaque époque concernée et l'impact du renouvellement des perspectives critiques.

Dans leur introduction, lors de la réédition d'*Angéline de Montbrun* en 1991, Louise Milot et Fernand Roy, après avoir procédé à une revue sommaire des principales critiques, voulant indiquer « quelques pistes de lectures », centrées « sur le travail de l'écriture dans le roman » (p. 9), font valoir le fait que

le personnage d'Angéline, grâce à son journal, à son écriture, acquiert un « Savoir », affirme son individualité (p. 12) et choisit comme modèle un historien, François-Xavier Garneau. Ce point de vue sera plus amplement développé un an plus tard par Fernand Roy (*supra*, p. 108).

Le cas du mémoire de maîtrise d'Yvan Brais est particulier puisque l'auteur s'en tient à une « étude descriptive » (f. 3) des lectures d'*Angéline de Montbrun* de 1883 à 1963⁹² (« L'Étude des lectures... », 1996). En conclusion, Brais distingue « trois directions de lecture », à savoir « la venue d'une femme en littérature, le roman autobiographique et l'idée d'une relation incestueuse », et, comme principales pratiques de lecture, celles de la description, de l'intertextualité, de l'interprétation, de l'explication et de l'évaluation. (f. 116) Son étude, certes instructive, est néanmoins limitée par ses moyens et son envergure.

En 1999 paraît un article, signé Carmen Fernández Sánchez, qui offre une bonne synthèse de la réception critique d'*Angéline de Montbrun* (jusqu'en 1985) et qui aborde le sujet d'un point de vue extérieur au roman (*Angéline de Montbrun* de Laure Conan ou les avatars...). En effet, le but premier de l'auteure est d'examiner l'évolution de la critique littéraire au Québec, à partir du cas exemplaire de ce roman lu et relu. Après avoir relevé, comme d'autres avant elle, les limites de la critique moralisante et « les impasses bien connues de la critique biographique » (p. 200), Fernández Sánchez en arrive aux années 1960, si fécondes pour la liberté de penser et les transformations sociales. Elle constate que « le discours critique [...] tient un rôle primordial dans le discours identitaire de l'époque » (p. 201), si bien que l'approche la plus utilisée sera la critique sociologique, qui permet de lier le roman et l'idéologie.

92. En fait, le corpus de Brais ne va pas au-delà de 1953, année de la première publication de l'article de Jean Le Moyne. Le seul article de 1963 dont il est question très brièvement est celui d'André Brochu sur la technique romanesque.

Quant à la lecture de Lori Saint-Martin (« Postface », 2002), elle rejoint celle de Poulin en ce qu'elle montre que les critiques ont eu tendance à « effacer la créatrice au profit de l'amoureuse » (p. 224). Mais, du même souffle, elle se réjouit de ce que les études formelles (celles de Belle-Isle, Bourbonnais, Brochu, Gallays, entre autres) présentent Laure Conan comme « créatrice, innovatrice plutôt qu'amoureuse explorée » (p. 229). Tout en louant le renouveau apporté par les études féministes (Robert, Smart), elle signale le danger qu'il y a à oublier que Laure Conan fait partie de son époque. Son commentaire de conclusion se veut conciliant et respectueux des différentes approches : « *Angéline de Montbrun* est à la fois ancien » par « son climat de repentir et de renoncement » et « annonciateur d'une certaine modernité » grâce à sa « complexité psychologique », à la « pluralité des voix » et à la « quête identitaire de la femme » (p. 232).

Plus récemment, en 2006, était publié un ouvrage collectif (*Relire Angéline de Montbrun...*) qui a le grand mérite de regrouper en un seul lieu dix-huit études portant sur ce seul roman⁹³. L'auteur de l'introduction, l'un des responsables du recueil, E. D. Blodgett, après avoir rappelé l'esprit des premiers commentateurs, explique la perspective qui a présidé à l'ordonnance des études : l'article de Brochu (« Le cercle et l'évasion... », 1965), d'ordre phénoménologique, qui constitue un « îlot dans le fleuve de la critique conanienne » (p. 12), inaugure la série ; il est suivi de neuf études d'allégeance psychanalytique et féministe auxquelles s'articule un texte de Heidenrich sur les stratégies narratives, servant de transition au « troisième groupe d'études » (p. 15) composé de lectures contemporaines inédites (l'écriture autobiographique, l'intertextualité et l'acte de langage épistolaire). Ces dernières sont à leur tour suivies de deux articles d'ordre sociologique déjà publiés (Roy, 1993 et Hayward, 1985). Enfin, les deux

93. La plupart de ces articles, dont cinq sont inédits, ont été recensés dans cette dernière partie de l'introduction.

derniers textes, inédits aussi, examinent deux aspects négligés par la critique : le discours religieux et l'art du portrait dans *Angéline de Montbrun*. Le texte de clôture est une postface signée par l'autre responsable de l'ouvrage, Claudine Potvin, qui imagine une « nouvelle Angéline » (p. 433), libre et rebelle, mais toujours créatrice. Comme on le voit, au fil des avatars critiques et sociaux, *Angéline de Montbrun* a pu revêtir les couleurs les plus diverses.

Laure Conan serait sûrement étonnée, voire abasourdie, de lire les interprétations plurielles et souvent contradictoires que l'on a données de son roman. C'est la rançon de la gloire en quelque sorte ou, encore, le signe d'une œuvre dense aux possibilités infinies. Non seulement les silences et le refoulé du roman n'ont-ils cessé d'intriguer les lecteurs savants, mais les réorientations successives de la critique et les changements de mentalité ont trouvé dans ce roman phare matière à débats et remises en question. La discussion qui s'engage autour du roman porte autant sur les différences entre les options critiques que sur l'œuvre elle-même.

Après avoir tant protesté qu'elle ne se faisait publier qu'à son corps défendant, la timide débutante a peu à peu investi pleinement la *persona* de l'écrivain. Celle qui demandait à l'abbé Casgrain de la « rassurer fortement », qui éprouvait « le besoin de [s]e justifier d'avoir essayé d'écrire » (*Cor.*, p. 139), s'est transformée au fil de ses succès en écrivaine confirmée, qui négociait ferme avec les éditeurs, sollicitait l'avis de gens influents, cherchait des mécènes et entretenait une correspondance avec des personnages célèbres de l'époque. Mais surtout, en empruntant la voie de l'écriture, elle a vécu une aventure individuelle et spirituelle unique pour une femme au XIX^e, aventure qui l'a transformée et fait advenir à elle-même. En même temps, son œuvre la plus lue, la plus commentée, *Angéline de Montbrun*, la faisait à tout jamais passer à la postérité, comme l'avait souhaité son principal mentor. À la manière de Nelligan, Laure Conan fait partie d'un mythe. Le

mystère qui entoure sa vie aussi bien que la plurivocité qu'offre son roman vedette ont contribué à faire d'elle un personnage hors du commun. Qui fascine l'imaginaire. À l'égal du *Vaisseau d'or* qui a fait l'objet de tant de gloses, *Angéline de Montbrun*, si lisible et pourtant si ambigu, continuera sans doute encore longtemps d'éveiller le désir de la lecture définitive.

Page laissée blanche

Établissement du texte

Soit manque d'expérience, soit extrême pudeur, Laure Conan n'a conservé aucun manuscrit, avant-texte ou brouillon de ses travaux littéraires. Seuls ont pu échapper à la destruction le manuscrit de son dernier roman, *La Sève immortelle*, terminé quelques jours avant sa mort, ainsi que celui de sa pièce de théâtre, *Aux jours de Maisonneuve*, confié à la Société Saint-Jean-Baptiste. Faute de manuscrit d'*Angéline de Montbrun*, le texte de base retenu a été celui de la quatrième édition en volume, celle de 1919, la dernière parue du vivant de l'auteure et qui reprend presque intégralement le texte de 1905. Certes, on ne trouve pas sur la page de titre de l'édition de 1919 la mention « revue et corrigée », comme en 1905, mais le collationnement des deux éditions permet de repérer des corrections au niveau de la ponctuation et de la langue, ainsi que certaines modifications de contenu. De plus, elle s'est donné la peine de dédier cette dernière édition à une écrivaine française, amie et promotrice des lettres canadiennes-françaises, madame Thérèse Bentzon¹. On peut en déduire que Laure Conan a encore remis son ouvrage sur le métier.

Les rectifications les plus fréquentes touchent des maladroites de ponctuation. Une virgule est remise à la bonne place : plutôt que « raison, et entre nous », on trouve « raison et, entre nous, ça ressemble » (*infra*, p. 171); là où le sens l'exige, un point

1. Voir la note 1.

d'interrogation ou d'exclamation remplace le point (« *Vive la Canadienne!* », *infra*, p. 155). Des italiques inopportunes sont retirées, des guillemets insérés au bon endroit (« parole: "Si", *infra*, p. 166). On pourrait croire que ce sont là de simples corrections d'éditeur. Toutefois, quelques retouches plus importantes s'inscrivent dans le prolongement des remaniements antérieurs. Ainsi, comme on l'a vu dans l'étude des variantes, Laure Conan a choisi en 1905, dans un souci d'unité et d'aération du texte, de scinder les paragraphes trop longs. On retrouve à deux ou trois reprises la même pratique en 1919, par exemple: « serez. // L'attente » (*infra*, p. 170), coupure qui permet de traiter séparément deux sujets distincts, la chambre de l'invitée et le thème de l'attente. Mais il y a plus. Des suppressions de bon aloi vont aussi dans le sens des transformations effectuées lors de la précédente édition. Ainsi, le retrait d'un bout de phrase tout à fait redondant resserre le texte et concentre l'attention sur l'idée centrale du renoncement: « mais savoir se renoncer, n'est-ce pas la vraie grandeur? *n'est-ce pas ce qu'il faut apprendre à tout prix?* Comme disait Lacordaire » (*infra*, p. 166). Ou encore, Laure Conan retranche un long segment de phrase présent en 1905: « Angéline, *c'est une sympathie irrésistible, un entraînement invincible qui m'attire vers vous, et voici* » (var. 1777). La rupture de sens est éliminée (de la souffrance de l'adieu à l'attirance pour la fiancée), tandis que l'expression de la douleur de Maurice acquiert plus de concision et de vigueur: « Tout me fait mal, tout m'est insupportable. Angéline, voici l'instant du départ » (*infra*, p. 197). La romancière préfère ici l'efficacité de l'économie verbale. Si elles sont peu nombreuses, ces variantes n'en existent pas moins. Sur-tout, elles portent clairement la griffe de l'auteure.

Une autre considération qui milite en faveur de l'intervention personnelle de la romancière est l'intérêt constant qu'elle a manifesté pour la publication de son œuvre, qu'il s'agisse des contrats avec les éditeurs, de la diffusion ou de ses droits d'auteur.

Tenace et combative, elle n'hésite pas à changer d'éditeur ou à porter plainte s'il le faut. En janvier 1891, alors qu'elle cherche à publier *À l'œuvre et à l'épreuve*, se souvenant de l'insatisfaction que lui avait procurée l'édition de 1886 d'*Angéline de Montbrun*, elle exprime sans détours son mécontentement au père Édouard Désy: « Je ne veux pas de Monsieur Langlais pour éditeur » (*Cor.*, p. 213). Tous connaissent bien son franc-parler et sa détermination. De plus, en 1919, Laure Conan a toujours l'esprit lucide. On sait qu'elle écrira jusqu'à la fin de sa vie, mettant le point final à *La Sève immortelle* quelques jours avant sa mort, en 1924. Il est dès lors impensable qu'elle ait pu autoriser un éditeur (et il y en avait peu qu'elle estimait) à opérer des coupures dans son texte ou à changer des mots. L'édition de 1919 apparaît bien être l'édition finale, telle qu'elle a été revue par l'auteure.

Pour l'établissement du texte, le relevé des variantes des quatre éditions antérieures à celle de 1919 a été effectué de manière systématique. Les quelques erreurs et oublis de la dernière édition ont aussi été intégrés dans les variantes (*infra*, p. 311 et s.), tout en étant corrigés dans la présente édition. Les interventions se limitent donc à la correction des coquilles, à l'addition des accents sur les majuscules et au rétablissement de l'exposant pour les abréviations « Mlle » et « Mme ». Quant à la ponctuation du texte de base, parfois fantaisiste, elle a été corrigée suivant l'usage, chaque fois que l'on pouvait s'appuyer sur au moins une édition précédente. On constate en effet que les deux dernières éditions marquent parfois une régression, à cet égard, par rapport aux trois premières, comme si Laure Conan s'était déchargée sur le typographe du soin de ponctuer son texte. Ainsi, la virgule a été rétablie à vingt-sept reprises et supprimée dans vingt-deux cas. Le point d'exclamation a été rétabli six fois et le point d'interrogation cinq fois. Le point, les deux points, les points de suspension et les guillemets n'ont pour leur part exigé que de rares interventions. Ont aussi été rétablis (ou plus rarement supprimés) certains

signes typographiques, tels l'accent circonflexe (« fît », « fût », « eût », etc.) et le trait d'union (« au-devant », « au-dessous », « quelques-uns », « soyez-en »). Enfin, l'apostrophe a dû être rétablie trois fois (« Ç'a » au lieu de « Ça » [deux fois] et « Qu'elle » au lieu de « Quelle »).

Dans les cas où l'on ne pouvait s'appuyer sur aucun témoin antérieur pour redresser une ponctuation défectueuse, on s'est abstenu d'intervenir. Si les virgules manquent dans une trentaine de passages, du moins suivant nos habitudes de lecture, on constate aussi l'absence, à une vingtaine de reprises, du point d'interrogation. Mais c'est surtout le point d'exclamation qui fait défaut, omis qu'il est dans environ quarante-cinq cas, en particulier à la fin des exclamations introduites par les interjections « Ah! », « Oh! » et « Ô ». On notera enfin l'omission pour ainsi dire systématique du trait d'union dans le nom invariable « grand [] chose », ainsi que dans le groupe « demi » plus adjectif ou nom; on ne s'est pas cru autorisé à rétablir ce signe typographique, la lecture n'étant pas vraiment gênée par cette absence.

Remerciements

Pour mener à bonne fin ce travail d'édition critique, j'ai bénéficié de l'aide, du labeur et de la générosité de plusieurs personnes. En premier lieu, j'aimerais remercier, pour m'avoir donné accès à leurs archives, monsieur Jean Desmeules, arrière-petit-neveu de Laure Conan, qui m'a fourni des documents d'ordre généalogique et littéraire, les religieuses Ursulines de Québec, en particulier sœur Marie Marchand, qui m'a ouvert les archives sur Félicité Angers et donné des renseignements d'ordre historique, fort utiles pour l'annotation et, enfin, les religieuses du monastère du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, qui m'ont permis de consulter et de photocopier la correspondance de Laure Conan avec sœur Catherine-Aurélie et sœur François-Xavier. Je suis particulièrement reconnaissante à sœur Rachel Fleurent, de cette

même congrégation, qui m'a proposé de bonnes pistes pour l'identification des citations. Que soit aussi remercié le père Guy Pilote, c.ss.r., qui a répondu de bonne grâce à mes questions sur le père Louis Fievez. Pour leurs lectures attentives et leur cueillette bibliographique, je suis redevable à ma diligente équipe d'assistants et d'assistantes de recherche, qui ont consacré tant de minutieux efforts et de patience à découvrir les sources des nombreuses citations qui parsèment *Angéline de Montbrun*. Ces précieux auxiliaires sont : Sylvain Bergeron, Dominique Bourque, Heather Cullen, David Evans, Lucie Hotte, Rachel Jobin, Jean-Christophe Kasende, Jacynthe Lacombe-Cliche, Geneviève Madore, Angèle Ouédraogo, Catalina Sagarra, Suzanne Tomek et Xavière Tsai.

Ma gratitude s'adresse aussi aux collègues qui ont collaboré à la longue quête de sources qu'il a été nécessaire de mener pour identifier les citations anonymes qui émaillent le roman. En premier lieu, je voue une reconnaissance toute spéciale à mon collègue, feu Roger Le Moine, spécialiste de l'œuvre conanienne, qui m'a généreusement transmis des renseignements acquis au fil de ses recherches savantes et de sa fréquentation de la société malbaisienne. Je suis redevable aussi à René Dionne qui, au début de mes travaux, m'a généreusement remis sa bibliographie des travaux critiques sur l'œuvre de la romancière. Que soient également remerciés les collègues qui ont effectué lectures et recherches pour m'aider à solutionner l'énigme des citations : Pierre Berthiaume, Conrad Laforte, Michel Lemaire, Benoît Melançon, Réal Ouellet, David Staines. Leur appui m'a été fort encourageant et leurs trouvailles, des plus utiles.

En dernier lieu, j'exprime ma profonde reconnaissance à tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont prêté leur concours et prodigué leurs encouragements dans la poursuite de ce travail de longue haleine.

Page laissée blanche

Sigles et abréviations

CSQ	Collection du Séminaire de Québec
AUL	Archives de l'Université Laval
AUQ	Archives des Ursulines de Québec
FC	Fonds Chauveau
MC	Musée de la civilisation (Québec)
NSC	<i>Nouvelles soirées canadiennes</i>
OR	<i>Œuvres romanesques</i>
RUO	<i>Revue de l'Université d'Ottawa</i>
VI	<i>Voix et images</i>
art.	article
Cor.	<i>Correspondance</i>
dir.	directeur
éd.	édition
édit.	éditeur
f.	feuillet(s)
<i>ibid.</i>	même ouvrage
<i>infra</i>	plus bas
l.	ligne
<i>loc. cit.</i>	lieu cité
n°, n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page(s)
<i>supra</i>	plus haut
[<i>sic</i>]	incorrection signalée
t.	tome
vol.	volume
[...]	passage supprimé dans une citation
< >	commentaire critique dans les variantes
//	changement de paragraphe
/	changement de ligne

Page laissée blanche

Chronologie

- 1800** 2 août: naissance à La Malbaie d'Élie Angers, fils de Joseph Angers et de Félicité Délisle.
- 1811** 8 avril: naissance aux Éboulements de Marie Perron, fille d'André Perron et de Françoise Tremblay.
- 1828** 18 février: mariage, aux Éboulements, d'Élie Angers (1800-1875) et de Marie Perron (1811-1879). De ce mariage naissent onze enfants dont six atteignent la majorité: Élie (1832-1923), Marguerite (1838-1898), Madeleine (1841-1934), Félicité (1845-1924), Adèle (1849-1926) et Charles (1854-1929).
- 1845** 9 janvier: naissance à La Malbaie de Marie-Louise Félicité Angers, fille d'Élie Angers, forgeron, et de Marie Bernadette Perron.
10 janvier: baptême de Félicité Angers, à l'église Saint-Étienne de la Malbaie. Parrain: Jean Langevin; marraine: Christine Carré.
- 1859** 4 octobre: entrée comme pensionnaire au couvent des Ursulines de Québec.
- 1860-1862** Publication dans le journal du couvent, *Le Papillon littéraire*, de six textes de Félicité Angers, honneur réservé aux meilleures compositions. 1^{er} décembre 1860: « L'époque la plus importante depuis Abraham jusqu'à Notre-Seigneur: captivité de Babylone »;

4 mars 1861: «Quelques réflexions à l'occasion du décès de la Révérende Mère Saint-Augustin»; 30 novembre 1861: «Vues de la Providence dans le gouvernement des peuples anciens»; 8 février 1862: «Une procession dans le cloître»; 1^{er} mai 1862: «Sobieski sur la montagne de Culemborg» et «L'Église Catholique dans ses mystères et ses cérémonies». Ces textes sont commentés par l'abbé Louis-Georges Lemoine.

- 1861** 11 juillet: «Distribution des prix aux élèves pensionnaires des Sœurs Ursulines de Québec, 9 juillet 1861» (*Le Journal de Québec*, 19^e année, n° 83, p. 1). Sous l'intitulé «Classe de littérature», le nom de Félicité Angers apparaît quatre fois. Premier prix: Controverse et instruction religieuse; premier accessit (*ex aequo* avec Joséphine Dionne): Histoire de l'Église; accessit: Logique; premier prix: Histoire de France.
- 1862** juillet: fin des études chez les Ursulines de Québec.
- 1864** 27 novembre: mariage de sa sœur Madeleine avec Jean-Célestin Desmeules, arpenteur.
- 1875** 9 août: décès d'Élie Angers, père de Laure Conan.
- 1877 ou 1878** Bref séjour au monastère des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang à Saint-Hyacinthe (d'après une lettre de sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, datée du 24 janvier 1878, adressée à M^{me} Justine Beaubien. On y lit: «nous l'avons [Félicité Angers] beaucoup appréciée durant les quelques jours qu'elle a passés ici» (*Cor.*, p. 57).
- 1878** Mars: entame une longue collaboration à l'œuvre des «petits contrats» du monastère du Précieux-Sang, inaugurée le 19 mars. En échange de prières et de neuvaines faites par les religieuses, de pieux donateurs s'engagent à leur faire un don pendant une durée de cinq ans.

L'écrivaine sollicitera pendant plusieurs années (jusqu'en 1884 au moins) des souscriptions auprès de membres du clergé et de personnes de milieux aisés.

Septembre 1878-août 1879: publication d'*Un amour vrai* dans *La Revue de Montréal* sous le pseudonyme de Laure Conan.

1879

31 janvier: décès de Marie Perron, mère de Laure Conan. Morte de la « petite vérole », elle est inhumée le 1^{er} février dans le cimetière des pestiférés de La Malbaie. La famille, en quarantaine, n'est pas autorisée à assister aux funérailles par crainte de la contagion.

Mars-août: maîtresse de poste à la Malbaie, en remplacement de son frère Élie, en fonction depuis 1874. Un déficit ayant été constaté dans les comptes, il est obligé de démissionner; la somme manquante est rapidement couverte et son honnêteté reconnue. Félicité Angers se porte candidate au poste en question, mais ne réussit pas à l'obtenir en dépit de l'appui des Chapais, père et fils. En août 1879, le notaire J.A. Joseph Kane reprend les fonctions de maître de poste, qu'il avait assumées avant 1874.

Août: arrivée au Canada, à Sainte-Anne-de-Beaupré, du père Louis Fievez (1828-1895), rédemptoriste et prédicateur. Il deviendra le conseiller et le guide spirituel de Laure Conan, qui lui voue une admiration sans bornes.

1881-1882

Juin-août: publication en feuilleton d'*Angéline de Montbrun* dans la *Revue canadienne*.

1883

Rencontre de l'abbé Paul Bruchési au presbytère de La Malbaie, chez le curé Narcisse Doucet, ami de Charles Angers.

Publication d'*À travers les ronces* dans les *Nouvelles soirées canadiennes*.

À partir de 1883 et jusqu'en 1915, Laure Conan publie régulièrement des articles, le plus souvent hagiographiques ou biographiques, dans diverses revues québécoises, dont les *Nouvelles soirées canadiennes*, *Le Journal de Françoise* et la *Revue canadienne*.

- 1884 Première édition en volume d'*Angéline de Montbrun*, avec une préface de l'abbé Henri-Raymond Casgrain.
- 30 septembre: mariage de son frère L.-Charles, avocat, avec Julie Dumas.
- 29 octobre: mariage de sa sœur Adèle avec Grégoire Deschênes, marchand.
- 1885 Lit *Les Relations des Jésuites* en préparation de son roman *À l'œuvre et à l'épreuve*. Recherches sur la vie de Charles Garnier, missionnaire jésuite et martyr (1606-1649).
- 1886 Publication de *Si les Canadiennes le voulaient*.
- Deuxième édition d'*Angéline de Montbrun*, précédée d'une préface de l'abbé Casgrain.
- 1891 Publication d'*À l'œuvre et à l'épreuve*.
- 1894 Début d'un séjour de quatre ans chez les religieuses du Précieux-Sang où elle dirigera la revue du monastère intitulée *La Voix du Précieux-Sang*.
- 1896 13 mai: conférence intitulée « Jeanne Mance » à la séance française du Congrès du Conseil national des femmes du Canada, à Montréal.
- 1897 Publication de *Larmes d'amour* chez Leprohon et Leprohon, sans autorisation de l'auteure. Il s'agit d'une reprise d'*Un amour vrai*, publié en 1879. Laure Conan intente un procès qu'elle va perdre, les droits d'auteur n'ayant pas été dûment enregistrés au moment de la première publication.

- 1898 *Mai*: retour à La Malbaie pour soigner sa sœur Marguerite, atteinte de tuberculose pulmonaire.
8 octobre: décès de sa sœur Marguerite, demeurée célibataire, avec qui elle cohabita dans la maison paternelle.
- 1900-1901 *Mai 1900-juillet 1901*: publication en feuilleton de *L'Oublié* dans la *Revue canadienne*.
Première édition en volume du roman *L'Oublié*.
- 1902 8 novembre: dans *Le Journal de Françoise*, sous le titre « Le Five O'clock du Journal de Françoise », on peut lire ce qui suit: « À l'occasion de la visite d'une de nos distinguées collaboratrices, nous avons été heureuses de réunir, comme en une grande famille, les abonnés du JOURNAL DE FRANÇOISE, et l'empressement avec lequel on a répondu à notre invitation est aussi flatteur pour Laure Conan qu'agréable pour nous. // Laure Conan est et restera notre première femme de lettres, il n'était que juste de la présenter aux lectrices qu'elle a tant de fois charmées par l'éloquence et la pureté de son style » (1^{re} année, n° 16, p. 182).
7 novembre: contrat avec l'éditeur Joseph Alfred Langlais selon lequel il renonce à ses droits de propriété sur le roman *Angéline de Montbrun* en échange d'un don de 150 exemplaires du livre lors de sa prochaine édition.
23 décembre: accusé de réception du Secrétaire perpétuel de l'Académie française pour le roman *L'Oublié*, inscrit au concours Montyon 1903. Laure Conan a bénéficié de l'appui de Joseph Lavergne, fils de l'écrivaine Julie Lavergne, qui jouissait d'une certaine renommée au Québec.
- 1903 *Juin*: prix de la fondation Montyon de l'Académie française pour son roman *L'Oublié*. La lettre du

Secrétaire perpétuel est datée du 9 juin. Lettre de félicitations de Joseph Lavergne, datée du 19 juin.

Publication d'*Élisabeth Seton*.

4 juillet : dans *Le Journal de Françoise*, mot de félicitations de Françoise [Robertine Barry] adressé à Laure Conan à qui l'Académie française vient de décerner le Prix Montyon (2^e année, n° 7, première page) pour son roman *L'Oublié*.

Décembre : à l'occasion des Fêtes, Laure Conan organise à La Malbaie une distribution d'étrennes destinées aux enfants. La journaliste Françoise écrit : « Sous la bienveillante initiative de notre femme de lettres "la fête des enfants" a été instituée dans ces lointains parages [...] cette année comme celle qui l'a précédée, les petiotis s'en sont donné à cœur joie, à la Malbaie. » Voir « Bloc-notes », *Le Journal de Françoise*, 2^e année, n° 20, 16 janvier 1904, p. 264.

1905

6 juillet : décès de sœur Catherine-Aurélie-du-Précieux-Sang, supérieure de l'Institut du Précieux-Sang et grande amie de Laure Conan.

Troisième édition d'*Angéline de Montbrun*.

1906

7 avril : dans « La page des enfants » du *Journal de Françoise*, la directrice annonce le concours suivant : « Mes neveux et nièces, depuis 14 ans, devront donner leur appréciation sur le livre de Laure Conan "Angéline de Montbrun", dont la troisième édition, revue et augmentée, vient de paraître. [...] Le concours se terminera le 14 avril, Samedi Saint, au soir » (5^e année, n° 1, p. 13). Les noms des gagnants sont annoncés le 19 mai et la composition de Marie Alma Bouthillier [pseudonyme: Maria Francisca], qui remporte le deuxième prix, est publiée dans ce même numéro (5^e année, n° 4, p. 60).

21 avril: publication de la lettre de Laure Conan adressée à Louvigny de Montigny, le 14 avril, concernant les droits d'auteur (*Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 2, 21 avril 1906, p. 19). Laure Conan rappelle sa mésaventure avec l'éditeur Leprohon (voir *supra*, 1897) et demande si « la loi [la] laisse toujours désarmée » devant le fait que « le catalogue de l'une des grandes librairies de Montréal annonce "Larmes d'amour", par Laure Conan. » Louvigny de Montigny, journaliste et écrivain, préside la « Commission des droits d'auteur », créée en 1904 par l'Association des journalistes canadiens-français pour « mettre fin à la reproduction non autorisée des œuvres françaises par des éditeurs canadiens-français. » Le 23 mars 1906, un jugement favorable est rendu au bénéfice d'un auteur français, ce qui crée un précédent et instaure une jurisprudence, à la grande joie de l'Association et de « quelques auteurs, entre autres Albert Laberge et Laure Conan, [qui] saluent ce jugement comme une grande victoire des écrivains. » Voir *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx^e siècle*, *La Naissance de l'éditeur, 1900-1939*, vol. 1, Jacques Michon, dir., Montréal, Fides, 1999, p. 407-409.

- 1908 *Avril, juillet*: publication de deux textes dans *L'Ami du foyer* (Saint-Boniface, Manitoba), le premier étant un extrait d'*Angéline de Montbrun* intitulé « L'amour de la patrie ».
- 1910-1917 De 1910 à 1917, Laure Conan publie de brèves biographies de personnages historiques: père Théobald Mathieu (apôtre de la tempérance), Marguerite Bourgeoys, Jeanne Le Ber, Louis Hébert et Philippe Gaultier de Comporté.
- 1912-1915 Publication d'articles hagiographiques dans *L'Ami du foyer* (Saint-Boniface, Manitoba).

- 1913 Publication d'*Aux canadiennes: le peuple canadien sera sobre si vous le voulez*.
Publication de *Physionomies de saints*.
- 1917 Publication de *Silhouettes canadiennes*, dédié « Aux écoliers canadiens-français ».
- 1918 *Été*: invitée par le curé Sirois et sa sœur Victoria, Laure Conan voyage en Acadie et en Gaspésie. Voir Renée des Ormes, *Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan*, op. cit., p. 127-128.
Hiver: de 1918 à 1923, elle séjourne pendant l'hiver au couvent des Petites Filles de Saint-Joseph, situé rue Notre-Dame-de-Lourdes, à Montréal. Elle passe l'été à La Malbaie. D'après ses lettres, elle séjourne aussi en septembre 1923 au couvent de Saint-André-de-Kamouraska des Sœurs de la Charité.
- 1919 Quatrième et dernière édition d'*Angéline de Montbrun* du vivant de l'auteure, dédiée à madame Thérèse Bentzon (1840-1907), écrivaine française. Bien que présentée comme la cinquième édition, il s'agit plutôt de la cinquième parution en comptant celle de la *Revue canadienne* en feuilleton (1881-1882).
Publication de *L'Obscure souffrance* suivi d'*Aux canadiennes*.
- 1921 14 mars: représentation au Monument National, à Montréal, de sa pièce *Aux jours de Maisonnette*, tirée de *L'Oublié*, lors du premier congrès des Auteurs canadiens, projet parrainé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Laure Conan essayait depuis quatre ans de faire jouer sa pièce: en 1917, le Théâtre national canadien avait accepté de le faire, mais la représentation n'avait pas eu lieu, les acteurs ayant quitté la troupe du régisseur, Antoine Bailly surnommé Godeau (*Cor.*, p. 367).

Juillet-août: séjour à Rivière-du-Loup.

Septembre-novembre: parution de *La Vaine foi* dans *La Revue nationale*. Publication en volume en novembre, avec une préface de M^{sr} Louis-Adolphe Pâquet.

1923

Mai: souffre d'une fracture double à la main droite. Elle déplore aussi « la maladie de tristesse » de son frère Charles, ruiné à la bourse, et qui, semble-t-il, souffre de dépression (*Cor.*, p. 405).

11 septembre: décès de son frère aîné, Élie Angers, notaire et célibataire, avec qui elle cohabita, sauf pour l'hiver 1918, dans la maison paternelle jusqu'en 1919, année où il fut atteint de paralysie.

Octobre: prend pension chez les Sœurs de Jésus-Marie au couvent Notre-Dame-des-Bois à Sillery, sa dernière demeure.

1924

20 mars: termine sa dernière œuvre, *La Sève immortelle*.

26 mai: hospitalisée à l'Hôtel-Dieu de Québec. Ablation d'une tumeur cancéreuse à un ovaire.

2 juin: fait son testament devant le notaire Joseph Sirois. Thomas Chapais est nommé exécuteur testamentaire. Elle lègue une partie de ses biens à M^{sr} Ovide Charlebois, vicaire apostolique de Keewatin, pour ses missions dans le Grand Nord.

6 juin: décès à l'Hôtel-Dieu.

9 juin: funérailles à La Malbaie et inhumation au cimetière paroissial.

1925

Publication, à titre posthume, de *La Sève immortelle*, avec une préface de Thomas Chapais.

1945

21 octobre: célébration, à La Malbaie, du centenaire de la naissance de Laure Conan. Un monument sera par la suite érigé à sa mémoire sur l'emplacement de sa maison.

- 1956 *Février*: exposition Laure Conan au Palais Montcalm, à Québec, sous les auspices de la Société nationale Samuel-de-Champlain. Y sont exposés ses œuvres ainsi que des tableaux, des meubles, des objets précieux lui ayant appartenu et qui ont été conservés grâce à la vigilance de Roland Gagné, de Pointe-au-Pic, fervent admirateur de la célèbre écrivaine. (Voir A. Tremblay, « Une exposition où se révèle la personnalité d'une grande romancière: Laure Conan », *Le Soleil*, 17 février 1956, p. 16.)
- 1975 Fondation du Musée régional Laure-Conan.
- 1983 22 avril: émission d'un timbre commémoratif « Laure Conan » par la Société canadienne des Postes pour souligner le centenaire d'*Angéline de Montbrun*. À cette occasion, une cérémonie a lieu le 18 juin au Musée Laure-Conan en présence d'André Ouellet, ministre des Postes, et de divers dignitaires.
- 1990 Fondation du Musée de Charlevoix, qui remplace le Musée Laure-Conan. Le Fonds Conan est désormais conservé dans ce musée.

ANGÉLINE DE MONTBRUN

À

Madame Th. Bentzon ^{1*}

EN SOUVENIR DU CANADA

* Les notes explicatives sont placées en appendice (p. 293 s.). Elles sont suivies des variantes (p. 311 s.).

Page laissée blanche

(Maurice Darville à sa sœur)

Chère Mina,

Je l'ai vue — j'ai vu ma Fleur des Champs³, la fraîche fleur de Valriant, — et, crois-moi, la plus belle rose que le soleil ait jamais fait rougir ne mériterait pas de lui être comparée. Oui, ma chère, je suis chez M. de Montbrun, et je t'avoue que ma main tremblait en sonnant à la porte.

— Monsieur et Mademoiselle sont sortis, mais ne tarderont pas à rentrer, me dit la domestique qui me reçut; et elle m'introduisit dans un petit salon très simple et très joli, où je trouvai M^{me} Lebrun, qui est ici depuis quelques jours.

J'aurais préféré n'y trouver personne. Pourtant je fis de mon mieux. Mais l'attente est une fièvre comme une autre.

J'avais chaud, j'avais froid, les oreilles me bourdonnaient affreusement, et je répondais au hasard à cette bonne M^{me} Lebrun qui me regardait avec l'air indulgent qu'elle prend toujours lorsqu'on lui dit des sottises.

Enfin, la porte s'ouvrit, et un nuage me passa sur les yeux : Angéline entra suivie de son père. Elle était en costume d'amazone, ce qui lui va mieux que je ne saurais dire. Et tous deux me reprochèrent de ne pas t'avoir emmenée, comme s'il y avait de ma faute.

Pourquoi t'es-tu obstinée à ne pas m'accompagner ? Tu m'aurais été si utile. J'ai besoin d'être encouragé.

Le souper s'est passé heureusement, c'est-à-dire j'ai été amèrement stupide; mais je n'ai rien renversé, et dans l'état de mes nerfs, c'est presque miraculeux.

30 M. de Montbrun, encore plus aimable et plus gracieux chez lui qu'ailleurs, m'inspire une crainte terrible, car je sais que mon sort est dans ses mains.

Jamais sa fille n'entretiendra un sentiment qui n'aura pas son entière approbation, ou plutôt elle ne saurait en éprouver. Elle vit en lui un peu comme les saints vivent en Dieu. Ah ! si notre
35 pauvre père vivait ! Lui saurait bien me faire agréer.

Après le thé, nous allâmes au jardin, dont je ne saurais rien dire ; je marchais à côté d'elle, et toutes les fleurs du paradis terrestre eussent été là, que je ne les aurais pas regardées. L'adorable
40 campagnarde ! elle n'a plus son éclatante blancheur de l'hiver dernier. Elle est hâlée, ma chère. *Hâlée* ! que dis-je ? n'est-ce pas une insulte à la plus belle peau et au plus beau teint du monde ? Je suis fou et je me méprise. Non, elle n'est pas hâlée,

Mais il semble qu'on l'ait dorée
45 Avec un rayon de soleil¹.

Elle portait une robe de mousseline blanche, et le vent du soir jouait dans ses beaux cheveux flottants. Ses yeux — as-tu jamais vu de ces beaux lacs perdus au fond des bois ? de ces beaux lacs qu'aucun souffle n'a ternis, et que Dieu semble avoir faits pour
50 refléter l'azur du ciel ?

De retour au salon, elle me montra le portrait de sa mère, piquante brunette à qui elle ne ressemble pas du tout, et celui de son père, à qui elle ressemble tant. Ce dernier m'a paru admirablement peint. Mais depuis les causeries artistiques de M. Napoléon
55 Bourassa², dans un portrait, je n'ose plus juger que la ressemblance. Celle-ci est merveilleuse.

— Je l'ai fait peindre pour toi, ma fille, dit M. de Montbrun ; et s'adressant à moi : N'est-ce pas qu'elle sera sans excuse si elle m'oublie jamais ?

60 Ma chère, je fis une réponse si horriblement enveloppée et maladroite, qu'Angéline éclata de rire, et bien qu'elle ait les dents si belles, je n'aime pas à la voir rire quand c'est à mes dépens.

Tu ne saurais croire combien je suis humilié de cet embarras de paroles qui m'est si ordinaire auprès d'elle, et si étranger ailleurs.

65

Elle me pria de chanter, et j'en fus ravi. Crois-moi, ma petite sœur, on ne parlait pas dans le paradis terrestre. Non, aux jours de l'innocence, de l'amour et du bonheur, l'homme ne parlait pas, *il chantait*.

Tu m'as dit bien des fois que je ne chante jamais si bien qu'en sa présence, et je le sens. Quand elle m'écoute, alors le feu sacré s'allume dans mon cœur, alors je sens que j'ai *une divinité en moi*⁶.

70

J'avais repris ma place depuis longtemps, et personne ne rompait le silence. Enfin M. de Montbrun me dit avec la grâce dont il a le secret : « *Je voudrais parler et j'écoute encore*⁷. »

75

Angéline paraissait émue, et ne songeait pas à le dissimuler, et, pour ne te rien cacher, en me retirant j'eus la mortification d'entendre M^{me} Lebrun dire à sa nièce : « Quel dommage qu'un homme qui chante si bien ne sache pas toujours ce qu'il dit ! »

J'ignore ce que M^{lle} de Montbrun répondit à ce charitable regret.

80

Chère Mina, je suis bien inquiet, bien troublé, bien malheureux. Que dire de M. de Montbrun ? Il est venu lui-même me conduire à ma chambre, et m'a laissé avec la plus cordiale poignée de main. J'aurais voulu le retenir, lui dire pourquoi je suis venu, mais j'ai pensé : « Puisque j'ai encore l'espérance, gardons-la. »

85

J'ai passé la nuit à la fenêtre, mais le temps ne m'a pas duré. Que la campagne est belle ! quelle tranquillité ! quelle paix profonde ! et quelle musique dans ces vagues rumeurs de la nuit !

On a ici des habitudes bien différentes des nôtres. Figure-toi, qu'avant cinq heures M. de Montbrun se promenait dans son jardin.

90

J'étais à le considérer, lorsque Angéline parut, belle comme le jour, radieuse comme le soleil levant. Elle avait à la main son chapeau de paille, et elle rejoignit son père, qui l'étreignit contre

95

son cœur. Il avait l'air de dire : « Qu'on vienne donc me prendre mon trésor ! »

Chère Mina, que ferai-je s'il me refuse ? Que puis-je contre lui ? Ah ! s'il ne s'agissait que de la mériter.

100 À bientôt, ma petite sœur, je m'en vais me jeter sur mon lit pour paraître avoir dormi.

Je t'embrasse.

Maurice.

(Mina Darville à son frère)

105 Je me demande pourquoi tu es si triste et si découragé. M. de Montbrun t'a reçu cordialement, que voulais-tu de plus ? Pensais-tu qu'il t'attendait avec le notaire et le contrat dressé, pour te dire : « Donnez-vous la peine de signer. »

110 Quant à Angéline, j'aimerais à la voir un peu moins sereine. Je vois d'ici ses beaux yeux limpides si semblables à ceux de son père. Il est clair que tu n'es encore pour elle que le frère de Mina.

J'ignore si, comme tu l'affirmes, le chant fut le langage du premier homme dans le paradis terrestre, mais je m'assure que ce devrait être le tien dans les circonstances présentes. Ta voix la ravit.

115 Je l'ai vue pleurer en t'écoutant chanter, ce que, du reste, elle ne cherchait pas à cacher, car c'est la personne la plus simple, la plus naturelle du monde, et, n'ayant jamais lu de romans, elle ne s'inquiète pas des larmes que la pénétrante douceur de ton chant lui fait verser.

120 Moi, en semblables cas, je ferais des réflexions ; j'aurais peur des larmes.

Mon cher Maurice, je vois que j'ai agi bien sagement en refusant de t'accompagner. Tu m'aurais donné trop d'ouvrage. J'aime mieux me reposer sur mes lauriers de l'hiver dernier.

125 D'ailleurs, je t'aurais mal servi ; je ne me sens plus l'esprit prompt et la parole facile comme il faut l'avoir pour aller à la rescousse d'un amoureux qui s'embrouille.

Mais, mon cher, pas d'idées noires. Angéline te croit distrait, et te soupçonne de sacrifier aux muses. Quant à M. de Montbrun, il a bien trop de sens pour tenir un pauvre amoureux responsable de ses discours.

130

Je t'approuve fort d'admirer Angéline, mais ce n'est pas une raison pour déprécier les autres. Vraiment, je serais bien à plaindre si je comptais sur toi pour découvrir ce que je vaux.

Heureusement, beaucoup me rendent justice, et les mauvaises langues assurent qu'un ministre anglican, que tu connais bien, finira par oublier ses ouailles pour moi.

135

Je ne veux pas te chicaner. Angéline est la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes. Mais qui sait ce que je serais devenue sous la direction de son père ...

140

Tu en as donc bien peur de ce terrible homme. J'avoue qu'il ne me semble pas fait pour inspirer l'épouvante. Mais je suis peut-être plus brave qu'un autre.

D'ailleurs, tu sais quel intérêt il nous porte. L'hiver dernier, à propos de..... n'importe, — suppose une extravagance quelconque, — il me prit à part, et après m'avoir appelée *sa pauvre orpheline*⁸, il me fit la plus sévère et la plus délicieuse des réprimandes. (Malvina B... et d'autres prophétesses de ma connaissance, annoncent que tu seras la gloire du barreau, mais tu ne parleras jamais comme lui dans l'intimité.)

145

150

Je le remerciai du meilleur de mon cœur, et il me dit avec cette expression qui le rend si charmant: — « Il y a du plaisir à vous gronder. Angéline aussi a un bon caractère, quand je la reprends, elle m'embrasse toujours. »

Et je le crus facilement. — Ce n'est pas moi qui voudrais douter de la parole du plus honnête homme de mon pays.

155

Oui, c'est bien vrai qu'il tient ton sort dans ses mains. Ah! dis-tu, s'il ne s'agissait que de la mériter! Es-tu sûr de n'avoir pas ajouté en toi-même:

Paraissez, Navarrais, Maures et Castellans⁹...

160

Quel dommage que le temps de la chevalerie soit passé ! Angéline aime les vaillants et les grands coups d'épée.

165 Pendant les quatre mois qu'elle a passés au couvent lors du voyage de son père, nous allions souvent nous asseoir sous les érables de la cour des Ursulines¹⁰ ; et là nous parlions des chevaliers. Elle aimait Beaumanoir, — celui qui but son sang dans le combat des Trente¹¹, — mais sa plus grande admiration était pour Duguesclin¹². Elle aimait à rappeler qu'avant de mourir, le bon connétable demanda son épée pour la baiser.

170 Vraiment, c'est dommage que nous soyons dans le dix-neuvième siècle : j'aurais attaché à tes armes les couleurs d'Angéline ; puis, au lieu d'aller te conduire au bateau, je t'aurais versé le coup de l'étrier, et je serais montée dans la tour solitaire, où un beau page m'apporterait les nouvelles de tes hauts faits.

175 Au lieu de cela, c'est le facteur qui m'apporte des lettres où tu extravagues, et c'est humiliant pour moi la *sagesse*¹³ de la famille. Tu sais que M. de Montbrun me demande souvent, comme Louis XIV à M^{me} de Maintenon : « Qu'en pense votre solidité¹⁴ ? » Toi, tu ne sais plus me rien dire d'agréable, et le métier de confidente d'un amoureux est le plus ingrat qui soit au monde.

180 Mille tendresses trop tendres à Angéline, et tout ce que tu voudras à son père. Dis-lui que je le soupçonne de songer à sa candidature, et un candidat, *c'est une vanité*¹⁵.

Je fais des vœux pour que tu continues à ne rien renverser à table. J'appréhendais des dégâts.

185 Ne tarde pas davantage à poser la grande question. Aie confiance. Il ne peut oublier de qui tu es fils, et bien sûr qu'il n'est pas sans penser à l'avenir de sa fille, qui n'a que lui au monde.

Mon cher, la maison est bien triste sans toi.

190 Je t'embrasse.

Mina.

P. S. — Le docteur L..., qui flaire quelque chose, est venu pour me faire parler ; mais je suis discrète. Je lui ai seulement avoué que tu m'écrivais avoir perdu le sommeil.

— Miséricorde, m'a-t-il dit, il faut lui envoyer des narco- 195
tiques, vous verrez qu'il s'oubliera jusqu'à donner une sérénade.

Et le docteur entonna de son plus beau fausset :

Tandis que dans les pleurs en priant, moi, je veille,
Et chante dans la nuit seul, loin d'elle, à genoux¹⁶...

Pardonne-moi d'avoir ri. Tu as peut-être la plus belle voix du 200
pays, mais prends garde, M. de Montbrun dirait :

Le vent qui vient à travers la montagne¹⁷...

Achève, et crois-moi, n'ouvre pas trop ta fenêtre aux vagues 205
rumeurs de la nuit : tu pourrais t'enrhumer, ce qui serait dom-
mage. Si absolument tu ne peux dormir, eh ! bien, fais des vers.
Nous en serons quittes pour les jeter au feu à ton retour.

M.

(Maurice Darville à sa sœur)

Chère Mina,

Tu feins d'être ennuyée de mes confidences, mais si je te prenais 210
au mot... comme tu déploierais tes séductions ! que de câlineries
pour m'amener à tout dire ! Pauvre fille de Ève !...

Mais ne crains rien. Je dédaigne les vengeance faciles.

D'ailleurs, mon cœur déborde. Mina, je vis sous le même toit 215
qu'elle, dans la délicieuse intimité de la famille ; et il y a dans cette
maison bénie un parfum qui me pénètre et m'enchanté.

Je me sens si différent de ce que j'ai coutume d'être. La moin-
dre chose suffit pour m'attendrir, me toucher jusqu'aux larmes.
Mina, je voudrais faire taire tous les bruits du monde autour de
ce nid de mousse, et y aimer en paix. 220

Qu'elle est belle ! Il y a en elle je ne sais quel charme souverain
qui enlève l'esprit. Quand elle est là, tout disparaît à mes yeux, et
je ne sais plus au juste s'il est nuit ou s'il est jour.

On dit l'homme profondément égoïste, profondément orgueil- 225
leux, quelle est donc cette puissance de l'amour qui me ferait me

prosterner devant elle ? qui me ferait donner tout mon sang pour rien — pour le seul plaisir de le lui donner ?

230 Tout cela est vrai. Ne raille pas, Mina, et dis-moi ce qu'il faut dire à son père. Tu le connais mieux que moi, et je crains tant de mal m'y prendre, de l'indisposer. Puis, il a dans l'esprit une pointe de moquerie dont tu t'accommodes fort bien, mais qui me gêne, moi qui ne suis pas railleur.

235 Tantôt, retiré dans ma chambre pour t'écrire, j'oubliais de commencer. Le *beau rêve si doux à rêver*¹⁸ m'absorbait complètement, et je fus bien surpris d'apercevoir M. de Montbrun, qui était entré sans que je m'en fusse aperçu, et debout devant moi, me regardait attentivement.

240 Il accueillit mes excuses avec cette grâce séduisante que tu admires si fort, et comme je balbutiais je ne sais quoi pour expliquer ma distraction, il croisa les bras, et me dit avec son sérieux railleur :

— C'est cela.

Sans haine et sans amour, tu vivais pour penser¹⁹.

245 Je restai moitié fâché, moitié confus. Aurait-il deviné ? Alors pourquoi se moquer de moi ? Est-ce ma faute, si ma pauvre âme s'égare dans un paradis de rêveries ?

Je t'embrasse.

Maurice.

(Mina Darville à son frère)

250 À quoi sert-il de chasser aux chimères, ou plutôt pourquoi n'en pas faire des réalités ? Va trouver M. de Montbrun, et — puisqu'il faut te suggérer les paroles, dis-lui : — « Je l'aime, ayez pitié de moi. »

255 Ce n'est pas plus difficile que cela. Mais maîtrise tes nerfs, et ne va pas t'évanouir à ses pieds. Il aime les tempéraments bien équilibrés.

Je le sais par cœur, et ce qu'il va se demander, ce n'est pas absolument si tu es amoureux au degré extatique, si tu auras de grands succès, mais si tu es de force à marcher, coûte que coûte, dans le sentier du devoir.

260

Compte qu'il tirera ton horoscope d'après ton passé. Il n'est pas de ceux qui jugent que tout ira droit parce que tout a été de travers.

Tu dis que je le connais mieux que toi. Ce doit être, car je l'ai beaucoup observé.

265

J'avoue que je le mettrais sans crainte à n'importe quelle épreuve, et pourtant, *c'est une chose terrible d'éprouver un homme*²⁰. Remarque que ce n'est pas une femme qui a dit cela. Les femmes, au lieu de médire de leurs oppresseurs, travaillent à leur découvrir quelques qualités, ce qui n'est pas toujours facile.

270

Quant à M. de Montbrun, on voit du premier coup d'œil qu'il est parfaitement séduisant, et c'est bien quelque chose, mais il a des idées à lui.

Ainsi je sais qu'à l'approche de son mariage, quelqu'un s'étant risqué à lui faire des représentations sur son choix peu avantageux selon le monde, il répondit, sans s'émouvoir du tout, que sa future avait les deux ailes dont parle l'Imitation : la simplicité et la pureté²¹ ; et que cela lui suffisait parfaitement.

275

On se souvient encore de cet étrange propos. Tu sais qu'il se lassa vite d'être militaire pour la montre, et se fit cultivateur. Il a prouvé qu'il n'entendait pas non plus l'être seulement de nom.

280

Angéline m'a raconté que le jour de ses noces, son père alla à son travail. Oui, mon cher, — c'est écrit dans quelques pages intimes que M^{me} de Montbrun a laissées — dans la matinée il s'en fut à ses champs.

285

C'était le temps des moissons, et M. de Montbrun était dans sa première ferveur d'agriculture. Pourtant, si tu veux réfléchir qu'il avait vingt-trois ans, et qu'il était riche et amoureux de sa femme, tu trouveras la chose surprenante.

290 Ce qui ne l'est guère moins, c'est la conduite de M^{me} de Montbrun.

Jamais elle n'avait entendu dire qu'un marié se fût conduit de la sorte ; mais après y avoir songé, elle se dit qu'il est permis de ne pas agir en tout comme les autres, que l'amour du travail, même
305 poussé à l'excès, est une garantie précieuse, et que s'il y avait quelqu'un plus obligé que d'autres de travailler, c'était bien son mari, robuste comme un chêne. Tout cela est écrit.

D'ailleurs, pensa-t-elle, « un travailleur n'a jamais de *migraines* ni de *diables bleus*²² ». (M^{me} de Montbrun avait un grand mépris
300 pour les malheureux atteints de l'une ou l'autre de ces infirmités, et probablement qu'elle eût trouvé fort à redire sur un gendre qui *s'égare dans un paradis de rêveries*²³.)

Quoi qu'il en soit, prenant son rôle de fermière au sérieux, elle alla à sa cuisine, où à défaut de brouet noir dont la recette
305 s'est perdue, elle fit une soupe pour son seigneur et maître, qu'elle n'était pas éloignée de prendre pour un Spartiate²⁴ ressuscité, et la soupe faite, elle trouva plaisant d'aller la lui porter.

Or, un des employés de son mari la vit venir, et comme il avait une belle voix, et l'esprit d'à propos, il entonna allègrement :

310 Tous les chemins devraient fleurir,
Devraient fleurir, devraient germer
Où belle épousée va passer²⁵.

M. de Montbrun entendit, et comme Cincinnatus²⁶, à la voix de l'envoyé de Rome, il laissa son travail. Son chapeau de paille
315 à la main, il marcha au-devant de sa femme, reçut la soupe sans sourciller, et remercia gravement sa ménagère qu'il conduisit à l'ombre. S'asseyant sur l'herbe, ils mangèrent la soupe ensemble, et M^{me} de Montbrun assurait qu'on ne fait pas deux fois dans sa vie un pareil repas.

320 Ceci se passait il y a dix-neuf ans, mais alors comme aujourd'hui, il y avait une foule d'âmes charitables toujours prêtes à s'occuper de leur prochain.

L'histoire des noces fit du bruit, on en fit cent railleries, ce qui amusa fort les auteurs du scandale.

Un peu plus tard, ils se réhabilitèrent, jusqu'à un certain point, en allant voir la chute Niagara²⁷.

Cette entrée en ménage plaît à Angéline, et cela devrait te faire songer. L'imitation servile n'est pas mon fait, mais nous aviserons. Tiens ! j'ai trouvé. Il y a au fond de ton armoire un in-folio qui, bien sûr, te donnerait l'air grave si tu en faisais des extraits le jour de tes noces.

Mon cher Maurice, crois-moi, ne tarde pas. Je tremble toujours que tu ne fasses quelque sortie auprès d'Angéline. Et la manière d'agir de M. de Montbrun prouve qu'il ne veut pas qu'on dise les doux riens à sa fille, ou la divine parole, si tu l'aimes mieux. Tu es le seul qu'il admette dans son intimité, et cette marque d'estime t'oblige. D'ailleurs, abuser de sa confiance, *ce serait plus qu'une faute, ce serait une maladresse*²⁸.

Avec toi de cœur.

Mina.

(Maurice Darville à sa sœur)

Tu as mille fois raison. Il faut risquer la terrible demande, mais je crois qu'il fait exprès pour me décontenancer.

Ce matin, décidé d'en finir, j'allai l'attendre dans son cabinet de travail, où il a l'habitude de se rendre de bonne heure. J'aime cette chambre où Angéline a passé tant d'heures de sa vie ; et si j'avais la table sur laquelle Cicéron²⁹ a écrit ses plus beaux plaidoyers, je la donnerais pour le petit pupitre où elle faisait ses devoirs.

L'autre soir, je lui demandais si, enfant, elle aimait l'étude. — Pas toujours, répondit-elle. Et regardant son père avec cette adorable coquetterie qu'elle n'a qu'avec lui. — Mais je le craignais tant !

Mina, je me demande comment j'arrive à me conduire à peu près sensément. Au fond, je n'en sais rien du tout.

355 Pour revenir à mon récit, sur le mur, en face de la table de travail de M. de Montbrun, il y a un petit portrait de sa femme, et un peu au-dessous, suspendue aussi par un ruban noir, une photographie de notre pauvre père en capot d'écolier. C'est surtout sa figure fatiguée et malade que je me rappelle, et pour moi ce jeune
360 et souriant visage ne lui ressemble guère.

J'étais à le considérer quand M. de Montbrun entra. Nous parlâmes du passé, de leur temps de collègue. Jamais je ne l'avais vu si cordial, si affectueux. Je crus le moment bien choisi, et lui dis assez maladroitement :

365 — Il me semble que vous devez regretter de ne pas avoir de fils.

Il me regarda. Si tu avais vu la fine malice dans ses beaux yeux !

— D'où vous vient ce souci, mon cher, répondit-il ? et, ensuite, avec un grand sérieux : « Est-ce que ma fille ne vous paraît pas
370 tout ce que je puis souhaiter ? »

Pour qui aime les railleurs, il était à peindre dans ce moment. Je fis appel à mon courage, et j'allais parler bien clairement, quand Angéline parut à la fenêtre où nous étions assis. Elle mit l'une de
375 ses belles mains sur les yeux de son père, et de l'autre me passa sous le nez une touffe de lilas tout humide de rosée.

— *Shocking*³⁰, dit M. de Montbrun. Vois comme Maurice rougit pour moi de tes manières de campagnarde.

— Mais, dit Angéline, avec le frais rire que tu connais, Monsieur Darville rougit peut-être pour son compte. Savez-vous ce
380 qu'éprouve un poète qu'on arrose des pleurs de la nuit ?

— Ma fille, reprit-il, on ne doit jamais parler légèrement de ceux qui font des vers.

Rien n'abat un homme ému comme une plaisanterie. Je me sentis éteint pour la journée. Mais je la regardais et c'est une
385 jouissance à laquelle mes yeux ne savent pas s'habituer.

Si tu l'avais vue, comme elle était dans la vive lumière ! Oui, c'est bien la fée de la jeunesse ! Oui, elle a tout l'éclat, toute la fraîcheur, tout le charme, tout le rayonnement du matin !

Non, il n'aura pas le cœur de me désespérer ! Cette situation n'est plus tenable, et puisque je ne sais pas parler, je vais écrire.

M. de Montbrun m'a longuement parlé de toi. Il trouve que tu as trop de liberté et pas assez de devoirs. Il m'a demandé combien tu comptais d'amoureux par le temps qui court, mais je n'ai pu dire au juste.

D'après lui, l'atmosphère d'adulation où tu vis ne t'est pas bonne. D'après lui encore, tu as l'humeur coquette, et il vaudrait mieux pour toi entrer dans le sérieux de la vie.

Je te répète tout bien exactement. On parle de ma voix en termes obligeants, mais je n'oserais jamais en dire autant en une fois. Réprimander les jeunes filles est un art difficile. Pour s'en tirer à son honneur, il faut avoir la taille de François I^{er} ³¹, et ce charme de manières que tu appelles du *montbrunage* ³².

Ma chère Mina, que je suis bien ici ! J'aime cette maison isolée et riante qui regarde la mer à travers ses beaux arbres, et sourit à son jardin par-dessus une rangée d'arbustes charmants.

Elle est blanche, ce qui ne se voit guère, car des plantes grim-pantes courent partout sur les murs, et sautent hardiment sur le toit. Angéline dit : « Le printemps est bien heureux de m'avoir. J'ai si bien fait, que tout est vert. » Aujourd'hui nous avons fait une très longue promenade. On voulait me faire admirer la baie de Gaspé ³³, me montrer l'endroit où Jacques Cartier ³⁴ prit possession du pays en y plantant la croix. Mais Angéline était là, et je ne sais plus regarder qu'elle. Mina, qu'elle est ravissante ! J'ai honte d'être si troublé : cette maison charmante semble faite pour abriter la paix. Que deviendrais-je, mon Dieu, s'il allait refuser ? Mais j'espère.

Je t'embrasse, ma petite sœur.

Maurice.

(Mina Darville à son frère)

Moi aussi j'espère. Mais écrire au lieu de parler, c'est lâcheté pure. Mon cher, tu es un poltron.

Si Angéline le savait ! elle qui aime tant le courage ! Oui, elle aime le courage — comme toutes les femmes d'ailleurs — et il y a longtemps que nous avons décidé que c'était une grande condescendance d'agréer les hommages de ceux qui n'ont jamais respiré l'odeur de la poudre et du sang. Pour moi, j'ai toujours regretté de n'être pas née dans les premiers temps de la colonie, alors que chaque Canadien était un héros.

N'en doute pas, c'était le beau temps des Canadiennes. Il est vrai qu'elles apprenaient parfois que leurs amis avaient été scalpés, mais n'importe, ceux d'alors valaient la peine d'être pleurés. Là-dessus, Angéline partage tous mes sentiments, et voudrait avoir vécu du temps de son cousin de Lévis* 35.

Tu devrais mettre la jalousie de côté, et lui parler souvent de ce vaillant. Elle aime le souvenir de ces jours où *la voix de Lévis retentissait sonore*³⁶, et elle s'indigne contre les Anglais qui n'ont pas rougi de lui refuser les honneurs de la guerre³⁷. Son père l'écoute d'un air charmé.

Mon cher, nous avons une belle chance de n'avoir pas vécu il y a quelque cent ans. Le vainqueur de Sainte-Foye³⁸ eût fait la conquête du père et de la fille, et notre machiavélisme aurait échoué. Quant au chevaleresque Lévis³⁹, personne ne m'en a rien dit, mais j'incline à croire qu'il chantait comme le beau Dunois : *Amour à la plus belle*⁴⁰.

Ainsi on voudrait me faire entrer dans le sérieux de la vie... Il me semble que *flirter* avec un *Right Reverend*⁴¹, c'est quelque chose d'assez grave.

Au fond, je ne suis pas plus frivole que n'importe quel vieux politique, et je suis à peu près aussi enthousiasmée de mes contemporains. Quant à avoir l'humeur coquette, c'est calomnie pure.

* Les Montbrun étaient une branche de la maison de Lévis.

M. de Montbrun me rendra raison de ses propos, et il pourrait bien venir me faire ses remarques lui-même. Suis-je donc si imposante ou si désagréable ?

Mon cher Maurice, tu ne saurais croire comme j'ai hâte d'entendre ta belle voix dans la maison.

Depuis que tu es amoureux, tu ne sais pas toujours ce que tu dis, mais ta voix a des sonorités si douces. Tu m'as gâté l'oreille, et tous ceux à qui je parle me paraissent enrhumés.

À propos, il paraît qu'un vaisseau français va venir prochainement à Québec. Dieu merci, je suis aussi royaliste que la plus auguste douairière du faubourg Saint-Germain⁴² ; mais cela n'empêche pas d'aimer le drapeau tricolore « car c'est encore l'étendard de la France⁴³ », et... je voudrais bien que les marins français vissent Angéline. Tenir la plus jolie fille du Canada cachée dans un village de Gaspé⁴⁴, c'est un crime. Bien éclipsée je serais, si elle se montrait ; mais n'importe, l'honneur national avant tout.

Je t'embrasse,

Mina.

(Maurice Darville à sa sœur)

Je ne tiens pas du tout à ce qu'Angéline voie les marins français. Je compte sur toi pour leur faire chanter : *Vive la Canadienne*⁴⁵ ! Sois-en sûre, nous sommes tous trop tendres pour la France qui ne songe guère aux Canadiens, *exilés dans leur propre patrie*⁴⁶, comme disait Crémazie.

Je ne veux pas que les marins français fassent la cour à M^{lle} de Montbrun, et lui racontent des combats et des tempêtes. Mais les ombres les plus illustres m'inquiètent assez peu. « De Lévis, de Montcalm, on *dira* les exploits⁴⁷ », tant qu'il lui plaira.

Ma chère, si je ne suis pas encore le plus heureux des hommes, du moins je suis loin d'être malheureux.

Mais il est convenu que je dirai tout. Donc, ma lettre écrite, je l'envoyai porter à M. de Montbrun, et j'allai au jardin attendre qu'il me fit appeler, ce qui tarda un peu. Faut-il te dire ce que
485 j'endurai... ?

Enfin, une manière de duègne, qui m'a l'air de tenir le milieu entre gouvernante et servante, vint me chercher de la part de son maître.

Malheureusement, sur le seuil de la porte, je rencontrai Angéline, qui me dit : — Venez voir mon cygne.
490

Et comme tu penses, je la suivis. Comment refuser ?

Tu sais peut-être qu'un ruisseau coule dans le jardin, très vaste et très beau. M. de Montbrun en a profité pour se donner le luxe d'un petit étang qui est bien ce qu'on peut voir de plus joli. Des
495 noyers magnifiques ombragent ces belles eaux, et les fleurs sauvages croissent partout sur les bords et dans la mousse épaisse qui s'étend tout autour de l'étang. C'est charmant, c'est délicieux, et le cygne pense de même car il affectionne cet endroit.

Angéline nu-tête, un gros morceau de pain à la main, marchait
500 devant moi. De temps en temps, elle se retournait pour m'adresser quelques mots badins. Mais arrivée à l'étang, elle m'oublia.

Son attention était partagée entre les oiseaux qui chantaient dans les arbres, et le cygne qui se berçait mollement sur les eaux. Mais le cygne finit par l'absorber. Elle lui jetait des miettes de
505 pain, en lui faisant mille agaceries dont il est impossible de dire le charme et la grâce ; et l'oiseau semblait prendre plaisir à se faire admirer. Il se mirait dans l'eau, y plongeait son beau cou, et longeaît fièrement les bords fleuris de ce lac en miniature où se reflétait le soleil couchant.

— Est-il beau ! est-il beau ! disait Angéline enthousiasmée.
510 Ah ! si Mina le voyait !...

Elle me tendit les dernières miettes de son pain, pour me les lui faire jeter. Les rayons brûlants du soleil glissant à travers le feuillage tombaient autour d'elle en gerbes de feu. Je fermai les

yeux. Je me sentais devenir fou. Elle, remarquant mon trouble, 515
me demanda naïvement :

— Mais, monsieur Darville, qu'avez-vous donc ?

Mina, toutes mes résolutions m'échappèrent. Je lui dis :

— Je vous aime ! Et involontairement je fléchis le genou devant 520
elle qui tient le bonheur et la vie, dans sa chaste main.

Je n'avais pas été maître de penser à ce que je faisais. En la voyant stupéfaite, interdite, la raison me revint, et je compris mon tort. Mais avant que j'eusse pu trouver une parole, elle avait disparu.

Pour moi, une joie ardente éclatait dans mon cœur, et je restais 525
là à me répéter : « Elle sait, elle sait que je l'aime. »

J'avais complètement oublié que son père m'attendait, et j'en fus bien mortifié quand on vint me le rappeler. Cette fois, je me rendis sans *encombre*. Il m'invita d'un geste à m'asseoir près de lui. 530

— Eh ! bien, me dit-il en roulant ma lettre entre ses doigts, voilà donc l'explication des sottises que vous nous contez depuis quelque temps.

Je ne répondis rien, et comme il restait silencieux, je pris sa main et lui dis que j'en perdrais la tête ou que j'en mourrais. 535

— Mettons que vous auriez une terrible migraine, me répondit-il.

Le plus difficile était fait. Je lui parlai sans contrainte en toute confiance. Je lui dis bien des choses, et il me semble que je ne parlai pas mal. Il avait l'air tout près d'être ému, et tu l'aurais trouvé parfaitement charmant ; mais je n'en pus tirer d'autres réponses que : « J'y songerai. » D'ailleurs, ajouta-t-il, rien ne presse. Vous êtes bien jeune. 540

Je lui dis :

— J'ai vingt et un ans. 545

— Angéline en a dix-huit, reprit-il, mais c'est une enfant, et je désire beaucoup qu'elle reste enfant aussi longtemps que possible.

Cela me rappela que j'avais abusé de son hospitalité et je me sentis rougir. Il s'en aperçut, et me dit très doucement :

550 — Si vous voyez dans mes paroles une leçon indirecte, vous vous trompez. Je crois à votre délicatesse.

Ces mots m'humilièrent plus que n'importe quels reproches. Ma foi, je n'y tins pas et malgré le risque terrible de baisser dans son estime, je lui fis l'aveu de ma belle conduite.

555 — A-t-elle ri ? me demanda-t-il.

La question me parut cruelle, et malgré tout je fus charmé de répondre qu'elle n'avait point ri. Sa figure se rembrunit beaucoup, et il me dit très froidement :

560 — Je regrette votre indiscretion plus que vous ne sauriez croire.

J'étais à peu près aussi mal à l'aise qu'on peut l'être. On sonna le dîner, ce qui lui rappela sans doute que je suis son hôte, car il redevint lui-même, et m'invita gracieusement à me rendre à table.

565 Nous y trouvâmes, avec les dames, un vieux prêtre, curé du voisinage, qui, pendant le repas, nous raconta fort gentiment les travaux d'un bouvreuil, en frais de se construire un nid dans un rosier de son jardin.

570 Évidemment ces aimables propos s'adressaient à M^{lle} de Montbrun, mais pour cette fois, elle ne parut guère plus intéressée que M^{me} W... aux histoires de son mari, quand elles durent plus de trois quarts d'heure. Ce que voyant, le bon prêtre s'informa poliment du cygne. Elle rougit divinement, et répondit je ne sais quoi que personne ne comprit.

575 M. l'abbé, tout perplexe, regardait M. de Montbrun avec un air qui semblait dire : « M'expliquerez-vous ceci ? »

Après le dîner, il désira voir Friby, — Friby, c'est un joli écu-reuil parfaitement apprivoisé, qui ouvre lui-même la porte de sa cage. M. le curé assure qu'un marguillier en charge n'ouvre pas
580 mieux la porte du banc d'œuvre.

Angéline, qui a coutume de s'amuser tant des gentillesse de l'écureuil, se contenta de lui jeter quelques noix d'une main distraite. Elle se tenait silencieuse à l'écart. Son père l'observait sans qu'il y parut, et me jetait de temps à autre un regard qui disait, si je ne me trompe : « Que le diable vous emporte avec vos extravagances. Comment avez-vous osé troubler cette enfant ? »

585

Mina, ma contrition avait disparu comme la neige au soleil ; du moins s'il m'en restait, ce n'était pas sensible. Tu le sais,

Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard⁴⁸...

590

Maintenant elle n'ose plus me regarder ; et te dire ce que j'éprouve en la voyant troublée et rougissante devant moi ! Oui, elle m'aimera ! Entends-tu, Mina ? Je te dis qu'elle m'aimera !

Ma petite sœur, je te chéris, mais je n'ai pas le temps de te l'écrire. Je m'en vais finir la soirée sur la mousse, à l'endroit où je lui ai dit : « Je vous aime. »

595

Maurice.

(Mina Darville à son frère)

Je te le disais bien que tu finirais par faire une folie. Mais au fond tu me parais plus à envier qu'à blâmer. Le premier moment passé, M. de Montbrun doit avoir compris que *la faim, l'occasion, l'herbe tendre*...⁴⁹ D'ailleurs Angéline t'a interrogé. Je ne puis penser sans rire à cette naïveté. J'ai hâte d'en pouvoir parler à M. de Montbrun pour lui dire : « Voyez l'inconvénient de ne jamais lire de romans, et de n'avoir pour amie intime qu'une personne aussi sage que moi ! »

600

605

Ainsi, Maurice, tu t'es mis à genoux. Il est vrai que c'était sur la mousse ; n'importe, je sais que ces belles choses ne m'arriveront jamais. On me glisse assez volontiers les doux propos mais je n'ai pas *le charme souverain qui enlève l'esprit*⁵⁰, et l'on ne songe pas du tout à se prosterner.

610

Cela n'empêche pas que je ne sois contente qu'Angéline ait appris à baisser les yeux — ces beaux yeux dont je n'ai jamais pu dire au juste la couleur — mais pardon, c'est à toi de les décrire.

615 Je t'avouerai que cette histoire de l'étang m'a donné une belle peur. De grâce, qu'allais-tu faire là? Je n'ai pas coutume de critiquer le soleil, mais en pareille circonstance, jeter des gerbes de feu autour d'Angéline, c'était bien imprudent. Au fait, peut-être en as-tu vu plus qu'il n'y en avait. N'importe, tu as bien fait de
620 fermer les yeux.

Tu dis qu'elle t'aimera. Je l'espère, mon cher, et peut-être t'aimerait-elle déjà si elle aimait moins son père. Cette ardente tendresse l'absorbe. Quant à M. de Montbrun, je l'ai toujours cru favorablement disposé. Si tu ne lui convenais pas ou à peu près, il
625 t'aurait tenu à distance comme il l'a fait pour tant d'autres.

Je t'approuve fort de lui avoir confessé ton équipée. D'abord la franchise est une belle chose, et ensuite Angéline, qui ne cache jamais rien à son père, n'aurait pas manqué de tout lui dire à la première occasion, ce qui n'eût rien valu.

630 Penses-en ce qu'il te plaira, mais si elle est émue, comme tu le crois, je voudrais savoir ce qu'il lui a dit. Cet homme-là a un tact, une délicatesse adorable. Il a du paysan, de l'artiste, surtout du militaire dans sa nature, mais il a aussi quelque chose de la finesse du diplomate et de la tendresse de la femme. Le tout fait
635 un ensemble assez rare. Quel ami tu auras là! et sa fille!...

Crois-moi, le jour que tu seras accepté, mets-toi à genoux pour remercier Dieu. Je connais beaucoup de jeunes filles, mais entre elles et Angéline il n'y a pas de comparaison possible. Ce qu'elle vaut, je le sais mieux que toi. Son éclatante beauté éblouit
640 trop tes pauvres yeux. Tu ne vois pas la beauté de son âme, et pourtant c'est celle-là qu'il faut aimer.

À propos, tu sauras que mon révérend admirateur a daigné écrire dans mon album. Ça finit ainsi:

Calm and holy,
Thou sittest by the fireside of the heart,
Feeding its flames⁵¹.

645

Mais il est inutile de chercher à t'ouvrir les yeux sur mes glorieuses destinées. Quel dommage que l'étang soit si loin, je l'engagerais à y aller méditer ses sermons, et ne va pas croire que j'irais jeter du pain au cygne. Non, mon cher, la belle nature le laisse froid, mais il a ou veut avoir le culte de l'antiquité, et j'irais laver mes robes dans l'étang, comme la belle Nausicaa⁵².

650

Faut-il te dire que je m'ennuie ? que tu me manques ? En y réfléchissant, je me suis convaincue que, malgré tes nerfs de vieille duchesse, tu as un caractère aimable. J'espère que le pèlerinage à l'étang s'est accompli heureusement.

655

Je t'attends ; puisque tu es heureux, arrive en chantant.
Il me tarde de t'embrasser.

Mina.

(Charles de Montbrun à Maurice Darville)

660

Je n'ai pas perdu mon temps depuis votre départ, et il n'y a pas une personne en état de rendre compte de vous que je n'aie fait parler.

Vous êtes à peu près ce que vous devriez être ; je l'ai constaté avec bonheur, et comme on ne peut guère exiger davantage de l'humaine nature, j'ai laissé ma fille parfaitement libre de vous accepter. Elle n'a pas refusé, mais elle déclare qu'elle ne consentira jamais à se séparer de moi. Faites vos réflexions, mon cher, et voyez si vous avez quelque objection à *m'épouser*.

665

Vous dites qu'en vous donnant ma fille, je gagnerai un fils et ne la perdrai pas. Je vous avoue que je pense un peu différemment, mais je serais bien égoïste si j'oubliais son avenir pour le bonheur de la garder toute à moi.

670

Vous en êtes amoureux, Maurice, ce qui ne veut pas dire que
675 vous puissiez comprendre ce qu'elle m'est, ce qu'elle m'a été
depuis le jour si triste, où revenant chez moi, après les funérailles
de ma femme, je pris dans mes bras ma pauvre petite orpheline,
qui demandait sa mère en pleurant. Vous le savez, je ne me suis
déchargé sur personne du soin de son éducation. Je croyais que
680 nul n'y mettrait autant de sollicitude, autant d'amour. Je voulais
qu'elle fût la fille de mon âme comme de mon sang, et qui pour-
rait dire jusqu'à quel point cette double parenté nous attache l'un
à l'autre ?

Vous ne l'ignorez pas, d'ordinaire on aime ses enfants plus
685 qu'on n'en est aimé. Mais d'Angéline à moi il y a parfait retour ;
et son attachement sans bornes, sa passionnée tendresse me ren-
drait le plus heureux des hommes, si je pensais moins souvent à
ce qu'elle souffrira en me voyant mourir.

J'ai à peine quarante-deux ans ; de ma vie, je n'ai été malade.
690 Pourtant cette pensée me tourmente. Il faut qu'elle ait d'autres
devoirs, d'autres affections, je le comprends. Maurice, prenez ma
place dans son cœur, et Dieu veuille que ma mort ne lui soit pas
l'inconsolable douleur.

Dans ce qui m'a été dit sur votre compte, une chose surtout
695 m'a fait plaisir : c'est l'unanime témoignage qu'on rend à votre
franchise.

Ceci me rappelle que l'an dernier, un de vos anciens maîtres me
disait, en parlant de vous : « Je crois que ce garçon-là ne mentirait
pas pour sauver sa vie. » À ce propos, il raconta certains traits
700 de votre temps d'écolier qui prouvent un respect admirable pour
la vérité. « Alors, dit quelqu'un, pourquoi veut-il être avocat ? »
Et il assura avoir fait un avocat de son pupille, parce qu'il avait
toujours été *un petit menteur*.

Glissons sur cette marque de vocation. Votre père était
705 l'homme le plus loyal, le plus vrai que j'aie connu, et je suis heu-
reux qu'il vous ait passé une qualité si noble et si belle. J'espère

que toujours vous serez, comme lui, un homme d'honneur dans la magnifique étendue du mot.

Mon cher Maurice, vous savez quel intérêt je vous ai toujours porté, surtout depuis que vous êtes orphelin. Naturellement, cet intérêt se double depuis que je vois en vous le futur mari de ma fille. Mais avant d'aller plus loin, j'attendrai de savoir si vous acceptez nos conditions.

710

C. de Montbrun.

(Maurice Darville à Charles de Montbrun)

715

Monsieur,

Je n'essaierai pas de vous remercier. Sans cesse, je relis votre lettre pour me convaincre de mon bonheur.

Mademoiselle votre fille peut-elle croire que je veuille la séparer de vous ? Non, mille fois non, je ne veux pas la faire souffrir. D'ailleurs, sans flatterie aucune, votre compagnie m'est délicieuse.

720

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne serais-je pas vraiment un fils pour vous ? Je l'avoue humblement, je me suis parfois surpris à être jaloux de vous ; je trouvais qu'elle vous aimait trop. Mais maintenant je ne demande qu'à m'associer à son culte ; il faudra bien que vous finissiez par nous confondre un peu dans votre cœur.

725

Vous dites, Monsieur, que mon père était l'homme le plus loyal, le plus franc que vous ayez connu. J'en suis heureux et j'en suis fier. Si j'ai le bonheur de lui ressembler en cela, c'est bien à lui que je le dois.

730

Je me rappelle parfaitement son mépris pour tout mensonge, et je puis vous affirmer que sa main tendrement sévère le punissait fort bien. « Celui qui se souille d'un mensonge, me disait-il alors, toutes les eaux de la terre ne le laveront jamais. »

735

Cette parole me frappait beaucoup, et faisait rêver mon jeune esprit, quand je m'arrêtais à regarder le Saint-Laurent.

740 Je vous en prie, prenez la direction de toute ma vie, et veuillez faire agréer à M^{lle} de Montbrun, avec mes hommages les plus respectueux, l'assurance de ma reconnaissance sans bornes.

Monsieur, je voudrais pouvoir vous dire mon bonheur et ma gratitude.

Maurice Darville.

745 (Charles de Montbrun à Maurice Darville)

Merci de m'accepter si volontiers. Vous ai-je dit que je ne consentirais pas au mariage d'Angéline avant qu'elle ait vingt ans accomplis ? mais je n'ai pas d'objections à ce qu'elle vous donne sa parole dès maintenant, et puisque nous en sommes là, je m'en
750 vais vous demander votre attention la plus sérieuse.

Et d'abord, Maurice, voulez-vous conserver les généreuses aspirations, les nobles élans, le chaste enthousiasme de vos vingt ans ? Voulez-vous aimer longtemps et être aimé toujours ? « Gardez votre cœur, gardez-le avec toutes sortes de soins, parce que de lui
755 procède la vie⁵³. » Faut-il vous dire que vous ne sauriez faire rien de plus grand ni de plus difficile ? « Montrez-moi, disait un saint évêque, montrez-moi un homme qui s'est conservé pur, et j'irai me prosterner devant lui⁵⁴. » Parole aussi touchante que noble !

Hé ! mon Dieu, la science, le génie, la gloire et tout ce que le
760 monde admire, qu'est-ce que cela, comparé à la splendeur d'un cœur pur ? D'ailleurs, il n'y a pas deux sources de bonheur. Aimer ou être heureux, c'est absolument la même chose ; mais il faut la pureté pour comprendre l'amour.

Ô mon fils, ne négligez rien pour garder dans sa beauté la
765 divine source de tout ce qu'il y a d'élévé et de tendre dans votre âme. Mais en cela l'homme ne peut pas grand chose par lui-même.

À genoux, Maurice, et demandez l'ardeur qui combat et la force qui triomphe. Ce n'est pas en vain, soyez-en sûr, que l'Écriture appelle la prière *le tout de l'homme*⁵⁵, et souvenez-vous que pour ne pas s'accorder ce qui est défendu, il faut savoir se refuser souvent et très souvent ce qui est permis.

770

Voilà le grand mot et le moins entendu peut-être de l'éducation que chacun se doit à soi-même. Dieu veuille que vous l'entendiez.

Je vous en conjure, sachez aussi être fort contre le respect humain. Et vous pouvez m'en croire, ce n'est pas très difficile. Dites-moi, si quelqu'un voulait vous faire rougir de votre nationalité, vous ririez de mépris, n'est-ce pas ?

775

Certes, j'admire et j'honore la fierté nationale, mais au-dessus je mets la fierté de la foi. Sachez-le bien, la foi est la plus grande des forces morales. Vivifiez-la donc par la pratique de tout ce qu'elle commande, et développez-la par l'étude sérieuse. J'ai connu des hommes qui disaient n'avoir pas besoin de religion, que l'honneur était leur dieu, mais il est avec l'honneur, celui-là, du moins, bien des compromis, et si vous n'aviez pas d'autre culte, très certainement, vous n'auriez pas ma fille.

780

785

Mon cher Maurice, il est aussi d'une souveraine importance que vous acceptiez, que vous accomplissiez dans toute son étendue la grande loi du travail, loi qui oblige surtout les jeunes, surtout les forts.

Et, à propos, ne donnez-vous pas trop de temps à la musique ? Non que je blâme la culture de votre beau talent, mais enfin, la musique ne doit être pour vous que le plus agréable des délassements, et si vous voulez goûter les fortes joies de l'étude, il faut vous y livrer.

790

Encore une observation. Je n'approuve pas que vous vous mêliez d'élections.

795

On m'a dit que vous avez quelques beaux discours sur la conscience... Je veux être bon prince, mais, je vous en avertis charitablement, s'il vous arrive encore d'aller, vous, étudiant de vingt

800 ans, éclairer les électeurs sur leurs droits et leurs devoirs, je mettrai Angéline et Mina à se moquer de vous.

D'ailleurs, pourquoi épouser si chaudement les intérêts d'un tel ou d'un autre ? Croyez-vous que l'amour de la patrie soit la passion de bien des hommes publics ?

805 Nous avons eu nos grandes luttes parlementaires. Mais c'est maintenant le temps des petites : l'esprit de parti a remplacé l'esprit national.

Non, le patriotisme, cette noble fleur, ne se trouve guère dans la politique, cette arène souillée. Je serais heureux de me tromper ;
810 mais à part quelques exceptions bien rares, je crois nos hommes d'État beaucoup plus occupés d'eux-mêmes que de la patrie.

Je les ai vus à l'œuvre, et ces ambitions misérables qui se heurtent, ces vils intérêts, ces étroits calculs, tout ce triste assemblage de petitesse, de faussetés, de vilénies, m'a fait monter au cœur un
815 immense dégoût, et dans ma douleur amère, j'ai dit : Ô mon pays, laisse-moi t'aimer, laisse-moi te servir en cultivant ton sol sacré !

Je ne veux pas dire que vous deviez faire comme moi. Et dans quelques années, si la vie publique vous attire invinciblement, entrez-y. Mais j'ai vu bien des fiertés, bien des délicatesses y
820 faire naufrage, et d'avance je vous dis : Que ce qui est grand reste grand, que ce qui est pur reste pur.

Cette lettre est grave, mais la circonstance l'est aussi. Je sais qu'un amoureux envisage le mariage sans effroi ; et pourtant, en vous mariant, vous contractez de grands et difficiles devoirs.

825 Il vous en coûtera, Maurice, pour ne pas donner à votre femme, ardemment aimée, la folle tendresse qui, en méconnaissant sa dignité et la vôtre, vous préparerait à tous deux d'infaillicbles regrets. Il vous en coûtera, soyez-en sûr, pour exercer votre autorité, sans la mettre jamais au service de votre égoïsme et de
830 vos caprices.

Le sacrifice est au fond de tout devoir bien rempli ; mais savoir se renoncer, n'est-ce pas la vraie grandeur ? Comme disait Lacordaire, dont vous aimez l'ardente parole : « Si vous voulez

connaître la valeur d'un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez⁵⁶. » 835

Mon cher Maurice, j'ai fini. Comme vous voyez, je vous ai parlé avec une liberté grande; mais je m'y crois doublement autorisé, car vous êtes le fils de mon meilleur ami, et ensuite, vous voulez être le mien. 840

Mes hommages à Mlle Darville. Puisqu'elle doit venir, pourquoi ne l'accompagneriez-vous pas? Vous en avez ma cordiale invitation, et les vacances sont proches.

À bientôt. Je m'en vais rejoindre ma fille qui m'attend. Ah! si je pouvais, en vous serrant sur mon cœur, vous donner l'amour que je voudrais que vous eussiez pour elle! 845

C. de Montbrun.

(Maurice Darville à Charles de Montbrun)

Monsieur,

Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous; mais je vous promets de la rendre heureuse, je vous promets que vous serez content de moi. 850

Il y a dans votre virile parole quelque chose qui m'atteint au dedans; vous savez vous emparer du côté généreux de la nature humaine, et encore une fois vous serez content de moi. Que vous avez bien fait de ne vous reposer sur personne du soin de former votre fille! Aucune autre éducation ne l'aurait faite celle qu'elle est. 855

Quant à votre invitation, je l'accepte avec transport, et pourtant, il me semble que vous me verrez arriver sans plaisir. Mais vous avez l'âme généreuse, et j'aurai toujours pour vous les sentiments du plus tendre fils. 860

Non, je n'aurais pas ce triste courage de mettre une main souillée dans la sienne!

Votre fils de cœur,

Maurice Darville. 865

(Maurice Darville à Angéline de Montbrun)

Mademoiselle,

870

Je vous remercie simplement. Ni le bonheur, ni l'amour ne se disent. Du cœur ému dans ses divines profondeurs, ce sont des larmes qui jaillissent. Dieu veuille qu'un jour vous connaissiez l'ineffable douceur de ces larmes.

Mademoiselle, puissiez-vous m'aimer un jour comme je vous aime.

Vôtre à jamais,

875

Maurice Darville.

(Angéline de Montbrun à Mina Darville)

Chère Mina,

880

Si vous saviez comme je vous désire, au lieu de prendre le bateau comme tout le monde, vous vous embarqueriez sur l'aile des vents. J'aurai tant de plaisir à vous *démonstrer*⁵⁷ !

Mon père dit qu'on ne réussit pas tous les jours à des opérations comme celle-là. Les hommes, vous le savez, se font des difficultés sur tout et n'entendent rien aux miracles.

885

Mais n'importe, je suis pleine de confiance. Je changerai la reine de la mode en fleur des prés, et cette grande métamorphose opérée, vous serez bien contente.

Tout sceptre pèse, j'en suis convaincue, et pourtant — voyez l'inconséquence humaine — je songe à reconquérir mon royaume, et veux vous prendre pour alliée.

890

Mina, ma maison, que vous croyez si paisible, est en proie aux factions.

Ma vieille Monique oublie que sa régence est finie, et ne veut pas lâcher les rênes du pouvoir, ce qui lui donne un trait de ressemblance avec bien des ministres.

Si vous ne venez à mon secours, je finirai comme les rois faillants. Je pourrais, il est vrai, protester au nom de l'ordre et du droit, mais je risque de m'y échauffer, et mon père dit qu'il ne faut pas crier, à moins que le feu ne prenne à la maison.

895

Je me suis décidée à vous attendre, et lorsqu'on oublie trop que c'est à moi de commander, je prends des airs dignes.

900

Chère Mina, je vous trouve bien heureuse de venir chez nous. Il me semble que c'est une assez belle chose de voir le maître de céans tous les jours.

Croyez-moi, quand vous l'aurez observé dans son intimité, vous aurez envie de faire comme la reine de Saba, qui proclamait bienheureux les serviteurs de Salomon⁵⁸.

905

M^{me} Swetchine a écrit quelque part que la bienveillance de certains cœurs est plus douce que l'affection de beaucoup d'autres; comme la lune de Naples est plus brillante que bien des soleils⁵⁹. Cette pensée me revient souvent lorsque je le vois au milieu de ses domestiques. Chère Mina, j'aimerais mieux être sa servante que la fille de l'homme le plus en vue du pays.

910

Votre frère assure qu'entre nous la ressemblance morale est encore plus grande que la ressemblance physique. C'est une honte de savoir si bien flatter, et vous devriez l'en faire rougir. Moi, quand j'essaie, il me dit: « Mais, puisque vous avez la plus étroite parenté du sang, pourquoi n'auriez-vous pas celle de l'âme? Ignorez-vous à quel point vous lui ressemblez? »

915

Cette question me fait toujours rire, car depuis que je suis au monde, j'entends dire que je lui ressemble, et toute petite je le faisais placer devant une glace, pour étudier avec lui cette ressemblance qui ne lui est pas moins douce qu'à moi. Délicieuse étude! que nous reprenons encore souvent.

920

Que j'ai hâte de vous voir ici où tout sourit, tout embaume et tout bruit! il me semble qu'il y a tant de plaisir à se sentir vivre et que le grand air est si bon! Je veux vous réformer complètement. Hélas! je crains beaucoup de rester toujours campagnarde

925

jusqu'au fond de l'âme. Ici tout est si calme, si frais, si pur, si beau ! Quel plaisir j'aurai à vous montrer mes bois, mon jardin
 930 et ma maison, mon nid de mousse où bientôt vous chanterez : *Home, sweet home*⁶⁰. Vous verrez si ma chambre est jolie.

« Elle est belle, elle est gentille,
 Toute bleue⁶¹. »

comme celle que M^{lle} Henriette Chauveau⁶² a chantée. Quand vous
 935 l'aurez vue, vous jugerez s'il m'est possible de ne pas l'aimer,

« Ainsi que fait l'alouette
 Et chaque gentil oiseau,
 Pour le petit nid d'herbette
 Qui fut hier son berceau⁶³. »

940 J'ai mis tous mes soins à préparer la vôtre, et j'espère qu'elle vous plaira. Le soleil y rit partout, ma frileuse. J'y vais vingt fois par jour, pour m'assurer qu'elle est charmante, et aussi parce que vous y viendrez bientôt. Jugez de ma conduite quand vous y serez.

L'attente a son charme. Je suis sans cesse à regarder la route
 945 par où vous viendrez, mais je n'y vois que le *soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie*⁶⁴.

Dites à M. Maurice que je lui recommande d'avoir bien soin de vous. La belle famille que nous ferons !

Chère sœur, je vous aime et vous attends.

950

Angéline.

(Mina Darville à Angéline de Montbrun)

Chère sœur,

Permettez-moi de commencer comme vous finissez. Hélas ! J'ai commis l'imprudence de laisser lire votre lettre à Maurice, et il y
 955 a perdu le peu de raison qui lui restait.

Ma chère, vous m'amusez beaucoup en me recommandant à ses soins. Si vous saviez dans quel oubli un amoureux tient toutes les choses de la terre !

J'en suis réduite à m'occuper de lui comme d'un enfant. Il paraît qu'en extase on n'a besoin de rien. Cependant je persiste à lui faire prendre un bouillon de temps à autre. Ma cousine, inquiète, voulait le faire soigner, mais il s'est défendu en chantant *sotto voce*⁶⁵ :

Ah ! gardez-vous de me guérir !

J'aime mon mal, j'en veux mourir⁶⁶.

Le docteur consulté a répondu : « Il a bu du haschisch. Laissez-le tranquille. » Ma cousine n'a pas demandé d'explications, mais je vois bien qu'elle n'est pas sûre d'avoir compris. Le langage figuré n'est pas son genre.

Je prie votre sagesse de ne pas s'alarmer. Maurice a une nature d'artiste, et il est dans toute l'effervescence de la jeunesse. Mais ça se calmera. Et quand ça ne se calmerait point ! La puissance de sentir n'est pas tout à fait ce qui effraie une femme.

D'ailleurs, il a une foi vive et le vrai sentiment de l'honneur. Vous êtes faits pour vous aimer, et vous serez heureux ensemble. Quand il pleurerait d'admiration devant la belle nature, ou même de tendresse pour vous, qu'est-ce que ça fait ?...

Laissons dire les positifs. J'ai vu de près le bonheur de raison et, entre nous, ça ressemble terriblement à une vie qui se soutient par des remèdes.

Je sais que le mot d'exaltation est vite prononcé par certaines gens. Angéline, êtes-vous comme moi ? Il existe sur la terre un affreux petit bon sens horriblement raide, exécrationnellement étroit, que je ne puis rencontrer sans éprouver l'envie de faire quelque grosse folie. Non que je haïsse le bon sens, ce serait un triste travers. De tous les hommes que je connais, votre père est le plus sensé, et je suis *suffisamment* charitable à son endroit. Le vrai bon sens n'exclut aucune grandeur. Régler et rapetisser sont deux choses bien différentes. Quelle est donc, je vous prie, cette prétendue sagesse qui n'admet que le terne et le tiède, et dont la main sèche et froide voudrait éteindre tout ce qui brille, tout ce qui brûle.

Ma belle fleur des champs, que vous êtes heureuse d'avoir pu
vu le monde ! Si c'était à refaire, je choiserais de ne le pas voir
du tout, pour garder mes candeurs et mes ignorances. Voilà où
995 j'en suis après deux ans de vie mondaine. Jugez de ce que dirait
M^{me} D... si elle voulait parler.

J'ai eu des succès. Veuillez croire que je le dis sans trop de
vanité. Vous savez qu'Eugénie de Guérin⁶⁷ n'a jamais été recher-
chée. Il y a là matière à réflexions pour Mina Darville et son cercle
1000 d'admirateurs. Pauvres hommes ! partout les mêmes.

Chère amie, M. de Montbrun me juge mal. Je ne demande qu'à
me *démonstaniser*⁶⁸. J'avais résolu d'arriver chez vous avec une
simple valise, comme il convient à une âme élevée qui voyage.

Mais on sait rarement ce qu'on veut et jamais ce qu'on
1005 voudra : j'ai fini par prendre tous mes chiffons. Vraiment, je n'y
comprends rien, et devant mes malles pleines et mes tiroirs vides,
je me surprends à rêver.

Ma belle, il faudra que vous m'aidiez à passer quelques-
unes de mes malles en contrebande. Je crains le sourire de M. de
1010 Montbrun. Au fond, quel mal y a-t-il à vouloir se bien mettre
pourvu qu'on ait du goût.

Si M^{lle} de Montbrun est indifférente à la parure, c'est qu'en
étudiant sa ressemblance, elle s'est aperçue qu'elle pouvait par-
faitement s'en passer. Moi, je ne puis pas me donner ce luxe.
1015 Voilà, et dites à M. votre père que je n'aurai pas été une semaine
à Valriant sans lui découvrir bien des défauts.

J'envisage sans effroi une petite causerie avec lui, quoiqu'il
ait parfois des mots durs. Ainsi, l'hiver dernier, dans une heure
d'épanchement, je lui avouai que j'étais bien malheureuse — que
1020 je n'avais pas le temps d'aimer quelqu'un qu'aussitôt j'en préférerais
un autre, — et au lieu de me plaindre, cet austère confesseur
m'appela *dangereuse coquette*.

N'importe, ma chère, je ne vous blâme pas de l'aimer, et
même, il m'arrive de dire que c'est une belle chose d'être obligée
1025 à ce devoir.

Si vous m'en croyez, nous réfléchirons avant de faire abdiquer M^{me} Monique. M. de Montbrun vous croit la perle des ménagères, mais,

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier⁶⁹.

Pourtant, je hais l'usurpation. Je suis légitimiste. Dites à M. de Montbrun que nous allons aviser ensemble à donner un roi à la France.

1030

Ma chère, je suis sûre que ma chambre me plaira. Seulement, je n'aime pas la nature riante. Il me faudrait une allée bordée de sapins, pour mes méditations. Quant à Maurice, je crois qu'il n'en a pas besoin, et sa pensée m'a l'air de s'en aller souvent *tout au bout d'un jardin, tout au bord d'un étang*⁷⁰.

1035

Ne rougissez pas, ma très belle. Je vous embrasse comme je vous aime.

(Mina Darville à Emma S.***)

1040

Il s'en va minuit, et je viens de fermer ma fenêtre, où je suis restée longtemps. J'aime la douceur sereine des belles nuits, et je vous plains, ma chère amie, de vouloir vous cloîtrer.

Pardon, vous n'aimez pas que j'aborde ce sujet. Il me semble pourtant que je n'en parle pas mal, mais...

1045

Avez-vous jamais descendu le Saguenay⁷¹?...

Franchement, la vie religieuse m'apparaît comme cette étonnante rivière, qui coule paisible et profonde, entre deux murailles de granit. C'est grand, mais triste. Ma chère, l'inflexible uniformité, l'austère détachement ne sont pas pour moi.

1050

Je me plais parfaitement à Valriant, charmant endroit, qui n'aurait rien de grandiose sans le fleuve qui s'y donne des airs d'océan. Faut-il vous dire que Maurice est heureux? Le secret n'en est plus un maintenant. Il est difficile, quoi qu'on fasse, de trouver beaucoup à redire à ce mariage; et vraiment c'est une

1055

belle chose que cet amour qui grandit ainsi au grand soleil, en toute paix et sécurité. Puis, autour d'eux, tout est si beau.

1060 Sans doute, rien n'est plus intérieur que le bonheur. Mais tout de même, quand Dieu créa Adam et Ève, il ne les mit pas dans un champ désolé. Maurice s'accommoderait parfaitement d'un cachot, mais sceptique, vous ne croyez plus à rien. Vous dites qu'il en est de l'amour comme des revenants: qu'on en parle sur la foi des autres. Que n'êtes-vous à Valriant. Il vous faudrait reconnaître que l'amour existe — qu'il y a des réalités plus belles
1065 que le rêve.

Angéline ressemble plus que jamais à son père. Elle a ce charme pénétrant, ce je ne sais quoi d'indéfinissable que je n'ai vu qu'à lui et que j'appelle du *montbrunage*⁷². Mais ce que j'aime surtout en elle, c'est sa sensibilité profonde, son admirable puis-
1070 sance d'aimer.

Vous savez comme j'incline à estimer les gens d'après ce qu'ils valent par là, et pourquoi pas? Mon poids, c'est mon amour, disait saint Augustin⁷³.

Si j'y connais quelque chose, la tendresse d'Angéline pour son père est sans bornes, mais elle l'aime sans phrase et ne l'embrasse que dans les coins.
1075

Nous menons tous ensemble la vie la plus saine, la plus agréable du monde. Il y a ici un parfum salubre qui finira par me pénétrer.

1080 Vraiment, je ne sais comment je pourrai reprendre la chaîne de mes mondanités. Vous rappelez-vous nos préparatifs pour le bal, alors que se bien mettre était la grande affaire, et que j'aurais tant souhaité avoir une fée pour marraine, comme Cendrillon⁷⁴? Sérieusement, il nous en aurait coûté moins de temps et d'argent
1085 pour tirer de misère quelques familles d'honnêtes gens. Je vous assure que je suis bien revenue des grands succès et des petits sentiments. Mais l'amour est une belle chose... Aimer c'est sortir

de soi-même. Je vous avoue que je ne puis plus me supporter.
Bonsoir.

Mina.

1090

P. S. — C'est la faute d'Angéline et de Maurice. On ne peut les voir ensemble sans extravaguer.

(La même à la même)

Vous rappelez-vous avec quelle sollicitude vous vieilliez sur le pied de boules-de-neige qui ornait la cour des Ursulines⁷⁵. Je ne sais pourquoi ce souvenir me revenait tout à l'heure pendant que je me promenais dans le jardin. Je voudrais bien vous y voir. D'ordinaire, j'aime peu les jardins : j'y trouve je ne sais quoi qui me porte à chanter :

1095

J'aime la marguerite
Qui fleurit dans les champs⁷⁶.

1100

Mais celui-ci a un air de paradis. Vraiment, j'y voudrais passer ma vie. Il y a là des réduits charmants, des berceaux de verdure pleins d'ombre, de fraîcheur, de parfums.

Jamais je n'ai vu tant de fleurs, fleurs au soleil, fleurs à l'ombre, fleurs partout. Et tout le charme du spontané, du naturel. Vous savez mon horreur pour l'aligné, le guindé, le symétrique.

1105

Ici rien de cela, mais le plus gracieux pêle-mêle de gazons, de parterres et de bosquets. Un ruisseau aimable y gazouille et folâtre, et, par-ci par-là, des sentiers discrets s'enfoncent sous la feuillée. Mes beaux sentiers verts et sombres ! L'herbe y est molle ; l'ombre épaisse ; les oiseaux y chantent, la vie s'y élance de partout.

1110

C'est une délicieuse promenade, qui aboutit à un étang, le plus frais, le plus joli du monde.

Nous allons souvent y commencer la soirée, mais, hélas ! les importuns se glissent partout. Il nous en vient parfois. Hier — je suis bien humiliée — nous eûmes à supporter un Québécois

1115

beaucoup plus riche qu'aimable, qui s'est aventuré jusqu'ici. Le jardin lui arracha plusieurs gros compliments, et arrivé à l'étang :
1120 « Comme c'est joli, dit-il. Le bel endroit pour faire la sieste après son dîner ! »

Maurice lui jeta un regard de mépris, et s'éloigna en fredonnant sa *marche hongroise*⁷⁷. J'expliquai à Angéline que son futur seigneur et maître est du *genus irritabile*⁷⁸, que la marche hongroise est un signe certain de colère ; et qu'en entendant ces notes
1125 belliqueuses, elle devra toujours se montrer. Cela nous amusa, mais elle dit que se fâcher, s'impatienter, c'est dépenser inutilement quelque chose de sa force.

Plus je la vois, plus je la trouve bien élevée ; elle m'appelle sa sœur, ce qui ravit Maurice. Pauvre Maurice. Sa voix est plus
1130 veloutée que jamais. Le doux parler ne nuit de rien⁷⁹.

La conversation d'Angéline ne ressemble pas à celle d'une femme du monde, mais elle est singulièrement agréable. Maurice dit qu'elle a le rayon, le parfum, la rosée. Le pauvre garçon est
1135 amoureux à faire envie et à faire pitié.

Angéline me fait mille questions charmantes sur son caractère, sur ses goûts, sur ses habitudes. Ses rêveries l'intéressent sans qu'elle sache trop pourquoi. Vous ne sauriez croire comme cette folle crainte qu'il a de mourir jésuite la divertit aussi bien que son
1140 horreur pour les demoiselles qui chantent : « Demande à la brise plaintive⁸⁰ », ou autres bêtises langoureuses.

M. de Montbrun me traite de la manière la plus aimable, avec cet air un peu protecteur qui lui va si bien. On l'accuse de ne pas
1145 *remplir tout son mérite*⁸¹. Mais comme je lui sais gré de n'avoir jamais été ministre ! Il fait bon de voir ce descendant d'une race illustre cultiver la terre de ses mains. Dieu veuille que cet exemple ne soit pas perdu.

Ce soir, nous parlions ensemble de l'avenir du Canada ; il était un peu triste et soucieux. Pour moi, je fis comme tout le monde :
1150 je tombai sur le gouvernement, qui fait si peu pour arrêter

l'émigration⁸², pour favoriser la colonisation⁸³. Mais ce beau zèle le laissa froid; et, jetant un regard un peu dédaigneux sur ma toilette, il me demanda si j'avais jamais pensé à me refuser quelque chose pour aider les pauvres colons.

Ma chère Emma, je ne pouvais pas dire: «je l'ai fait», mais je lui dis: «je le ferai». Il sourit, et ce sourire, le plus fin que j'aie vu, me choqua. J'eus envie de pleurer. Me croit-il incapable d'un sentiment élevé? Je lui prouverai que je ne suis pas si frivole qu'il le pense. Vous le savez, une simple parole suffit parfois pour réveiller les sentiments endormis. Ah! si vouloir était pouvoir!...

Tantôt appuyée sur ma fenêtre, je faisais des rêves comme le Père L... en ferait s'il avait le temps. Je donnais à tous l'élan patriotique. J'éteignais les lustres des bals, je supprimais l'extravagance des banquets, tout ce qui se dépense inutilement, je persuadais à chacun et à chacune de le donner pour la colonisation.

Puis je voyais les *déserts s'embellir de fécondité, les collines se revêtir d'allégresse, les germes se réjouir dans les entrailles de la terre*⁸⁴, et à côté de la lampe de l'humble église, la lampe du colon brillait. Ah! si chacun faisait ce qu'il peut! Un si grand nombre de Canadiens prendraient-ils la route de l'exil? Mais j'aime l'espérance. Nous sommes nés de la France et de l'Église. Confiance et bonsoir, chère amie.

Mina.

(La même à la même)

Décidément, mes rêves patriotiques vous sont suspects, et ce n'est pas sans malice que vous me conseillez de chercher la source de ce beau zèle. Ma chère, je n'ai pas l'esprit curieux. Chercher les sources, remonter aux principes, c'est l'affaire des explorateurs et des philosophes. Prétendez-vous me confondre avec ces gens-là?

D'ailleurs, il ne faut jamais admettre le plus, quand le moins suffit à une explication. Ici le patriotisme suffit.

1185 Vous rappelez-vous nos conversations de l'automne dernier, alors que vous commenciez à être un peu sage?... quels progrès vous avez faits ! J'aimerais reprendre ces causeries.

Angéline a toute mon amitié, toute ma confiance, mais elle m'est trop supérieure à certains égards. Aucune poussière n'a jamais touché cette radieuse fleur, et conséquemment je m'observe toujours un peu ; avec vous, je suis plus libre.

1190 Malgré vos aspirations religieuses, je ne puis oublier que nous avons été compagnes de chimères, de lectures, de frivolités. Parfois, je vous envie votre désenchantement si prompt, si complet. Mais ces désirs s'évanouissent vite. Je m'obstine à espérer qu'un jour ou l'autre le bonheur passera sur cette pauvre terre
1195 que Dieu a faite si belle.

De ma fenêtre j'ai une admirable vue du fleuve. Vraiment, c'est l'océan. Je ne me lasse pas de le regarder. J'aime la mer. Cette musique des flots jette un velours de mélancolie sur la tristesse de mes pensées, car, je vous l'avoue, j'ai des tristesses, et volontiers
1200 je dirais comme je ne sais plus quelle reine : « Fi de la vie⁸⁵ ! » Pourtant je n'ai aucun sujet positif de chagrin, mais vous le savez, on cesse de s'aimer si personne ne nous aime.

Eh bien ! je vois venir le jour où je me prendrai en horreur.

1205 Vous n'ignorez pas comme j'ai désiré la réalisation du rêve de Maurice. Sans doute je savais que je passerais au second rang. Mais est-ce le second rang que je tiens ? Y a-t-il comparaison possible entre son culte pour elle et son affection pour moi ?

Il est vrai, qu'en revanche Angéline m'aime plus qu'autrefois ; elle m'est la plus aimable, la plus tendre des sœurs ; mais naturellement je viens bien après son fiancé et son père.
1210

Quant à celui-ci, *the last but not the least*⁸⁶, qu'est-ce que cet aimable intérêt qu'il me porte ? Je l'admets, dans ce cœur viril le

moindre sentiment a de la force. Mais encore une fois, qu'est-ce que cela ? Si vous saviez comme il aime sa fille !

Pour moi, je ne suis nécessaire à personne. Ma chère Emma, j'éprouve ce qu'éprouverait un avare qui verrait les autres chargés d'or, et n'aurait que quelques pièces de monnaie.

Mina.

(La même à la même)

Vous dites, chère amie, que la seule chose triste, ce serait d'être aimée par-dessus tout. *Triste*, est-ce bien là le mot ? Disons redoutable, si vous le voulez, mais soyez tranquille, je suis bien à l'abri de ce côté. Sans doute, il est plus doux, plus divin de donner que de recevoir. Mais le désintéressement absolu, où le trouve-t-on ?

Je vous avoue que votre citation de Fénélon⁸⁷ ne m'a pas plu*. Ce roi de Chine m'est resté sur le cœur. Quoi ! c'est là que vous voulez arriver ? Il viendra un temps où il vous sera parfaitement égal que je vous donne une pensée, un souvenir !

Je me suis plainte à M. de Montbrun, qui m'a répondu, non sans malice peut-être, que vous en aviez pour longtemps avant d'en être à *l'amour pur* et à la *mort mystique*⁸⁸.

Je vois qu'il trouve charmant que les rivalités mondaines n'aient pas refroidi notre amitié d'enfance. Il dit que nous avons du bon. Sur le papier, cela n'a pas l'air très flatteur, mais ce diable d'homme a le secret de rendre le moindre compliment extrêmement acceptable.

Je vous avoue que je ne m'habitue pas au charme de sa conversation. Pourtant, son esprit s'endort souvent, sa pensée a besoin

*Si vous n'aviez pas d'amour-propre, vous ne désireriez pas plus voir vos amis attachés à vous que de les voir attachés au roi de Chine. Fénélon. *Lettres spirituelles*.

1240 du grand air, et jamais il ne cause si bien qu'à travers champs, mais n'importe. Même dans un salon bien clos, il garde toujours je ne sais quoi qui repose, rafraîchit, et fait qu'on l'écoute comme on marche sur la mousse, comme on écoute le ruisseau couler.

1245 Il ne lui manque qu'un peu de ce charme troublant qui nous faisait extravaguer devant le portrait de Chateaubriand⁸⁹. Je dis *faisait*. Au fond, cette belle tête peignée par le vent me plaît encore plus qu'on ne saurait dire. Mais décidément c'est trop René⁹⁰. Admirez ma sagesse. Je voudrais apprendre à comprendre, à pratiquer la vie, je voudrais oublier le beau ténébreux et ses immortelles tristesses. Pourtant, cet ennuyé est bien aimable.
1250 Convenez-en.

M. de Montbrun assure que vous allez retrouver votre gaieté derrière les grilles. Quoiqu'il vous ait peu vue, il ne vous a pas oubliée; vous lui plaisez, et comme on me fait plaisir en vous
1255 rendant justice, je ne lui ai pas laissé ignorer que vous le trouvez l'homme le plus séduisant que vous ayez vu.

La discrétion doit avoir des bornes; d'ailleurs avec lui c'est tout à fait sans inconvénients: il ne vous croira pas éprise de lui ni à la veille de l'être.

1260 Nous parlons quelquefois de votre vocation. Il vous approuve de prendre le chemin le plus court pour aller au ciel. Mais je reste faible contre la pensée de cette demi-séparation.

Je crains que l'austérité religieuse ne nuise à notre intimité. Il y a une foule de riens féminins qu'il faut dire; l'amitié sans
1265 confiance, c'est une fleur sans parfum. Puis, parfois, il faut si peu de chose pour changer l'amitié en indifférence. Il me semble, qu'à certains moments, le cœur est beaucoup comme ces mers du nord qu'une pierre lancée, que le moindre choc va glacer de toutes parts, une fois l'été fini. Prenons garde.

1270 Il est maintenant décidé que Maurice ira en France pour ses études. Comment pourra-t-il s'arracher d'ici? je n'en sais rien, ni lui non plus.

Mais il faudrait toujours finir par partir, et M. de Montbrun ne veut pas qu'Angéline se marie avant d'avoir vingt ans. Pour moi, je passerai probablement ici la plus grande partie de l'absence de mon frère. Il le désire, et ma belle petite sœur m'en presse très fort.

1275

Pauvres enfants ! la pensée du départ les assombrit beaucoup, ce qui me rassure. Chose étrange, le bonheur fait peur. Il me semblait toujours qu'il allait arriver quelque chose. C'est bien singulier, mais Angéline m'inspire souvent une pitié qui ne peut se dire. Je la trouve trop belle, trop charmante, trop heureuse, trop aimée.

1280

Vous comprenez qu'ici nous sommes bien loin de *l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts*⁹¹. Vraiment, j'ai beau regarder, je ne vois point le *grain noir*⁹², comme disent les marins. Le bonheur serait-il de ce monde ? Il est vrai que son père ne cherche pas du tout à lui épargner les petites contrariétés de chaque jour. Il l'assujettit fort bien à son devoir. Mais qu'est-ce que cela ? Rien qu'à la regarder, on voit qu'elle ne connaît pas le terne, ou, comme nous disons, le gris de la vie.

1285

1290

Mina.

(Mina Darville à Emma S***)

Je suis de la plus belle humeur du monde, et je veux vous dire pourquoi. D'abord, sachez que M^{me} H... est à Valriant. Oui, ma chère, elle ne peut supporter le séjour des campagnes à la mode (sic). Il lui faut le calme, le repos, etc., etc. C'est parfaitement touchant, mais j'incline à croire que cette veuve inconsolable ferait très volontiers « sa principale affaire des doux soins d'aimer et de plaire⁹³. »

1295

Toujours est-il qu'elle a fait comme celui qui alla à la montagne parce que la montagne ne venait pas à lui⁹⁴. Du reste, toujours brillante ; seulement le voisinage d'Angéline ne lui est pas

1300

avantageux. Elle a un peu l'air d'un dahlia à côté d'une rose qui s'entrouvre.

1305 Mais elle manœuvrait de son mieux. Il fallait voir avec quel enthousiasme elle parlait d'Angéline ! Avec quelle grâce modeste elle reprochait à M. de Montbrun de ressembler autant à la plus charmante des Canadiennes. C'était une étude piquante. Mais sous les grâces étudiées, j'ai cru voir une passion sincère. Ce qui
1310 est sûr, c'est qu'elle me hait cordialement. Je suis sa *bête noire*. Il est vrai qu'ostensiblement, on me fait la plus belle patte de velours possible, mais j'ai senti bien souvent les griffes.

Quels compliments perfides ! comme cette femme serait dangereuse si elle avait de la mesure ! et quelle pauvre personne
1315 elle voudrait faire de moi sous le beau prétexte de relever mes succès.

Oui, ma chère, je suis une grande criminelle, et j'ai déjà fait couler bien des larmes. On en connaît dont le cœur est en cendres. Je suis cause que de jeunes talents négligent l'étude et s'étiolent
1320 tristement. Aussi M. de Montbrun m'a dit : « Mademoiselle, je commence à croire que je rends un grand service à mon pays en vous gardant à Valriant à mes risques et périls. »

Cela nous fit rire. Madame H..., qui sait tant de choses, ne sait pas qu'en prouvant trop on ne prouve rien. Mais je suis bien
1325 vengée. Madame s'en ira *traînant l'aile et tirant le pied*⁹⁵.

Je ne parle pas au figuré. Elle s'est donné une entorse en glissant d'un rocher où elle s'était aventurée malgré mes sages remontrances. Heureusement qu'elle a eu plus de peur que de mal.

Mais si vous aviez vu son convoi ! M. de Montbrun et Maurice portaient le brancard, Angéline portait l'ombrelle de madame.
1330 Pour moi, j'étais comme l'autre officier de Malbrouck : celui qui ne portait rien⁹⁶.

Il faut croire que je n'ai pas un très bon cœur, car j'avais une folle envie de rire. Au fond, je ne me le reproche pas beaucoup.
1335 Comme dit le cocher de M. de Montbrun : « La grosse dame

n'avait pas d'affaire à se hisser sur les crans⁹⁷, elle avait beau à se promener dans le chemin du roi⁹⁸. »

Nous sommes allés en corps lui faire visite. M. de Montbrun n'avait pas l'air plus ému qu'il fallait, et moi, j'avais une figure qui ne valait rien. Depuis nous avons perdu M. W... C'est un étranger
1340
qui aime beaucoup la pêche, et croit fermement que tout ce qui est grand, noble, distingué, vient en droiture de l'Angleterre.

D'ailleurs très comme il faut. Depuis une quinzaine il nous honorait de ses assiduités.

Angéline soutient qu'elle l'a vu rire. Il est certain qu'il s'essayait parfois à badiner, et si vous saviez comme sa phrase est plombée ! « Mais, disait M. de Montbrun, le bon Dieu me fait la
1345
grâce de ne pas toujours l'entendre. » Ce qui ne l'a pas empêché de donner le signal des réjouissances aussitôt que sa seigneurie eut définitivement tourné les talons. Pourtant sa solennité nous amusait parfois.
1350

Bonsoir, ma chère.

Mina.

(Mina Darville à Emma S***)

Madame H... va mieux, ou plutôt elle n'a plus qu'à se tenir tranquille, et le repos, n'est-ce pas ce qu'elle voulait ? Pour le moment
1355
je m'en accommoderais parfaitement. Vous savez que je n'écris guère que sur le tard, et ce soir, je m'endors comme si j'avais écouté un discours sur le tarif ou causé avec M. W...

C'est bien dur de rester devant mon encrier quand mon lit est là si près. Que n'êtes-vous ici ? nous causerions en regardant
1360
les étoiles. Elles sont bien belles : je viens de les regarder pour me rafraîchir.

Quand j'étais enfant, le firmament m'intéressait beaucoup, et je voulais absolument qu'il y eût des trous dans le plancher du ciel
1365
par où on voyait la lumière de Dieu.

Malgré tout, il me reste encore quelque chose de cette attraction céleste, car au sortir des bals je pense toujours à regarder les étoiles. Je ne veux pas dire que ces belles soirées soient le plus efficace *sursum corda*⁹⁹. Pourtant je me rappelle qu'une nuit, comme je revenais d'un bal, la cloche des Ursulines¹⁰⁰ sonna le lever des religieuses. Jamais, non, jamais glas funèbre n'a pénétré si avant dans mon cœur. Oh, que cette cloche prêchait bien dans le silence profond de la nuit !

Rendue dans ma chambre, je jetai là mes fourrures, et restai longtemps devant mon miroir, comme j'étais — en grande parure — et je vous assure que mes pensées n'étaient pas à la vanité. Puis, quand je fus parvenue à m'endormir, je fis un rêve dont je n'ai jamais parlé, mais qui m'a laissé une impression ineffaçable.

Il me sembla que j'étais dans la petite cour intérieure des Ursulines, quand tout à coup la fenêtre d'une cellule s'ouvrit, et je vis paraître une religieuse. Je ne sais comment, mais du premier coup d'œil, sous le bandeau blanc et le voile noir, je reconnus cette brillante mondaine d'il y a deux cents ans, Madeleine de Repentigny¹⁰¹.

Elle me regardait avec une tendre pitié, et de la main m'indiquait la petite porte du monastère ; mais je ne pouvais avancer : une force terrible me retenait à la terre. Elle s'en aperçut, et appuya son front lumineux sur ses mains jointes, alors je sentis qu'on me détachait, mais quelle douleur j'éprouvais dans tout mon être !

Je m'éveillai, plus émue, plus impressionnée qu'il ne m'est possible de dire. Ordinairement, j'éloigne ce souvenir, mais ce jour-là je sentis dans toute sa force la vérité de cette parole de l'Imitation : La joie du soir fait trouver amer le réveil du lendemain¹⁰².

Bonsoir, ma chère amie.

Mina.

(Mina Darville à Emma S***)

Vous prenez mon rêve bien au sérieux. Il s'explique suffisamment par mes émotions de la nuit, par les pensées qui m'occupaient quand je m'endormis.

1400

Pourtant, il m'en est resté une sorte de tendresse pour cette aimable Madeleine de Repentigny. Il est vrai que j'avais toujours eu un faible pour cette belle mondaine. Son souvenir me revenait souvent quand j'allais à la chapelle des Saints¹⁰³.

1405

J'aimais cette petite lampe qui y brûle jour et nuit, en témoignage perpétuel de sa reconnaissance¹⁰⁴; j'avais même demandé qu'on m'en laissât le soin. Mais passons, et Dieu veuille me laisser toujours les saines jouissances de la vie.

Ici je m'éveille aux rayons du soleil qui dorent ma fenêtre, aux chants des oiseaux qui habitent le jardin, mais je ne me lève de bonne heure que de loin en loin.

1410

Pourtant, j'aime le matin tout frais, tout humide de rosée; mais *l'autre*, comme disait X. de Maistre, s'accommode si bien d'un bon lit¹⁰⁵.

1415

Je crains beaucoup de n'être jamais tout à fait comme la femme forte¹⁰⁶, ni comme Angéline, que Maurice appelle l'Étoile du matin¹⁰⁷. Il paraît qu'il est toujours le premier debout. Mais le beau mérite, quand on est amoureux, d'aller faire des bouquets dans le plus beau jardin du monde et d'attendre!

1420

Pauvre Maurice! Je suis joliment sûre que tous les oiseaux du ciel chanteraient autour de lui sans l'empêcher de distinguer le petit bruit qu'une certaine fenêtre fait en s'ouvrant. Mais je suis en frais de compromettre l'oreille de la famille.

Figurez-vous que moi, qui aime tant les oiseaux, je ne les reconnais pas toujours à la voix: cela choque Angéline. « Quoi, dit-elle, une musicienne, une Darville, prendre le chant d'une linotte pour le chant d'une fauvette! » Ce n'est pas elle qui commettra pareille erreur.

1425

1430 « Et pourtant, dit-elle, dans ma famille on n'a jamais su que croquer des notes. »

Cela ne l'empêche pas d'aimer la musique et de la sentir à la façon des anges. Elle dit que, selon saint François d'Assise¹⁰⁸, la musique sera l'un des plaisirs du ciel, et cette pensée me plaît
1435 beaucoup. Au fond, je crois que nous avons tous quelque crainte de nous ennuyer durant l'éternité.

C'est aujourd'hui la Saint-Louis¹⁰⁹. Nous ne l'avons pas oublié. Pauvre France ! Angéline dit, comme Eugénie de Guérin, qu'elle *filerait volontiers la corde pour pendre la République et les*
1440 *républicains*¹¹⁰. Pour ma part je n'y verrais pas grand mal, mais je demande grâce pour Victor Hugo, qui a chanté le *lis sorti du tombeau*¹¹¹. Angéline est plus royaliste que moi ; elle me trouve tiède, et Maurice n'ose dire qu'il est bonapartiste.

Laissons les gouvernements passés et futurs. Chère amie, la mer est une grande séductrice. Ici, qu'elle est belle et terrible !
1445 qu'elle est douce aussi. Alors, comme elle berce mollement les barges des pauvres pêcheurs. C'est un charme. Et cette magique phosphorescence des flots...

M. de Montbrun a une barge qui s'appelle *La Mouette*, et si
1450 jolie, si gracieuse !

Angéline raffole des promenades sur l'eau.

Vous pensez si Maurice souffrait de n'y point jouer un rôle actif. Il s'est mis aussitôt à l'école des pêcheurs et maintenant il manœuvre *La Mouette*, comme s'il n'avait jamais fait autre chose
1455 de sa vie. Angéline, qui se mêle de mettre la voile au vent, dit que Maurice fait des nœuds d'amiral.

C'a été un grand triomphe pour lui la première fois qu'il a pris la conduite à bord. Quand il n'y a pas de brise, il rame, ce qui lui permet de faire admirer sa force. Elle n'égale pas encore
1460 celle de M. de Montbrun, mais elle n'est pas du tout à mépriser. Et quand tous les deux se mettent à ramer, *La Mouette* semble voler sur les flots.

Vous pensez si Maurice chante volontiers, et sur cette mer rayonnante, sous ce vaste ciel, sa voix incomparable a un charme bien profond. Des étincelles de feu courent dans l'écume du sillage, et le long du rivage. Pour Angéline et Maurice, ces promenades doivent avoir une beauté de rêve. Ceux-là peuvent dire comme Albert de la Ferronnays : « Ce serait un blasphème de penser que Dieu ne nous a pas créés pour le bonheur¹¹². » 1465

Bonsoir, chère amie.

1470

Mina.

(Mina Darville à Emma S****)

Nous avons fini nos foins, et je dirais volontiers que je n'y ai pas nui, mais Angéline trouve que je m'en fais bien accroire, — que je fais sonner bien haut mes coups de râdeaux. 1475

Je voudrais que vous eussiez vu Angéline dans son costume de faneuse. Sans comparaison, je n'étais pas mal non plus, et sans mentir nous avons été bien reçues.

M. de Montbrun se déclara charmé. Il nous comparait aux glaneuses de la Bible¹¹³, à toutes les belles travailleuses de l'antiquité. Même il m'a dit quelques vers latins, où je crois qu'il était question des divinités champêtres. Je suis bien satisfaite. Mina Darville mêlée avec les divinités ! Il ne manquait plus que ça aux humiliations de l'Olympe¹¹⁴ ! 1480

À propos, vous saurez que le maître de céans ne va pas à ses champs sans se ganter soigneusement. Au fond, je ne vois pas qu'il y ait de quoi lui jeter la pierre, mais tout de même, je lui ai dit : « Vraiment, vous m'étonnez ; j'avais toujours cru que l'homme — cet être supérieur — ne s'occupait que de la beauté de son âme. Serait-ce par orgueil de race que vous prenez si grand soin de vos belles mains d'aristocrate ? » 1485 1490

Je lui soutiens qu'il finira par passer pour un désœuvré, pour un *bourgeois*. Ma chère amie, — vous me croirez si vous le pouvez — cet homme-là gagne à être vu de près.

1495 Sa tranquillité sereine attire, fait rêver comme le calme des eaux profondes. C'est une nature vraiment forte, et je ne puis le regarder attentivement sans lui mettre sur les lèvres le magnifique : *Je suis maître de moi*, d'Auguste à Cinna¹¹⁵.

1500 Voilà ce qu'on gagne à lire les classiques ! et croyez-moi, ce serait une belle chose de troubler ce beau calme, de voir l'humiliation de ce superbe. Mais folie d'y songer. Il ne voit que sa fille.

Vraiment, je ne crois pas qu'il ait une pensée où elle n'entre pour quelque chose. Qu'il est donc aimable avec elle ! qu'a-t-elle fait, dites-moi, pour mériter d'être si parfaitement aimée !

1505 L'autre soir, Maurice le pria de nous lire *La fille du Tintoret*¹¹⁶, ce qu'il fit, et vous savez comme l'expression d'un sentiment puissant nous grise, nous autres, pauvres femmes. Cet accent si vrai, si passionné me poursuit partout. Morte¹¹⁷ !... ô mon amie, comme il dit cela !

1510 Faut-il s'étonner si Angéline n'y put tenir ? si l'instant d'après elle pleurait dans ses bras, oublieuse de notre présence et de tout ? Ah ! lui aussi peut dire que dans sa *fille Dieu l'a couronné*¹¹⁸.

Et moi, je comprends que Dieu nous demande tout notre cœur, car je hais terriblement les fractions.

1515 Mina.

(Mina Darville à Emma S***)

Ma chère Emma, je m'en vais vous conter une petite chose qui m'a laissé un aimable souvenir.

1520 Ces jours derniers, un jeune cultivateur des environs vint demander un bouquet à M^{lle} de Montbrun pour sa fiancée. Il devait se marier le lendemain. Aussi nous fîmes de notre mieux, et le bouquet se trouva digne d'une reine.

Le brave garçon le regardait avec ravissement et n'osait presque y toucher. Son amour est célèbre par ici, et comme les femmes s'intéressent toujours un peu à ces choses-là, nous le fîmes causer.

1525

Ah, ma chère, celui-là n'est pas un blasé, ni un rêveur non plus, je dois le dire, — car il est le plus rude travailleur de l'endroit, — aussi sous sa naïve parole on sent le plein, comme sous la parole de bien d'autres on sent le creux, le vide.

1530

Angéline l'écoutait avec une curiosité émue et sincère; moi je le faisais parler, et finalement, nous restâmes charmées.

Angéline décida qu'il fallait faire une petite surprise à ces amoureux, et le jour des noces, nous fûmes leur porter un joli petit réveillon.

1535

Les mariés n'étaient pas encore arrivés. Je vous avoue que leur maisonnette proprette et close m'intéressa.

Nous avons tout examiné: les moissons qui mûrissent, les arbres fruitiers encore petits, le jardinet qui fleurira. Tout près de la porte, deux vieux peupliers ombragent une source charmante.

1540

Angéline dit que les belles sources et les vieux arbres portent bonheur aux maisons. Celle-ci n'a, à bien dire, que les quatre pans, mais on y sentait ce qui remplace tout. La nappe fut bientôt mise, et le réveillon sorti du panier.

C'était plaisir de voir Angéline s'occuper de ces soins de ménage, dans cette pauvre maison. Elle regardait partout, avec ces beaux yeux grands ouverts que vous connaissez, et me fit remarquer le bois et l'écorce soigneusement disposés dans l'âtre, n'attendant qu'une étincelle pour prendre feu. Je vous avoue que ce petit détail me fit rêver.

1545

1550

Nous sommes revenues en philosophant. Angéline voulait savoir pourquoi dans le monde on attache du mépris à une vie pauvre, simple et frugale. Si vous l'entendiez parler des anciens Romains!

1555 Quant à moi, j'aime ces grands noms sur les lèvres roses ; je vois toujours avec respect la pauvre maison d'un colon et pourtant... Aurais-je donc moi, de cette vieille dévotion que vous appelez le culte du veau d'or¹¹⁹ ? Je ne le crois pas, mais certains côtés du faste m'éblouissent toujours un peu.

1560 Pour se soustraire tout à fait à l'esprit du monde, il faut une âme très forte et très noble. Or, les âmes fortes sont rares, et les âmes nobles aussi.

Je vous embrasse.

Mina.

1565 (Mina Darville à Emma S***)

Vous avez raison. Les mignardises de la vie confortable aident beaucoup à former les caractères faibles et ternes, — les types bourgeois, comme dirait M. de Montbrun. Pauvres bourgeois ! J'en aurais long à dire sur le convenu, le flasque, le cotonneux.

1570 M. de Montbrun dit qu'il y a un certain bien-être tout matériel qui lui donne toujours l'envie de vivre au pain et à l'eau. Croyez-moi, ce ne serait pas une raison pour refuser de dîner avec lui.

Ma chère, je tourne visiblement à l'austérité, et je finirai par dire comme Salomon : « Mon Dieu, donnez-moi seulement ce qui est nécessaire pour vivre¹²⁰. »

1575 En attendant, il pleut à verse. Jamais je n'ai vu tomber tant d'eau. Qui donc a dit que la campagne, par la pluie, ressemble à une belle femme qui pleure ?

Je ne vois pas du tout cela, mais si c'est vrai, je conseille aux belles femmes de ne pas pleurer. La pluie m'ennuie parfaitement.

1580 Mais un bon feu console de bien des choses, et je ne pense pas du tout à m'aller noyer. Rien ne me dispose à causer comme une belle flambée, dans une vaste cheminée.

On partage assez mon goût et l'on ne paraît pas du tout s'ennuyer. Tout de même on trouve que j'aime terriblement les *grandes flammes*.

1585

Nous lisons souvent, et c'est moi qui choisis les lectures. Vous le savez, j'ai un trait de ressemblance avec la mère de M^{me} de Grignan¹²¹ : je raffole des grands coups d'épée¹²². Mais je crois qu'on commence à en être un peu fatigué.

1590

« Si Peau-d'Âne m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême¹²³, »

m'a soufflé l'autre soir le plus aimable des hôtes.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois. Tous les contes favoris de notre enfance y passèrent, et cette folle soirée fut la plus agréable du monde.

1595

M. de Montbrun prétend que les succès de Cendrillon¹²⁴ ont dû me faire rêver de bonne heure ; mais Maurice est là pour dire que j'ai toujours préféré les contes, où il y a des ogres et de petites lumières.

1600

Ce soir, Maurice nous a lu le *Vol de l'Âme*¹²⁵. Je me rappelle vous avoir entendu dire que vous ne sauriez voir un beau matin d'automne, sans penser un peu à cette aimable Claire, à ce noble Fabien¹²⁶.

Angéline ne s'explique guère ces amoureux-là. Tout à l'heure je la regardais avec Maurice, et je pensais à bien des choses qui m'occupent peu d'ordinaire.

1605

Malgré tout, à certains moments on sent que le sacrifice vaut mieux que toutes les joies. Et d'ailleurs autour de nous tant de choses nous prêchent.

1610

Il y a déjà des feuilles sèches dans ce délicieux jardin de Valriant. Dites-moi, vous figurez-vous une feuille morte dans le paradis terrestre ?...

Bonsoir, chère amie.

Mina.

1615

(Emma S.*** à Mina Darville)

Ma chère Mina,

Non, sans doute, il n'y aurait jamais eu de feuilles sèches dans le paradis terrestre. Cela eût trop juré avec l'immortelle beauté, avec l'éternelle jeunesse. Je vous avoue que je me serais fort accommodée de ces choses-là.

Je regrette beaucoup ce beau paradis, ce jardin de volupté où l'on n'aurait jamais vu de boue ; la boue vient en droiture du péché. Mais toujours, chère amie, le vrai ciel nous reste.

Puisqu'il dépend de nous d'y aller, pourquoi seriez-vous triste ? Je vous en prie, éloignez la mélancolie. Cette friande vit de ce qu'il y a de plus exquis dans l'âme, et nous laisse toujours un peu faibles. Je l'entends de la mélancolie poétique et séduisante, non de la tristesse grave et chrétienne. Celle-ci, je vous la souhaite, car elle se change toujours en joie, et d'ailleurs, qui peut s'en défendre toujours, de cette divine tristesse ?

Ma chère Mina, voici mon dernier automne dans le monde, et vous ne sauriez croire quel charme touchant cette pensée répand sur tout ce que je vois. C'est comme si j'allais mourir.

Jamais la nature ne m'a paru si belle. Je me promène beaucoup seule, avec mes pensées, et je ne sais quelle sérénité douce, qui ne me quitte plus. Déjà on sent l'automne. Mais dans notre état présent, je crois qu'il vaut mieux marcher sur les feuilles sèches que sur l'herbe fraîche.

En attendant qu'il en neige, j'ai ici un endroit qui fait mes délices. C'est tout simplement un enfoncement au bord de la mer ; mais d'énormes rochers le surplombent et semblent toujours prêts à s'écrouler, ce qui m'inspire une crainte folle mêlée de charme.

Malgré la distance et le sentier âpre, caillouteux, j'y vais souvent. J'aime cette solitude parfaite et sauvage, où l'on n'entend que le cri des goélands et le bruit de la mer. Là, pas un arbuste, pas une plante : seulement quelques mousses entre les fentes des rochers, et, par-ci par là, quelques plumes.

Il me semble que cet endroit vous plairait parfaitement, surtout quand le soleil laisse tomber sur les vagues ces belles traînées de feu que vous aimez tant. 1650

Ce soir, les plus beaux nuages que j'aie vus s'y miraient dans l'eau. Cela faisait à la mer un fond chatoyant, merveilleux, et j'ai pensé à bien des choses.

Je n'ai pas oublié comme la vie apparaît alors que... mais passons. 1655

Chère Mina, quoi qu'il nous en semble à certains moments, c'est le froid, c'est l'aride, c'est le terne qui fait le fond de la mer, et ce n'est pas l'amour qui fait le fond de la vie.

Voilà qui est très sage, mais je suppose que la sagesse de la femme est, comme celle de l'homme, *toujours courte par quelque endroit*¹²⁷. 1660

Cette grande clarté du désabusement ne vous atteint pas, ne va pas jusqu'à Valriant.

Je pense souvent à vos aimables *promis*¹²⁸ (passez-moi une expression bretonne), et j'espère que vous verrez *l'humiliation du superbe*¹²⁹. 1665

Sans flatterie, je m'étonne qu'il tienne si longtemps. Chère Mina, vous m'avez donné bien des soucis. Vous voulez vous marier, et, sous des dehors un peu frivoles, vous cachez tout ce qu'il faut pour n'aimer jamais qu'un homme qui ait du caractère, de la dignité, de la délicatesse, et, — j'en demande pardon à ces messieurs — tout cela me semble bien rare. 1670

Mais lui a la virilité chrétienne et le charme, ce qui ne gâte rien.

Courage, ma chère. On vous trouve bien un peu frivole, mais on finira par s'avancer, et cette fois-là, j'espère que vous mettrez vos coquetteries de côté, pour dire tout franchement comme la Belle au Bois dormant : « Certes, mon prince, vous vous êtes bien fait attendre »¹³⁰. » 1675

Emma. 1680

(Mina Darville à Emma S***)

Je vous promets de dire exactement comme la Belle au Bois dormant.

1685

En attendant, je suis aussi agréable que possible avec lui; mais la jolie petite madame S... n'avait pas tort lorsqu'elle affirmait qu'il porte une armure enchantée. Du moins tous les traits nous reviennent comme dans les légendes, et lui n'a pas l'air de s'en porter plus mal.

1690

Toute modestie à part, je n'y comprends rien, d'autant plus que je suis sûre de lui plaire. Maintenant, je ne rencontre guère son regard sans y voir luire une flamme, un éclair, et, d'après moi, cela voudrait dire quelque chose.

1695

Cette nature ardente et contenue est bien agréable à étudier. Mais qu'est-ce qui le retient? Ce ne peut être la différence d'âge: il y a de bons miroirs ici.

Je suppose qu'on s'en veut de cette faiblesse involontaire. Puis, on ne me trouve pas une âme de premier ordre, peut-être aussi croit-on que je ne saurais m'accommoder d'une vie sérieuse, retirée.

1700

Le fait est que je me soucie des plaisirs du monde comme des modes de l'an passé. Pour un rien, je lui proposerais d'aller vivre sur les côtes du Labrador¹³¹. Nous nous promènerions sur la mousse blanche à travers les brouillards, comme les héros d'Ossian¹³².

1705

Ah! ma chère, j'ai bien des tentations journalières, et je me surprends à faire des oraisons jaculatoires, du genre de celles de Maurice, quand il s'interrompait à tout instant pour dire: « Qu'elle est belle! Seigneur, je veux qu'elle m'aime! »

1710

Pauvre Maurice! Voilà son départ bien proche. Je m'en vais retourner avec lui à Québec, où je compte vous retrouver, et ne pas vous laisser plus que votre ombre jusqu'à votre entrée au couvent.

Quand je pense qu'ensuite vous ne viendrez plus jamais chez nous, dans ma chambre où nous étions si bien. Il me semble que le noviciat vous paraîtra sombre, malgré ce beau tableau de saint Louis de Gonzague¹³³ que je vois d'ici. Ce visage céleste penché sur le crucifix m'a laissé une de ces impressions que rien n'efface. 1715

Parfois, je pense que ceux-là sont heureux qui sont vraiment à Dieu ; ils ne craignent ni de vieillir ni de mourir.

Autour de nous, les feuilles jaunissent à vue d'œil. Vous savez que je ne puis voir une feuille fanée sans penser à mille choses tristes. Je l'avoue, ces pauvres feuilles ont déjà bien fait parler d'elles. Mais n'importe, j'aimerai toujours la vieille feuille d'Arnauld qui dit si bien : « je vais où va toute chose¹³⁴. » 1720

Ce sont les premiers vers que j'aie sus, et c'est mon père mourant qui me les a appris. Voilà pourquoi sans doute ils gardent pour moi un charme si touchant, si funèbre. 1725

M. de Montbrun me parle souvent de mon père ; mieux que personne il me le fait connaître.

Vous ai-je dit que je passerai l'hiver à Valriant ? Vous comprenez que je ne fais pas un grand sacrifice. Maurice parti, je trouverais la maison grande : il est toute ma famille, mais ici j'en ai une autre. 1730

C'est plaisir de voir briller l'anneau des fiançailles sur la belle main d'Angéline. Cet anneau est celui de ma mère. Avant de mourir, elle-même le donna à Maurice, pour celle qui serait la compagne de sa vie. Je me demande parfois si elle eût pu jamais la souhaiter aussi virginale, aussi charmante. 1735

Vous dites que je vous ai donné bien des soucis. Ma chère, j'en ai eu aussi beaucoup. Je crois, comme Madame de Staël, qu'une femme, qui meurt sans avoir aimé, a manqué la vie¹³⁵, et, d'autre part, je sentais que je n'aimerais jamais qu'un homme digne de l'être. 1740

Il est vrai que plusieurs aimables « pas grand-chose » m'ont voulu persuader qu'il ne tenait qu'à moi de les rendre parfaits, 1745

ou peu s'en faut. Mais je trouve triste pour une femme de faire l'éducation de son mari.

J'aime mieux me marier avec un homme accompli. Pourtant, je l'avoue, quelqu'un, qui ne l'était pas, m'a beaucoup intéressée.
 1750 Je connaissais sa jeunesse orageuse, mais sa mélancolie me touchait. Je pensais à saint Augustin loin de Dieu, à ses glorieuses tristesses¹³⁶. « Chère belle âme tourmentée ! » me disais-je souvent. Plus tard, je sus... passons.

Il paraît que M^{lles} V... s'épuisent encore à dire que je suis foncièrement impertinente, que je traiterai mon mari comme un
 1755 *nègre*. Le pauvre homme ! N'en avez-vous pas pitié ?

Pour moi, j'ai bien envie d'aller regarder quelqu'un qui se promène sur la galerie. Ce pas si régulier, si ferme, me rend toujours un peu nerveuse. Ma chère, *It can't be helped*¹³⁷, je le crains.

Et faut-il dire que celui-là serait un maître ? Mais n'importe.
 1760 J'aime mieux lui obéir que de commander aux autres. Voilà — et je lui suis reconnaissante de vouloir m'arracher à ces puérilités, à ces futilités, que les hommes d'ordinaire font noblement semblant de nous abandonner, tout en s'en réservant une si belle part.

1765 À bientôt !

Mina.

(Maurice Darville à Angéline de Montbrun)

Mon amie,

Je suis encore tout souffrant, tout brisé, de cet effort terrible
 1770 qu'il m'a fallu pour m'arracher d'auprès de vous. Une fois dans la voiture j'éclatai en sanglots, et maintenant encore, par moments, je suis faible comme un enfant.

Pourtant j'essaie de vivre sans vous voir. Mais vous oublier un instant, je n'en suis pas plus maître que d'empêcher mon cœur
 1775 de battre ou mon sang de circuler. Ah ! si je pouvais vous dire

l'excès de ma misère. Tout me fait mal, tout m'est insupportable. Angéline, voici l'instant du départ. Je m'en vais mettre l'océan entre nous. Que Dieu ait pitié de moi ! et qu'il vous garde et vous bénisse, ma fiancée chère et sacrée, mon immortelle bien-aimée.

Embrassez votre père pour moi. Ô ma vie ! ô ma beauté ! je donnerais mon sang pour savoir que vous me pleurez. 1780

Maurice

(Angéline de Montbrun à Maurice Darville)

Après votre départ, je fus obligée de me tenir renfermée, et je vous laisse à deviner pourquoi. Si vous saviez comme c'est triste de ne plus vous voir nulle part, de ne plus entendre jamais votre belle voix. Je renonce à vous le dire, et n'ose penser à cette immense distance qui nous sépare. 1785

Comme vous devez souffrir de vous en aller parmi des indifférents, des inconnus. J'y songe sans cesse et vous trouve bien plus à plaindre que moi. Mon père sait me donner du courage. Il me parle si bien de vous... avec une estime qui me rend si fière. Mon noble Maurice, vous méritez d'être son fils ; c'est avec vous que je veux passer ma vie. Dites-moi, pensez-vous quelquefois au retour ? 1790 1795

Moi, je vous attends déjà, et souvent, je me surprends disposant tout pour votre arrivée. Ce jour-là, il me faudra un ciel éclatant, un azur, un soleil, une lumière, comme vous les aimez. Je veux que Valriant vous apparaisse en beauté.

En attendant, il faut s'ennuyer. Souvent, je prends cette guitare qui résonnait si merveilleusement sous vos doigts. J'essaie de lui faire redire quelques-uns de vos accords. Je les ai si bien dans l'oreille ; mais la magie du souvenir n'y suffit pas. 1800

Les gelées ont déjà bien ravagé le jardin. Cette belle verdure que vous avez tant regardée, tant admirée, d'un jour à l'autre, je 1805

la vois se flétrir. Je vais la voir disparaître et cela m'attriste. C'est la première fois que l'automne me fait cette impression.

On dirait, Maurice, que vous m'avez laissé votre mélancolie. J'ai des pitiés, des sympathies pour tout ce qui se décolore, pour tout ce qui se fane.

Vous m'appellez *votre immortelle bien-aimée*; Maurice, la belle parole! qu'elle m'a été à l'âme et qu'elle m'est délicieuse.

Et pourtant, on dit qu'il n'y a point d'amour éternel, que le rêve de l'amour sans fin, toujours poursuivi, l'a toujours été en vain sur la terre. Quand ce que j'ai lu là-dessus me revient, et me fait penser, je relis votre lettre et je goûte au fond de mon cœur cette parole céleste: *Mon immortelle bien-aimée*.

Vous ai-je dit de mettre dans votre chambre l'image de la Vierge que je vous ai donnée? N'y manquez pas. Bien souvent, je lui demande de vous avoir en sa garde très douce et très sûre. Priez-la aussi pour moi, et je vous en conjure, aimez-moi en Dieu et pour Dieu afin que votre cœur ne se refroidisse jamais.

Vôtre pour la vie et par delà.

Angéline.

(Maurice Darville à Angéline de Montbrun)

Mon amour, ma beauté, mon cœur, ma vie,
Si je comprends, vous voulez que je vous aime par charité. Je vous avoue que j'en serais fort empêché. Mais je suis très reconnaissant à Dieu, qui vous a faite telle que vous êtes. Est-ce que cela ne suffit pas, grande songeuse?...

Ma chère conscience, n'essayez pas de me troubler. Je sais tout ce qu'on a dit sur la vanité des tendresses humaines, seulement cela ne nous regarde pas.

Angéline, je ne veux point que vous pensiez à ces choses, et dès que j'en aurai le droit, *je vous le défendrai*. Ce sera le premier usage de mon autorité.

En attendant, je vous obéis *con amore*¹³⁸, et j'ai placé l'image de la Vierge dans ma chambre. Ç'a été mon premier soin. Faut-il ajouter qu'au-dessous j'ai mis votre portrait (celui volé à Mina).

J'y fais brûler une lampe, la plus jolie du monde. D'abord, c'est une prière incessante, et ensuite cette douce lumière répand sur votre portrait, je ne sais quoi de céleste qui me soutient, qui m'apaise.

Ma chère et bien-aimée, j'ai fort à faire pour ne pas lire votre lettre continuellement. Vous demandez si je pense au retour. Si j'y pense ! Mais voilà ce qui m'empêche de mourir d'ennui.

Dites-moi, est-ce bien vrai que vous avez consenti à partager ma vie ? Souvent, « je ferme les yeux pour mieux voir l'espérance¹³⁹. »

Ah ! j'ai aussi d'enivrants souvenirs. Le bonheur m'a touché ; j'ai versé de ces larmes dont une seule consolerait de tout. Non, je n'ai pas le droit de me plaindre, et pourtant je souffre cruellement.

Ce besoin de vous voir, qui est au plus profond de mon cœur, devient souvent une souffrance aiguë, intolérable, ou plutôt, loin de vous, je ne vis pas. Il me semble que je ne suis plus le même homme. Cette vive jeunesse, cette plénitude de vie, je ne les retrouve plus. Dites-moi, sentiez-vous quelque chose de l'épanouissement qui se faisait dans mon âme quand je vous apercevais ?

Que vous êtes bonne de me regretter, de m'attendre ! Mais ne vous déplaît-il, il est bien inutile que la nature se mette en frais pour mon arrivée. Je n'en verrais pas grand chose. Que les cataractes du ciel s'ouvrent, que les vents rugissent, tout m'est égal, pourvu que je ne sois pas retardé, pourvu que j'arrive.

J'ai écrit à votre père. Jamais je ne pourrai assez le remercier, assez l'aimer et pourtant qu'il m'est cher !

Je vous envoie un brin de réséda arraché à la terre de France. Pauvre France ! Ne sommes-nous pas un peu fous de tant l'aimer. Ce bateau qui m'a transporté à Calais¹⁴⁰ me semblait aller bien

1870 lentement. Debout, sur le pont, je regardais avec une curiosité ardente, pleine de joie, et lorsque j'aperçus la terre, la *terre de France*, je vous avoue que tout mon sang frémit.

1875 J'avais les yeux bien obscurcis, mais n'importe, je la reconnaissais, la France de nos ancêtres, la belle, la noble, la généreuse France.

Ah ! chère amie, la France, notre France idéale, qu'en a-t-on fait ? Mais, silence !... Il me semble que je vais insulter ma mère.

Prions Dieu que les *Canadiens soient fidèles à eux-mêmes*, comme Garneau⁴¹ le souhaitait.

1880 Je m'assure que la Vierge Marie vous écoute quand vous lui parlez de moi.

Moi aussi je vous remets en sa garde. Qu'elle vous bénisse, qu'elle me rende digne de vous.

Je vous aime.

1885

Maurice.

(Mina Darville à son frère)

Je suis à Valriant, mon cher Maurice, et reçue comme si j'apportais le printemps dans mes fourrures. Naturellement il a fallu tout voir et causer à fond : c'est ce qui m'a retardée quelque peu, moi le modèle des correspondantes.

1890

Mon ami, crois-moi, je ne te fais pas un sacrifice en venant passer l'hiver avec Angéline. Après ton départ, la maison n'était plus habitable.

1895 D'ailleurs, je suis fatiguée de la vie mondaine, c'est-à-dire de la vie réduite en poussière. Tu t'imagines si l'on m'en a fait de ces représentations. « *La reine des belles nuits s'ensevelir à la campagne ! l'étoile du soir s'éclipser, disparaître*⁴² ! »

1900 Un de mes admirateurs m'a envoyé un sonnet. J'y suis comparée à une souveraine qui abdique, à un jeune astre qui se cache, fatigué de briller, et pour tout dire, il y a un vers de treize pieds.

Mais, si je continuais à te parler de moi, ne me trouverais-tu pas bien aimable ? Ne crains rien, je suis bonne fille, et Angéline est toujours la reine des roses ; mais elle a souvent une brume sur le front, et c'est ta faute. Mon cher, tu es bien coupable. Pourquoi t'en être fait aimer ?

1905

Si tu voyais comme elle regarde ta place vide à table ! Je crois qu'elle te ferait encore volontiers une tasse de thé. Sérieusement, es-tu bien sûr d'être si à plaindre ? Je la regardais tout à l'heure en causant avec elle au coin du feu. La flamme du foyer l'éclairait tout entière et faisait briller son anneau de fiancée. Encore une fois, tu n'es pas aussi malheureux qu'il te semble. Où est l'homme qui n'accepterait *ton infortune* avec transport ? Un an est vite passé. Le temps a l'aile légère. Non, l'absence n'est pas le plus grand des maux¹⁴³, surtout lorsqu'on n'a à craindre ni refroidissement ni inconstance.

1910

1915

Maurice, tu veux donc absolument savoir jusqu'à quel point elle t'aime, et c'est moi qui dois étudier ce cœur si vrai. La besogne n'est point sans charmes.

C'est comme si j'allais jeter la sonde dans une source vive, ombragée, profonde, dont les eaux limpides refléteraient le ciel en dépit du feuillage. Nos conversations sont charmantes. Le trop-plein de son cœur s'y épanche sans s'épuiser jamais. Ta fine oreille serait bien charmée. Apprends qu'elle fait flairer ton chapeau de paille à Nox pour qu'il ne t'oublie pas. Tantôt je l'entendais lui dire : « Nox, t'ennuies-tu ? as-tu hâte qu'il revienne ?... L'aimes-tu ? Prends garde Nox. Il faut l'aimer. Il sera ton maître. Sais-tu ça ?... »

1920

1925

Nox écoute tout et répond par de grands coups de queue sur le plancher.

Hélas ! Valriant ne mérite plus son nom. C'est une pitié de voir le jardin ; mais le foin d'odeur parfume encore les alentours de l'étang. J'y suis allée avec Angéline. Mon cher, le noyer sous lequel tu as fait ta déclaration est dépouillé comme les autres. Ces vents d'automne ne respectent rien.

1930

1935 Sais-tu qu'on m'a prédit que j'allais mourir d'ennui avant la fin de l'hiver ? Mais j'en doute un peu. Je sens en moi une telle surabondance de vie !

1940 Le bruit de la mer a réveillé dans mon cœur je ne sais quoi d'orageux, de délicieux, ou plutôt je crois qu'il y a, sur la grève de Valriant, un sylphe irrésistible qui s'empare de moi, aussitôt que je mets le pied sur son domaine.

Cette fois, c'est pire que jamais. Ces terribles vents d'est m'enchantent. « J'entre avec ravissement dans le mois des tempêtes¹⁴⁴ », et je prendrais souvent le chemin de la grève ; mais ce fier autocrate qui règne ici ne le veut pas.

1945 Il dit que j'aurais l'air d'une ondine désœuvrée ; il m'appelle dédaigneusement sa frileuse , sa délicate. (Angéline n'a jamais eu le rhume de sa vie). Quant à lui, il va prendre son bain comme au beau milieu de l'été.

1950 Tous nos plans sont faits pour cet hiver ; l'étude y tient une place, mais petite. Dieu merci nous ne sommes pas

« De ces rats qui, livres rongeurs,
Se font savants jusques aux dents¹⁴⁵. »

1955 Pour toi, tu seras un orateur. Nous l'avons décidé unanimement ; mais dans l'intimité tu n'auras pas le droit de parler plus longtemps que les autres. Retiens bien cela.

Comme toujours, Angéline ne porte que du blanc ou du bleu. Son père n'a-t-il pas bien fait de la vouer à la Vierge ? Qu'elle est donc aimable pour lui ! Comme elle devine ses moindres désirs !

1960 Rien n'est petit dans l'amour. Ceux qui attendent les grandes occasions pour prouver leur tendresse ne savent pas aimer. Mets-toi cela bien avant dans l'esprit, Maurice. Au fond, je crois que tu feras un mari très supportable, « point froid et point jaloux¹⁴⁶. »

1965 C'est ce que je disais tout à l'heure à Angéline. Sois tranquille, j'excelle à te faire valoir ; je ne te donnerai jamais que de beaux défauts.

Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de tout mon cœur.

Mina.

P. S. — Sais-tu que le mariage est le *doux reste du paradis terrestre*. C'est l'Église qui le dit dans la préface de la messe nuptiale¹⁴⁷. Médite cette parole liturgique et ne m'écris plus de lamentations.

M.

1970



L'été suivant, Maurice Darville revint au Canada.

Le bonheur humain se compose de tant de pièces, a-t-on dit, qu'il en manque toujours quelques-unes¹⁴⁸. Mais rien, absolument rien ne manquait aux fiancés jeunes, charmants, profondément épris. L'avenir leur apparaissait comme un enchantement. Tous deux avaient cette confiance enivrée, cette illusion de sécurité qu'ont souvent ceux qui s'aiment de l'amour le plus vif, le plus irréprochable et qu'un lien divin va unir.

1975

Mais un événement tragique prouva cruellement que le bonheur est une plante d'ailleurs qui ne s'acclimate jamais sur terre.

1980

M. de Montbrun aimait passionnément la chasse. Un jour du mois de septembre, comme il en revenait, il embarrassa son fusil entre les branches d'un arbre; le coup partit et le blessa mortellement.

1985

M. de Montbrun expira quelques heures après, et cet homme, que des liens si puissants attachaient à la terre, fut admirable de force et de foi devant la mort.

Sa fille montra d'abord un grand courage, mais elle aimait son père d'un immense amour, et, après les funérailles qui eurent lieu à Québec, dans l'église des Ursulines¹⁴⁹, elle tomba dans une prostration complète, absolue, qui fit désespérer de sa vie.

1990

1995

Aucune parole ne saurait donner l'idée des angoisses, de la douleur de son fiancé. Tout ce que peuvent des créatures humaines, Maurice et Mina le firent pour Angéline.

Ils lui sauvèrent la vie, mais ils ne purent l'arracher au besoin de se plonger, de s'abîmer dans sa douleur.

2000

Elle en avait ce sentiment intense qui se refuse à la consolation, qui est incompatible avec toute joie. C'est en vain que Maurice et sa sœur tâchèrent de l'amener à faire célébrer son mariage.

« Plus tard, plus tard. Je vous en prie, Maurice, laissez-moi le pleurer », répondait-elle aux plus irrésistibles supplications de son fiancé.

2005

Il avait été décidé que M^{lle} de Montbrun ne retournerait à Valrian qu'après son mariage. À cela elle consentit volontiers, mais inutilement, on mit tout en œuvre pour la décider à ne pas le différer.

Dans l'hiver qui suivit la mort de M. de Montbrun, M^{lle} Darville entra au noviciat des Ursulines.

2010

Angéline ne s'y opposa point, mais la séparation lui fut cruelle. Elle aimait la présence de cette chère amie qui n'osait montrer toute sa douleur.

2015

M^{lle} de Montbrun ne se plaignait pas; jamais elle ne prononçait le nom de son père. Mais elle le pleurait sans cesse, et sa magnifique santé ne tarda point à s'altérer très sérieusement.

2020

Chez cette jeune fille d'une sensibilité étrangement profonde, la douleur semblait agir comme un poison. On la voyait, à la lettre, dépérir et se fondre. Elle avait parfois des défaillances subites, un jour qu'elle était sortie seule, prise tout à coup de faiblesse, elle tomba sur le pavé et se fit au visage des contusions qui eurent des suites fort graves. Tellement qu'il fallut en venir à une opération dont la pauvre enfant resta défigurée.

2025

Maurice Darville aimait sa fiancée d'un amour incomparable. Son malheur, ses souffrances, la lui avaient rendue encore plus chère, et il lui avait donné des preuves innombrables du dévouement le plus complet, le plus passionné.

Mais, ainsi qu'on a dit, dans l'amour d'un homme, même quand il semble profond comme l'océan, il y a des pauvretés, des sècheresses subites¹⁵⁰. Et lorsque sa fiancée eut perdu le charme enchanteur de sa beauté, le cœur de Maurice Darville se refroidit, ou plutôt la divine folie de l'amour s'envola. C'est en vain que Maurice s'efforça de la retenir, de la rappeler. Le plus vif, le plus délicieux des sentiments de notre cœur en est aussi le plus involontaire.

2030

Malgré le soin qu'il prenait pour n'en rien laisser voir, Angéline ne tarda point à sentir le refroidissement. Elle ne l'avait point appréhendé.

2035

Âme très haute, elle n'avait point compris combien la perte de sa beauté l'exposait à être moins aimée.

Sa confiance en Maurice était absolue, mais, une fois éveillée, la cruelle inquiétude ne lui laissa plus de repos. Elle n'en disait rien, mais elle observait Maurice. Il lui était impossible de le bien juger; elle souffrait trop de son changement pour ne pas se l'exagérer, et après de terribles alternatives d'espérance et de doute, elle en vint à la poignante conviction que son fiancé ne l'aimait plus. Elle crut que c'était l'honneur et la pitié qui le retenaient près d'elle. Et sa résolution bientôt prise, fut fermement exécutée.

2040

2045

Malgré les protestations de Maurice Darville, elle lui rendit sa parole avec l'anneau des fiançailles et s'en retourna à Valriant.

Cette noble jeune fille, qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur des âmes délicates, écrivait un peu quelquefois. Ces pages intimes intéresseront peut-être ceux qui ont aimé et souffert.

2050

Page laissée blanche

Feuilles détachées

7 mai.

Il me tardait d'être à Valriant; mais que l'arrivée m'a été cruelle ! que ces huit jours m'ont été terribles ! Les souvenirs délicieux autant que les poignants me déchirent le cœur. J'ai comme un saignement en dedans, suffocant, sans issue. Et personne à qui dire les paroles qui soulagent.

M'entendez-vous, mon père, quand je vous parle ? Savez-vous que votre pauvre fille revient chez vous se cacher, souffrir et mourir ? Dans vos bras, il me semble que j'oublierais mon malheur.

Chère maison qui fut la sienne ! où tout me le rappelle, où mon cœur le revoit partout. *Mais jamais plus, il ne reviendra dans sa demeure*¹⁵¹. Mon Dieu, pardonnez-moi. Il faudrait réagir contre le besoin terrible de me plonger, de m'abîmer dans ma tristesse. Cet isolement que j'ai voulu, que je veux encore, comment le supporter ?

Sans doute, lorsqu'on souffre, rien n'est pénible comme le contact des indifférents. Mais Maurice, comment vivre sans le voir, sans l'entendre jamais, jamais !... l'accablante pensée !... C'est la nuit, c'est le froid, c'est la mort.

Ici où j'ai vécu d'une vie idéale si intense, si confiante, il faut donc m'habituer à la plus terrible des solitudes, à la solitude du cœur.

25 Et pourtant, qu'il m'a aimée ! Il avait des mots vivants, souverains, que j'entends encore, que j'entendrai toujours.

Dans le bateau, à mesure que je m'éloignais de lui, que les flots se faisaient plus nombreux entre nous, les souvenirs me revenaient plus vifs. Je le revoyais comme je l'avais vu dans notre voyage
30 funèbre. Oh ! qu'il l'a amèrement pleuré, qu'il a bien partagé ma douleur. Maintenant que j'ai rompu avec lui, je pense beaucoup à ce qui m'attache pour toujours. Tant d'efforts sur lui-même, tant de soins, une pitié si inexprimablement tendre !

C'est donc vrai, j'ai vu l'amour s'éteindre dans son cœur. Mon
35 Dieu, qu'il est horrible de se savoir repoussante, de n'avoir plus rien à attendre de la vie.

Je pense parfois à cette jeune fille *livrée au cancer* dont parle de Maistre. Elle disait : « Je ne suis pas aussi malheureuse que vous le croyez : Dieu me fait la grâce de ne penser qu'à lui¹⁵². »

40 Ces admirables sentiments ne sont pas pour moi. Mais, mon Dieu, vous êtes tout-puissant, gardez-moi du désespoir, ce crime des âmes lâches. Ô Seigneur ! que vous m'avez rudement traitée ! que je me sens faible ! que je me sens triste ! Parfois, je crains pour ma raison. Je dors si peu, et d'ailleurs, il faudrait le sommeil de la
45 terre pour me faire oublier.

La nuit après mon arrivée, quand je crus tout le monde endormi, je me levai. Je pris ma lampe, et bien doucement je descendis à son cabinet. Là, je mis la lumière devant son portrait et je l'appelai.

50 J'étais étrangement surexcitée. J'étouffais de pleurs, je suffoquais de souvenirs, et, dans une sorte d'égarement, dans une folie de regrets, je parlais à ce cher portrait comme à mon père lui-même.

Je fermai les portes et les volets, j'allumai les lustres à côté de la cheminée. Alors son portrait se trouva en pleine lumière — ce
55 portrait que j'aime tant, non pour le mérite de la peinture, dont je ne puis juger, mais pour l'adorable ressemblance. C'est ainsi que j'ai passé la première nuit de mon retour. Les yeux fixés sur

son beau visage, je pensais à son incomparable tendresse, je me rappelais ses soins si éclairés, si dévoués, si tendres.

Ah, si je pouvais l'oublier comme je mépriserais mon cœur !
Mais béni soit Dieu ! La mort qui m'a pris mon bonheur, m'a
laissé tout mon amour.

8 mai.

Je croyais avoir déjà trop souffert pour être capable d'un senti-
ment de joie. Eh bien ! je me trompais.

Ce matin, au lever de l'aurore, les oiseaux ont longtemps et
délicieusement chanté, et je les ai écoutés avec un attendrissement
inexprimable. Il me semblait que ces voix si tendres et si pures me
disaient : Dieu est bon. Espère en lui¹⁵³.

J'ai pleuré, mais ces larmes n'étaient pas amères, et depuis
cette heure, je sens en moi-même un apaisement très doux.

Ô mon Dieu, vous ne me laisserez pas seule avec ma douleur,
vous qui avez dit : « Je suis près des cœurs troublés¹⁵⁴. »

10 mai.

Ma tante est partie, et franchement...

La compagnie de cette femme faible n'est pas du tout ce qu'il
me faut. Elle est bonne, infatigable dans ses soins ; mais sa pitié
m'énerve et m'irrite. Il y a dans sa compassion quelque chose qui
me fait si douloureusement sentir le malheur d'avoir perdu ma
beauté !

Les joies du cœur ne sont plus pour moi, mais je voudrais
l'intimité d'une âme forte, qui m'aidât à acquérir la plus grande,
la plus difficile des sciences : celle de savoir souffrir.

11 mai.

J'éprouve un inexprimable dégoût de la vie et de tout. Qui
m'aidera à gravir le rude sentier ? La solitude est bonne pour les
calmes, pour les forts.

Mon Dieu, *agissez avec moi; ne m'abandonnez pas à la faiblesse de mon cœur, ni aux rêves de mon esprit*¹⁵⁵.

90 Aussitôt que mes forces seront revenues, je tâcherai de me faire des occupations attachantes. J'aimerais à m'occuper activement des pauvres, comme mon cher bon père le faisait, mais je crains que ces pauvres gens ne croient bien faire, en me parlant de ma figure, en m'exprimant leur compassion, en me tenant mille
95 propos odieux. Craintes puériles, vaniteuse faiblesse qu'il faudra surmonter.

12 mai.

Dans le monde on plaint ceux qui tombent du faîte des honneurs, des grandeurs. Mais la grande infortune, c'est de tomber des hau-
100 teurs de l'amour.

Comment m'habituer à ne plus le voir, à ne plus l'entendre ? jamais ! jamais ! Mon Dieu ! le secret de la force... Ici ma vie a été une fête de lumière et maintenant la vie m'apparaît comme un tombeau, un tombeau, moins le calme de la mort. Oh, le calme...
105 le repos... la paix... Que Dieu ait pitié de moi ! *C'est une chose horrible d'avoir senti s'écrouler tout ce que l'on possédait sans éprouver le désir de s'attacher à quelque chose de permanent*¹⁵⁶.

14 mai.

Depuis mon arrivée, je n'avais pas voulu sortir, mais ce soir il
110 m'est venu, par ma fenêtre ouverte, un air si chargé de salin que je n'y ai pas tenu. Quelques minutes plus tard, j'étais sur le rivage.

Il n'y avait personne. J'ai levé le voile épais sans lequel je ne sors plus, et j'ai respiré avec délices l'âpre et vivifiant parfum des grèves. La beauté de la nature, qui me ravissait autrefois, me plaît
115 encore. Je jouissais de la vue de la mer, de la douceur du soir, de la mélodie rêveuse des vagues clapotant le long du rivage. Mais un jeune homme en canot passa chantant : *Rappelle-toi, etc., etc*¹⁵⁷.

Cette romance de Musset, on l'a retenue de Maurice, et ce chant me rappela à l'amer sentiment de son indifférence.

Que dira-t-il en apprenant ma mort? *Pauvre enfant! Pauvre Angéline!* Il me donnera une pensée pendant quelques jours — puis il m'oubliera. — Il a déjà oublié qu'ensemble nous avons espéré, aimé, souffert. 120

Encore si moi aussi je pouvais oublier. Et pourtant non, je ne voudrais pas. Il vaut mieux se souvenir. Il vaut mieux souffrir. Il vaut mieux pleurer. 125

17 mai.

Non, la loi des compensations n'est pas un vain mot. J'ai senti ces joies qui font toucher au ciel, mais aussi je connais ces douleurs dont on devrait mourir. 130

20 mai.

Douloureuse date! c'est le 20 septembre que j'ai perdu mon père.

Le mauvais temps m'a empêchée de sortir. Je le regrette. J'aurais besoin de revoir la pauvre maison où il fut transporté, après le terrible accident qui lui coûta la vie. Cette maison où il est mort, je l'ai achetée. Une pauvre femme l'habite avec sa famille, mais je me suis réservé la misérable petite chambre où il a rendu le dernier soupir. 135

Toutes les peines de ma vie disparaissent devant ce que j'ai souffert en voyant mourir mon père; et pourtant, ô mon Dieu, quand je veux fortifier ma foi en votre bonté, c'est à cette heure de déchirement que je remonte. Comme ces souvenirs me sont présents! 140

Il avait tout supporté sans une plainte; mais en me voyant, un profond gémissement lui échappa. Il s'évanouit. 145

Quand la connaissance lui fut revenue, il mit péniblement son bras à mon cou, mais il ne me parla pas, il ne me regarda pas. Il avait les yeux levés vers une image de Notre-Dame des douleurs, que quatre épingles fixaient sur le mur au pied de son lit, et aussi longtemps que je vivrai, je verrai l'expression d'agonie de son visage. 150

Pour moi, malgré l'épouvante, le saisissement de cette heure, je ne sais comment je restais calme. On m'avait tant dit qu'il fallait l'être; que la moindre émotion lui serait funeste.

155 Le tintement de la clochette nous annonça l'approche du Saint-Sacrement. À ce son bien connu il tressaillit, une larme roula sur sa joue pâle, il ferma les yeux, et me dit avec effort: « Ma fille, pense à Celui qui vient. »

160 C'était la première parole qu'il m'adressait. Sa voix était faible, mais bien distincte. Je ne sais quel espoir, quelle foi au miracle me soutenait.

Ô Maître de la vie et de la mort, je croyais que vous vous laisseriez toucher. Seigneur, je vous offrais tout pour racheter ses jours, et, prosternée à vos pieds sacrés, dans ma mortelle angoisse, 165 j'implorais votre divine pitié par les larmes de votre mère, par ce qu'elle souffrit en vous voyant mourir.

Non, je ne pouvais croire à mon malheur. Le mot de résignation me faisait l'effet du froid de l'acier entre la chair et les os, et lorsque après sa communion, mon père m'attira à lui et me dit: 170 « Angéline, c'est la volonté de Dieu qui nous sépare » j'éclatai. Ce que je dis dans l'égarement de ma douleur, je l'ignore; mais je vois encore l'expression de sa douloureuse surprise.

Il baisa le crucifix qu'il tenait dans sa main droite, et dit avec un accent de supplication profonde:

175 « Seigneur, pardonnez-lui, la pauvre enfant ne sait pas ce qu'elle dit¹⁵⁸. »

Pendant quelques instants, il resta absorbé dans une prière intense. Puis avec quelle autorité, avec quelle tendresse il *m'ordonna*, mot si rare sur ses lèvres, de dire avec lui: Que la volonté 180 de Dieu soit faite¹⁵⁹!

Tout mon être se révoltait contre cette volonté et avec quelle force! avec quelle violence! Mais je ne pouvais pas, non, je ne pouvais pas lui désobéir, et je dis comme il voulait.

Alors, il me bénit, et appuyant ma tête sur sa poitrine où reposait son viatique : « Amour sauveur, répétait-il, je vous la donne... 185
Ô Seigneur Jésus, parlez-lui... Ô Seigneur Jésus, consolez-la. »

Et moi, dans l'agonie de ce moment...

Seigneur compatissant, Jésus, roi d'amour, roi de gloire, notre frère divin, c'est prosternée le visage contre terre, que je devrais vous rendre grâces. Comment fortifiez-vous vos rachetés avec les 190
défaillances de votre force infinie, avec le poids de votre croix sanglante ? Dans nos cœurs de chair, que mêlez-vous à la douleur qui transperce et qui broie ? Jésus tout-puissant, vous m'avez fait accepter, adorer votre volonté. J'offris mon cœur au glaive, et en ce moment plus douloureux que mille morts, j'avais de votre 195
bonté, de votre amour, de votre compassion, un sentiment innarrable.

Ah ! dans mes heures de faiblesse et d'angoisse, pourquoi ne me suis-je pas toujours réfugiée dans ce souvenir sacré ? J'y aurais trouvé la force et la paix. *La Paix*... Je l'avais dans mon cœur 200
quand mon père expira dans mes bras, et lorsque le prêtre récita le *De profundis*¹⁶⁰, moi, prosternée sur le pavé de la chambre, du fond de l'abîme de ma douleur, je criais encore à Dieu : Que votre volonté soit faite.

Quand je me relevai, on avait couvert son visage, et pour la 205
première fois de ma vie, je m'évanouis.

En reprenant connaissance, je me trouvai couchée sur l'herbe. Je vis Maurice penché sur moi, et je sentais ses larmes couler sur mon visage. Le curé de Valriant me dit alors : « Ma fille, regardez le ciel. » 210

Ma fille... ce mot, que mon père ne dirait plus jamais, me fut cruel à entendre. Et me tournant vers la terre je pleurai.

22 mai.

Ce matin, à mon réveil, j'ai aperçu un petit serin qui voltigeait dans ma chambre. 215

Monique, qui tricotait au pied de mon lit, m'a dit : « C'est un présent des jumeaux. Ils l'ont apprivoisé pour vous et vous l'ont apporté ce matin, en se rendant au catéchisme. »

220 J'ai tendu la main à l'oiseau, qui, après quelques coquetteries, s'y est venu poser. Ce cher petit ! je ne l'ai que depuis quelques heures, et ça me ferait de la peine de le perdre. Il est si gentil et chante si bien. N'est-ce pas aimable de la part de ces enfants d'avoir pensé à me faire plaisir ?

225 Ce soir, il m'a pris fantaisie d'aller les remercier. Je les ai trouvés assis sur le seuil de leur petite maison. Marie, jolie et fraîche à faire honte aux roses, enfilait des graines d'actée pour s'en faire des colliers, et Paul la regardait faire.

230 En la voyant si charmante, je me rappelai ce que j'étais, alors que Maurice m'appelait « *La fleur des champs*¹⁶¹ » et une tristesse amère me saisit au cœur.

Rien de plus aimable, de plus touchant à voir, que la mutuelle tendresse de ces deux beaux enfants. « Ils ne peuvent se perdre de vue », dit leur grand'mère, et c'est bien vrai.

235 Pauvres petits ! que deviendra celui des deux qui survivra à l'autre ? Une grande affection, c'est le grand bonheur de la vie, mais aux grandes joies les grandes douleurs. Pourtant, même après la séparation sans retour, quel est celui qui, pour moins souffrir, consentirait à avoir moins aimé.

240 Mon père aimait ces vers de Byron : « Rendez-moi la joie avec la douleur : je veux aimer comme j'ai aimé, souffrir comme j'ai souffert¹⁶² ». »

23 mai.

Je viens de visiter mon jardin, que je n'avais encore qu'entrevu. Ce brave Désir avait l'air tout fier de m'en faire les honneurs. 245 Mais je n'ai pas tardé à voir que quelque chose le fatiguait, et quand j'ai dit : « Désir, qu'est-ce que c'est ? » il m'a répondu :

— Mademoiselle, c'est votre beau rosier qui sèche sur pied. J'ai bien fait mon possible pourtant !

Puis il m'a donné beaucoup d'explications que je n'ai guère entendues. Je regardais le pauvre arbuste, qui n'a plus, à bien dire, que ses épines, et je pensais au jour où Maurice me l'apporta si vert, si couvert de fleurs.

250

Que reste-t-il de ces roses entr'ouvertes ? que reste-t-il de ces parfums ?

Fanées les illusions de la vie, fanées les fleurs de l'amour ! Pourquoi pleurer ? ni les larmes, ni le sang ne les feront revivre.

255

Pauvre Maurice ! Son amour pour moi a bien assombri sa jeunesse. Avec quelle anxiété cruelle, avec quelles mortelles angoisses, il suivait les progrès de ce mal terrible !

Il est vrai qu'avec l'espoir de ma guérison, l'amour s'est éteint dans son cœur. Il n'a pu m'aimer défigurée, et quel homme l'eût fait ?

260

Mon Dieu, où est le temps que je trouvais la vie trop douce et trop belle ? Alors j'excitais l'envie. On se demandait pourquoi j'étais si riche, si charmante, si aimée.

265

Et maintenant, malgré ma fortune, une mendiante refuserait de changer son sort contre le mien. Ah ! que mon père eût souffert en me voyant telle que je suis ! Dieu soit béni de lui avoir épargné cette terrible épreuve.

(Angéline de Montbrun à Mina Darville)

270

Chère Mina,

Merci et encore merci de vos si bonnes lettres. J'ai l'air ingrate, mais je ne le suis pas.

À part quelques billets bien courts à ma tante, je n'écris absolument à personne. Il me vient quelques lettres de celles qu'on appelait mes amies. (Pauvre amitié ! pauvres amies !) Je vous avoue que d'un jour à l'autre je crois moins à *leur sympathie profonde*.

275

Aussi, sans le moindre remords, j'use de mes privilèges de
280 malade, et laisse les lettres sans réponse. Soyez tranquille, *leur*
sympathie profonde ne trouble ni leur repos, ni leurs plaisirs.
Elles ont toutes la force de supporter les peines des autres.

Je me trouve plutôt bien de mon séjour à la campagne. Il me
semble que je n'ai plus cette fièvre terrible qui me brûlait le sang.
285 Le repos absolu et le grand air me calment, me rafraîchissent. Il
est vrai que mon isolement m'est parfois bien douloureux; mais
toujours je suis débarrassée des condoléances de ces importuns
qui sont, comme les amis de Job, *pleins de discours*¹⁶³.

Du reste, que votre bonne amitié se rassure. Je suis parfaite-
290 ment bien soignée. Combien de malades qui manquent de tout !

Dans mes heures d'accablement, j'essaie de penser à ceux qui
sont plus à plaindre que moi. Jamais vous n'avez vu ma chau-
mière jolie comme cet été. C'est un nid de verdure. On la dirait
faite exprès pour abriter le bonheur. Les oiseaux chantent et
295 gazouillent dans ces beaux arbres que mon père a plantés.

Vous me demandez des détails sur la vie que je mène. Vous
voulez savoir qui je reçois, ce que je fais.

Vraiment chère amie, le docteur excepté, je ne reçois à bien
dire personne, mais je me promène un peu, et je tricote beaucoup,
300 tout en faisant lire pour moi.

Je m'en tiens surtout aux livres de religion et d'histoire. J'ai
besoin d'élever mon cœur en haut, et j'aime à voir revivre, sous
mes yeux, ces gloires, ces grandeurs qui sont maintenant pous-
sière.

Je passe toutes mes soirées dans son cabinet de travail, comme
j'en avais l'habitude lorsqu'il vivait. Quand le temps est beau, on
laisse les fenêtres ouvertes, et je fais faire un grand feu dans la
cheminée.

Vous vous rappelez comme mon père aimait à veiller ainsi
310 au coin du feu. « Mon foyer, mon doux foyer », disait-il souvent.
Mina, je ne suis pas encore faite à la séparation sans retour.

Souvent, quand une porte s'ouvre, j'ai des sursauts. Il me semble qu'il va entrer. Mais non, il ne viendra plus à moi. C'est moi qui irai le rejoindre, sous le pavé de cette chère église des Ursulines, où il a voulu reposer à côté de ma mère.

315

J'ai mis son portrait au-dessus de la cheminée. Je n'en ai jamais vu d'une ressemblance si saisissante. Parfois, quand je le contemple, à la lueur un peu incertaine du foyer, je crois qu'il s'anime, qu'il va m'ouvrir les bras, mais c'est illusion d'un moment, et aussitôt, je le revois mort, enseveli, couché dans le cercueil sous la terre, avec mon crucifix et l'image de la Vierge entre ses mains jointes.

320

Mon amie, priez pour moi. Chère Mina, je ne suis plus rien, ou au plus, je suis peu de chose pour votre frère; mais vous êtes et vous serez toujours ma sœur chérie.

325

Ah! j'aimais à vous nommer de ce nom, et je n'oublie pas qu'en entrant au couvent, vous disiez que, vous séparer de moi, c'était un sacrifice digne d'être offert à Dieu.

Quant à ma conduite envers Maurice, vous avez tort de la blâmer. Sans doute, en homme de cœur et d'honneur, il a voulu tenir son engagement, et faire célébrer notre mariage; mais pouvais-je accepter ce sacrifice?

330

Je vous assure que le monde entier ne me ferait pas revenir sur mon refus. Pauvre Maurice! il demandait si ses soins, si sa tendresse ne m'aiderait pas à supporter la vie. Mina, sa présence, sa seule présence m'adoucissait tout, s'il m'aimait encore, mais il n'a plus pour moi que de la pitié — et que j'aurais vite déchiré ce que je viens d'écrire, si je n'étais sûre qu'il l'ignorera toujours.

335

Comme le temps passe! Vous voilà déjà à la veille de vos noces sacrées. Vous dites que ce jour-là, votre plus ardente prière sera pour moi. Merci, Mina. Demandez à Jésus-Christ que je l'aime avant de mourir.

340

Chère sœur, je voudrais assister à votre profession. Je voudrais vous entendre prononcer vos vœux, ces vœux qui vont vous

345 séparer pour jamais du monde trompeur et trompé. Heureux ceux
qui n'attendent rien de la vie ! Heureux ceux qui ne demandent
rien aux créatures !

Ô mon amie, aimez votre divin Crucifié, car Lui vous aimera
350 toujours. Il est la bonté infinie. Il est l'éternel, l'incompréhensible amour. Et avec quelle joie je donnerais ce que je possède
pour sentir ces vérités, comme je les sentais dans les bras de mon
père mourant. Mais j'ai perdu cette claire vue de Dieu qui me fut
donnée à l'heure de l'indicible angoisse.

Chère sœur, dans les premiers mois de mon deuil, vous avez
355 été un ange pour moi. Maurice aussi, et pourtant ce ne sont pas
vos soins, ce n'est pas votre tendresse qui m'a fait vivre.

Ce qui me soutenait, c'était le souvenir de la bonté de Dieu,
inexprimablement sentie et goûtée à l'heure redoutable du sacri-
fice — à cette heure où j'ai souffert plus que pour mourir.

360 Vous, Mina, vous savez ce que mon père était pour moi. Et
qui donc à ma place ne l'eût pas ardemment et profondément
aimé ? Tous les soirs, après mes prières, je m'agenouille devant
son portrait, comme j'aimais à le faire devant lui, et, bien sou-
vent, je pleure.

365 Pardon de vous parler si longuement de mes peines. Je n'en dis
jamais rien, et j'aurais besoin d'expansion. Hélas ! je pense sans
cesse à la délicieuse vie d'autrefois.

Ô mon amie, je voudrais pleurer dans vos bras, mais voici que
l'infranchissable grille d'un cloître va nous séparer pour toujours.
370 Adieu.

30 mai.

La nuit est très avancée, mais je veille en pensant à Mina qui, dans
quelques heures, prononcera ses vœux. Ô noblesse de la vie reli-
gieuse ! Et qui donc a dit que dans l'âme humaine il y a un mystère
375 d'élévation ? Mina est la sœur de Maurice, elle a été l'amie chérie
de ma jeunesse, et pourtant, malgré la douceur de ces souvenirs,

ce n'est pas l'image de la Mina d'autrefois qui domine dans mes pensées; c'est celle de la vierge qui dort là-bas sous la garde des anges, en attendant l'heure de sa consécration au Seigneur.

Chère Mina ! que lui dira Celui qu'elle a choisi lorsque le son de la cloche l'avertira qu'enfin l'heure est venue ? Ah, je voudrais être là pour la voir, pour l'entendre ! Mais il faudrait rencontrer Maurice, et je ne m'en suis pas senti la force. 380

Pensera-t-il à moi ?... Quand Mina prit l'habit religieux, j'étais à côté de lui dans la chapelle Sainte-Philomène¹⁶⁴. Avant la cérémonie, nous fûmes longtemps au parloir seuls avec Mina. Sa toilette de mariée lui allait à ravir, et qu'elle était calme ! et avec quelle tendresse céleste elle nous parla ! 385

Le soir, Maurice vint chez ma tante. Quelqu'un s'étant élevé contre la vie religieuse, Maurice, encore sous le coup des émotions de la journée, répondit en lisant cette partie d'une conférence de Lacordaire, où l'illustre dominicain prouve la divinité de Jésus-Christ par l'amour qu'il inspire, par les sacrifices qu'il demande, et *dont tous les siècles lui apportent l'hommage*¹⁶⁵. Maurice lut admirablement ces pages éloquentes, et je crois l'entendre encore quand il disait : « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe¹⁶⁶. » 390 395

« Il y a un homme flagellé, tué, sacrifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, d'un amour qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase¹⁶⁷. » 400

Ô merveilleux Jésus, cela est vrai !

« Pour nous, comme disait encore Lacordaire, poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, et qui fait saigner notre cœur¹⁶⁸. » 405

Oui, Mina a choisi la meilleure part. L'amour chez l'homme est comme ces feux de paille qui jettent d'abord beaucoup de flammes, mais qui bientôt n'offrent plus qu'une cendre légère que le vent emporte et disperse sans retour.

2 juin.

Comme moi, ma vieille Monique aime la mer. Aussi nous nous promenons souvent sur la grève.

Cette après-midi j'y ai rencontré Marie Desroches*, mon ancienne camarade. Elle s'est jetée à mon cou avec un élan qui m'a touchée, et, en me regardant elle a pleuré — de belles larmes sincères. — J'ai accepté avec plaisir son invitation de me rendre chez elle.

Enfant, j'aimais la société de cette petite sauvage qui n'avait peur de rien, et lui enviais la liberté dont elle jouissait. Heureusement cette liberté presque absolue ne lui a pas été nuisible.

« On sent rien qu'à la voir sa dignité profonde !
De ce cœur sans limon, nul vent n'a troublé l'onde¹⁶⁹. »

Il faut que Marie ait bien du goût et de l'industrie, car cette cabane, perdue dans les rochers, est agréable. Sans doute, le confortable est loin, mais grâce à la verdure et aux fleurs, c'est joli.

Pour que nous puissions causer librement, Marie m'a fait passer dans la petite chambre qu'elle partage avec sa sœur. La charmante statue de la sainte Vierge que mon père lui donna, lorsqu'elle eut perdu sa mère, y occupe la place d'honneur. Un lierre vigoureux l'entoure gracieusement.

C'est doux à l'âme et doux aux yeux ; et j'ai été bien touchée en apercevant, dans cette chambre de jeune fille, la photographie de mon père, encadrée d'immortelles et de mousse séchées.

— Marie, lui ai-je dit, tu ne l'oublies donc pas ?

Et j'ai encore dans l'oreille l'accent avec lequel elle a répondu :

« Ah, Mademoiselle, je mourrai avant de l'oublier. »

Cette jeune fille passe sa vie aux soins du ménage, à fabriquer et à raccommoder les filets qui servent à son père pour prendre

* Fille d'un pauvre pêcheur et filleule de M. de Montbrun.

le poisson qu'il va vendre quatre sous la douzaine. Et pourtant comme sa vie me semble douce ! Elle a la santé, la beauté.

Un de ces jours, un honnête homme l'aimera, et en l'aimant deviendra meilleur. Son cœur est calme, son âme sereine. Elle ne connaît pas les amères tristesses, les dévorants regrets. Mon Dieu, faites qu'elle les ignore toujours, et donnez-moi la paix — la paix du cœur, en attendant la paix du tombeau. 445

4 juin.

Je viens d'apprendre que M^{lle} Désileux est morte hier à sa ferme des Aulnets. Pauvre fille ! quelle triste vie ! 450

Mon père disait qu'elle avait un grand cœur. Il me menait la voir de temps en temps, et les premières fois, je me rappelle encore, avec quel soin il me recommandait d'être gentille avec elle, de ne pas avoir l'air de remarquer son affreuse laideur.

Vois-tu, disait-il, elle sait qu'elle est affreuse, et il faut tâcher de lui faire oublier cette terrible vérité. 455

Pourquoi cette adorable bonté est-elle si rare ? Si Maurice avait la délicatesse de mon père, peut-être aurait-il pu me faire oublier que je ne puis plus être aimée.

Pauvre M^{lle} Désileux ! Au commencement, elle m'inspirait une répulsion bien grande, mais quand mon père me disait de son ton le plus aisé : « Angéline, va embrasser Mademoiselle Désileux », je m'exécutais courageusement. Et ensuite que j'étais fière de l'entendre me dire, qu'il était content de moi ; car toute petite, je l'aimais déjà avec une vive tendresse, et quand il se montrait satisfait de ma conduite, je donnais dans les étoiles. 465

C'était son opinion qu'une affection trop démonstrative amollit le caractère, nuit au développement de la volonté qui a tant besoin d'être fortifiée ; aussi, malgré son extrême amour pour moi, ordinairement, il était très sobre en caresses. 470

Mais quand je l'avais parfaitement contenté, il me le témoignait toujours de la manière la plus aimable et la plus tendre.

Parfois aussi, malgré son admirable empire sur lui-même, il lui échappait de soudaines explosions de tendresse dont je restais ravie, et qui me prouvaient combien la contrainte, qu'il s'imposait là-dessus, lui devait peser.

Je me rappelle qu'un jour, que nous lisions ensemble la vie de la mère de l'Incarnation¹⁷⁰, il versa des larmes, à cet endroit où son fils raconte qu'elle ne l'embrassa jamais — pas même à son départ pour le Canada, — alors qu'elle savait lui dire adieu pour toujours¹⁷¹.

(Véronique Désileux à Angéline de Montbrun)

Mademoiselle,

Je sens que ma fin est proche et je ramasse mes forces pour vous écrire. Quand vous recevrez cette lettre, je serai morte. Dieu veuille que ma voix, en passant par la tombe, vous apporte quelque consolation!

Ah, chère Mademoiselle, que j'ai souffert de vos peines! que je serais heureuse si je pouvais les adoucir, et vous prouver ma reconnaissance, car monsieur votre père et vous, vous avez été bons, vraiment bons pour la pauvre Véronique Désileux. Et soyez-en sûre, c'est une aumône bénie de Dieu, que celle d'une parole affectueuse, d'un témoignage d'intérêt aux pauvres déshérités de toute sympathie humaine.

Si vous saviez comme la bienveillance est douce à ceux qui n'ont jamais été aimés! Dans le monde, on a l'air de croire que les êtres disgraciés n'ont pas de cœur, et plutôt au ciel qu'on ne se trompât point!

Je vous laisse tout ce que je possède: ma ferme et mon mobilier. Veuillez en disposer comme il vous plaira — et ne me refusez pas un souvenir quelquefois.

Si je pouvais vous dire comme j'ai pleuré votre père! que Dieu me pardonne! dans la folie de ma douleur, j'aurais voulu faire

comme le chien fidèle qui se traîne sur la tombe de son maître, et s'y laisse mourir.

505

Alors pourtant je ne savais pas jusqu'à quel point il avait été bon pour la pauvre disgraciée; c'est seulement ces jours derniers que j'ai appris ce que je lui dois.

Sachez donc qu'à la mort de mon père, il y a quinze ans, je me serais trouvée absolument sans ressources, si M. de Montbrun eût exigé le paiement de ce qui lui était dû. Mais en apprenant que mon père s'était ruiné, qu'il ne me restait plus que la ferme des Aulnets, et qu'il faudrait la vendre pour le payer: «Pauvre fille! dit-il, sa vie est déjà assez triste!»

510

Et aussitôt, il fit un reçu pour le montant de la dette, le signa, et le remit à M. L. en lui faisant promettre le plus inviolable secret. M. L. m'a raconté cela après avoir reçu mon testament.

515

«Au point où vous en êtes, m'a-t-il dit, ça ne peut pas vous humilier.» Et il a raison.

Chère Mademoiselle, depuis que je sais ces choses, j'y ai pensé souvent. Je gardais à Monsieur votre père, une reconnaissance profonde pour l'intérêt qu'il m'a témoigné, pour la courtoisie parfaite avec laquelle il m'a toujours traitée, et à la veille de mourir, j'apprends que je lui ai dû le repos, l'indépendance et la joie de pouvoir donner souvent.

520

525

Que ne puis-je quelque chose pour vous, *sa fille!* On dit que vous avez fait preuve d'un grand courage, mais je devine quels poignants regrets, quelles mortelles tristesses vous cachez sous votre calme, et que de fois j'ai pleuré sur vous!

Ah, si je pouvais vous faire voir le néant de ce qui passe comme on le voit en face de la mort! Vous seriez bien vite consolée.

530

Mon heure est venue, la vôtre viendra, et bientôt, «car les heures ont beau sembler longues, les années sont toujours courtes¹⁷².»

Alors, vous comprendrez le but de la vie, et vous verrez quels desseins de miséricorde se cachent sous les mystérieuses duretés de la Providence.

535

Maintenant, je vois que ma vie pouvait être une vie de bénédictions ! À cette heure où tout échappe, que je serais riche !

540 J'ai vécu sans amitié, sans amour. Mon père lui-même, ne savait pas dissimuler la répugnance que je lui inspirais. Mais si, acceptant tous les rebuts, toutes les humiliations, d'un cœur humble et paisible, je les avais déposés aux pieds de Jésus-Christ, avec quelle confiance je dirais aujourd'hui comme le divin Sauveur, la veille de sa mort : *J'ai fait ce que vous m'aviez donné à*
545 *faire, glorifiez-moi maintenant, mon père*¹⁷³.

Hélas, j'ai bien mal souffert ! *Mais autant le ciel est au-dessus de la terre, autant il a affermi sur nous sa miséricorde*¹⁷⁴. J'aime à méditer cette belle parole en regardant le ciel. Oui, j'espère. Ne crains pas, m'a dit Notre-Seigneur, lorsqu'il est venu dans mon
550 âme, ne crains pas. Demande-moi pardon de n'avoir pas su souffrir pour l'amour de moi, qui t'ai aimée jusqu'à la mort de la croix. Ah, pourquoi, ne l'ai-je pas aimé ? Lui n'eût pas dédaigné ma tendresse.

Ma chère enfant, j'aurais bien voulu vous voir avant de mourir.
555 Mais on m'a dit qu'un voyage de quelques lieues était beaucoup pour vos forces — qu'il valait mieux vous épargner les émotions pénibles — et je n'ai pas osé vous faire prier de venir.

Pourtant, il me semble que cette visite ne vous eût pas été inutile. Mieux que personne, je crois comprendre ce que vous
560 souffrez.

Pauvre enfant si éprouvée, ne serait-elle pas pour vous cette parole de l'Imitation : « Jésus-Christ veut posséder seul votre cœur, et y régner comme un roi sur le trône qui est à lui¹⁷⁵. »

Un auteur, que j'aime, dit que nous pouvons exagérer bien des
565 choses, mais que nous ne pourrions jamais exagérer l'amour de Jésus-Christ¹⁷⁶. Méditez cette douce et profonde vérité. Pensez à l'incomparable ami. Faites-lui sa place dans votre cœur, et il vous sera ce que jamais père, jamais époux n'a été.

Et maintenant, chère fille de mon bienfaiteur, adieu. Adieu, et courage. Souffrir passe, mais si vous acceptez la volonté divine, avoir souffert ne passera jamais.

570

À vous pour l'éternité.

Véronique Désileux.

12 juin.

Mon Dieu, donnez le bonheur éternel à celle qui a tant souffert. Pardonnez si parfois elle a faibli sous le poids de sa terrible croix.

575

Je relis souvent sa lettre. Cette voix qui n'est plus de ce monde me fait pleurer. Pauvre fille ! son souvenir ne me quitte pas. La pensée de ce qu'elle a souffert m'arrache au sentiment de mes peines.

580

La nuit dernière, j'ai fait un rêve qui m'a laissé une étrange impression.

Il me semblait que j'étais dans un cimetière. L'herbe croissait librement entre les croix, dont plusieurs tombaient en ruines. Je marchais au hasard, songeant aux pauvres morts, quand une tombe nouvelle attira mon attention.

585

Comme je me penchais pour l'examiner, la terre, fraîchement remuée, devint soudain transparente comme le plus pur cristal, et je vis Véronique Désileux au fond de sa fosse. Elle semblait plongée dans un recueillement profond ; sous le drap qui les couvrait, on distinguait ses mains jointes pour l'éternelle prière.

590

Je la regardais, invinciblement attirée par le calme de la tombe, par le repos de la mort, et je l'interrogeais, je lui demandais si elle regrettait d'avoir souffert, de n'avoir jamais inspiré que de la pitié.

595

18 juin.

M. L. est venu m'annoncer que j'héritais de M^{lle} Désileux. Je ne voulais pas le recevoir, mais il a tant insisté que j'y ai consenti.

600 Heureusement, cet homme d'affaires est aussi un homme de tact. Pas de ces marques d'intérêt qui froissent, pas de cette compassion qui fait mal. Seulement, en me quittant, il m'a dit : « Vous avez beaucoup souffert, et cela se voit. Mais pourtant, vous res-
semblez toujours à votre père. »

605 Cette parole m'a été bien sensible. Ô chère ressemblance, qui faisait l'orgueil de ma mère et sa joie à lui.

M. L. m'a parlé au long de la conduite de mon père envers la pauvre M^{lle} Désileux, et m'a raconté plusieurs traits qui prouvent également un désintéressement et une délicatesse bien rares.

610 « Soyez sûre, m'a-t-il dit, qu'il en est beaucoup que nous ignorerons toujours. »

Oui, cette divine loi de la charité, il la remplissait dans sa large et suave plénitude. Avec quel soin ne me formait-il pas à ce grand devoir !

615 J'étais encore tout enfant, et déjà il se servait de moi pour ses aumônes. Pour encouragement, pour récompense, il me proposait toujours quelque infortune à soulager, et sa grande punition, c'était de me priver de la joie de donner. Mais il pardonnait vite. Et la douceur de ces moments où je pleurais, entre ses bras, le
620 malheur de lui avoir déplu.

22 juin.

Depuis hier, je suis aux Aulnets. En arrivant, j'ai été voir la tombe de M^{lle} Désileux, où croissent déjà quelques brins d'herbe. La maison était fermée depuis les funérailles. Sa vieille servante est
625 venue m'ouvrir la porte, et quelle impression m'a faite le silence sépulcral qui régnait partout.

Je n'osais avancer dans ces chambres obscures, où quelques rayons de lumière pénétraient, à peine, entre les volets fermés.

630 Pauvre folle que je suis ! je suis venue pour me fortifier par la pensée de la mort, et je me surprends sans cesse, songeant à Maurice, à ce qu'il éprouvera quand il reviendra à Valriant — car il y reviendra. C'est à lui que je laisserai ma maison.

Que lui diront les scellés partout, les chambres vides et sombres, le silence profond ? Cette maison, qu'il appelait *son paradis*, pourra-t-il en franchir le seuil sans que son cœur se trouble ? Les souvenirs ne se lèveront-ils pas de toutes parts, tristes et tendres, devant lui ? La voix du passé ne se fera-t-elle pas entendre dans ce morne silence ?

635

Ô mon Dieu ! voilà que je retombe dans mes faiblesses. Que m'importe qu'il me pleure ? Rien ne saurait-il m'arracher à ce fatal amour ? Quoi ! ni l'éloignement, ni le temps, ni la religion, ni la mort !...

640

Malheur à moi ! j'ai beau me dire que je n'existe plus pour lui, je l'aime, comme les infortunés seuls peuvent aimer.

24 juin.

645

De ma fenêtre, je vois très bien le cimetière, et je distingue parfaitement l'endroit où repose Véronique Désileux. Sa servante me dit qu'elle passait souvent ici des heures entières. Comme tous les condamnés à l'isolement, elle aimait la vue de la nature, et peut-être aussi celle du cimetière.

650

Parmi les morts qui dorment là, en est-il un qui ait souffert plus qu'elle !

Saura-t-on jamais ce qui s'amasse de tristesses et de douleurs dans l'âme des malheureux condamnés à être toujours et partout ridicules ? Que sont les éclatantes infortunes comparées à ces vies toutes de rebuts, d'humiliations, de froissements ? Et c'était une âme ardente ! Ah ! mon Dieu !

655

Que je regrette de n'être pas venue la voir ! Ma présence eût adouci ses derniers jours. Nous aurions parlé de mon père ensemble. La malheureuse l'aimait, et rien dans les sentiments des heureux du monde ne peut faire soupçonner jusqu'où.

660

Quand ces pauvres cœurs toujours blessés, toujours méprisés, osent aimer, ils adorent. Jamais elle ne s'est remise de la nouvelle de sa mort, et je ne puis penser, sans verser des larmes, à l'accablement mortel où elle resta plongée.

665

Hier soir, la servante m'a raconté bien des choses, tout en tournant son rouet devant l'âtre de sa cuisine. Parfois elle s'arrêtait subitement, et jetait un regard furtif vers la chambre de sa maîtresse — ce qui me faisait courir des frissons. Il me semblait
670 que j'allais la voir paraître.

Quel mystère que la mort ! comme cette terrible disparition est difficile à réaliser ! Après la mort de mon père, lorsqu'on disait à M^{lle} Désileux qu'avec le temps, je me consolerais : « Jamais, jamais », s'écriait-elle en couvrant son visage.

Il est impossible de dire la pitié qu'elle avait de moi. La nuit même de sa mort, elle s'attendrissait encore sur mon malheur, et répétait à la personne qui la veillait : « Dites-lui que Dieu lui
675 reste. »

Ô mon amie, obtenez-moi l'intelligence de cette parole !

Qu'est-ce que la vie ? « Quelque brillante que soit la pièce, le
680 dernier acte est toujours sanglant. On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais¹⁷⁷ ! »

26 juin.

De ma visite aux Aulnets j'ai emporté *Tout pour Jésus*¹⁷⁸, livre
685 bien-aimé de M^{lle} Désileux ; et, mon Dieu, avec quelle émotion j'ai lu la page suivante, qui portait en marge la date de la mort de mon père !

« Regardez cette âme qui vient d'entendre son jugement : à peine Jésus a-t-il fini de parler, le son de sa douce voix n'est point
690 encore éteint, et ceux qui pleurent n'ont pas encore fermé les yeux du corps loin duquel la vie a fui : pourtant le jugement est rendu, tout est consommé ; il a été court, mais miséricordieux. Que dis-je ? miséricordieux : la parole ne saurait dire ce qu'il a été. Que l'imagination le trouve. Un jour, s'il plaît à Dieu, nous en ferons
695 nous-même la douce expérience. Il faut que cette âme soit bien forte pour ne pas succomber sous la vivacité des sentiments qui s'emparent d'elle ; elle a besoin que Dieu la soutienne pour ne point être anéantie. Sa vie est passée ; comme elle a été courte !

sa mort est arrivée; combien douce son agonie d'un moment! comme les épreuves paraissent une faiblesse, les chagrins une misère, les afflictions un enfantillage! Et maintenant elle a obtenu un bonheur qui ne finira jamais. Jésus a parlé, le doute n'est plus possible. Quel est ce bonheur? L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu. Elle voit Dieu, l'éternité s'étend devant elle, dans son infini. Les ténèbres se sont évanouies, la faiblesse a disparu, il n'est plus ce temps qui autrefois la désespérait. Plus d'ignorance, elle voit Dieu, son intelligence se sent inondée de délices ineffables; elle a puisé de nouvelles forces dans cette gloire que l'imagination ne saurait concevoir; elle se rassasie de cette vision, en présence de laquelle toute la science du monde n'est que ténèbres et ignorance. Sa volonté nage dans un torrent d'amour; ainsi qu'une éponge s'emplit des eaux de la mer, elle s'emplit de lumière, de beauté, de bonheur, de ravissement, d'immortalité, de Dieu. Ce ne sont là que de vains mots plus légers que la plume, plus faibles que l'eau; ils ne sauraient rappeler à l'imagination même l'ombre du bonheur de cette âme.

Et nous sommes encore ici! Ô ennui! ô tristesse¹⁷⁹!

(Angéline de Montbrun à Mina Darville)

Vous n'avez pas oublié notre voyage aux Aulnets, ni cette pauvre M^{lle} Désileux si difforme. Elle n'est plus et après sa mort on m'a remis une lettre d'elle qui ne sera pas inutile.

Mina, comme cette pauvre disgraciée nous aimait, mon père et moi! et qu'elle a souffert!

C'est fini, maintenant la terre a été foulée sur son pauvre corps, et pour moi, voilà Véronique Désileux parmi ces ombres chères qu'on traîne après soi, à mesure qu'on avance dans la vie.

J'ai reçu vos deux lettres, et bien des choses m'ont profondément touchée. Vous savez comme il vous plaignait à son heure dernière, et volontiers, je dirais comme lui: « Pauvre petite Mina. »

730 Votre frère m'a envoyé de vos cheveux. Veuillez le remercier de ma part, et lui faire comprendre qu'il ne doit plus m'écrire. À quoi bon !

Chère sœur, je ne puis regarder sans émotion ces belles boucles brunes que vous arrangez si bien. Qui nous eût dit qu'un
735 jour cette superbe chevelure tomberait sous le ciseau monastique ? qu'une guimpe de toile blanche entourerait votre charmant visage ?

Ma chère mondaine d'autrefois, comme j'aimerais à vous voir sous votre voile noir.

740 Ainsi, vous voilà consacrée à Dieu, obligée d'aimer Notre-Seigneur d'un amour de vierge et d'épouse.

Ce qu'on dit contre les vœux perpétuels me révolte. Honte au cœur qui, lorsqu'il aime, peut prévoir qu'il cessera d'aimer.

Mon amie, je ne dors guère, et en entendant sonner quatre
745 heures, votre souvenir me revient toujours. Ma pensée vous suit, tout attendrie, dans ces longs corridors des Ursulines.

J'ai assisté à l'oraison des religieuses. J'aimais à les voir immobiles dans leurs stalles, et toutes les têtes, jeunes et vieilles, inclinées sous la pensée de l'éternité. L'éternité, cette mer sans rivages,
750 cet abîme sans fond où nous disparaîtrons tous !

Si je pouvais me pénétrer de cette pensée ! Mais je ne sais quel poids formidable m'attache à la terre. Où sont les ailes de ma candeur d'enfant ? Alors je me sentais portée en haut par l'amour. Mon âme, comme un oiseau captif, tendait toujours à s'élever.
755 Oh ! le charme profond de ces enfantines rêveries sur Dieu, sur l'autre vie.

J'aimais mon père avec une ardente tendresse, et pourtant, je l'aurais laissé sans regret pour mon père du ciel. Mina, c'était la grâce encore entière de mon baptême. Maintenant, la chrétienne,
760 aveuglée par ses fautes, ne comprend plus ce que comprenait l'innocence de l'enfant. Mina, j'ai vu de près l'abîme du désespoir. Ni Dieu ni mon père ne sont contents de moi, et cette pensée ajoute encore à mes tristesses.

Dans votre riante chapelle des Ursulines, j'aimais surtout la chapelle des Saints, où je priais mieux qu'ailleurs. Pendant mon séjour au pensionnat, tous les jours j'allais y faire brûler un cierge, pour que la sainte Vierge me ramenât mon père sain et sauf, et maintenant, je voudrais que là, aux pieds de Notre-Dame du Grand-Pouvoir, une lampe brûlât nuit et jour pour qu'elle me conduise à lui. 765

Je suis charmée que vous soyez sacristine. Vous faites si merveilleusement les bouquets. Quels beaux paniers de fleurs je vous enverrais, si vous n'étiez si loin. 770

Ma chère Mina, soyez bénie pour le tendre souvenir que vous donnez à mon père. Puisque votre office vous permet d'aller dans l'église, je vous en prie, ne passez pas un jour sans vous agenouiller sur le pavé qui le couvre. Cette fosse si étroite, si froide, si obscure, je l'ai toujours devant les yeux. Vous dites que dans le ciel il est plus près de moi qu'autrefois. 775

Mina, le ciel est bien haut, bien loin, et je suis une pauvre créature. Vous ne pouvez comprendre à quel point il me manque, et le besoin, l'irrésistible besoin de me sentir serrée contre son cœur. 780

Le temps ne peut rien pour moi. Comme disait Eugénie de Guérin, les grandes douleurs vont en creusant comme la mer¹⁸⁰. Et le savait-elle comme moi ! Elle ne pouvait aimer son frère comme j'aimais mon père. Elle ne tenait pas tout de lui. Puis rien ne m'avait préparée à mon malheur. Il avait toute la vigueur, toute l'élasticité, tout le charme de la jeunesse. Sa vie était si active, si calme, si saine, et sa santé si parfaite. Sans ce fatal accident ! C'est peut-être *une perfidie de la douleur*, mais j'en reviens toujours là. 785 790

Mon amie, vous savez que je ne me plains pas volontiers, mais votre amitié est si fidèle, votre sympathie si tendre, qu'avec vous mon cœur s'ouvre malgré moi. Ma santé s'améliore. Qui sait combien de temps je vivrai. Implorez pour moi la paix, ce bien suprême des cœurs morts. 795

1^{er} juillet.

« Pourquoi dans mon esprit revenez-vous sans cesse !

Ô jours de mon enfance et de mon allégresse ?

800 Qui donc toujours vous rouvre en nos cœurs presque éteints,

Ô lumineuse fleur des souvenirs lointains¹⁸¹ ? »

Parmi les papiers de mon père, j'ai trouvé plusieurs de mes cahiers d'études qu'il avait conservés ; et comme cela m'a reportée à ces jours bénis où je travaillais sous ses yeux, entourée, pénétrée par sa chaude tendresse ! Quels soins ne prenait-il pas pour me rendre l'étude agréable. Il voulait que je grandisse heureuse, joyeuse, dans la liberté de la campagne, parmi la verdure et les fleurs, et pour cela il ne recula pas devant le sacrifice de ses goûts et de ses habitudes.

810 La vue de ces cahiers m'a profondément touchée. J'ai pleuré longtemps. Ô le bienfait des larmes ! Parfois, cette divine source tarit absolument. Alors, je demeure plongée dans une morne tristesse. Vainement ensuite, je cherche mes bons sentiments, mes courageuses résolutions. La douleur, cette virile amie, élève et fortifie, mais la tristesse dévaste l'âme. Comment se garantir de cette langueur consumante ?

820 Je ne vis guère dans le présent, et pour ne pas voir l'avenir, qui m'apparaît comme une morne et désolée solitude, je songe au passé tout entier disparu. Ainsi le naufragé, qui n'a que l'espace devant lui, se retourne, et dans sa mortelle détresse, interroge la mer où ne flotte plus une épave.

Oui, tout a disparu. Ô mon Dieu, laissez-moi l'amère volupté des larmes !

3 juillet.

825 Je ne devrais pas lire les Méditations¹⁸². Cette voix molle et tendre a trop d'écho dans mon cœur. Je m'enivre de ces dangereuses tristesses, de ces passionnés regrets. Insensée ! J'implore la paix et je cherche le trouble. Je suis comme un blessé qui sentirait un âpre plaisir à envenimer ses plaies, à en voir couler le sang.

Où me conduira cette douloureuse effervescence ? J'essaie faiblement de me reprendre à l'aspect charmant de la campagne, mais 830

« Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts¹⁸³. »

6 juillet.

Oublier ! est-ce un bien ? Puis-je le désirer ? 835

Oublier qu'on a porté en soi-même l'éclatante blancheur de son baptême, et la divine beauté de la parfaite innocence.

Oublier la honte insupportable de la première souillure, la salutaire amertume des premiers remords.

Oublier l'âpre et fortifiante saveur du renoncement ; les joies profondes, les religieuses terreurs de la foi. 840

Oublier les aspirations vers l'infini, la douceur bénie des larmes, les rêves délicieux de l'âme virginale, les premiers regards jetés sur l'avenir, ce lointain enchanté qu'illuminait l'amour.

Oublier les joies sacrées du cœur, les déchirements sanglants et les illuminations du sacrifice, les révélations de la douleur. 845

Oublier les clartés d'en haut ; les rayons qui s'échappent de la tombe ; les voix qui viennent de la terre, quand ce qu'on aimait le plus y a disparu.

Oublier qu'on a été l'objet d'une incomparable tendresse ; qu'on a cru à l'immortalité de l'amour. 850

Oublier que l'enthousiasme a fait battre le cœur ; que l'âme s'est émue devant la beauté de la nature ; qu'elle s'est attendrie sur la fleur saisie par le froid, sur le nid où tombait la neige, sur le ruisseau qui coulait entre les arbres dépouillés. 855

Oublier ! laisser le passé refermer ses abîmes sur la meilleure partie de soi-même ! N'en rien garder ! n'en rien retenir ! Ceux qu'on a aimés, les voir disparaître de sa pensée comme de sa vie ! les sentir tomber en poudre dans son cœur !

Non, la consolation n'est pas là ! 860

7 juillet.

La consolation, c'est d'accepter la volonté de Dieu, c'est de songer à la joie du revoir, c'est de savoir que je l'ai aimé autant que je pouvais aimer.

865 Dans quelle délicieuse union nous vivions ensemble ! Rien ne me coûtait pour lui plaire ; mais je savais que les froissements involontaires sont inévitables, et pour en effacer toute trace, rarement je le quittais le soir, sans lui demander pardon. Chère et douce
870 habitude qui me ramena vers lui, la veille de sa mort. Quand je pense à cette journée du 19 ! Quelles heureuses folles nous étions, Mina et moi ! Jamais jour si douloureux eut-il une veille si gaie ? Combien j'ai béni Dieu, ensuite, d'avoir suivi l'inspiration qui me portait vers mon père. Ce dernier entretien restera l'une des forces de ma vie.

875 Je le trouvai qui lisait tranquillement. Nox dormait à ses pieds devant la cheminée, où le feu allait s'éteindre. Je me souviens qu'à la porte, je m'arrêtai un instant pour jouir de l'aspect charmant de la salle. Il aimait passionnément la verdure et les fleurs et j'en mettais partout. Par la fenêtre ouverte, à travers le feuillage,
880 j'apercevais la mer tranquille, le ciel radieux. Sans lever les yeux de son livre, mon père me demanda ce qu'il y avait. Je m'approchai, et m'agenouillant, comme je le faisais souvent devant lui, je lui dis que je ne pourrais m'endormir sans la certitude qu'aucune ombre de froideur ne s'était glissée entre nous, sans lui demander
885 pardon, si j'avais eu le malheur de lui déplaire en quelque chose.

Je vois encore son air moitié amusé, moitié attendri. Il m'embrassa sur les cheveux, en m'appelant *sa chère folle*, et me fit asseoir pour causer. Il était dans ses heures d'enjouement, et alors sa parole, ondoyante et légère, avait un singulier charme. Je n'ai
890 connu personne dont la gaieté se prît si vite.

Mais ce soir-là quelque chose de solennel m'oppressait. Je me sentais émue sans savoir pourquoi. Tout ce que je lui devais me revenait à l'esprit. Il me semblait que je n'avais jamais apprécié

son admirable tendresse. J'éprouvais un immense besoin de le remercier, de le chérir. Minuit sonna. Jamais glas ne m'avait paru si lugubre, ne m'avait fait une si funèbre impression. Une crainte vague et terrible entra en moi. Cette chambre si jolie, si riante me fit soudain l'effet d'un tombeau. 895

Je me levai pour cacher mon trouble et m'approchai de la fenêtre. La mer s'était retirée au large, mais le faible bruit des flots m'arrivait par intervalles. J'essayais résolument de raffermir mon cœur, car je ne voulais pas attrister mon père. Lui commença dans l'appartement un de ces va-et-vient qui étaient dans ses habitudes. *La fille du Tintoret*¹⁸⁴ se trouvait en pleine lumière. En passant, son regard tomba sur ce tableau qu'il aimait, et une ombre douloureuse couvrit son visage. Après quelques tours, il s'arrêta devant et resta sombre et rêveur, à le considérer. Je l'observais sans oser suivre sa pensée. Nos yeux se rencontrèrent et ses larmes jaillirent. Il me tendit les bras et sanglota : « Ô mon bien suprême ! ô ma Tintorella¹⁸⁵ ! » 900 905 910

Je fondis en larmes. Cette soudaine et extraordinaire émotion, répondant à ma secrète angoisse, m'épouvantait, et je m'écriai : « Mon Dieu, mon Dieu ! que va-t-il donc arriver ? »

Il se remit à l'instant, et essaya de me rassurer, mais je sentais les violents battements de son cœur, pendant qu'il répétait de sa voix la plus calme : « Ce n'est rien, ce n'est rien, c'est la sympathie pour le pauvre Jacques Robusti¹⁸⁶. » 915

Et comme je pleurais toujours et frissonnais entre ses bras, il me porta sur la causeuse au coin du feu ; puis il alla fermer la fenêtre, et mit ensuite quelques morceaux de bois sur les tisons. 920

La flamme s'éleva bientôt vive et brillante. Alors revenant à moi, il me demanda pourquoi j'étais si bouleversée. Je lui avouai mes terreurs.

« Bah ! dit-il légèrement, des nerfs. » Et comme j'insistais, en disant que lui aussi avait senti l'approche du malheur, il me dit : 925

— J'ai eu un moment d'émotion, mais tu le sais, Mina assure que j'ai une nature d'artiste. »

Il me badinait, me raisonnait, me câlinait, et comme je restais toute troublée, il m'attira à lui et me demanda gravement :

930 « Mon enfant, si, moi ton père, j'avais l'entière disposition de ton avenir, serais-tu bien terrifiée ? »

Alors, partant de là, il m'entretint avec une adorable tendresse de la folie, de l'absurdité de la défiance envers Dieu.

935 Sa foi entraînait en moi comme une vigueur. La vague, l'horrible crainte disparut. Jamais, non jamais je ne m'étais sentie si profondément aimée. Pourtant je comprenais — et avec quelle lumineuse clarté — que rien dans les tendresses humaines ne peut faire soupçonner ce qu'est l'amour de Dieu pour ses créatures.

940 Ô mon Dieu, votre grâce me préparait au plus terrible des sacrifices. C'est ma faute, ma très grande faute, si l'éclatante lumière, qui se levait dans mon âme, n'a pas été croissant jusqu'à ce jour.

945 Chose singulière ! le parfum de l'héliotrope me reporte toujours à cette heure sacrée — la dernière de mon bonheur. — Ce soir-là il en portait une fleur à sa boutonnière, et ce parfum est resté pour jamais mêlé aux souvenirs de cette soirée, la dernière qu'il ait passée sur la terre.

8 juillet.

950 Quand je vivrais encore longtemps, jamais je ne laisserai ma robe noire, jamais je ne laisserai mon deuil.

955 Après la mort de ma mère, il m'avait vouée à la Vierge, et d'aussi loin que je me rappelle j'ai toujours porté ses couleurs. Pourrait-elle l'oublier ? C'est pour mes voiles d'orpheline que j'ai abandonné sa livrée, que je ne devais quitter qu'à mon mariage. Ces couleurs virginales plaisaient à tout le monde, à mon père surtout. Il me disait qu'il ne laissait jamais passer un jour sans rappeler à la sainte Vierge que je lui appartenais.

10 juillet.

Le mardi d'avant sa mort, de bonne heure, nous étions montés sur le cap. Rien n'est beau comme le matin d'un beau jour, et jamais je n'ai vu le soleil se lever si radieux que ce matin-là. Autour de nous, tout resplendissait, tout rayonnait. Mais, indifférent à ce ravissant spectacle, mon père restait plongé dans une méditation profonde. Je lui demandai ce qu'il regardait en lui-même et répondant à ma question par une autre, comme c'était un peu son habitude, il me dit : « Penses-tu quelquefois à cet incendie d'amour que la vue de Dieu allumera dans notre âme ? »

960

965

Je n'étais pas disposée à le suivre dans ces régions élevées, et je répondis gaiement : « En attendant, serrez-moi contre votre cœur. »

— Ma pauvre enfant, reprit-il ensuite, nous sommes bien terrestres, mais tantôt ce tressaillement de la nature à l'approche du soleil m'a profondément ému, et toute mon âme s'est élancée vers Dieu.

970

L'expression de son visage me frappa. Ses yeux étaient pleins d'une lumière que je n'y avais jamais vue. Était-ce la lumière de l'éternité qui commençait à lui apparaître ? Il en était si près — et avec quelle consolation je me suis rappelé tout cela, en écoutant le récit que saint Augustin nous a laissé, de son ravissement pendant qu'il regardait, avec sa mère, le ciel et la mer d'Ostie¹⁸⁷.

975

J'aime saint Augustin, ce cœur profond, qui pleura si tendrement sa mère et son ami. Un jour, en parlant à son peuple des croyances superstitieuses, le *fiis de tant de larmes* disait : « Non, les morts ne reviennent pas » : et son âme aimante en donne cette touchante raison : « J'aurais revu ma mère¹⁸⁸. »

980

Et moi, pauvre fille, ne puis-je pas dire aussi : Les morts ne reviennent pas, j'aurais revu mon père. Lui, si tendre pour mes moindres chagrins, lui qui était comme une âme en peine dès qu'il ne m'avait plus.

985

Tant d'appels désolés, tant de supplications passionnées et toujours l'inexorable silence, le silence de la mort.

990

12 juillet.

J'aime à voir le soleil disparaître à travers les grands arbres de la forêt; la voilà déjà qui dépouille sa parure de lumière pour s'envelopper d'ombre. À l'horizon les nuages pâlisent. On dit
 995 beau comme un ciel sans nuages, et pourtant, que les nuages sont beaux lorsqu'ils se teignent des feux du soir! Tantôt en admirant ces groupes aux couleurs éclatantes, je songeais à ce que l'amour de Dieu peut faire de nos peines, puisque la lumière en pénétrant de sombres vapeurs, en fait une merveilleuse parure au firmament.

1000 Lorsqu'il fait beau à la tombée de la nuit, je me promène dans mon beau jardin — ce jardin si délicieux, disait Maurice, que les amoureux seuls y devraient entrer.

C'est charmant d'entendre les oiseaux s'appeler dans les arbres. Avant de regagner leurs nids, il y en a qui viennent boire
 1005 et se baigner au bord du ruisseau. Ce ruisseau, qui tombe de la montagne avec des airs de torrent, coule ici si doux; c'est plaisir de suivre ces gracieux détours. On dirait qu'il ne peut se résoudre à quitter le jardin; j'aime ce faible bruit parmi les fleurs.

« Les images de ma jeunesse
 1010 S'élèvent avec cette voix:
 Elles m'inondent de tristesse
 Et je me souviens d'autrefois⁸⁹. »

13 juillet.

Mon serin s'ennuie; il bat de l'aile contre les vitres.

1015 Pauvre petit! se sentir des ailes et ne pouvoir les déployer! Qui ne connaît cette souffrance? Qui ne s'est heurté à des bornes douloureuses? Qui ne connaît le tourment de l'impuissante aspiration?

15 juillet.

1020 J'ai donné la ferme des Aulnets à Marie Desroches et cet acte m'a fait plaisir à signer. Qu'aurais-je fait de cette propriété? Je suis déjà trop riche peut-être, et d'ailleurs si sa mort eût été moins

prompte, mon père, j'en suis convaincue, aurait laissé quelque chose à sa jolie filleule qu'il affectionnait. Pour elle, cette ferme, c'est la vieilleuse heureuse et paisible de son père, c'est l'avenir assuré. Aussi sa joie est belle à voir.

1025

16 juillet.

Tous les dimanches après les vêpres, Paul et Marie viennent me voir, un peu, je pense, par affection pour moi, et beaucoup par tendresse pour le serin qui leur garde une nuance de préférence dont ils ne sont pas peu fiers.

1030

Ces gentils enfants sont charmants dans leur toilette de première communion. Marie surtout est à croquer avec sa robe blanche, et le joli chapelet bleu qu'elle porte en guise de collier. Paul commence à se faire à la voir si belle, mais les premières fois il avait des éblouissements. Le jour de leur première communion, je les invitai à dîner, et les ayant laissés seuls un instant, je les trouvai qui s'entre-regardaient avec une admiration profonde. Ces aimables enfants m'apportent souvent de la corallorhize* pour les corbeilles. Marie conte fort bien leurs petites aventures.

1035

1040

L'autre jour, en allant chercher leur vache, ils s'étaient assis sur une grosse roche pour se reposer, quand une énorme couleuvre allongea sa tête hideuse de dessous la roche.

Marie crut sa dernière heure arrivée et se mit à courir; mais Paul conservant son sang-froid, la fit monter sur une clôture. Puis il marcha résolument vers la grosse roche, et lapida la couleuvre et ses petits. Il y en avait sept. Marie frémit encore en pensant qu'elle s'est trouvée si près d'un nid de couleuvres.

1045

Depuis ce jour-là, son petit frère a pris pour elle les proportions d'un héros. « Il n'a peur de rien », dit-elle avec conviction, et Paul triomphe modestement.

1050

J'aime ces enfants. Leur conversation me laisse quelque chose de frais et de doux. Bien volontiers, je contenterais toutes leurs

* Fleur qui croît parmi les mousses dans les forêts de sapin.

petites envies, mais je craindrais que leurs visites ne devinssent
1055 intéressées; aussi pour l'ordinaire je ne leur donne qu'un peu de
vin pour leur grand'mère. Ils s'en vont contents.

20 juillet.

Le jour éclatant m'assombrit étrangement, mais j'aime le demi-
jour doré, la clarté tendre et douce du crépuscule.

1060 Malgré la tristesse permanente au fond de mon âme, la beauté
de la nature me plonge parfois dans des rêveries délicieuses. Mais
il faut toujours finir par rentrer, et alors la sensation de mon iso-
lement me revient avec une force nouvelle. Par moment, j'éprouve
un besoin absolument irrésistible de revoir et d'entendre Maurice.
1065 Il me faut un effort désespéré pour ne pas lui écrire: Venez.

Et fidèle à sa parole il viendrait...

21 juillet.

N'aimait-il donc en moi que ma beauté? Ah! ce cruel étonne-
ment de l'âme. Cela m'est resté au fond du cœur comme une souf-
1070 france aiguë, intolérable. Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que la
raison peut faire pour moi? Je suis une femme qui a besoin d'être
aimée.

Parfois, il me faut un effort terrible pour supporter les soins
de mes domestiques. Et pourtant, ils me sont attachés, et la plus
1075 humble affection n'a-t-elle pas son prix?

Mon Dieu, que je sache me vaincre, que je ne sois pas ingrate,
que je ne fasse souffrir personne.

23 juillet.

Temps délicieux. Pour la première fois, j'ai pris un bain de mer,
1080 ce qui m'a valu quelques minutes de sérénité. Autrefois, j'étais la
première baigneuse du pays — la reine des grèves, disait Maurice.

Depuis mon deuil, je n'avais pas revu ma cabane de bains, ni
cet endroit paisible et sauvage où j'étais venue pour la dernière

fois avec Mina. Je l'ai trouvé changé. La crique a toujours son beau sable, ses coquillages, ses sinuosités, et sa ceinture de rochers à fleur d'eau. Mais la jolie butte qui abritait ma cabane s'en va rongée par les hautes mers. Un cèdre est déjà tombé, et les deux vigoureux sapins dont j'aimais à voir l'ombre dans l'eau, minés par les vagues, penchent aussi vers la terre. Cela m'a fait faire des réflexions dont la tristesse n'était pas sans douceur. « Une montagne finit par s'écrouler en flots de poussière, et un rocher est enfin arraché de sa place. La mer creuse les pierres et consume peu à peu ses rivages. Ceux donc qui habitent des maisons de boue ne seront-ils pas beaucoup plus tôt consumés¹⁹⁰ ? »

25 juillet.

J'aime me rapprocher des pauvres, des humbles, c'est-à-dire des forts qui portent si vaillamment de si lourds fardeaux. Souvent, je vais chez une pauvre femme restée sans autre ressource que son courage, pour élever ses trois enfants. La malheureuse a vu périr son mari presque sous ses yeux.

La mer a gardé le corps, mais quelques heures après le naufrage, la tempête jetait sur le rivage les débris de la barque avec les rames du pêcheur ; et la veuve a croisé les rames, en travers des poutres, au-dessus de la croix de bois noir qui orne le mur blanchi à la chaux de sa pauvre demeure.

Cette jeune femme m'inspire un singulier intérêt. Jamais elle ne se plaint, mais on sent qu'elle a souffert. Pour elle le rude et incessant travail, les privations de toutes sortes, ne sont pas ce qu'il y a de plus difficile à supporter. Mais elle accepte tout. « Il faut gagner son paradis », me dit-elle parfois.

Il y a sur ce pâle et doux visage quelque chose qui fortifie, qui élève les pensées. Que de vertus inconnues brilleront au grand jour ! Que de grandeurs cachées seront dévoilées chez ceux que le monde ignore ou méprise !

1115 Un jour, Ignace de Loyola¹⁹¹ demanda à Jésus-Christ qui, dans
le moment, lui était le plus agréable sur la terre, et Notre-Seigneur
répondit que c'était une pauvre veuve qui gagnait, à filer, son pain
et celui de ses enfants¹⁹². Mon père trouvait ce trait charmant, et
disait : « Quand je vois mépriser la pauvreté, je suis partagé entre
1120 l'indignation et l'envie de rire. »

26 juillet.

Longtemps, je me suis arrêtée à regarder la mer toute fine, haute
et parfaitement calme. C'est beau comme le repos d'un cœur
passionné. Pour bouleverser la mer il faut la tempête, mais pour
1125 troubler le cœur, jusqu'au fond, que faut-il !... Hélas, un rien, une
ombre. Parfois, tout agit sur nous, jusqu'à la fumée qui tremble
dans l'air, jusqu'à la feuille que le vent emporte. D'où vient cela ?
n'en est-il pas du sentiment comme de ces fluides puissants et dan-
gereux qui circulent partout, et dont la nature reste un si profond
1130 mystère ?

Dieu ne donne pas à tous la sensibilité vive et profonde. Ni
la douleur, ni l'amour ne vont avant dans bien des cœurs, et le
temps y efface les impressions aussi facilement que le flot efface
les empreintes sur le sable.

1135 On dit que le cœur le plus profond finit par s'épuiser. Est-
ce vrai ? Alors c'est une pauvre consolation. Rien de la terre n'a
jamais crû parmi les cendres... les bords du volcan éteint sont à
jamais stériles. Pas une fleur, pas une mousse ne s'y verra jamais.
La neige peut voiler l'affreuse nudité de la montagne ; mais rien
1140 ne saurait embellir la vie qu'une flamme puissante a ravagée. Ces
ruines sont tristes : ce que le feu n'y consume pas, il le noircit.

27 juillet.

Une dame très bien intentionnée a beaucoup insisté pour me voir,
et m'a écrit qu'elle ne voudrait pas partir sans me laisser quelques
1145 paroles de consolation. Pauvre femme ! elle me fait l'effet d'une

personne, qui, avec une goutte d'eau douce au bout du doigt, croirait pouvoir adoucir l'amertume de la mer.

Qu'on me laisse en paix !

28 juillet.

C'est une chose étonnante comme ma santé s'améliore. Ma si forte constitution reprend le dessus, et souvent, je me demande avec épouvante, si je ne suis pas condamnée à vieillir — à vieillir dans l'isolement de l'âme et du cœur. — Mon courage défaille devant cette pensée.

1150

Pour me distraire, je fais tous les jours de longues promenades. J'en reviens fatiguée, ce qui fait jouir du repos. Mais qu'il est triste d'habiter avec un cœur plein une maison vide. Ô mon père, le jour de votre mort, le deuil est entré ici pour jamais. Parfois, je songe à voyager. Mais ce serait toujours aller où nul ne nous attend. D'ailleurs, je ne saurais m'éloigner de Valriant, où tout me rappelle mon passé si doux, si plein, si sacré.

1155

Autant que possible, je vis au dehors. La campagne est dans sa magnificence, mais c'est la maturité, et l'on dirait que la nature sent venir l'heure des dépouillements. Déjà elle se recueille, et parfois s'attriste, comme une beauté qui voit fuir la jeunesse et qui songe aux rides et aux défigurements.

1160

1165

2 août.

Aujourd'hui j'ai fait une promenade à cheval. Maintenant que mes forces me le permettent, je voudrais reprendre mes habitudes. D'ailleurs les exercices violents calment et font du bien.

1170

En montant ce noble animal que mon père aimait, j'avais un terrible poids sur le cœur, mais la rapidité du galop m'a étourdie. Au retour j'étais fatiguée, et il m'a fallu mettre mon beau Sultan au pas. Alors les pensées me sont venues tristes et tendres.

Je regrette de n'avoir rien écrit alors que ma vie ressemblait à ces délicieuses journées de printemps, où l'air est si frais, la

1175

verdure si tendre, la lumière si pure. J'aurais du plaisir à revoir ces pages. J'y trouverais un parfum du passé. Maintenant le charme est envolé; je ne vois rien qu'avec des yeux qui ont pleuré. Mais il y a des souvenirs de bonheur qui reviennent obstinément comme ces épaves qui surnagent.

4 août.

Depuis ma promenade, ma pensée s'envole malgré moi vers la Malbaie¹⁹³. J'ai des envies folles d'y aller, et pourquoi? Pour revoir un endroit où j'ai failli me tuer. C'est au bord d'un chemin rocailleux, sur le penchant d'une côte; il y a beaucoup de cornouillers le long de la clôture, et par-ci par-là quelques jeunes aulnes qui doivent avoir grandi.

Si Maurice passait par là se souviendrait-il? Et pourtant si j'étais morte alors, quel vide, quel deuil dans sa vie et dans son cœur!

C'était il y a trois ans. En revenant d'une excursion au Saguenay¹⁹⁴, nous nous étions arrêtés à la Malbaie. Mon père, Maurice et moi, aussi à l'aise à cheval que dans un fauteuil, nous faisons de longues courses, et un jour nous nous rendîmes jusqu'au Port-au-Persil¹⁹⁵, sauvage et charmant endroit, qui se trouve à cinq ou six lieues de la Malbaie.

Au retour, l'orage nous surprit. La pluie tombait si fort que Maurice et moi nous décidâmes d'aller chercher un abri quelque part, et nous étions à attendre mon père, que nous avions devancé, quand un éclair sinistre nous brûla le visage. Presque en même temps, le tonnerre éclatait sur nos têtes et tombait sur un arbre, à quelques pas de moi. Nos chevaux épouvantés se cabrèrent violemment, je n'eus pas la force de maîtriser le mien — il partit. — Ce fut une course folle, terrible. La respiration me manquait, les oreilles me bourdonnaient affreusement, j'avais le vertige. Pourtant, à travers les roulements du tonnerre, je distinguais la voix de Maurice qui me suivait de près, et me criait souvent: « N'ayez pas peur ».

Je tenais ferme, mais au bas d'une côte, à un détour du chemin, mon cheval fit un brusque écart, se retourna, bondit par-dessus une grosse roche, et fou de terreur reprit sa course. Maurice avait sauté à terre et attendait. Quand je le vis s'élancer, je crus que le cheval allait le renverser; mais il le saisit par les naseaux et l'arrêta net. Ce moment d'angoisse avait été horrible. Toute ma force m'abandonna, les rênes m'échappèrent, je tombai. 1210 1215

D'un bond Maurice fut à côté de moi. Par un singulier bonheur, j'étais tombée sur des broussailles qui avaient amorti ma chute. Je n'avais aucun mal. J'étais seulement un peu étourdie.

Mon père arrivait à toute bride, mortellement inquiet. Il comprit tout d'un coup d'œil et, dans un muet transport, nous serra tous deux dans ses bras. 1220

Ô mon Dieu, vous le savez, sa première parole fut pour vous remercier ! Et la douceur de ce moment !

Brisée de fatigue et d'émotion j'étais absolument incapable de marcher. La pluie tombait toujours à torrents. Mon père m'enleva comme une plume et m'emporta à une maison voisine, où nous fûmes reçus avec un empressement charmant. J'étais mouillée jusqu'aux os; et dans la crainte d'un refroidissement, on me fit changer d'habits. Une jeune fille mit toutes ses robes à mon service. J'en pris une de flanelle blanche. Comme elle n'allait pas à ma taille, la maîtresse de céans ouvrit son coffre et en tira un joli petit châle bleu — son châle de nocces, — me dit-elle, en me l'ajustant avec beaucoup de soin. 1225 1230

« Vous l'avez paru¹⁹⁶ belle, répétait sans cesse la digne femme, si vous étiez tombée sur les cailloux, vous étiez morte. » 1235

— Ou défigurée pour la vie, ajoutait la jeune fille, qui avait l'air de trouver cela beaucoup plus terrible.

— Le monsieur qui a arrêté votre cheval est-il votre cavalier ? me dit-elle à l'oreille. 1240

Ma toilette finie, elle me présenta un petit miroir, et me demanda naïvement si je n'étais pas heureuse d'être si belle ? — si j'aurais pu supporter le malheur d'être défigurée ?

En sortant de la chambre, je trouvai mon père et Maurice.
 1245 Oh ! cette belle lumière qu'il y avait dans leurs regards. Malgré
 leurs habits dégouttants d'eau, tous deux avaient l'air de bien-
 heureux.

L'orage avait cessé. La campagne rafraîchie par la pluie res-
 plendissait au soleil. La rosée scintillait sur chaque brin d'herbe, et
 1250 pendait aux arbres en gouttes brillantes. L'air, délicieux à respirer,
 nous apportait en bouffées la saine odeur des foins fauchés, et la
 senteur aromatique des arbres. Jamais la nature ne m'avait paru
 si belle. Debout à la fenêtre, je regardais émue, éblouie. Ce loin-
 tain immense et magnifique, où la mer éblouissante se confondait
 1255 avec le ciel, m'apparaissait comme l'image de l'avenir.

« Mon Dieu, pensais-je, qu'il fait bon de vivre ! »

Assis sur un escabeau à mes pieds, Maurice me regardait, et
 bien bas, je lui dis : « Merci ».

Une flamme de joie passa ardente sur son visage, mais il resta
 1260 silencieux.

— Voyez donc comme c'est beau, lui dis-je.

Il sourit et répondit dans cette langue italienne qu'il affection-
 nait :

« Béatrice regardait le ciel, et moi je regardais Béatrice¹⁹⁷. »

1265 7 août.

Près de la Pointe aux Cèdres¹⁹⁸, dans un ravin sans ombrage, sans
 verdure, sans eau, deux jeunes époux sont venus s'établir. Ils ont
 acheté et réparé, tant bien que mal, une chétive mesure qui tom-
 bait en ruines, et y vivent heureux. Le bonheur est au dedans de
 nous, et qui sait si la magie de l'amour ne peut pas rendre une
 1270 pauvre cabane aussi agréable que la grotte de Calypso¹⁹⁹.

Il m'arrive souvent de passer par le ravin. Je porte à ces nou-
 veaux mariés un intérêt dont ils ne se doutent guère. Cette après-
 midi, je voyais la jeune femme préparer son souper. Quand il
 1275 fait beau, trois pierres disposées en trépied, auprès de sa porte,

lui servent de foyer, et quelques branches sèches suffisent pour cuire le repas. Elle est attrayante, et porte ses cheveux blonds à la *suisse*, en lourdes nattes sur le dos. C'est charmant de la voir assise sur une bûche devant son humble feu, et surveillant sa soupe, tout en tricotant activement. Je suppose qu'elle n'a pas d'horloge, car elle interroge souvent le soleil — ô charme de l'attente ! — Je me sens plus triste encore quand je la vois. Voudrais-je donc qu'il n'y eût plus d'heureux sur la terre ? *Heureux* ! oui ils le sont, car ils ont l'amour et tout est là.

1280

Je leur ai fait dire de venir cueillir des fruits et des fleurs, aussi souvent qu'il leur plaira.

1285

8 août.

Chacun a regagné son lit, excepté ma bonne vieille Monique, qui s'obstine à croire que j'ai besoin de soins, et fait la sourde oreille quand je l'envoie se coucher. Mais elle ne fait pas plus de bruit qu'une ombre. Autour de moi tout est tranquille. Le parfum des grèves — ce parfum que Maurice aimait tant — m'arrive pénétrant et âpre. Là-bas, sur les ondes argentées, on voit courir des étincelles de feu. Mais la mer est calme, étrangement calme, et je n'entends rien que le murmure du ruisseau, à travers le jardin, et par-ci par-là, le bruissement des feuilles au passage de la brise.

1290

1295

Qui n'a senti ses yeux se mouiller devant le calme profond de la campagne à demi plongée dans l'ombre ? qui n'a prêté une oreille charmée à ces divins silences, à ces vagues et flottantes rumeurs de la nuit ?

1300

Mon Dieu, j'aurais besoin d'oublier combien la terre est belle !

Le jour distrait toujours un peu, mais la nuit, l'âme s'ouvre tout entière à la rêverie et quand le cœur est troublé, l'imagination répand partout, avec ses flammes, des flots de tristesse. Vainement j'essaie de regarder le ciel. Il faut des eaux calmes pour en refléter la beauté et mon âme

1305

« N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté²⁰⁰. »

9 août.

1310 Dans l'isolement, quand l'âme a encore sa sensibilité tout entière et toute vive, il y a une étrange volupté dans les souvenirs qui déchirent le cœur et font pleurer. Ces chers souvenirs de tendresse et de deuil, je m'en entoure, je m'en enveloppe, je m'en pénètre, ou plutôt ils sont l'âme même de ma vie.

1315 Cette conduite n'est pas sage, je le sais; mais qui n'aime mieux la tempête que le calme plat — ce calme terrible qui abat, qui anéantit les plus fiers courages.

15 août.

1320 J'ai honte de moi-même. Qu'ai-je fait de mon courage! qu'ai-je fait de ma volonté?

Jamais, non jamais, je n'aurais cru que l'âme pût se renverser ainsi dans les nerfs. Je ne saurais rester en repos. Je suis parfaitement incapable de tout travail, de toute application quelconque. Malgré moi, mon livre et mon ouvrage m'échappent des mains. 1325 Tout m'émeut, tout me trouble, et même en la présence de mes domestiques, des larmes brûlantes s'échappent de mes yeux. Ô mon père! que penseriez-vous de moi? vous si noble! vous si fier!

Mais je n'y puis rien. À mesure que mes forces reviennent, le besoin de le revoir se réveille terrible dans mon cœur. La prière ne 1330 m'apporte plus qu'un soulagement momentané, ou plutôt je ne sais plus prier, je ne sais plus qu'écouter mon cœur désespéré.

Ô mon Dieu! pardonnez-moi. Ces regrets passionnés, ces dévorantes tristesses, ce sont les plaintes folles de la terre d'épreuve. Je ne saurais les empêcher de croître. Ô mon Dieu, 1335 arrachez et brûlez, je vous le demande, je vous en conjure. Ah, que de fois, pendant les jours terribles que je viens de passer, n'ai-je pas été me jeter à vos pieds. J'ai peur de moi-même, et je passe des heures entières dans l'église.

Ô Seigneur Jésus, vous le savez, ce n'est pas vous que je veux, 1340 ce n'est pas votre amour dont j'ai soif, et même en votre adorable présence, mes pensées s'égarent.

Hier, il faisait un vent furieux, une épouvantable tempête. — À genoux dans l'église, le front caché dans mes mains j'écoutais le bruit de la mer moins troublée que mon cœur. Au plus profond de mon âme, d'étranges, de sauvages tristesses répondaient aux rugissements des vagues, sur la grève solitaire, et par moments des sanglots convulsifs déchiraient ma poitrine.

1345

L'église était déserte. Une humble chandelle de suif, allumée par la femme d'un pauvre pêcheur, brûlait sur un long chandelier de bois, devant l'image de la Vierge.

1350

Ô Marie ! tendez votre douce main à ceux que l'abîme veut engloutir. Ô Vierge ! ô Mère ! ayez pitié.

17 août.

Si, une fois encore, je pouvais l'entendre, il me semble que j'aurais la force de tout supporter. Sa voix exerçait sur moi une délicieuse, une merveilleuse puissance ; et, seule, elle put m'arracher à l'accablement si voisin de la mort où je restai plongée, après les funérailles de mon père.

1355

Tant que j'avais eu sous les yeux son visage adoré, une force mystérieuse m'avait soutenue. Sa main, sa chère main, qui m'avait bénie, reposa jusqu'au dernier moment dans la mienne — elle était tiède encore quand je la joignis à sa main gauche qui tenait le crucifix. — Dans une paix très amère, j'embrassais son visage si calme, si beau, et pour lui obéir même dans la mort, sans cesse je répétais : « Que la volonté de Dieu soit faite²⁰¹ ! »

1360

Mais quand je ne vis plus rien de lui, pas même son cercueil, l'exaltation du sacrifice tomba. Sans pensées, sans paroles, sans larmes, incapable de comprendre aucune chose et de supporter même la lumière du jour, je passais les jours et les nuits, étendue sur mon lit, tous les volets de ma chambre fermés. Pendant que je gisais dans cet abattement qui résistait à tout, et ne laissait plus d'espoir, tout à coup une voix s'éleva douce comme celle d'un ange. Malgré mon état de prostration extrême, le chant m'arrivait, mais voilé, comme de très loin. Et le poids funèbre

1370

1375 qui m'écrasait, se soulevait; je me ranimais à ce chant si tendre, si pénétrant.

Dans ma pensée enténébrée, c'était la voix du chrétien qui, du fond de la tombe, chantait ses immortelles tendresses et ses impérissables espérances; c'était la voix de l'élu qui, du haut du ciel, chantait les reconnaissances et les divines allégresses des
1380 consolés. Ce terrible silence de la mort, souffrance inexprimable de l'absence éternelle, il me semblait que l'amour de mon père l'avait vaincu et combien de fois j'ai désiré revivre cette heure. Cette heure inoubliable, si étrange et si douce, où je me repris à la
1385 vie, bercée par une mélodie divine.

Le chant se continuait toujours. J'écoutais comme si le ciel se fut entr'ouvert et il vint un moment où j'aurais succombé, sous l'excès de l'émotion, sans les larmes qui soulagèrent mon cœur. Elles coulèrent en abondance, et à mesure qu'elles coulaient, je
1390 sentais en moi un apaisement très doux.

— Maurice, Maurice, sanglota Mina, elle est sauvée.

Alors le jour se fit dans mon esprit; je compris, et ensuite je demandai à voir Maurice.

— Il viendra, dit le docteur, qui tenait ma main dans la sienne, il viendra, si vous consentez à boire ceci et à laisser donner de la
1395 lumière.

Malgré l'affreux dégoût, j'avalai ce qu'il me présentait. On ouvrit les volets, et je tenais ma figure cachée dans les oreillers, pour ne pas voir la lumière du soleil qui me faisait horreur, parce que mon père ne la verrait plus jamais.
1400

Maurice vint, et à genoux à côté de mon lit, il me parla, il me dit de ces paroles qu'aujourd'hui il chercherait en vain. Il me supplia de le regarder, et je ne pus résister à son désir.

— Ô ma pauvre enfant! ô ma chère aimée! gémit-il en apercevant mon visage.
1405

Le sien était brûlé de larmes. Mina me parut aussi bien changée. Ils étaient tous deux en grand deuil, et je ne puis me reporter à cette heure, sans un attendrissement qui me fait tout oublier.

Alors je sentais nos âmes inexprimablement unies. Je me sentais aimée — aimée avec cette infinie tendresse qui fait que le cœur tout entier s'émeut, se livre et s'écoule. Alors je croyais que la douleur partagée c'était une force vive qui mêlait à jamais les âmes.

1410

Combien de fois, pour soulager mes tristesses, Maurice n'a-t-il pas chanté !

1415

Maintenant, jamais plus je n'entendrai ce chant ravissant qui faisait oublier la terre — ce chant céleste qui consolait en faisant pleurer.

18 août.

J'ai rêvé que je l'entendais chanter : « Ton souvenir est toujours là²⁰² » et depuis... ô folie ! folie !

1420

Je ne suis rien pour lui. Il ne m'aime plus ; il ne m'aimera plus jamais.

Pourtant, au moment de partir, de me quitter pour toujours, il m'a dit : « Angéline, si vous revenez sur cette injuste, sur cette folle décision, vous n'aurez qu'à me l'écrire. Souvenez-vous-en. »

1425

Non, je ne le rappellerai pas ! Sans doute il viendrait, mais on ne va pas à l'autel couronnée de roses flétries.

Être aimée comme devant ou malheureuse à jamais.

18 août.

1430

On me répète toujours qu'il faudrait me distraire. *Me distraire !* Et comment ? Ah ! on comprend bien peu l'excès de ma misère. La vie ne peut plus être pour moi qu'une solitude affreuse, qu'un désert effroyable. Que me fait le monde entier puisque je ne le verrai plus jamais ?

1435

20 août.

Comme un sentiment puissant nous dépouille, nous enlève à tout ! Voilà pourquoi l'amour bien dirigé fait les saints.

Que Dieu ait pitié de moi ! Il m'est bien peu de chose, et c'est
 1440 à peine si la pensée de son amour dissipe un instant ma tristesse.
 Pour moi, cette pensée, c'est l'éclair fugitif dans la nuit noire.

21 août.

Je suis restée longtemps à regarder mon portrait, et cela m'a laissée dans un état violent qui m'humilie.

1445 Quand j'avais la beauté, je m'en occupais très peu. L'éloignement du monde, l'éducation virile que j'avais reçue, m'avaient préservée de la vanité.

Mon père disait qu'aimer une personne pour son extérieur, c'est comme aimer un livre pour sa reliure. Lorsqu'il y avait quelque mort dans le voisinage : « Viens, me disait-il, viens voir ce
 1450 qu'on aime, quand on aime son corps ! »

Mais si fragile, si passagère qu'elle soit, la beauté n'est-elle pas un grand don ?

23 août.

1455 Ah ! la tristesse de ces murs. Par moments, il me semble qu'ils suintent la tristesse et le froid. Et pourtant, j'aime cette maison où j'ai été si heureuse — chère maison où le deuil est entré pour jamais !

« Malheur à qui, dans le calme de son cœur, peut désirer mourir tant qu'il lui reste un sacrifice à faire, des besoins à prévenir, des larmes à essuyer²⁰³ ! »
 1460

24 août.

Il fait un grand vent accompagné de pluie. Toutes les fenêtres sont fermées et seule devant la cheminée,

1465 « Je regarde le feu qui brûle à petit bruit,
 Et j'écoute mugir l'aquilon de la nuit²⁰⁴. »

La voix de la mer domine toutes les autres. Les grandes vagues qui retentissent et qui approchent m'inondent de tristesse.

25 août.

En mettant quelques papiers en ordre, j'ai trouvé un affreux croquis de Maurice, qui m'a rappelé au vif une des heures les plus gaies de ma vie.

1470

Comme c'est loin ! Ces souvenirs gais, lorsqu'il m'en vient, me font l'effet de ces pauvres feuilles décolorées qui pendent aux arbres, oubliées par les vents d'automne.

1475

26 août.

Que veut dire Mina ! Je n'ose approfondir ses paroles, ou plutôt j'ai toujours sa lettre sous les yeux, et j'y pense sans cesse. Songe-t-il ? Non, je ne saurais l'écrire ! Et ne devais-je pas m'y attendre ! N'est-il pas libre ? Ne lui ai-je pas rendu malgré lui sa parole !

1480

Qui sait jusqu'à quel point un homme peut pousser l'indifférence et l'oubli ?

(Angéline de Montbrun à Mina Darville)

Chère Mina,

Je voulais attendre une heure de sérénité pour vous répondre ; mais cela me mènerait trop loin. Et d'ailleurs, Marc, malade depuis quelque temps, désire que vous en soyez informée. « Je lui ai sellé son cheval bien des fois, me disait-il tantôt, et j'avais tant de plaisir à faire ses commissions. »

1485

Il aime à parler de vous, et finit toujours par dire philosophiquement : « Qui est-ce qui aurait pensé ça, qu'une si jolie mondaine ferait une religieuse ? »

1490

J'incline à croire qu'il se représentait les religieuses comme ayant toujours marché les yeux baissés, et toujours porté de grands châles, en toute saison. Votre vocation a bouleversé ses idées.

1495

Chère amie, vous me conseillez les voyages puisque ma santé le permet. J'y pense un peu parfois, mais vraiment, je ne saurais

m'arracher d'ici. Mon cœur y a toutes ses racines. D'ailleurs, il me semble que le travail régulier, sérieux, soutenu, est un plus sûr refuge que les distractions. Malheureusement, se faire des occupations attachantes c'est parfois terriblement difficile. Mais comme disait mon père, une volonté ferme peut bien des choses. Moi, je veux rester digne de lui. Ai-je besoin de vous dire que je m'occupe beaucoup des malheureux. Et, grand Dieu ! que deviendrais-je si le malheur ne faisait pas aimer ceux qui souffrent ? mais il y a ce superflu de tendresse dont je ne sais que faire.

La solitude du cœur est la souveraine épreuve²⁰⁵.

Vous avez raison, la position de votre frère est bien triste. Ne songe-t-il pas à la changer ? et qui pourrait l'en blâmer ? Chère sœur de mes larmes, veuillez croire que dans le meilleur de mon cœur, je souhaite qu'il oublie et qu'il soit heureux.

28 août.

Pourquoi la pensée qu'il en aime une autre me bouleverse-t-elle à ce point ? Voudrais-je donc qu'il se condamnât à une vie d'isolement et de tristesse ? Ne suis-je pas injuste, déraisonnable, de le tenir responsable de l'involontaire changement de son cœur ? changement qu'il eût voulu cacher à tous les yeux — qu'il eût voulu se cacher à lui-même.

Pauvre Maurice ! Et pourtant qu'il m'a aimée ! Ne serait-ce pas la preuve d'une grande pauvreté de cœur, d'oublier toujours ce que j'en ai reçu, pour songer à ce qu'il aurait pu me donner de plus ?

29 août.

Rien n'est impossible à Dieu. Il pourrait m'arracher à cet amour qui fait mon tourment.

Montalembert raconte que sa chère sainte Élisabeth pria Dieu de la débarrasser de son extrême tendresse pour ses enfants. Elle fut exaucée et disait : « Mes petits enfants me sont devenus comme étrangers²⁰⁶. »

Mais je ne ferai jamais une si généreuse prière. Quand j'en devrais mourir — je veux l'aimer.

1530

30 août.

Oui, c'étaient de beaux jours. Jamais l'ombre d'un doute, jamais le moindre sentiment de jalousie n'approchait de nous, et, quoi qu'on en dise, la sécurité est essentielle au bonheur. Beaucoup, je le sais, n'en jugent pas ainsi; mais un amour inquiet et troublé me paraît un sentiment misérable. Du moins, c'est une source féconde de douleurs et d'angoisses. Je hais les dépits, les soupçons, les coquetteries, et tout ce qui tourmente le cœur.

1535

Maurice pensait comme moi. La veille de son départ pour l'Europe, il me dit — et avec quelle noblesse :

1540

« Je ne redoute de votre part ni inconstance, ni soupçons. Je crois en vous, et je sais que vous croyez en moi. »

Oui, je croyais en lui. Que n'y ai-je toujours cru ? Sa parole donnée, c'était la servitude fière et profonde; mais il est triste de n'avoir que des cendres dans son foyer.

1545

31 août.

« Tu m'appelles ta vie, appelle-moi ton âme,
Je veux un nom de toi qui dure plus d'un jour.
La vie est peu de chose, un souffle éteint sa flamme.
Mais l'âme est immortelle, ainsi que notre amour²⁰⁷. »

1550

Alors, il croyait en son cœur comme au mien; il ne comprenait pas que l'amour pût finir. Mais cette tendresse, qui se croyait immortelle, s'est changée en pitié, — et la pitié d'un homme, — qui en voudrait ?

D'ailleurs, ce triste reste ne m'est pas assuré. Bientôt, que serai-je pour lui ? Une pensée importune, un souvenir pénible, qui viendra le troubler dans son bonheur. *Son bonheur* ! Non, il ne saurait être heureux. Il est libre comme un forçat qui traînerait partout les débris de sa chaîne. L'ombre du passé se lèvera sur

1555

1560 toutes ses joies, ou plutôt, il ne saurait en avoir qui méritent ce
nom. Quand on a reçu ce grand don de la sensibilité profonde,
on ne peut guère s'étourdir, encore moins oublier. N'arrache pas
qui veut le passé dans son cœur. On ne dépouille pas ses souve-
nirs comme un vêtement fané. Non, c'est la robe sanglante de
1565 Déjanire, qui s'attache à la chair et qui brûle²⁰⁸.

1^{er} septembre.

Que je voudrais voir Mina !

Il est huit heures. Pour elle, l'office du soir vient de finir et
voici l'heure du repos. Que cette vie est calme ! Qu'elle est douce
1570 comparée à la mienne ! Autrefois, gâtée par le bonheur, je ne
comprenais pas la vie religieuse, je ne m'expliquais pas qu'on pût
vivre ainsi, l'âme au ciel et le corps dans la tombe. Maintenant, je
crois la vocation religieuse un grand bonheur.

Sa dernière journée dans le monde, Mina voulut la passer seule
avec lui et avec moi. Quelle journée ! Nous étions tous les trois
1575 parfaitement incapables de parler. Quand l'heure de son départ
approcha, nous prîmes notre dernier repas ensemble ou plutôt
nous nous mîmes à table, car nul de nous ne mangea. Ensuite,
Mina fit toute seule le tour de sa chère maison des Remparts²⁰⁹,
1580 puis nous partîmes. Elle désira entrer à la Basilique²¹⁰. L'orgue
jouait, et l'on chantait le *Benedicite*²¹¹, sur un petit cercueil orné
de fleurs. Ce chant me fit du bien. Je sentis que l'entrée en religion
est comme la mort des petits enfants ; déchirante à la nature mais,
aux yeux de la foi, pleine d'ineffables consolations et de saintes
1585 allégresses.

À notre arrivée aux Ursulines, il n'y avait personne. Mina
me fit avancer sous le porche, releva mon voile de deuil, et me
regarda longtemps avec une attention profonde.

— Comme vous lui ressemblez ! dit-elle douloureusement.

1590 Elle s'éloigna un peu, et tournée vers la muraille, elle pleura.
Cette faiblesse fut courte. Elle revint à nous, pâle, mais ferme.

— J'aurais voulu rester avec vous jusqu'à votre mariage, dit-elle avec effort ; mais c'est au-dessus de mes forces.

Elle réunit nos mains dans les siennes et continua tendrement.

1595

— Vous vous aimez, et le sang du Christ vous unira. Puis, s'adressant à moi :

— N'exigez pas de lui une perfection que l'humanité ne comporte guère. Promettez-moi de l'aimer toujours et de le rendre heureux.

1600

— Chère sœur, répondis-je fermement, je vous le promets.

— Et toi, Maurice, reprit-elle, aie pour elle tous les dévouements, toutes les tendresses. Souviens-toi qu'il te l'a confiée ! — Et sa voix s'éteignit dans un sanglot.

— Malheur à moi, si je l'oubliais jamais, dit Maurice, avec une émotion profonde.

1605

Elle sonna. Bientôt les clefs grincèrent dans la serrure, et la porte s'ouvrit à deux battants. Mina, pâle comme une morte, m'embrassa fortement sans prononcer une parole. Son frère pleura sur elle, et la retint longtemps dans ses bras.

1610

— Maurice, dit-elle enfin, il le faut. Et s'arrachant à son étreinte, elle franchit le seuil du cloître et sans détourner la tête, disparut dans le corridor.

Les religieuses nous dirent quelques mots d'encouragement que je ne compris guère. Puis la porte roula sur ses gonds, et se referma avec un bruit que je trouvai sinistre. Le cœur horriblement serré, nous restions là.

1615

— Ô mon amie, me dit enfin Maurice, je n'ai plus que vous !

Cette séparation l'avait terriblement affecté. Mieux que personne, je comprenais la grandeur de son sacrifice, et mon cœur saignait pour lui. Je lui proposai une promenade à pied, croyant que l'exercice lui ferait du bien. Il renvoya sa voiture, et nous prîmes la Grande-Allée²¹². Le froid était intense, la neige criait sous nos pas, mais le ciel était admirablement pur. Ni l'un ni

1620

1625 l'autre, nous n'étions en état de parler. Seulement, de temps à autre, Maurice me demandait si je voulais retourner, si je n'avais pas froid... Et il mettait dans les attentions les plus banales, quelque chose de si doux, une sollicitude si tendre, que j'en restais toujours charmée.

1630 En revenant, nous arrê tâmes aux Ursulines, pour voir Mina déjà habillée en postulante, et restée charmante, malgré la coiffe blanche et la queue de poêlon. Elle pleura comme nous. Les grilles me firent une impression bien pénible, et pourtant, que cette
1635 demi-séparation me semblait douce, quand je pensais à mon père que je ne verrais plus, que je n'entendrais plus jamais, qui était là tout près, couché sous la terre. Plusieurs années auparavant, dans ce même parloir des Ursulines, avec quelle douleur, avec
1640 quelles larmes, je lui avais dit adieu pour quelques mois. Tous ces souvenirs me revenaient et me déchiraient le cœur. « Maintenant, pensais-je, je sais ce que c'est que la séparation. »

Ce soir-là, je fis un grand effort, pour surmonter ma tristesse et reconforter Maurice. Assis sur l'ottomane, qu'on nous laissait toujours dans le salon de ma tante, nous causâmes longtemps. L'expression si triste et si tendre de ses yeux m'est encore présente.

1645 Alors, je savais que mon existence était profondément modifiée — que je ne pourrais plus être heureuse — parce qu'au plus profond du cœur, j'avais une plaie qui ne se guérirait jamais. Mais je croyais à son amour, et c'était encore si doux !

2 septembre.

1650 Mon vieux Marc est toujours faible. Je l'ai trouvé assis devant sa fenêtre, et regardant le cimetière dont les hautes herbes ondoient au vent :

« Mes parents sont là, m'a-t-il dit, et bien vite, j'y serai couché moi-même. »

1655 Ces paroles m'ont émue. Lorsqu'on y a mis ce qu'on aimait le plus, le cœur s'incline si naturellement vers la terre. Tous nous

irons habiter la *maison étroite*²¹³, et, en attendant, ne saurait-on avoir patience ? La vie la plus longue ne dure guère. *Hier enfant et demain vieillard !* disait Silvio Pellico²¹⁴. Cette fuite effrayante de nos joies et de nos douleurs devrait rendre la résignation bien facile. *Ô mes dix années de chaînes, comme vous avez passé vite*²¹⁵ ! disait encore l'immortel prisonnier. 1660

Pauvre Silvio ! qui n'a pleuré sur lui ? Son livre si simple et si vrai laisse une de ces impressions que rien n'efface, car le plus irrésistible de nos sentiments c'est l'admiration jointe à la pitié. 1665

En me mettant *Mio Pigrioni*²¹⁶ entre les mains, mon père me dit : « Livre admirable qui apprend à souffrir. » Apprendre à souffrir, c'est ce qui me reste.

Suivant Charles Sainte-Foi, un bon livre devrait toujours former un véritable lien entre celui qui l'écrit et celui qui le lit²¹⁷. J'aime cette parole dont j'avais senti la vérité, bien avant de pouvoir m'en rendre compte, et, des écrivains dignes de ce nom, ce n'est pas la gloire que j'envierais, mais les sympathies qu'ils inspirent. 1670

3 septembre.

Quand je passe par les champs, je ne puis m'empêcher d'envier les faucheurs courbés sous le poids du jour et de la chaleur. J'en vois, oublieux de leurs fatigues affiler leurs faux, en chantant. Que cette rude vie est saine ! J'aime cette forte race de travailleurs que mon père aimait. 1675

Souvent, je pense avec admiration à sa vie si active, si laborieuse. Riche comme il l'était, quel autre que lui se fût assujéti à un si énergique travail ! Mais il avait toute mollesse en horreur, et croyait qu'une vie dure est utile à la santé de l'âme et du corps. 1680

D'ailleurs, il jouissait en artiste des beautés de la campagne. « Non, disait-il parfois, on ne saurait entretenir des pensées basses, lorsqu'on travaille sous ce ciel si beau. » 1685

Ô mon père, je suis votre bien indigne fille, mais faites qu'au moins je sache dire : « Non, je n'entretiendrai pas des pensées de désespoir sous ce ciel si beau. »

1690

4 septembre.

C'est là dans cette délicieuse solitude, qu'il m'a dit pour la première fois : « Je vous aime ».

Je vous aime ! cri involontaire de son cœur, qui vint troubler le mien.

1695

Mon père, Mina, Maurice et moi, tous nous avions un faible pour cet endroit solitaire et charmant. Que de fois nous y sommes allés ensemble. Ces beaux noyers ont entendu bien des éclats de rire. Maintenant mon père est dans sa tombe, Mina dans son cloître, et moi vivante, Maurice n'y reviendra jamais ! Il disait de cette belle mousse qu'on devrait se reprocher d'y marcher, que fouler les fleurs qui s'y cachent, c'est une insulte à la beauté.

1700

1705

Ce soir, tout était délicieusement frais et calme autour de l'étang. Pas le moindre vent dans les arbres ; pas une ride sur ces eaux transparentes, glacées de rose. Couchée sur la mousse, je laissais flotter mes pensées, mais je ne sentais rien, rien que lassitude profonde de l'âme.

5 septembre.

Pauvre folle que je suis ! J'ai relu ses lettres, et tout cela sur mon âme c'est la flamme vive sur l'herbe desséchée.

1710

6 septembre.

Pourquoi tant regretter son amour ? « Ma fille, disait le vieux missionnaire à Atala, il vaudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir ? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête²¹⁸ ? »

1715

8 septembre.

Comme on reste enfant ! Depuis hier je suis folle de regrets, folle de chagrin. Et pourquoi ? Parce que le vent a renversé le frêne sous lequel Maurice avait coutume d'aller s'asseoir avec ses livres.

J'aimais cet arbre qui l'avait abrité si souvent, alors qu'il m'aimait
comme une femme rêve d'être aimée. Que de fois n'y a-t-il pas
appuyé sa tête brune et pâle ! « De sa nature, l'amour est rêveur »,
me disait-il parfois. 1720

Cet endroit de la côte, d'où l'on domine la mer, lui plaisait
infiniment, et le bruit des vagues l'enchantait. Aussi il y passait
souvent de longues heures. Il avait enlevé quelques pouces de
l'écorce du frêne, et gravé sur le bois, entre nos initiales, ce vers
de Dante²¹⁹ : 1725

Amor chi a nullo amato amar perdona*.

Amère dérision maintenant ! et pourtant ces mots gardaient
pour moi un parfum du passé. J'aurais donné bien des choses
pour conserver cet arbre consacré par son souvenir. La dernière
fois que j'en approchai, une grosse araignée filait sa toile, sur les
caractères que sa main a gravés, et cela me fit pleurer. Je crus voir
l'indifférence hideuse travaillant au voile de l'oubli. J'enlevai la
toile, mais qui relèvera l'arbre tombé, — renversé dans toute sa
force, dans toute sa sève ? 1730 1735

Le cœur se prend à tout, et je ne puis dire ce que j'éprouve, en
regardant la côte où je n'aperçois plus ce bel arbre, ce témoin du
passé. J'ai fait enlever l'inscription. Lâcheté, mais qu'y faire ? 1740

Pendant ce temps, il est peut-être très occupé d'une autre.

10 septembre.

Ma tante m'écrit qu'il est en voie de se distraire.

Ces paroles m'ont rendue parfaitement misérable. Pourquoi ne
pas me dire toute la vérité ? Pourquoi m'obliger de la demander ?
Non, je ne supporterai pas cette incertitude. 1745

Mon Dieu, qu'est devenu le temps où je vous servais dans la
joie de mon cœur ? Beaux jours de mon enfance, qu'êtes-vous
devenus ?

* L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour.

1750

Alors le travail et les jeux prenaient toutes mes heures. Alors je n'aimais que Dieu et mon père. C'étaient vraiment les jours heureux.

Ô paix de l'âme ! ô bienheureuse ignorance des troubles du cœur, où vous n'êtes plus, le bonheur n'est pas.

1755

11 septembre.

Je travaille beaucoup pour les pauvres. Quand mes mains sont ainsi occupées, il me semble que Dieu me pardonne l'amertume de mes pensées, et je maîtrise mieux mes tristesses.

1760

Mais aujourd'hui, je me suis oubliée sur la grève. Debout dans l'angle d'un rocher, le front appuyé sur mes mains, j'ai pleuré librement, sans contrainte, et j'aurais pleuré longtemps sans ce bruit des vagues qui semblait me dire : La vie s'écoule. Chaque flot en emporte un moment.

1765

Misère profonde ! il me faut la pensée de la mort pour supporter la vie. Et suis-je plus à plaindre que beaucoup d'autres ? J'ai passé par des chemins si beaux, si doux, et sur la terre, il y en a tant qui n'ont jamais connu le bonheur, qui n'ont jamais senti une joie vive.

1770

Que d'existences affreusement accablées, horriblement manquées.

1775

Combien qui végètent sans sympathies, sans affection, sans souvenirs ! Parmi ceux-là, il y en a qui auraient aimé avec ravissement, mais les circonstances leur ont été contraires. Il leur a fallu vivre avec des natures vulgaires, médiocres, également incapables d'inspirer et de ressentir l'amour.

1780

Combien y en a-t-il qui aiment comme ils voudraient aimer, qui sont aimés comme ils le voudraient être ? Infiniment peu. Moi, j'ai eu ce bonheur si rare, si grand, j'ai vécu d'une vie idéale, intense. Et cette joie divine, je l'expie par d'épouvantables tristesses, par d'inexprimables douleurs.

13 septembre.

Une hémorragie des poumons a mis tout à coup ce pauvre Marc dans un grand danger.

Je l'ai trouvé étendu sur son lit, très faible, très pâle, mais ne paraissant pas beaucoup souffrir. « Je m'en vas, ma chère petite maîtresse, » m'a-t-il dit tristement. 1785

Le docteur intervint pour l'empêcher de parler. « C'est bon, dit-il, je ne dirai plus rien, mais qu'on me lise la Passion de Notre-Seigneur²²⁰. »

Il ferma les yeux et joignit les mains pour écouter la lecture. L'état de ce fidèle serviteur me touchait sensiblement, mais je ne pouvais m'empêcher d'envier son calme. 1790

Tout en préparant la table qui allait servir d'autel, je le regardais souvent, et je pensais à ce que mon père me contait du formidable effroi que ma mère ressentit lorsqu'elle se vit, toute jeune et toute vive, entre les mains de la mort. Son amour, son bonheur lui pesait comme un remords. 1795

« J'ai été trop heureuse, disait-elle en pleurant, le ciel n'est pas pour ceux-là. »

Mais lorsqu'elle eut communiqué, ses frayeurs s'évanouirent. « Il a souffert pour moi, répétait-elle, en baisant son crucifix. » 1800

Mon père s'attendrissait toujours à ce souvenir. Il me recommandait de remercier Notre-Seigneur de ce qu'il avait si parfaitement rassuré, si tendrement consolé ma pauvre jeune mère à son heure dernière. « Moi, disait-il, je ne pouvais plus rien pour elle. » 1805

Horrible impuissance, que j'ai sentie à mon tour. Quand il agonisait sous mes yeux, que pouvais-je ? Rien... qu'ajouter à ses accablements et à ses angoisses. Mais en apprenant que son heure était venue, il demanda son viatique, et le vainqueur de la mort vint lui adoucir le passage terrible. Il vint l'endormir avec les paroles de la vie éternelle. Qu'il en soit béni, à jamais, éternellement béni ! 1810

Paix, dit le prêtre quand il entre avec le Saint-Sacrement²²¹,
paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent !

1815

Je suis donc comprise dans ce souhait divin que l'église a
retenu de Jésus-Christ. Ah ! la paix ! j'irais la chercher dans le
désert le plus profond, dans la plus aride solitude.

1820

Ce matin, à demi cachée dans l'ombre, j'ai assisté à tout, et
comme je me prosternais pour adorer le Saint-Sacrement, il se
répandit dans mon cœur une foi si vive, si sensible. Il me semblait
sentir sur moi le regard de Notre-Seigneur et depuis...

1825

Ô maître du sacrifice sanglant ! je vous ai compris. Vous voulez
que les idoles tombent en poudre devant vous. Mais ne suis-je pas
assez malheureuse ? N'ai-je pas assez souffert ? Oh ! laissez-moi
l'aimer dans les larmes, dans la douleur. Ne commandez pas l'im-
possible sacrifice, ou plutôt Seigneur tout-puissant, Sauveur de
l'homme tout entier, ce sentiment où j'avais tout mis, sanctifiez-le,
qu'il s'élève en haut comme la flamme, et n'y laissez rien qui soit
*du domaine de la mort*²²².

1830

15 septembre.

Marc est mort hier. La veille il semblait mieux. Nous avons eu un
assez long entretien ensemble. Il me rappelait mon enfance, mon
beau poney dont il était aussi fier que moi.

1835

Son vieux cœur de cocher se ranimait à ces souvenirs. Nous
étions presque gais, — du moins j'essayais de le paraître, — mais
quand je lui ai parlé de son rétablissement, il m'a arrêtée avec un
triste sourire, et m'a demandé naïvement : « Avez-vous quelque
chose à lui faire dire ? »

1840

Cette parole m'a fait pleurer, et j'ai répondu avec élan : « Dites-
lui que je l'aime plus qu'autrefois. Dites-lui qu'il ait pitié de sa
pauvre fille ! »

Il serra mes mains entre ses mains calleuses, et reprit avec
calme : « Ma chère petite maîtresse, je sais que la terre vous paraît
aussi vide qu'une coquille d'œuf, je sais que la vie vous semble

bien dure. Mais croyez-moi, c'est l'affaire d'un moment. La vie passe comme un rêve. » 1845

Pauvre Marc ! la sienne est finie. Je l'ai assisté jusqu'à la fin. Non, Dieu n'a point fait la mort — la mort qui sépare — la mort si terrible même à ceux qui espèrent et qui croient.

18 septembre. 1850

C'est fini. Je ne verrai plus cet humble ami, cet honnête visage que je retrouve dans la brume de mes souvenirs. Je l'ai veillé religieusement, comme il l'avait fait pour mes parents, comme il l'eût fait pour moi-même, et maintenant je dis de tout mon cœur avec l'église : Qu'il repose en paix²²³ ! 1855

Oh ! qu'elle est profonde cette paix du cercueil ; comme elle attire les cœurs fatigués de souffrir. Et pourtant, la mort reste terrible à voir en face !

Ces angoisses de l'agonie, cette séparation pleine d'horreur !

« C'est la mort qui nous revêt de toutes choses », mais, comme 1860
ajoute saint Paul, « nous voudrions être revêtus par dessus²²⁴, » et le dépouillement de notre mortalité, cette dissolution d'une partie de nous-mêmes reste le grand châtiment du péché.

Ah ! quand même l'Église n'en dirait rien, mon cœur m'apprendrait que Jésus-Christ n'a pas abandonné sa mère à la corruption du tombeau. 1865

Ô Dieu, que n'aurais-je pas fait pour en préserver mon père ! Mais il faut que la sentence s'exécute, il faut retourner en poussière. Et pourtant malgré les tristesses de la tombe, c'est là que ma pensée se réfugie et se repose — là sur le « lit préparé dans les ténèbres²²⁵ » — où chacun prend place à son tour. 1870

« Patrie de mes frères et de mes proches, mes paroles sur toi sont des paroles de paix²²⁶. »

(Angéline de Montbrun à Mina Darville)

1875 Chère Mina,

Encore la grande leçon de la mort. Ce pauvre Marc nous a quittés. C'est un vide. Il était de la maison avant moi. J'aimais à voir cette bonne tête respectable qui avait blanchi au service de mon père.

1880 Vous vous rappelez qu'à sa mort, il ne voulut jamais prendre aucun repos. J'y songeais en l'assistant; je le revoyais les yeux rouges de larmes, et le chapelet dans sa rude main.

1885 Vous ne sauriez croire comme ces cierges qui brûlaient, ces prières récitées autour de moi, me reportaient à notre veille si douloureuse, si sacrée. Chère sœur, on m'accuse de m'être refusée à toute distraction, et pourtant j'ai fait de grands efforts. Mais quand j'essayais de me reprendre à la vie, de m'intéresser à quelque chose, ce murmure des prières récitées autour de son cercueil me revenait infailliblement et me rendait sourde à tout.

1890 Qu'est-ce que je pouvais pour soulever le poids de tristesse qui m'écrasait? J'aurais tout aussi bien reculé une montagne avec la main.

1895 Non, je ne crois pas avoir de grands reproches à me faire. Dieu m'a fait cette grâce de ne jamais murmurer contre sa volonté sainte. Qu'il en soit béni!

Un jour, je l'espère du plus profond de mon cœur, je le remercierai de tout. Sur son lit de mort, mon fidèle serviteur remerciait Dieu de l'avoir fait naître et vivre pauvre.

1900 Et n'y a-t-il pas aussi une bienheureuse pauvreté de cœur, n'y a-t-il pas aussi un détachement qui vaut mieux que toutes les tendresses? Mais c'est la mort de la nature; et, devant celle-là comme devant l'autre, tout, en nous, se révolte.

1905 Sûrement, Mina, vous n'avez pas oublié le pauvre *Gris* dont Marc était si fier. Avons-nous ri, quand vous recommenciez toujours à l'interroger sur le fameux voyage qu'il contait si volontiers

et avec tant d'art ! Le *Gris* est bien infirme maintenant, ce qui n'avait pas diminué la tendresse de Marc. Le jour de sa mort, il se le fit amener devant la fenêtre, et c'était touchant de le voir s'attendrir sur le pauvre cheval, qu'il nommait « son vieux compagnon ».

1910

Mon amie, je ne saurais blâmer votre frère de chercher à se distraire. Il doit en avoir grand besoin. Pauvre Maurice ! Mais au vent les nuages se dissipent.

Vous ai-je dit que Marc s'est recommandé à votre souvenir. Je vous avoue qu'en l'accompagnant au cimetière, j'aurais voulu voir s'ouvrir pour moi les portes de cet asile de la paix, mais ce n'est pas ici que je dormirai mon sommeil. C'est dans votre église, tout près de vous et à côté de lui.

1915

En attendant, il faut vivre, et je n'en suis pas peu en peine. Mes repas solitaires me sont une rude pénitence. Les vôtres me paraîtraient aussi bien longs. Être rangées sur une ligne, tout autour d'un grand réfectoire, c'est terriblement monastique. Qu'il est loin le temps où nous mangions ensemble le pain béni de la gaieté !

1920

Votre sœur,

1925

Angéline.

19 septembre.

Demain... le troisième anniversaire de sa mort.

*Je crois à la communion des saints, je crois à la résurrection de la chair, je crois à la vie éternelle*²²⁷. Je crois mais ces ténèbres qui couvrent l'autre vie sont bien profondes.

1930

Quand je revins ici, quand je franchis ce seuil où *son corps* venait de passer, je sentais bien que le deuil était entré ici pour jamais. Mais alors une force merveilleuse me soutenait.

Oh ! la grâce, la puissante grâce de Dieu.

1935

Sans doute, la douleur de la séparation était là terrible et toute vive. Cette robe noire que Mina me fit mettre... Jamais je n'avais

porté de noir, et un frisson terrible me secoua toute. Ce froid de la mort et du sépulcre, qui courait dans toutes mes veines, m'a laissé
1940 un souvenir horrible. Mais au fond de mon âme, j'étais forte, j'étais calme, et avec quelle ardeur je m'offrais à souffrir tout ce qu'il devait à la justice divine!...

Combien de fois, ensuite, n'ai-je pas renouvelé cette prière! Quand l'ennui me rendait folle, j'éprouvais une sorte de consola-
1945 tion à m'offrir pour que lui fût heureux.

Mais nos sacrifices sont toujours misérables, et bien indignes de Dieu. Bénie soit la divine condescendance de Jésus-Christ qui supplée par le sien à toutes nos insuffisances. Adorable bonté! Comment daigne-t-il m'entendre quand je dis: Pour lui! pour lui!

Ô mon Dieu, soyez béni! Tous les jours de ma vie je prierai pour mon père. Mieux que personne, pourtant je connaissais son âme. Je sais que sous des dehors charmants il cachait d'admirables vertus et des renoncements austères. Je sais que sa fière conscience ne transigeait point avec le devoir. Pour lui, *l'ensorcellement de la*
1950 *bagatelle*²²⁸ n'existait pas; il n'avait rien de cet esprit du monde que Jésus-Christ a maudit, et il avait toutes les fiertés, toutes les délicatesses d'un chrétien. Mais que savons-nous de l'adorable pureté de Dieu?

Si réglé qu'il soit, un cœur ardent reste bien immodéré. Il est si facile d'aller trop loin, par entraînement, par enivrement. Ne m'a-t-il pas trop aimée? Bien des fois, je me le suis demandé avec tristesse.
1960

Mais je sais avec quelle soumission profonde il a accepté la volonté de Dieu qui nous séparait. Puis — ô consolation suprême! — il est mort entre les bras de la sainte Église, et c'est avec cette
1965 mère immortelle que je dis chaque jour:

« Remettez-lui les peines qu'il a pu mériter, et comme la vraie foi l'a associé à vos fidèles sur la terre, que votre divine clémence l'associe aux chœurs des anges. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur²²⁹. »
1970

22 septembre.

Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troublée jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi ? Est-ce parce que la mer est la plus belle des œuvres de Dieu ? N'est-ce pas plutôt parce qu'elle est l'image vivante de notre cœur ? L'un et l'autre ont la profondeur redoutable, la puissance terrible des orages, et si troublés qu'ils soient...

1975

Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer ? qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur ?

La mer garde ses richesses, et le cœur garde ses trésors. Il ne sait pas dire la parole de la vie ; il ne sait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme que ces faibles débris, ces algues légères que l'on aperçoit sur les sables et sur les rochers, mêlés avec un peu d'écume.

1980

1985

25 septembre.

J'ai repris l'habitude de faire lire. Quand je lis moi-même, je m'arrête trop souvent, ce qui ne vaut rien.

L'histoire me distrait plus efficacement que toutes les autres lectures. Je m'oublie devant ce rapide fleuve des âges qui roule tant de douleurs.

1990

Aujourd'hui j'ai fait lire Garneau²³⁰. Souvent mon père et moi nous le lisions ensemble. « Ô ma fille, me disait-il parfois, quels misérables nous serions, si nous n'étions pas fiers de nos ancêtres ! » Il s'enthousiasmait devant ces beaux faits d'armes, et son enthousiasme me gagnait.

1995

Maintenant, je connais le néant de bien des choses. Que d'ardeurs éteintes dans mon cœur très mort !

Mais l'amour de la patrie vit toujours au plus vif, au plus profond de mes entrailles. Heureux ceux qui peuvent se dévouer, se sacrifier pour une grande cause. C'est un beau lit pour mourir que le sol sacré de la patrie.

2000

L'arrière-grand-père de ma mère fut mortellement blessé sur les Plaines²³¹, et celui de mon père resta sur le champ de bataille de Sainte-Foye²³² avec ses deux fils, dont l'aîné n'avait pas seize ans.

Ceux-là, je ne les ai jamais plaints. Mais j'ai plaint le chevaleresque Lévis²³³ (mon cousin d'un peu loin). Bien des fois, je l'ai vu, sombre et fier, ordonnant de détruire les drapeaux²³⁴. Cette ville de Québec, qu'il *voulait brûler s'il ne la pouvait conserver à la France*²³⁵, je ne la revois jamais sans songer à lui, et devant la rade si belle, j'ai souvent pensé à sa mortelle angoisse quand, au lendemain de la victoire de Sainte-Foye, on signala l'approche des vaisseaux. Mais le drapeau blanc ne devait plus flotter sur le Saint-Laurent, et, pour nos pères, tout était perdu *fors l'honneur*²³⁶.

Ce printemps de 1760²³⁷, M^{me} de Montbrun laboura elle-même sa terre, pour pouvoir donner du pain à ses petits orphelins. Vaillante femme !

J'aime me la représenter soupant fièrement d'un morceau de pain noir, sa rude journée finie. J'ai d'elle une lettre écrite après la cession²³⁸, et trouvée parmi de vieux papiers de famille, sur lesquels mon père avait réussi à mettre la main lors de son voyage en France. C'est une fière lettre.

« Ils ont donné tout le sang de leurs veines, dit-elle, en parlant de son mari et de ses fils, moi, j'ai donné celui de mon cœur ; j'ai versé toutes mes larmes. Mais ce qui est triste, c'est de savoir le pays perdu. »

La noble femme se trompait. Comme disait le chevalier de Lorimier, à la veille de monter sur l'échafaud : « Le sang et les larmes versés sur l'autel de la patrie sont une source de vie pour les peuples²³⁹ », et le Canada vivra. Ah ! j'espère.

Malgré tout, nos ancêtres n'ont-ils pas gardé de leur noble mère, la langue, l'honneur et la foi ?

Mon père aimait à revenir sur nos souvenirs de deuil et de gloire. Il avait pour Garneau, qui a mis tant d'héroïsme en

lumière, une reconnaissance profonde, et il aurait voulu voir son portrait dans toutes les familles canadiennes.

Ce portrait respecté, il est là à son ancienne place. Parfois, je m'arrête à le considérer. Qui sait, disait Crémazie, de combien de douleurs se compose une gloire²⁴⁰? Pensée touchante, et, quant à Garneau, si vraie! 2040

Pour faire ce qu'il a fait, il faut aller au bout de ses forces, ce qui demande bien des efforts sanglants. Ah! je comprends cela. Sans doute, je n'y puis rien, mais j'aime mon pays, et je voudrais que mon pays aimât celui qui a tant fait pour l'honneur de notre nom. J'espère qu'au lieu de plonger dans l'ombre, la gloire de Garneau ira s'élevant. Et ne l'a-t-il pas mérité? Étranger aux plaisirs, sans ambition personnelle, cet homme admirable n'a songé qu'à sa patrie. 2045

Il l'aimait d'un amour sans bornes, et cet amour rempli de craintes, empreint de tristesse, m'a toujours singulièrement touchée. D'ailleurs, il l'a prouvé jusqu'à l'héroïsme. Dans ce siècle d'abaissement, Garneau avait la grandeur antique. 2050

C'est l'un de mes regrets de ne l'avoir pas connu, de ne l'avoir jamais vu. Mais j'ai beaucoup pensé à lui, à ses difficultés si grandes, à son éducation solitaire et avec quel respect je verrais cette mansarde où, sans maîtres et presque sans livres, notre historien travaillait à se former. 2055

Oh! qu'il a été courageux! qu'il a été persévérant! et combien de fois je me suis attendrie, en songeant à cette faible lumière qui veillait si tard, et allait éclairer notre glorieux passé. 2060

Mais il a fini sa tâche laborieuse. Maintenant *longue est sa nuit*²⁴¹. J'ai visité sa tombe au cimetière Belmont²⁴². Alors, je n'avais jamais versé de larmes amères, et ma vive jeunesse s'étonnait et se troublait du calme des tombeaux; mais devant le monument de notre historien, le généreux sang de mes ancêtres coula plus chaud dans mes veines. 2065

Je me souviens que j'y restai longtemps. Enfant encore par bien des côtés, je n'étais cependant pas sans avoir profité de l'éducation que j'avais reçue. Déjà, j'avais le sentiment profond de l'honneur national, et, comme celui qui dit à Garneau l'adieu suprême au nom de la patrie²⁴³, j'aurais voulu lui assurer la reconnaissance immortelle de tous les Canadiens.

Il a effacé pour toujours les mots de race conquise, de peuple vaincu.

Il a été un homme de courage, de persévérance héroïque, de désintéressement, de sacrifice.

Qu'il repose sur le champ de bataille qu'il a célébré, non loin des héros qu'il a tirés de l'oubli²⁴⁴ !

Et nous, Dieu veuille nous donner comme à nos pères, avec le sentiment si français de l'honneur, l'exaltation du dévouement, la folie du sacrifice, qui font les héros et les saints.

28 septembre.

Soirée délicieuse. J'aime ces

«nuits qui ressemblent au jour,
Avec moins de clarté, mais avec plus d'amour²⁴⁵, »

et si une joie de la terre devait encore faire battre mon cœur, je voudrais que ce fût par une nuit comme celle-ci, dans ce beau jardin où dort la lumière paisible de la lune.

J'ai passé la soirée presque entière sur le balcon, et volontiers j'y serais encore.

Mais ces contemplations ne me sont pas bonnes. Ma jeunesse s'y réveille ardente et toute vive. La nature n'est jamais pour nous qu'un reflet, qu'un écho de notre vie intime, et cette molle transparence des belles nuits, ces parfums, ces murmures qui s'élèvent de toutes parts m'apportent le trouble.

Mais tantôt, comme si elle eût deviné mes folles pensées, ma petite lectrice, qui filait seule dans sa chambre, s'est mise à chanter :

« Ce bas séjour n'est qu'un pèlerinage²⁴⁶. »

Ce doux chant d'une simple enfant m'a rafraîchi l'âme.

2100

« Je crois. Au fond du cœur l'espérance me reste :

« Je ne suis ici-bas que l'hôte d'un instant.

« Aux désirs de mon cœur si la terre est funeste,

« J'aurai moins de regrets, demain, en la quittant²⁴⁷. »

Parmi les livres de M^{lle} Désileux, j'ai trouvé un livret dont presque toutes les feuilles sont arrachées, et qui porte à l'intérieur : « Mon Dieu, que votre amour consume mes fautes, comme le feu vient de consumer l'expression de mes lâches regrets. »

2105

Pauvre fille ! elle aussi avait un confident. Je ferai comme elle avant de mourir.

2110

Que pense-t-elle de son long martyre, maintenant que Dieu *lui-même a essuyé ses larmes*²⁴⁸ ? J'aime ces tendres paroles de l'Écriture, et tant d'autres pleines de mystère.

Qu'est-ce que cette lumière, cette paix que nous demandons pour ceux qui *nous ont précédés*²⁴⁹ ?

2115

Qu'est-ce que cette *joie du Seigneur*²⁵⁰, où nous entrerons tous, et que l'âme humaine, si grande pourtant, ne saurait contenir ?

Qu'est-ce que cet amour dont nos plus ardentes tendresses ne sont qu'une ombre si pâle ?

Il est certain que malgré l'infini de nos désirs et les ravissantes perspectives que la foi nous découvre, nous n'avons aucune idée du ciel. Et en cela nos efforts ne nous servent pas à grand chose. Nous sommes comme quelqu'un qui, n'ayant jamais vu qu'une feuille, voudrait se représenter une forêt, ou qui, n'ayant jamais vu qu'une goutte d'eau, voudrait s'imaginer l'océan.

2120

2125

1^{er} octobre.

« Seigneur, disait la pauvre Samaritaine, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif²⁵¹. »

Profonde parole ! mes larmes ont coulé chaudes et abondantes sur le livre sacré. Quelle soif de naufragé peut se comparer à mon besoin d'aimer ?

2130

Depuis ce matin, j'ai toujours présente à l'esprit cette délicieuse scène de l'Évangile. Tantôt j'ai pris la bible illustrée pour y chercher Jésus et la Samaritaine²⁵².

2135 Et comme cela m'a reportée aux jours bénis de mon enfance, alors que sur les genoux de mon père, je regardais ces belles gravures que j'aimais tant ! Je me souviens que j'en voulais à la Samaritaine qui ne donnait pas à boire à Notre-Seigneur²⁵³.

2140 « Si vous connaissiez le don de Dieu et celui qui vous demande à boire²⁵⁴ ! »

Et, mon Dieu, ce besoin d'aimer qui s'accroît de tous nos mécomptes, de toutes nos tristesses, de toutes nos douleurs, est-il donc si difficile de comprendre qu'il n'aura jamais sa satisfaction sur la terre ?

2145 Non, Dieu n'a pas fait en vain sa place dans notre âme. La puissante grâce du baptême n'y séjourne pas si longtemps sans y creuser des abîmes. De là viennent ces aspirations auxquelles rien ne répond ici-bas et ces mystérieuses tristesses que le bonheur lui-même réveille au fond de notre cœur.

2150 Maurice disait : « De sa nature l'amour est rêveur. » C'est très vrai. Mais pourquoi rêve-t-il, sinon parce que le présent, le réel ne lui suffit jamais ?

2 octobre.

Cependant comme le *charme de sentir*²⁵⁵ entraîne.

2155 Il ne m'aime plus, je le sais, mais insensée que je suis, je me dis toujours : « Il m'a aimée. »

Oui, il m'a aimée, et comme il n'aimera jamais.

2160 Ordinairement peu causeur, Maurice avait presque toujours sur le front, comme sur l'esprit, une légère brume de tristesse. Même avant mon malheur, souvent en me regardant, ses yeux se remplissaient de larmes.

Cette expression de tendresse et de mélancolie était son grand charme. Sa sensibilité si vive était beaucoup plus communicative

qu'expansive. Il disait qu'il lui fallait la musique pour laisser parler son âme. Mais alors, avec quelle puissance son âme se révélait.

2165

C'est fini! je n'entendrai plus sa voix! Sa voix si douce, si pénétrante, si expressive!

4 octobre.

« Le lépreux ferma la porte et en poussa les verrous²⁵⁶. »

Épouvantable solitude! ce qu'on sent profondément est toujours nouveau, et la lecture du *Lépreux* m'a encore laissé une impression terrible. Mais j'y reviendrai. Puisqu'il faut que je pleure, je voudrais pleurer sur d'autres que sur moi.

2170

Ô l'égoïsme! la personnalité!

Quand l'avenir apparaît trop horrible il faut songer à ceux qui sont plus malheureux que soi. Depuis quelques jours, j'interroge souvent la carte de la Sibérie, et je laisse ma pensée s'en aller vers ces solitudes glacées.

2175

Combien de Polonais coupables d'avoir aimé leur patrie sont là²⁵⁷. Et qui dira leurs tristesses? les tristesses du patriote! les tristesses de l'exilé! les tristesses de l'homme au dernier degré de malheur!

2180

Ah! ces misérables, traités plus mal que des bêtes de somme, ce serait à eux de maudire la vie. Pourtant ils ne le peuvent sans crime et cette existence, dont aucune parole ne saurait dire l'horreur, reste un bienfait immense parce qu'elle peut leur mériter le ciel. Qu'est-ce donc que le ciel!

2185

Mon Dieu! donnez-moi la foi, la foi à²⁵⁸ mon bonheur futur; et ces infortunés! Seigneur, innocents ou coupables, ne sont-ils pas vos enfants? Ah! gardez-les du blasphème, gardez-les du désespoir, ce suprême malheur.

2190

Qu'aucune pensée de haine, qu'aucun doute de votre justice, qu'aucune défiance de votre adorable bonté n'atteigne jamais leurs cœurs. Envoyez la divine espérance! qu'elle soulève leurs chaînes, qu'elle entr'ouvre les voûtes de leur enfer.

2195

6 octobre.

Tantôt, j'entendais un passant fredonner :

« Que le jour me dure,
Passé loin de toi ! etc.²⁵⁹ »

2200

C'est Maurice qui a popularisé par ici ce chant mélancolique auquel sa voix donnait un charme si pénétrant.

Tous nos échos l'ont redit. Alors, il ne savait pas vivre loin de moi. Et moi — pauvre folle — je viens de compter les jours écoulés depuis notre séparation.

2205

Qu'il est déjà loin ce soir, où décidée de ne plus le revoir, je lui dis avant d'aborder l'explication inévitable :

« Maurice, chantez-moi quelque chose comme aux jours du bonheur. »

2210

Il rougit, et je souffrais de son embarras. Ah ! les jours du bonheur étaient loin.

Sans rien dire, il alla prendre une guitare (son accompagnement de prédilection), et revint s'asseoir près de moi. Puis, après avoir un peu rêvé, il commença :

Fier Océan, vallons, etc.²⁶⁰

2215

Nous étions seuls, je laissai tomber l'ouvrage que j'avais pris par contenance, et j'écoutai.

Ce chant, mon père l'aimait et le lui demandait souvent. La dernière fois que je l'avais entendu, c'était dans notre délicieux jardin de Valriant.

2220

Comme le passé revient à certains moments, comme le passé, comme la terre rendent ce qu'ils ont pris !

Mais la douleur de la séparation était là présente, déchirante.

2225

J'avais été trop malade pour n'être pas encore bien faible, et voilà peut-être pourquoi jusque-là, la pensée de son indifférence ne m'avait pas causé de douleur violente. Sans doute cette pensée ne me quittait pas, mais ce que j'éprouvais d'ordinaire, c'était plutôt le sentiment du découragement profond, de la misère

complète — ce que doit éprouver le malade incurable qui sait qu'en réunissant toutes ses forces, il ne pourra plus que se retourner sur son lit de peine.

2230

Mais pour me décider à rompre avec lui, il m'avait fallu un effort terrible qui m'avait ranimée — et cette étrange émotion que me causa sa voix.

Je savais que je l'entendais pour la dernière fois. Pourtant je restai calme.

2235

J'étais bien au-dessous des larmes, et après qu'il eut cessé de chanter, je me souviens que nous échangeâmes quelques paroles indifférentes sur le vent, sur la pluie qui battait les vitres. Il resta ensuite silencieux à regarder le feu qui brûlait dans la cheminée; je lui trouvais l'air ennuyé. Ah! le cœur si riche d'amour, d'ardente flamme, était bien mort.

2240

J'avais pris l'habitude de l'observer sans cesse, et je voyais parfaitement comme la vie lui apparaissait aride, décolorée. Je voyais tout cela, mais dans mon cœur il n'y avait plus d'amertume contre lui. Jamais il n'avait été pour moi ce qu'il m'était en ce moment. Comme je sentais la profondeur de mon attachement! comme je voyais bien ce que la vie me serait sans lui!

2245

Cependant il fallait bien en finir, et d'une main ferme, je tenais cet *anneau de la foi*²⁶¹ qui me brûlait depuis qu'il ne m'aimait plus, et que j'étais bien résolue de le forcer à le reprendre.

2250

Oh! comment ai-je pu survivre à cette heure-là! comment ai-je pu résister à ses reproches, à ses supplications? il avait si bien l'accent d'autrefois. Un moment, je me crus encore aimée: l'émotion de la surprise avait réchauffé son cœur. « Qu'ai-je donc fait? » sanglotait-il.

2255

Le grand crime contre l'amour, c'est de ne plus le rendre.

Non, il ne m'aimait plus; mais la flamme se ranime un instant avant de s'éteindre tout à fait. Puis il était humilié dans sa loyauté, et n'avait pas ce féroce égoïsme qui rend la plupart des hommes si indifférents au malheur des autres.

2260

7 octobre.

Seule !... Seule... pour toujours !

2265 Ah ! je voudrais penser au ciel. Mais je ne puis. Je suis comme cette femme malade dont parle l'Évangile qui était toute courbée et ne pouvait regarder en haut²⁶².

9 octobre.

Le poids de la vie ! Maintenant je comprends cette parole.

2270 Je ne sais rien de plus difficile à supporter que l'ennui très lourd qui s'empare si souvent de moi. C'est une lassitude terrible, c'est un accablement, un dégoût sans nom, une insensibilité sauvage. Ma pauvre âme se voit seule dans un vide affreux.

Mais je ne me laisse plus dominer complètement par l'ennui. J'ai repris l'habitude du travail et je la garderai.

2275 Que deviendrai-je sans le *saint travail des mains*²⁶³, comme disent les constitutions monastiques, le seul qui me soit possible bien souvent.

11 octobre.

Temps délicieux. Je me suis promenée longtemps sur la grève.

2280 Ces feux des pêcheurs sont charmants à voir d'un peu loin, mais je ne puis supporter la vue de la grève à mer basse. Comme c'est gris ! comme c'est terne ! comme c'est triste ! Il me semble voir *cet ennui qui fait le fond de la vie*²⁶⁴, ou plutôt il me semble voir une vie d'où l'amour s'est retiré.

Toujours cette pensée !

2285 Que Dieu me pardonne cette folie qui croit tout perdu quand Lui me reste.

2290 Je voudrais oublier les semblants d'amour, je voudrais oublier les semblants de bonheur, et n'y penser pas plus que la plupart des hommes ne pensent au ciel et à l'amour infini qui les attend. Mais, ô misère ! je ne puis.

Et pourtant, Seigneur Jésus, je crois à votre amour adorablement inexprimable. Je crois aux preuves sanglantes que vous

m'en avez données ; je sais que votre grâce donne la force de tous les sacrifices qu'elle demande, et au fond de mon cœur... Est-ce le poids de la croix pleinement acceptée qui m'a laissé cette délicate meurtrissure ?

2295

Je crois aux joies du sacrifice, je crois aux joies de la douleur.

(Le P. S.*** missionnaire, à Angéline de Montbrun)

Mademoiselle,

Votre généreuse offrande est arrivée bien à propos. Suivant votre désir, nous et nos néophytes, nous prions pour monsieur votre père. Quant à moi, je ne saurais oublier, qu'après Dieu, je lui dois l'honneur du sacerdoce, mais depuis longtemps, c'est l'action de grâces qui domine dans le souvenir que je lui donne chaque jour à l'autel.

2300

2305

La pensée de son bonheur ne saurait-elle vous adoucir votre tristesse ? Pourquoi toujours regarder la tombe au lieu de regarder le ciel ? Pourquoi le voir où il n'est pas ?

« Poussière, tu n'es rien ! cendre, tu n'es pas l'être

Que nous avons chéri ;

2310

Tu n'es qu'un vêtement dédaigné par son maître,

Et qu'un lambeau flétri²⁶⁵. »

Dites-moi, aimer quelqu'un n'est-ce pas mettre sa félicité dans la sienne ? Pourquoi le pleurez-vous ?

Pauvre enfant ! je comprends votre faiblesse. Moi, qui n'étais que son protégé, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer et de le chérir.

2315

Vous savez qu'en apprenant le fatal accident, je fis vœu, s'il vivait, de me consacrer aux rudes missions du nord. Et j'aime à vous le dire, ce même soir du 20 septembre, à genoux dans l'église de Valrian, je me plaignais à Dieu qui n'avait pas accepté mon sacrifice.

2320

Je me plaignais et je pleurais, en attendant que l'aurore me permît de commencer la messe que je voulais offrir pour lui —
2325 mon bienfaiteur. — Alors que se passa-t-il dans mon âme ? Quelle lumière céleste m'enveloppa soudain dans cette demi-obscurité du sanctuaire, où quelques jours auparavant j'avais reçu l'onction sacerdotale ? Je ne saurais le dire ; mais consolé, je fis à Notre-Seigneur le serment solennel d'user ma vie parmi les pauvres sau-
2330 vages.

Vous me demandez comment je supporte cette terrible vie. La nature souffre ; mais à côté des sacrifices il y a les joies de l'apostolat. En arrivant ici, je parlais déjà couramment deux langues sauvages et je fus envoyé chez les Chippeways²⁶⁶.

2335 Là, je vous l'avoue, bien des lâches regrets me vinrent assaillir. Mais Notre-Seigneur eut pitié de son indigne prêtre. Il me conduisit auprès d'une jeune malade qui attendait le baptême pour mourir.

Je dis *attendait* et c'est le mot, car depuis plusieurs semaines, 2340 sa vie semblait un miracle ; et il n'est pas possible de dire avec quelle facilité cette âme très simple entendit la parole du salut. *Bienheureux, oui bienheureux les cœurs purs*²⁶⁷. Si vous aviez vu l'expression de son visage mourant quand elle aperçut le crucifix !

Je la baptisai avec une de ces joies qui laissent le cœur meurtri. 2345 Ô froides allégresses de la chair ! ô pauvres bonheurs de la terre, que le prêtre est heureux de vous avoir sacrifiés ! Quelles larmes j'ai versées dans cette misérable cabane ! Si vous l'aviez vue, comme elle était après sa mort, couchée sur quelques branches de sapin, son front virginal encore humide de l'eau du baptême, et le
2350 crucifix entre ses mains jointes !

Je m'assure que cette heureuse prédestinée vous sera une protectrice dans le ciel, car elle me l'a promis et même je lui ai donné votre nom.

Et maintenant, Mademoiselle, voulez-vous permettre, non pas 2355 à l'homme, mais au prêtre, au pauvre missionnaire de vous dire ce que vous avez besoin d'entendre ?

Dans votre lettre j'ai vu bien des choses qui n'y sont pas. Dites-moi, pourquoi êtes-vous si triste, si malheureuse et surtout si troublée ? N'est-ce pas parce que vous allez sans cesse pleurer sur ces traces ardentes que l'amour a laissées dans votre vie ?

2360

Vous dites que la consolation ne fera jamais qu'effleurer votre cœur ; vous dites qu'il n'y a plus de paix pour vous. Mon enfant, la consolation vous presse de toutes parts puisque vous êtes chrétienne, et Notre-Seigneur a apporté la paix à toutes les âmes de bonne volonté. Ah ! si vous étiez généreuse ! Si vous aviez le courage de sacrifier toutes les amollissantes rêveries, tous les dangereux souvenirs ! Bientôt vous auriez la paix, et, malgré vos tristesses, vous verriez les consolations de la foi se lever dans votre âme, radieuses et sans nombre, comme les étoiles dans les nuits sereines.

2365

2370

Soyez-en sûre, la délicatesse d'une passion n'en ôte pas le danger ; au contraire, c'est une séduction de plus pour l'âme malheureuse qui s'y abandonne. Vous me direz qu'on est faible contre son cœur. Oui, c'est vrai. Mais suivant saint Augustin, la vertu c'est l'ordre dans l'amour²⁶⁸. Songez-y, et demandez à Dieu d'attirer votre cœur.

2375

Non, il ne vous a pas faite pour souffrir. S'il a détruit votre bonheur, c'est que le bonheur ne vous était pas bon ; s'il a anéanti vos espérances, c'est que vous espériez trop peu.

Dites-moi, malgré, ou plutôt à cause de sa profonde tendresse, votre père n'était-il pas au besoin sévère pour vous ? Laissons Dieu faire notre éducation pour l'éternité. Quand elle s'ouvrira pour nous dans son infinie profondeur, que nous sembleront les années passées sur la terre...

2380

Vous le savez, les heures douloureuses comme les heures d'ivresse, tout passe — et avec quelle merveilleuse rapidité ! — Il me semble que c'est hier, que bien embarrassé, j'attendais monsieur votre père sur la route de Valriant, pour le prier de me mettre au collège *parce que je voulais être prêtre*.

2385

2390 L'avenir disparaîtra comme le passé. L'avenir, le véritable avenir, c'est le ciel. Ah ! si nous avions de la foi.

Dans les beaux jours de l'Église, être chrétien, c'était savoir souffrir. Parmi les martyrs, combien de jeunes filles ! Vous les représentez-vous pleurant le bonheur de la terre et les douceurs de la vie ? Nous aussi, nous sommes chrétiens, mais comme disait Notre-Seigneur : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, croyez-vous qu'il y trouve encore de la foi²⁶⁹ ? » Ô douloureuse parole ! Et pourtant, si dégénérés que nous soyons, nous comprenons que le martyre est la grâce suprême, et nous n'oserions comparer aucune volupté de la terre à celle du chrétien qui pour Jésus-Christ, s'abandonne aux tourments.

2400 Mon enfant, vous le savez, il y a aussi un martyre du cœur. Oui, Dieu en soit béni, il y a des vies qui sont une mort continue. Sans doute, vous êtes faible, épuisée, fatiguée de souffrir, mais savez-vous quel nom nos pauvres sauvages donnent à l'Eucharistie ? ils l'appellent *ce qui rend le cœur fort*.

2410 Mon Dieu ! qu'est-ce qui soutient le missionnaire contre la puissance des regrets et des souvenirs ? Dans son isolement terrible, au milieu de misères et d'inconforts sans nombre, qu'est-ce qui le défend contre les visions de la patrie et du foyer ?

Nous aussi, nous sommes faibles, et, si nous demeurons fermes, c'est, comme dit saint Paul, à cause de Celui qui nous a aimés²⁷⁰. Soyez-en sûre, la communion console de tout. Que dis-je ? « Mon ami, écrivait un missionnaire, qui a reçu depuis la couronne du martyre, communier c'est toujours un grand bonheur ; mais communier dans un cachot, quand on porte le collier de fer avec la lourde chaîne, et qu'on a vu déchirer son corps de boue, c'est un bonheur qui ne peut s'exprimer. »

2420 N'en doutez pas. Jésus-Christ peut tout adoucir ; c'est un enchanteur ! Il est venu apporter le feu sur la terre. Puisse-t-il l'allumer dans votre cœur²⁷¹ ! L'amour est la grande joie, et je vous veux heureuse.

Oui, Dieu nous exaucera. Tous les jours nos néophytes prient pour vous avec la ferveur de la virginité de la foi, et votre père vous a emportée dans son cœur au paradis.

2425

Réjouissez-vous, et ne plaignez pas le pauvre missionnaire. À mesure qu'il s'éloigne des consolations humaines, Jésus-Christ se rapproche de lui. Je suis heureux, mais parfois j'éprouve un étrange besoin d'entendre la chère cloche de Valriant. Vous allez dire que j'ai le mal du pays. Je ne le crois pas. J'aurais plutôt la nostalgie du ciel. Mais il faut le *mériter*.

2430

Voudriez-vous accepter cette pauvre médaille de l'Immaculée²⁷² ? Souvent j'en attache aux arbres pour parfumer les solitudes. Priez pour moi, et que Dieu vous fasse la grâce d'accomplir parfaitement ce grand commandement de l'amour, dans lequel est toute justice, toute grandeur, toute consolation, toute paix et toute joie.

2435

15 octobre.

Depuis plusieurs jours, je n'ai pas ouvert mon journal où je me suis promis de ne plus écrire *son nom*. L'amour de Dieu est une grâce, la plus grande de toutes les grâces, et il faut travailler à la mériter. Puis, est-ce l'élan donné par une main puissante ? — il y a en moi une force étrange qui me pousse au renoncement, au sacrifice. En recevant la lettre du P. S.*** (âme généreuse, celle-là), j'ai joint son humble médaille au médaillon que je porte nuit et jour, et qui contenait, avec le portrait de mon père, le sien à lui. Ensuite, j'ai ôté celui-ci et par un effort dont je ne suis pas encore remise, je l'ai jeté au feu avec ses lettres.

2440

2445

16 octobre.

Je ne regrette pas ce que j'ai fait, seulement j'en frémis encore, et sans cesse je pleure parce que son portrait et ses lettres sont en cendres.

2450

Je me demandais avec tristesse si ces larmes ne rendaient pas mon sacrifice indigne de Dieu, mais aujourd'hui j'ai été conso-
 2455 lée en lisant que lorsque nous revenons du combat des passions mutilés et sanglants, mais victorieux, nous pouvons pleurer sur ce qu'il nous en a coûté — que Dieu ne s'offensera pas de nos larmes — pas plus que Rome ne s'offensa quand le premier des Brutus, rentrant chez lui après avoir sacrifié ses deux fils à la république,
 2460 s'assit à son foyer désert et pleura²⁷³.

18 octobre.

Je pense souvent avec attendrissement à cette jeune fille qui *attendait* son baptême pour mourir ! Ô grâce ! bonheur de la pureté !

Il y a quelques années, traversant un soir l'église du Gésu, je
 2465 passai devant un autel sous lequel un jeune saint (saint Louis de Gonzague, je crois) est représenté couché sur son lit funèbre²⁷⁴.

Je ne suis qu'une pauvre ignorante, mais je suis bien sûre que cette statue n'est pas une œuvre remarquable. Qu'est-ce donc qui fit tressaillir mon âme ?

2470 Pourquoi restai-je là si longtemps émue, absorbée comme devant une toute aimable réalité²⁷⁵ ?

Alors, je n'en savais trop rien, mais aujourd'hui il me semble que ce charme profond qui m'avait tout à coup pénétrée, et que je ne savais pas définir, c'était la beauté céleste de la pureté sans
 2475 tache.

Longtemps après que je fus sortie de l'église, cette figure si virginale et si paisible était encore devant mes yeux, et malgré moi mes larmes coulaient un peu.

Pourtant l'impression reçue avait été douce. Mais on ne touche
 2480 jamais fortement le cœur sans faire jaillir les larmes.

Depuis, bien des jours ont passé, et n'est-il pas étrange que la pensée de cette jeune fille, qui a promis d'être ma protectrice, me rappelle toujours au vif ce souvenir presque oublié ? Non, elle n'oubliera pas la promesse faite à l'ange qui lui a ouvert le ciel — qui lui a donné mon nom.
 2485

22 octobre.

C'est un grand malheur d'avoir laissé ma volonté s'affaiblir, mais je travaille de toutes mes forces à le réparer. Comme le reste, et plus que le reste, la volonté se fortifie par l'exercice : on n'obtient rien sur soi-même que par de pénibles et continuels combats.

2490

M'abstenir de ces rêveries où mon âme s'amollit et s'égare, ce m'est un renoncement de tous les instants.

Et pourtant, je le sais, si doux qu'ils soient, les souvenirs de l'amour ne consolent pas — pas plus que les rayons de la lune ne réchauffent. — Mais *enfin*, j'ai pris une résolution et j'y suis fidèle.

2495

La communion me fait du bien, m'apaise jusqu'à un certain point.

Parfois, un éclair de joie traverse mon âme, à la pensée que mon père est au ciel, mais ce rayon de lumière s'éteint bientôt dans les obscurités de la foi, et je retombe dans mes tristesses, — tristesses calmes, mais profondes.

2500

5 novembre.

Me voici de retour chez moi après une absence de quinze jours.

Je voulais revoir sa tombe, je voulais revoir Mina, et il est une personne que je n'avais jamais vue et dont la réputation m'attirait.

2505

Je n'ai fait que passer à Québec, et, à mon extrême regret, je n'ai pu voir Mina, malade à garder le lit depuis quelque temps ; mais j'ai pleuré sur sa tombe, *cette tombe où il n'est pas*, et je ne saurais dire si c'étaient des larmes de joie ou de tristesse, tant je m'y suis sentie consolée. Puis, j'ai pris le train de... qui me conduisait au monastère de...

2510

C'est un grand bonheur d'approcher une sainte. Entre la vertu ordinaire et la sainteté il y a un abîme.

2515

Devant elle, je l'ai senti, et j'oubliais de m'étonner de cette confiance très humble, de cette tendresse sacrée qui lui ouvrait son âme.

Où les anges prennent-ils cette adorable indulgence, cette
2520 ineffable compassion pour des faiblesses qu'ils ne sauraient com-
prendre ?

Ma propre mère n'eût pas été si tendre. Je le sentais, et appuyée
sur la grille qui nous séparait, je fondis en larmes. Elle aussi pleu-
rait avec une pitié céleste. Mais sa figure restait sereine.

2525 Comme elle est profonde, la paix de ce cœur livré à l'amour !
Cette paix divine, je la sentais m'envelopper, me pénétrer pendant
que je lui parlais.

Ô radieux visages des saints ! ô lumineux regards qui plongez
si avant dans l'éternité, et dans cet autre abîme qui s'appelle notre
2530 cœur ! qui vous a vus ne vous oubliera jamais.

Mais devant elle, je n'éprouvais ni gêne, ni embarras. Au
contraire, son regard si calme et si pur répandait dans mon cœur
je ne sais quelle délicieuse sérénité.

Oui, je suis heureuse d'avoir été là. J'en ai emporté une force,
2535 une lumière, un parfum, j'espère y avoir compris le but de la vie.
Dans cette chère église, devant la croix sanglante qui domine le
tabernacle, j'ai accepté ma vie telle qu'elle est, j'ai promis d'ac-
complir le grand commandement de l'amour. Ô cher asile de la
prière et de la paix !

2540 C'est avec regret que j'ai quitté ma chambre où d'autres âmes
faibles sont venues chercher la force — où la Fleur du carmel²⁷⁶ a
passé. — Là, je n'entendais rien que le murmure de l'Yamaska²⁷⁷
coulant tout auprès. Ce bruit mélancolique me fournissait mille
pensées tristes et douces.

2545 Les vagues de la mer s'éloignent pour revenir bientôt, mais les
eaux d'une rivière sont comme le temps qui passe, et ne revient
jamais.

6 novembre.

« Malheur à qui laisse son amour s'égarer et croupir dans ce monde
2550 qui passe ; car lorsque tout à l'heure il sera passé, que restera-t-il à

cette âme misérable, qu'un vide infini, et dans une éternelle séparation de Dieu, une impuissance éternelle d'aimer²⁷⁸. »

7 novembre.

J'ai passé l'après-midi à l'entrée du bois. Le soleil dorait les champs dépouillés, les grillons chantaient dans l'herbe flétrie; toutefois l'automne a bien fait son œuvre, et l'on sent la tristesse partout. Mais quelle sérénité profonde s'y mêle.

2555

Et pourquoi, dans mon calme funèbre, n'aurais-je pas aussi de la sérénité ?

Je me disais cela, et, la tête cachée dans mes mains, je pensais à cet adieu qu'il faut finir par dire à tout — à ce grand et languissant adieu comme parle saint François de Sales²⁷⁹.

2560

Puisqu'il faut mourir, ce sont les heureux qu'il faut plaindre.

(Maurice Darville à Angéline de Montbrun)

Ainsi vous persistez à vous tenir renfermée, à refuser de me recevoir, et pour vous je ne suis plus qu'un étranger, qu'un importun.

2565

Angéline, cela se peut-il ?

Ô ma toujours aimée, j'aurais dû écarter vos domestiques et entrer chez vous malgré vos ordres. Mais je ne viens pas vous faire des reproches. Je viens vous supplier d'avoir pitié de moi. Si vous saviez comme il est amer de se mépriser soi-même !

2570

Ô ma pauvre enfant, votre image vient me ressaisir partout, votre vie si triste m'est un remords continu.

Et pourtant suis-je coupable ? est-ce ma faute si vous m'avez jeté mon cœur au visage ?

2575

Angéline, vous m'avez fait manquer à ma parole. Oui, vous m'avez réduit à cette abjection. Mais sur mon honneur, je n'aurai jamais d'autre femme que vous.

2580 Ah ! soyez-en sûre, on ne se donne pas deux fois avec ce qu'il y a de plus tendre et de plus profond dans son âme, ou plutôt quand on s'est donné ainsi, on ne se reprend plus jamais. Si mon cœur a paru se refroidir... Ma pauvre enfant, au fond du cœur de l'homme, il y a bien des misères, mais pardon, pardon pour l'amour de lui qui m'aimait, qui m'avait choisi.

2585 Quoi ! ne sauriez-vous pardonner un tort involontaire ? Ah ! vous avez bien oublié la promesse faite à Mina, cette solennelle promesse de m'aimer toujours et de me rendre heureux.

2590 Si vous saviez ce que j'ai souffert depuis le soir terrible de notre séparation ! Oh ! comment avez-vous pu m'humilier ainsi ? Suis-je donc si vil à vos yeux ?

Mon Dieu ! qui nous rendra la confiance, ce bien unique en sa douceur ? Vous dites que vous n'accepterez jamais un sacrifice. Un *sacrifice*...

2595 Angéline, il est une chose que je voudrais taire à jamais. Mais puisque vous me forcez d'en parler, je vais le faire. Tôt ou tard, vous le savez, on ne jouit plus que des âmes. Et d'ailleurs, les traces de ce mal cruel vont s'effaçant chaque jour. Tout le monde le dit ici et pouvez-vous l'ignorer ?

2600 Mon amie, c'est moi qui vous conjure d'avoir pitié de ma vie si triste, de mon avenir désolé. Que deviendrai-je si vous m'abandonnez ?

2605 Seul je suis et seul je serai ; je vous l'avoue, je suis au bout de mes forces. La tristesse est une mauvaise conseillère, et j'entrevois des abîmes. Angéline, votre cœur est-il donc tout entier dans son cercueil ?

Non, ma chère orpheline, je ne vous reproche ni l'excès, ni la durée de vos regrets. Sait-on combien de temps une grande douleur doit durer ? Mais votre douleur je la comprends, je la partage. Vous le savez, vous n'en pouvez douter.

Mon Dieu, que n'ai-je pensé à vous faire ordonner de ne pas différer notre mariage ! Le malheur a voulu que ni lui ni moi n'y ayons songé, mais croyez-vous qu'il approuve votre résolution ? 2610

Angéline, c'est moi qui vous emportai comme morte d'auprès de son corps. Ô Dieu ! de quel amour je vous aimais, et combien j'ai souffert de cette horrible impuissance à vous consoler. 2615

Mais aujourd'hui, ne puis-je rien ? Je vous assure que je ne vous aimais pas plus quand mon amour vous arracha à la mort ; et je vous en supplie, par la fraternité de nos larmes, par cette divine espérance que nous avons de le revoir, consentez à m'entendre. Oh ! laissez-moi vous voir ! laissez-moi vous parler ! Pourriez-vous refuser toujours de m'admettre chez vous, dans sa maison à lui, qui me nommait *son fils* ? 2620

La nuit dernière, je suis resté longtemps appuyé sur le mur du jardin. Je vous avoue que je finis par m'y glisser.

Une fois entré, j'en fis le tour. La froide clarté du ciel m'y montrait tout bien triste, bien désolé. Un vent glacé chassait les feuilles flétries. Mais le passé était là, et qui pourrait dire la tristesse et la douceur de mes pensées ! 2625

D'abord, la maison m'avait paru dans une obscurité complète, mais en approchant je vis qu'une faible lumière passait entre les volets de votre chambre. Ô chère lumière ! longtemps je restai à la regarder. 2630

Angéline, la vie ne doit pas être une veille troublée. Non, vous ne sauriez persévérer dans une résolution pareille, et bientôt, comme Mina disait : *Le sang du Christ nous unira*²⁸⁰. Chrétienne, avez-vous compris la force et la suavité de cette union ? Doutez-vous que dans son sang nous ne trouvions avec l'immortalité de l'amour, les joies profondes du mutuel pardon. 2635

Non, vous n'aurez pas ce triste courage de me renvoyer désespéré. J'ai foi en votre cœur si tendre, si profond. 2640

Vôtre, à jamais.

Maurice.

(Angéline de Montbrun à Maurice Darville)

Maurice, pardonnez-moi.

2645 Cette résolution de ne pas vous recevoir, vous pouvez me la rendre encore plus difficile, encore plus douloureuse à tenir, mais vous ne la changerez pas.

Et faut-il vous dire que le ressentiment n'y est pour rien ?

2650 Cher ami, je n'en eus jamais contre vous. Non, vous n'avez pas trompé sa noble confiance, non, vous n'avez pas manqué à votre parole, et moi aussi je tiendrai la mienne.

Mais croyez-moi, ce n'est pas avec un sentiment dont vous avez déjà éprouvé le néant, que vous rempliriez le vide de votre cœur et de vos jours.

2655 Je le dis sans reproche. Ô mon loyal, je n'ai rien, absolument rien à vous pardonner.

2660 Pourquoi m'avez-vous aimée ? Pourquoi ai-je tant assombri votre jeunesse ? Et pourtant, nous avons été heureux ensemble. Vous rappelez-vous comme la vie nous apparaissait belle ? Mais il n'est pas de *main qui prenne l'ombre, ni qui garde l'onde*²⁸¹.

2665 Mon cher ami, nous l'avions bien oublié. Dites-moi, si cet enchantement de l'amour et du bonheur se fût continué, que serions-nous devenus ? Comment aurions-nous pu nous résigner à mourir ? Mais le prestige s'est vite dissipé, et nous savons maintenant que la vie est une douleur.

Sans doute, la bonté divine n'a pas voulu qu'elle fût sans consolations, et nos pauvres tendresses restent le meilleur adoucissement à nos peines. Mais nul ne choisit sa voie et les adoucissements ne sont pas pour moi.

2670 Non, si le Dieu de toute bonté m'a fait passer par de si cruelles douleurs, ce n'est pas pour que je me reprenne aux affections et aux joies de ce monde. Je le vois clairement depuis que je vous sais ici ; et une force étrange me reporte à ce moment où mon père mourant m'attira à lui, après sa communion suprême : « Amour

sauveur, répétait-il, serrant faiblement ma tête contre sa poitrine, 2675
 Amour Sauveur, je vous la donne, Ô Seigneur Jésus, prenez-la, Ô
 Seigneur Jésus, consolez-la, fortifiez-la ». Et à cette heure d'ago-
 nie, une force, une douceur surnaturelle se répandit en mon âme.
 Toutes mes révoltes se fondirent en adorations. J'acceptai la sépa-
 ration. Je me prosternai devant la croix, je la reçus comme des 2680
 mains du Christ lui-même. Et aujourd'hui encore, il me la pré-
 sente. Je vois et je sens qu'il me demande le renoncement complet,
 que je dois être à Lui seul.

Maurice, c'est Lui qui a tout conduit, c'est sa volonté qui
 nous sépare. Cette parole, mon père me l'a dite à l'heure de son 2685
 angoisse, et je vous la répète. Ah ! j'ai bien senti ma faiblesse.

Être désillusionnée ce n'est pas être détachée. Mon ami, vous
 le savez, l'arbre dépouillé tient toujours à la terre.

Oh ! comme nous sommes faits ! mais la volonté divine donne
 la force des sacrifices qu'elle commande. Je vous en prie, ne vous 2690
 mettez pas en peine de mon avenir. C'est à Dieu d'en disposer : le
 bonheur et la tristesse m'ont bien débilitée ; mais si je suis coura-
 geuse, si je suis fidèle, avant qu'il soit longtemps j'aurai la paix.

Et vous aussi vous serez bientôt consolé.

Pourquoi pleurer ? Ce bonheur de la terre, n'en connaissons-
 nous pas la pauvreté, même quand nous pourrions l'avoir dans 2695
 sa richesse — ce qui n'est pas. Non, le rêve enchanté ne saurait
 se reprendre. Et pourtant que la vie avec vous me serait douce
 encore ! Malgré le trouble de mon cœur, ce m'est une joie pro-
 fonde que vous soyez venu. Le sentiment que vous me conservez, 2700
 pour moi, c'est une fleur sur des ruines, c'est un écho attendris-
 sant du passé. Le passé !

Vous rappelez-vous cette romance que vous chantiez sur le
 souvenir, qui n'est rien et qui est tout²⁸² ? Ah ! quoi qu'il arrive,
 n'oubliez pas. Et soyez béni de ce que vous avez fait pour lui. 2705
 Jamais je n'oublierai avec quel respect vous avez porté son deuil,
 ni vos regrets si vifs, si sincères. Oh, comme vous étiez bon !

comme vous étiez tendre ! Je le sais, vous le seriez encore. Mais il en est qui n'arrivent au ciel qu'ensanglantés, et ceux-là n'ont pas droit de se plaindre.

2710

Maurice, je vous donne à Jésus-Christ qui seul nous aime comme nous avons besoin d'être aimés. Partout et sans cesse, je le prierai pour vous.

Et, puisqu'il faut le dire, adieu, mon cher, mon intimement cher, adieu !

2715

Quand j'étais enfant, mon père, pour m'encourager aux renoncements de chaque jour, me disait que pour Dieu il n'est pas de sacrifice trop petit ; et aujourd'hui, je le sens, il me dit que pour Dieu, il n'est pas de sacrifice trop grand.

2720

Après tout, mon ami, en sacrifiant tout, on sacrifie bien peu de chose. Ai-je besoin de vous dire que rien sur la terre, ne nous satisfera jamais ? Ah ! soyez-en sûr, en consacrant l'union des époux, le sang du Christ ne leur assure pas l'immortalité de l'amour, et quoi qu'on fasse, la résignation reste toujours la grande difficulté, comme elle est le grand devoir.

2725

Sans doute, tout cela est triste, et la tristesse a ses dangers. Qui le sait mieux que moi ? Mais, Maurice, pas de lâches faiblesses. Épargnez-moi cette suprême douleur ; que je ne rougisse jamais de vous avoir aimé !

Notes

1. Thérèse Bentzon (1840-1907), pseudonyme de Marie Thérèse de Solms Blanc, romancière et essayiste française du XIX^e siècle qui a beaucoup contribué à faire connaître la littérature canadienne-française en France, notamment les œuvres de Laure Conan. Elle a publié, entre autres, dans la *Revue des deux mondes* les deux articles suivants: « Les femmes du Canada français » (mai 1898) et « Au Canada. L'éducation et la société » (juillet 1898).

2. Lacordaire, « De la création du monde par Dieu », 47^e conférence, *Œuvres du R. P. Henri-Dominique Lacordaire*, t. IV, p. 318.

3. *Psaumes*, 103, 15. On retrouve aussi l'expression « la fleur des champs » dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin et dans *L'Imitation de Jésus-Christ*.

4. Victor Hugo, « La sultane favorite », *Les Orientales*, v. 58-60.

5. Napoléon Bourassa (1827-1916). Peintre, sculpteur, architecte, écrivain, il fit de nombreux portraits et des tableaux religieux. Membre fondateur de l'Institut canadien des arts et métiers, il fut aussi président de l'Académie des Beaux-Arts du Canada. Cofondateur de la *Revue canadienne* (1864), il y publia en feuilleton son roman *Jacques et Marie* (1864-1865).

6. Lacordaire, « De deux objections contre le commerce surnaturel de l'homme avec Dieu », *op. cit.*, t. V, p. 56.

7. Jean-François Ducis, *Othello*, acte I, scène VI, v. 16-18. Il ne s'agit pas d'une traduction, mais d'une adaptation libre de la tragédie de Shakespeare: on ne trouve pas le vers 18 dans le texte original.

8. Alphonse de Lamartine, « La retraite », *Harmonies poétiques et religieuses*, v. 71-75.

9. Pierre Corneille, *Le Cid*, acte V, scène I, v. 1559.

10. Couvent des Ursulines de la ville de Québec, fondé en 1642 par Marie de l'Incarnation. Laure Conan y a étudié de 1859 à 1862.

11. Jean de Beaumanoir (mort en 1366 ou 1367), maréchal de Bretagne, combattit contre les Anglais durant la guerre de Succession de Bretagne (1341-1364). Il fut l'un des héros du combat des Trente. Selon la légende, au début du combat,

blesse, souffrant de la fièvre et de la chaleur, Jean de Beaumanoir demanda de l'eau. Un de ses soldats lui aurait répondu : « Bois ton sang, Beaumanoir ! La soif te passera. » Le combat des Trente inspira un récit au chroniqueur Froissart (v. 1337- v. 1400).

12. Bertrand Du Guesclin (v. 1320-1380), héros de la Guerre de Cent Ans, incarne le type du parfait chevalier, modèle de bravoure et de dévouement : plusieurs poèmes et chroniques célèbrent ses exploits.

13. Il pourrait s'agir d'une allusion biblique à la personnification de la Sagesse qu'on trouve dans le *Livre de la Sagesse*.

14. Paul Gabriel d'Haussonville et Gabriel Hanotaux, édit., *Souvenirs sur Madame de Maintenon. Mémoire et lettres inédites de Mademoiselle d'Aumale*, p. 94.

15. Juan Donoso Cortès, « La France en 1842 », *Œuvres*, t. I, p. 111. Député et diplomate espagnol (1809-1853), Cortès fut très actif dans la vie politique de son pays. Philosophe catholique, il écrivit des essais sur la religion.

16. N. Robert, « Brise du soir », *Nouvelle lyre canadienne. Recueil de chansons canadiennes et françaises*, p. 150. Voir aussi Alfred de Musset, « À Ninon », *Poésies posthumes*, v. 21-22.

17. Victor Hugo, « Guitare », *Les Rayons et les ombres*, v. 7-8. Ce vers, tel un refrain, est répété à la fin de chaque strophe. Mis en musique par Hippolyte Monpou (1804-1841), sous le titre « Gastibelza », d'après le nom du personnage du chanteur, le poème sera popularisé au ^{xx}e siècle par Georges Brassens (1921-1981).

18. Maurice de Guérin, « Au grillon », *Œuvres*, t. I, v. 19-22.

19. Alphonse de Lamartine, « Bonaparte », *Nouvelles méditations poétiques*, v. 85-87.

20. Source non identifiée.

21. Félicité de Lamennais, trad., « De la pureté d'esprit et de la droiture d'intention », *L'Imitation de Jésus-Christ*, t. II, p. 84.

22. Alfred De Vigny, « Stello », chap. 2, *Œuvres complètes*, t. II, p. 501. Voir aussi Henri Frédéric Amiel, *Journal de l'année 1866*, p. 115 et le dictionnaire Littré, t. II, 1873, p. 1145, n° 3.

23. Maurice de Guérin, « Journal intime », *Œuvres*, t. I, p. 189-190.

24. Citoyen de l'ancienne Sparte, connu pour son austérité et son patriotisme.

25. Source non identifiée. Toutefois, on trouve un couplet de chanson similaire dans Joseph de Pesquidoux, « Noce gasconne », p. 70 : « Les traverses doivent fleurir, / tant belle épousée va sortir / doivent fleurir, doivent germer, / tant belle épousée va passer ».

26. Lucius Quinctius Cincinnatus (v^e s.), homme d'État romain, dont le nom est devenu symbole de simplicité et d'austérité au sein du pouvoir.

27. Chutes du fleuve Niagara joignant le lac Ontario au lac Érié, à la frontière entre le Canada et les États-Unis.
28. Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, partie III, lettre XVIII.
29. Marcus Tullius Cicero (106-43), homme politique et orateur latin dont les plaidoyers et les harangues ont servi de modèle à toute la rhétorique latine.
30. « Inconvenant » (employé par plaisanterie).
31. Roi de France (1515-1547). Homme séduisant, à la taille imposante, doué d'une grande bravoure physique, il eut plusieurs liaisons féminines.
32. Mot inventé par Laure Conan pour désigner le « charme de manières » commun aux membres de la famille Montbrun.
33. Baie du fleuve Saint-Laurent située à l'extrémité de la Gaspésie et abritant la ville de Gaspé.
34. Explorateur français et découvreur du Canada (1491-1557). En route vers l'Asie, il débarqua à la baie de Gaspé en 1534, où il prit possession du Canada au nom de François 1^{er} en plantant une croix.
35. François-Gaston, duc de Lévis (1719-1787), maréchal de France. À la mort de Montcalm en 1759, il lui succéda comme commandant en chef des troupes françaises au Canada. Le 28 avril 1760, lors de la bataille de Sainte-Foy, il força les troupes anglaises à la retraite, leur infligeant de lourdes pertes. Quant à la possibilité d'une parenté entre Lévis et les Montbrun, elle n'a pu être confirmée et paraît peu probable. Toutefois, on sait que Laure Conan a écrit un récit biographique sur Pierre Boucher (1622-1717), gouverneur de Trois-Rivières et fondateur de la seigneurie de Boucherville. L'un de ses fils, Jean, prit le nom de Montbrun (Jean Boucher de Montbrun, 1667-1742) et reçut de son père « un fief noble sans justice » à même la seigneurie de Boucherville. De plus, une amie de la romancière, sœur Saint-François-Xavier, est née Sophronie Boucher, descendante de Pierre Boucher. Laure Conan aime bien rendre hommage à ses amies ou à des personnages historiques dans son roman en les nommant ou en citant certaines de leurs paroles (Sœur Marie-du-Bon-Secours, Henriette Chauveau, Napoléon Bourassa). Il est donc plausible de conclure que le choix du nom de Montbrun a été inspiré par celui de Jean Boucher de Montbrun.
36. Octave Crémazie, « Le drapeau de Carillon », *Œuvres I*, v. 13-14.
37. Lors de la capitulation des Français en 1760, le commandant anglais, J. Amherst, refusa d'accorder à l'armée vaincue le droit aux honneurs accoutumés de la guerre, c'est-à-dire celui de se retirer de Montréal au son du tambour en exhibant armes, drapeaux et étendards.
38. Ancienne orthographe de la ville de Sainte-Foy telle qu'on la retrouve dans l'*Histoire du Canada français* de François-Xavier Garneau, ouvrage que Laure Conan connaissait bien. Voir *supra*, note 35.
39. Voir *supra*, note 35.

40. Jean Dunois (1402-1468), fils naturel de Louis, duc d'Orléans (1372-1407), participa, aux côtés de Jeanne d'Arc, à la défense d'Orléans et contribua à la reconquête de la Normandie et de la Guyenne. Une chanson d'Alexandre de Laborde, intitulée « Partant pour la Syrie » (1810), loue ses exploits en Syrie; on y trouve répété deux fois le vers: « Amour à la plus belle! ». Comme la musique en a été composée par Hortense, fille de Joséphine de Beauharnois, la chanson a aussi été appelée « La reine Hortense », et elle est devenue chant national sous le Second Empire. Voir Claude Duneton, *Histoire de la chanson française*, vol. 2, p. 174-175 et le *Recueil de chansons canadiennes et françaises*, p. 106.

41. Titre donné à un pasteur anglican.

42. Quartier chic de Paris où habitaient nobles et riches financiers aux XVIII^e et XIX^e siècles. Situé sur la rive gauche entre les Invalides, la rue de Varenne, la rue du Bac et la Seine.

43. Octave Crémazie, « Le vieux soldat canadien », *Œuvres I*, v. 85-87.

44. Péninsule du Québec (Gaspésie) entre le golfe du Saint-Laurent et la baie des Chaleurs.

45. Chanson populaire. Voir Hélène Baillargeon, *Vive la Canadienne. 77 belles chansons du Canada français*, p. 125.

46. Octave Crémazie, « Le drapeau de Carillon », *Œuvres I*, v. 31-32.

47. *Ibid.*, v. 57.

48. Alphonse de Lamartine, « Le premier regret », *Harmonies poétiques et religieuses*, v. 53-54.

49. Jean de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste », *Fables*, v. 51-53.

50. Reprise ironique d'une expression de Maurice (p. 147).

51. Henry Wadsworth Longfellow, « The Spanish Student », acte I, scène III, v. 154-157.

52. Héroïne de l'*Odyssée*. Après avoir lavé le linge de la famille dans la rivière en compagnie de ses servantes, elle se mit à jouer à la balle avec elles. Leurs cris réveillèrent Ulysse qui dormait sur la rive et Nausicaa lui donna vêtements et nourriture (*Odyssée*, chant VI). Dans son *Journal*, Eugénie de Guérin fait allusion à la même scène.

53. *Livre des Proverbes*, IV, 23.

54. Charles Sainte-Foi, *Le Livre des peuples et des rois*, p. 7.

55. Bossuet, « Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé », *Œuvres*, p. 192-193. Bossuet ne renvoie pas à une source tirée de l'Écriture.

56. Lacordaire, « De l'épreuve », 61^e conférence, p. 238.

57. Eugénie de Guérin, « Lettre à Mlle Louise de Bayne du 9 mars 1839 », *Lettres d'Eugénie de Guérin*, p. 255.

58. *Premier Livre des Rois*, X, 8.

59. Alfred-Frédéric Falloux, édit., *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, t. II, p. 128.
60. Expression tirée d'une chanson de John Howard Payne, acteur et dramaturge new-yorkais (1791-1852). Voir François Dournon, *Dictionnaire des mots et des formules célèbres*, p. 181-182.
61. Voir la note suivante.
62. Henriette Chauveau (1851-1870), fille de Pierre-Olivier Chauveau (1820-1890), écrivain et homme politique, prenait des leçons de chant et de musique. Le vendredi 30 septembre 1870, elle inscrit l'information suivante dans un cahier qui lui sert de journal intime : « Glendonwyn [son fiancé] a regardé mon album littéraire, il a lu ma "chambrette". Nous avons été au piano où j'ai joué. » (Cahier n° 18, Fonds Marie-Catherine-Henriette-Adéline Chauveau (P328/B4) faisant partie du Fonds Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, P328, AUL). Le vers cité par Laure Conan provient sans doute d'une chanson composée par Henriette pour faire l'éloge de sa chambre. Mariée le 25 octobre 1870 au lieutenant William Scott Glendonwyn, Henriette Chauveau meurt de la fièvre typhoïde le 17 décembre de la même année à Saint George, aux Bermudes.
63. Source non identifiée.
64. Charles Perrault, « La barbe bleue », *Contes*, p. 127.
65. « À voix basse ».
66. Jean-Jacques Rousseau, « Les consolations des misères de ma vie », *Poésies*, XIII, v. 8-9. Voir aussi François Coppée, « Obstruction », *Poésie*, v. 13-16 et Alfred de Musset, « À Ninon », *Poésies posthumes*, v. 11-12.
67. Écrivaine française (1805-1848), auteure de poèmes et d'un *Journal* publié après sa mort (1895), qui connut un grand succès en France et au Québec. Sœur du poète Maurice de Guérin, avec qui elle entretenait une correspondance pleine de ferveur, elle vécut une vie retirée au château du Cayla, près d'Albi.
68. Voir *supra*, note 57.
69. Voltaire, « La Henriade », v. 31-34.
70. Allusion à la scène de la p. 156.
71. Rivière du Québec qui sort du lac Saint-Jean; affluent du fleuve Saint-Laurent.
72. Voir *supra*, note 32.
73. Saint Augustin, *Confessions*, livre XIII, chap. IX. Voir aussi saint Ignace, « À Emmanuel Sanchez », lettre 33.
74. Protagoniste du conte éponyme de Charles Perrault. Persécutée par sa marâtre qui la relègue au rang de servante, Cendrillon, grâce à sa marraine qui est une fée, ira au bal où elle rencontrera le fils du roi qu'elle finira par épouser.
75. Voir *supra*, note 10.
76. Source non identifiée.

77. Pièce pour orchestre, au thème guerrier, composée en 1846 par Hector Berlioz, qui l'avait intitulée *Marche de Rákóczi* (*Damnation de Faust*), du nom du chef de la guerre d'indépendance hongroise, François II Rákóczi (1676-1735).

78. *Genus irritabile vatum*, « la race irritable des poètes », expression d'Horace (*Épîtres*, 2, 2) qui sert à caractériser l'extrême susceptibilité des poètes et gens de lettres.

79. La Fontaine, « Le cygne et le cuisinier », *Fables*, v. 21.

80. G. Lemoine, « La brise du soir », *Recueil de chansons canadiennes et françaises*, v. 3-4 et 7-8, p. 242.

81. Cardinal de Retz, *Mémoires, La Conjuration du comte J.-L. de Fiesque, Pamphlets*, p. 155.

82. À l'époque où Laure Conan publie son roman pour la première fois (1881-1882), le Québec connaît une émigration massive vers les États-Unis depuis au moins trois décennies et qui va se poursuivre jusque dans les années 1920 (voir Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, p. 41-44). Du 31 octobre 1879 au 30 juillet 1882, le premier ministre du Québec est Joseph-Adolphe Chapleau.

83. La Société de colonisation du Québec a été fondée en 1879, mais ce n'est qu'en 1887 qu'Honoré Mercier, alors premier ministre du Québec, créera un ministère de l'Agriculture et de la Colonisation, pour contrer l'émigration et le chômage.

84. *Psaumes*, 65, 11-14. On trouve une traduction du même psaume, qui se rapproche davantage du texte cité, dans le *Petit office de la Sainte Vierge et des Morts*, Montréal, Zotique, p. 242.

85. Anatole France, *L'Orme du mail, Œuvres complètes*, t. XI, p. 123.

86. « Le dernier mais non le moindre en importance ».

87. « À madame de Maintenon », *Lettres spirituelles, Œuvres*, t. II, p. 213.

88. Joseph de Maistre, *Les Soirées de St-Petersbourg*, t. II, p. 20. De Maistre se réfère ici à « Explication des maximes des Saints », où Fénelon explique différentes sortes d'amour, dont « l'amour pur », ainsi que des pensées de saints mystiques (*Œuvres*, t. II, p. 1-39).

89. Allusion au célèbre portrait de Chateaubriand (1768-1848) peint par Girodet (1767-1824).

90. Protagoniste du récit éponyme de Chateaubriand, type du héros romantique qui oppose l'idéal à la réalité décevante, tourné vers le spirituel, mais tenté par le suicide. D'abord inséré dans *Le Génie du christianisme* (1802), René fut publié à part en 1805. Sur la page frontispice, on pouvait voir le portrait d'un beau jeune homme aux cheveux décoiffés.

91. Bossuet, « Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves », *Œuvres*, p. 142.

92. Terme de marine. Un *grain* est un changement subit d'atmosphère accompagné de violents coups de vent et, parfois, de pluie. Le *grain noir* est annoncé par un nuage épais et suivi de pluie, alors que le *grain blanc* est sans nuage et sans pluie.

93. La Fontaine, « Pour Monseigneur le duc du Maine », *Fables*, v. 4-6.

94. « Si l'occasion ne se présente pas d'elle-même, il faut la faire naître, faire les premiers pas ». Parole attribuée à Mahomet dans le Coran.

95. La Fontaine, « Les deux pigeons », *Fables*, v. 56-58.

96. Uldéric S. Allaire, « Malbrouck s'en va-t-en guerre », *Le Chansonnier canadien pour l'école et le foyer*, v. 47-48. Malbrouck est le héros de cette célèbre chanson (1563) qui chante les exploits d'un chevalier (Malbrou, Malbrouc ou Malprouc) ayant supposément combattu dans les croisades et péri à la guerre. Depuis le XVIII^e siècle, il a été confondu avec le général anglais Marlborough.

97. Cran : « Rocher coupé perpendiculairement, falaise » (Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, p. 137)

98. « Chemin public conduisant d'un village à l'autre » (*ibid.*, p. 120).

99. « Élevez vos cœurs. » Paroles de la préface du Canon de la messe qui fait partie de la liturgie eucharistique.

100. Voir *supra*, note 10.

101. Jeanne-Madeleine Le Gardeur de Repentigny (1698-1729). Fille de Pierre Le Gardeur de Repentigny, chevalier de Saint-Louis, elle fréquentait les bals et la haute société de Montréal avant son entrée chez les Ursulines de Québec, le 5 septembre 1717.

102. Lamennais, *op. cit.*, t. I, p. 47.

103. Oratoire érigé en 1674 dans le couvent des Ursulines de Québec pour conserver les nombreuses reliques des saints données aux religieuses, notamment par dom Claude Martin, fils de Marie de l'Incarnation, la fondatrice. Voir Pierre-Georges Roy, *À travers l'histoire des Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, t. II, p. 70.

104. Peu de temps après son entrée chez les Ursulines de Québec en 1717, Madeleine de Repentigny (sœur Sainte-Agathe) aurait été la proie de doutes profonds au sujet de sa vocation. Ayant demandé à Notre-Dame du Grand-Pouvoir de la délivrer de ses angoisses si c'était sa volonté et celle du Christ qu'elle devînt religieuse, elle fut aussitôt pénétrée d'une joie céleste et tous ses doutes s'envolèrent. En témoignage de reconnaissance, la religieuse fit placer une lampe perpétuelle dans la Chapelle des Saints au lieu même où sa prière avait été entendue. Voir Pierre-Georges Roy, « La lampe qui ne s'éteint pas », *op. cit.*, p. 100-101.

105. « L'autre », expression récurrente dans la nouvelle intitulée « Voyage autour de ma chambre » (Xavier de Maistre, *Nouvelles*, p. 27-79), représente la « bête qui est jointe à notre âme » (p. 36). Cet « être sensible, parfaitement

distinct de l'âme », jouit des biens matériels, notamment des plaisirs que procure la paresse au lit.

106. Titre d'un petit poème alphabétique de la Bible qui trace le portrait de la femme forte idéale : vertueuse, laborieuse, dévouée, bonne épouse et mère (*Livre des Proverbes*, XXXI, 10-31).

107. L'un des titres donnés à la Vierge Marie dans les « Litanies de la sainte Vierge », *Missel quotidien des fidèles*.

108. Selon la légende, saint François d'Assise, affaibli par l'abstinence et les attaques du démon, aurait, pour se consoler, médité sur la joie des bienheureux dans l'au-delà. Il aurait alors aperçu un ange resplendissant jouant de la viole et faisant entendre une mélodie suave. Voir *Les Petites fleurs de saint François d'Assise* suivies des *Considérations des très saints stigmates*, p. 308.

109. Le 25 août.

110. Eugénie de Guérin, « Lettre à M^{me} de Ste-Marie », *op. cit.*, p. 268.

111. Victor Hugo, « La naissance du duc de Bordeaux », *Odes et Ballades*, v. 14-16.

112. Albert de La Ferronnays, extrait de son *Journal* cité par sa sœur, M^{me} Augustus Craven (née Pauline de La Ferronnays, fille du comte Auguste de La Ferronnays) dans le *Récit d'une sœur. Souvenirs de famille recueillis par M^{me} Augustus Craven*, t. I, p. 39.

113. Allusion au personnage biblique de Ruth et aux servantes de Booz qui glanent dans les champs derrière les moissonneurs (*Livre de Ruth*, II, 1-23).

114. Montagne de Thessalie (Grèce) et, dans la mythologie, séjour des dieux qui abrite sur sa haute cime le palais de Zeus. Avec le temps, l'Olympe est devenu synonyme de hauteurs inaccessibles.

115. Corneille, *Cinna*, acte V, scène III, v. 1696.

116. Prosper Blanchemain, « La fille du Tintoret », *Poésies...*, p. 89-95. Il est probable que c'est à ce poème que Laure Conan se réfère, l'auteur étant bien connu du milieu littéraire de l'époque, notamment de Fréchette et de Chauveau. Mais il existe aussi une pièce de théâtre intitulée *La Fille du Tintoret* (Ferdinand Dugué et Jaime fils). Ce drame en cinq actes et six tableaux a été joué pour la première fois à Paris, au Théâtre de l'Ambigu comique, le 3 mai 1859. Il peut s'agir d'une traduction d'une pièce italienne. Le Tintoret est le surnom du peintre vénitien Jacopo di Robusti (1518-1594). Père d'une fille qu'il aimait beaucoup (Marietta) et qui travaillait avec lui dans son atelier, il eut la douleur de la voir mourir avant lui (1590), alors qu'il était âgé de soixante-douze ans. Voir *infra*, notes 184 et 185.

117. Prosper Blanchemain, *op. cit.*, p. 93. On trouve aussi le mot dans la pièce de théâtre du même nom : « Morte ! elle est morte ! » (acte IV, scène VII).

118. *Ibid.* Ce vers ne se trouvant pas dans la pièce de théâtre éponyme, on peut conclure que Laure Conan se réfère au poème et non à l'œuvre dramatique.

119. Adoration de l'argent. Pendant que Moïse recevait les Tables de la loi sur le mont Sinaï, les Hébreux firent une statue en or, représentant un veau, qu'ils adorèrent comme leur dieu. Courroucé, Moïse brûla le veau d'or et brisa les Tables de la loi (*Exode*, XXXII, 1-4).

120. *Livre des Proverbes*, XXX, 8.

121. Françoise Marguerite de Sévigné, comtesse de Grignan (1646-1705), fille de Marie de Rabutin-Chantal, marquise de Sévigné (1626-1696).

122. Madame de Sévigné, « À Madame de Grignan », *Correspondance*, t. I, p. 296.

123. La Fontaine, « Le pouvoir des Fables », *Fables*, v. 67-68.

124. Voir *supra*, note 74.

125. Louis Veuillot, « Le vol de l'âme », *Historiettes et fantaisies*, 4^e éd., p. 62-94.

126. Dans la nouvelle « Le vol de l'âme », deux cousins, Claire et Fabien, jeunes, beaux et purs, sont amoureux l'un de l'autre; mais, par un beau matin d'automne, ils choisissent de sacrifier leur amour pour répondre à l'appel du Seigneur et entrer au couvent. C'est aussi par une belle matinée d'automne que leur histoire est racontée à trois de leurs amis.

127. Bossuet, « Discours sur l'histoire universelle », *Œuvres*, chap. VIII, p. 1025.

128. « Fiancés ».

129. Latinisme sémantique (*superbes*, « orgueilleux »), courant jusqu'au XVII^e siècle. Fréquemment employé dans la Bible, entre autres dans le *Magnificat*: « *dispersit superbos* » (*Luc*, I, 51).

130. Charles Perrault, « La Belle au bois dormant ».

131. Vaste péninsule faiblement peuplée formant l'extrémité nord-est du Canada, située entre la baie d'Hudson à l'ouest, la baie d'Ungava au nord et le golfe du Saint-Laurent au sud.

132. Barde gaélique légendaire du III^e siècle, fils de Fingal, roi de Morven. Au XVIII^e siècle, James Macpherson (1736-1796), écrivain écossais, publia trois recueils de poèmes (*Fragments de poésie ancienne, Fingal et Temora*) qu'il présenta comme une traduction de l'œuvre d'Ossian. Ces poèmes épiques chantent les hauts faits des guerriers écossais et de leurs chefs. Après leur mort, les héros, dont les dépouilles reposent sous les pierres moussues, errent souvent la nuit au sein des brumes épaisses et des brouillards glacés des vallées. Voir Ossian, *Poèmes gaéliques recueillis par James Macpherson*.

133. Jésuite italien (1568-1591) reconnu pour son ardent amour de Dieu et pour sa grande charité fraternelle. Une gravure sur cuivre faite d'après le dessin d'André Pozzi, s.j., le montre en effet en prière devant le crucifix. Voir l'illustration insérée entre les pages 278 et 279 dans Virgilio Cepari, *Vie de saint Louis de Gonzague, patron de la jeunesse*.

134. Antoine-Vincent Arnault, « La feuille », *Fables et poésies diverses*, v. 13-15. Laure Conan écrit "Arnault", sans doute par confusion avec le nom du théologien janséniste français Antoine Arnould (1612-1694).

135. Germaine de Staël, « Adélaïde et Théodore », *Œuvres complètes*, t. II, p. 250. Voir aussi *Delphine*, p. 19-20.

136. Allusion aux angoisses et aux doutes qui ont tourmenté saint Augustin (354-430) dans les années qui ont précédé sa conversion en 386.

137. « On n'y peut rien ».

138. « Avec amour ».

139. Source non identifiée.

140. Port français sur le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, entre la mer du Nord et la Manche.

141. François-Xavier Garneau, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, t. III, p. 360.

142. Source non identifiée.

143. Allusion à la fable de La Fontaine, « Les deux pigeons », *Fables*, v. 6-8.

144. Chateaubriand, « René », *Œuvres romanesques et voyages*, t. I, p. 129.

145. La Fontaine, « Le rat et l'huître », *Fables*, v. 19-20.

146. *Id.*, « La fille », *Fables*, v. 1-4.

147. Dom Gaspar Lefebvre, o.s.b., « Le mariage », *Missel quotidien et vespéral*, section 7, p. 2042. Plusieurs préfaces de messes nuptiales ont été consultées, mais la citation exacte n'a pu être retrouvée.

148. Bossuet, « Sermon sur l'amour des plaisirs », *Sermons*, t. II, nouvelle éd., p. 248.

149. Il s'agit de la chapelle du couvent des Ursulines de Québec.

150. Source non identifiée.

151. *Livre de Job*, VII, 10.

152. Joseph de Maistre, *op. cit.*, t. I, p. 222.

153. *Lamentations de Jérémie*, III, 25.

154. *Jean*, XIV, 1.

155. Saint Augustin, *Confessions*, livre VIII, chap. IV.

156. Blaise Pascal, « Pensées », Section II, Papiers non classés, Série XXVI, fragment 757-212. La citation de Laure Conan est toutefois beaucoup plus proche de celle qu'on trouve dans le *Journal* d'Eugénie de Guérin, t. II, p. 93 : « Recueillir chaque jour une pensée. Voici celle d'aujourd'hui : "C'est une chose horrible de sentir continuellement s'écrouler ce qu'on possède et qu'on puisse s'y attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent." ».

157. «Rappelle-toi (*Vergiss mein nicht*). Paroles faites sur la musique de Mozart» (Musset, *Poésies nouvelles*, p. 193).

158. M. de Montbrun reprend ici, en les transformant, les paroles de Jésus en croix: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font» (*Luc*, XXIII, 34).

159. *Actes des apôtres*, XXI, 14. La formule se rencontre aussi dans l'oraison intitulée *Pater noster* (Notre Père): «[...] que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.»

160. Titre du sixième psaume de la Pénitence dans les prières pour les morts.

161. Voir *supra*, note 3.

162. «T'is vain to struggle – let me perish young – / Live as I have lived; and love as I have loved [...]» (Victor Hugo, exergue emprunté à Byron pour le poème «À ***», Trappiste à la Milleraye», *Feuilles d'automne*).

163. *Livre de Job*, XIX, 1. Allusion aux discours des amis de Job qui, venus le consoler dans ses épreuves, finissent par l'importuner.

164. Petite chapelle à l'intérieur de la grande chapelle des Ursulines à Québec; elle doit son nom à l'abbé Thomas Maguire (1776-1854), aumônier, qui avait une grande dévotion pour sainte Philomène.

165. Lacordaire, «De l'établissement du règne de Jésus-Christ», 39^e conférence, p. 75.

166. *Ibid.*, p. 73.

167. *Ibid.*, p. 74.

168. *Ibid.*, p. 73.

169. Victor Hugo, «Regard jeté dans une mansarde», *Les Rayons et les ombres*, v. 37-38.

170. Marie Guyart (1599-1672), Marie de l'Incarnation en religion, fondatrice du couvent des Ursulines de Québec (1639).

171. Devenue veuve, Marie Guyart entra chez les Ursulines de Tours (France) en 1631; lorsqu'elle vint comme missionnaire au Canada en 1639, elle dut dire adieu à son fils Claude, alors âgé de 20 ans.

172. Xavier de Maistre, «Le lépreux de la cité d'Aoste», *op. cit.*, p. 132.

173. *Jean*, XVII, 4-5.

174. *Psaumes*, 103, 11.

175. Lamennais, *op. cit.*, p. 92.

176. Frederick William Faber, *Tout pour Jésus*, 25^e éd., p. 3.

177. Pascal, *Pensées*, Section I, Papiers classés, XII, fragment 165-210.

178. Voir *supra*, note 176.

179. Frederick William Faber, *op. cit.*, p. 104-106.

180. Eugénie de Guérin, *Journal*, t. II, p. 84.

181. Victor Hugo, « Sagesse », *Les Rayons et les ombres*, v. 95-98.

182. Il s'agit des *Méditations poétiques* de Lamartine, publiées pour la première fois en 1820.

183. Lamartine, « L'isolement », *Méditations poétiques*, v. 19-20.

184. Selon la légende, le Tintoret aurait réalisé un portrait de sa fille morte, geste qui aurait favorisé chez les peintres du XIX^e siècle la tradition du dernier portrait. Léon Cogniet, entre autres, est l'auteur d'un tableau célèbre, *Le Tintoret peignant sa fille morte* (Musée des beaux-arts de Bordeaux). De plus, Laure Conan admirait le roman de Paul Féval, *La Mort d'un père* (1878), où l'on trouve une référence au tableau de Cogniet, ainsi que des allusions répétées à la scène représentée. Voir *supra*, note 116.

185. Prosper Blanchemain, « La fille du Tintoret », *op. cit.*, p. 94.

186. Voir la note précédente et *supra*, notes 116 et 117.

187. Saint Augustin, *Confessions*, livre IX, chap. X.

188. Saint Augustin, « Des devoirs à rendre aux morts », *Œuvres complètes*, t. XII, p. 289.

189. Lamartine, « La source dans les bois D*** », *Harmonies poétiques et religieuses*, v. 33-36.

190. Il s'agit sans doute d'une citation, mais elle n'a pu être identifiée.

191. Saint Ignace de Loyola (1491?-1556), fondateur de la Compagnie de Jésus (1540). Auteur d'*Exercices spirituels*.

192. Source non identifiée.

193. Centre administratif de la région de Charlevoix, sis au confluent de la rivière Malbaie et du fleuve Saint-Laurent, à 150 km en aval de Québec.

194. Région du nord du Québec située sur la rivière Saguenay (*supra*, note 71) et comprenant la ville de Chicoutimi.

195. Hameau du Québec situé dans la région de Charlevoix, sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, à quelque 25 km au nord-est de la Malbaie.

196. « L'avoir paru belle » : dialectalisme normand qui signifie « l'avoir échappé belle » (*Glossaire du parler français au Canada*, p. 492).

197. Dante, « Le paradis », *La Divine Comédie*, I, 64-66.

198. Lieu imaginaire, sans doute, ou simple lieu-dit, absent en tout cas du répertoire de la Commission de toponymie du Québec.

199. Nymphes de l'île mythologique d'Ogygie qui accueillit Ulysse après son naufrage et le retint pendant dix ans (*Odyssée*, chant V).

200. Lamartine, « Le premier regret », *Harmonies poétiques et religieuses*, v. 110-111.

201. Voir *supra*, note 159.

202. Source non identifiée.

203. Alfred-Frédéric Falloux, édit., *op. cit.*, p. 24-25.

204. Maurice de Guérin, « À mes deux amis » (H. de la Morvonnais et F. du Breil de Mazan), *op. cit.*, v. 25-26.

205. « L'épouse aimante et tant aimée, condamnée désormais à l'épreuve souveraine de la solitude du cœur » (Montalembert, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, p. 261). Bien que cette phrase ne soit ni en italique ni entre guillemets dans le texte de base, elle s'inspire de toute évidence du texte de Montalembert, qui est d'ailleurs cité quelques paragraphes plus loin (voir note suivante).

206. *Ibid.*, p. 320.

207. Charlotte Julia Blennerhassett, *Madame de Staël et son temps*, 1786-1817, t. I, p. 197. Voir aussi Edmond Estève, *Byron et le romantisme français*, p. 442-443, selon qui ces vers de madame de Staël sont une traduction du poème portugais « Tu mi chamas ». Musset en a également donné une traduction en s'inspirant d'une version du poète anglais Byron.

208. Épouse d'Héraclès. Jalouse des attentions de son époux pour Iole, elle lui remit la tunique imprégnée de sang que le centaure Nessos lui avait offerte avant de mourir, en l'assurant qu'elle était un gage d'amour et de fidélité. Mais dès qu'Héraclès la revêtit, il sentit des brûlures si intenses par tout le corps qu'il ne put les supporter et qu'il préféra se suicider. Voir Ovide, *Métamorphoses*, livre IX, v. 965.

209. La rue des Remparts qui longe le mur d'enceinte de la partie haute de la ville de Québec.

210. La basilique Notre-Dame de la ville de Québec.

211. Introït (extrait du *Psaume* 103, 20 et 1) de la Messe des Saints Anges, célébrée lors des funérailles des enfants.

212. Grande avenue de la ville de Québec qui part de la porte Saint-Louis en direction du sud-ouest.

213. Allusion à la tombe, sans doute inspirée de Silvio Pellico, cité quelques lignes plus loin: « Leur langage [aux geôliers] voulait-il faire entendre qu'il [un vieillard prisonnier] était maintenant renfermé dans la plus étroite prison, ou bien qu'il avait rendu le dernier soupir [...] » (*Mes prisons ou Mémoires*, p. 21).

214. Écrivain italien (1789-1854). Emprisonné pendant neuf ans comme *carbonaro* par les Autrichiens. À sa libération, il écrivit ses mémoires, *Mes prisons* (*Le mie Prigioni*, 1832), ouvrage qui connut une large diffusion. On n'y trouve pas la citation exacte, mais la phrase suivante s'en rapproche par la forme et le contenu: « Hier j'étais le plus heureux des hommes: aujourd'hui, plus de ces douceurs qui embellissaient et fortifiaient mon existence, plus de liberté, plus d'amis, plus d'espérance » (p. 12).

215. « O souvenir attendrissant, ô jours remplis de tant de plaisirs et de tant de douleurs, comme vous avez passé avec rapidité » (*ibid.*, p. 230).

216. Le titre italien exact des mémoires de Silvio Pellico est : *Le mie Prigioni*.
217. Charles Sainte-Foi, *op. cit.*, p. 20.
218. Chateaubriand, *Atala*, éd. citée, p. 81.
219. Dante, « L'enfer », *La Divine Comédie*, V, 103. Allusion aux célèbres amours de Francesca da Rimini et de Paolo Malatesta, tués par Gianciotto, mari de Francesca et frère de Paolo. Ce drame a été porté à la scène par Silvio Pellico (*Francesca da Rimini*, 1815).
220. Parties des Évangiles qui racontent les souffrances de Jésus-Christ condamné à mort et crucifié.
221. L'hostie placée dans la pyxide qu'apporte le prêtre venu administrer le sacrement de l'Extrême-onction au mourant.
222. Bossuet, « Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre », *Œuvres*, p. 90.
223. « *Requiescat in pace* » (« Qu'il repose en paix ») : verset que prononce le prêtre à l'absoute de la messe des funérailles et lors de l'inhumation. Ce verset se retrouve fréquemment, sous sa forme abrégée (R.I.P.), sur les monuments funéraires et les pierres tombales.
224. *Deuxième épître aux Corinthiens*, IV, 10-11 et V, 2-4.
225. *Livre de Job*, XVII, 13-14.
226. *Psaumes*, 122, v. 7-8.
227. Extrait du « Symbole des apôtres » (ou *Credo*), récité à la fin de la première partie de la messe.
228. Fascination pour l'amour physique.
229. Dom Gaspar Lefebvre, o.s.b., « Liturgie des défunts ; absoute et sépulture », *Missel quotidien et vespéral*, p. 2266.
230. François-Xavier Garneau, poète et historien (1809-1866). Voir *supra*, note 141.
231. Les plaines d'Abraham de la ville de Québec où eut lieu, le 13 septembre 1759, la bataille décisive entre l'armée anglaise du général Wolfe et les troupes françaises de Montcalm qui furent défaites.
232. Voir *supra*, notes 35 et 38.
233. Voir *supra*, note 35.
234. « Monsieur le chevalier de Lévis voyant avec douleur que rien ne pouvoit faire changer la détermination de M. le marquis de Vaudreuil, voulant épargner aux troupes une partie de l'humiliation qu'elles alloient subir, leur ordonna de brûler leurs drapeaux pour se soustraire à la dure condition de les remettre aux ennemis » (*Journal des campagnes du chevalier de Lévis en Canada de 1756 à 1760*, 1889, p. 308). Cela se passait le 8 septembre 1760, au moment où le gouverneur de Vaudreuil, refusant de poursuivre les combats, signait la capitulation de Montréal.

235. « [...] qu'il fallait faire tout au monde pour empêcher la prise de Québec, et, au pis aller, en faire sortir tout le monde et détruire la ville, de façon que les ennemis ne pussent y passer l'hiver, observant qu'ils n'étoient pas assez forts pour garder la circonvallation de cette place [...] » (*ibid.*, p. 212-213). Cette entrée de journal datée du 15 septembre 1759 suit la bataille des plaines d'Abraham (voir *supra*, note 231).

236. « Madame pour vous faire savoir comme se porte le reste de mon infortune, de toutes choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie sauve » (François 1^{er}, « Lettre à sa mère après la bataille de Pavie en février 1525 », dans Pierre Oster, *Dictionnaire de citations françaises*, p. 17). Voir aussi la note 2 de la même page : « Phrase réduite par les historiens à la formule connue : "Tout est perdu fors l'honneur" ».

237. En avril 1760, dans une ultime tentative contre l'armée anglaise, le chevalier de Lévis réussit à repousser l'avant-garde, mais en mai, devant l'arrivée d'une flotte anglaise de 18 000 hommes, il dut lever le siège. Voir *supra*, note 35.

238. Cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre par le Traité de Paris de 1763.

239. François Thomas Chevalier de Lorimier, « Dernières lettres d'un condamné », dans Jean-Olivier Chénier, *Le Héros de St-Eustache*, p. 25. Déclaration de Chevalier de Lorimier, de la prison de Montréal, le 13 janvier 1839. Laure Conan substitue le titre de « chevalier » au patronyme « Chevalier ».

240. « Lettre à l'abbé Casgrain », 10 août 1866 (Odette Condemine, édit., *Octave Crémazie, Œuvres, II : Prose*, lettre 55, p. 82).

241. Source non identifiée.

242. Cimetière de la ville de Québec où a été enterré François-Xavier Garneau.

243. Le 15 septembre 1867, un monument fut inauguré au cimetière Belmont, à la mémoire de l'historien national, François-Xavier Garneau (1809-1866). Le discours d'hommage fut prononcé par Pierre-Olivier Chauveau, premier ministre du Québec (1867-1873) et ministre de l'Instruction publique.

244. Pierre-Olivier Chauveau, « Hommage à la mémoire de M. F.-X. Garneau », *Journal de l'Instruction publique*, p. 125-127.

245. Victor Hugo, « Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813 », *Les Rayons et les ombres*, v. 105-106.

246. [Jean-Denis Daulé] (1765-1852), « Même sujet » (« Détachement de ce monde / Repos en Dieu seul »), *Nouveau recueil de cantiques*, v. 1, p. 127. Exilé au Canada en 1794 pour échapper à la Révolution française, l'abbé Daulé fut aumônier chez les Ursulines de 1806 à 1832.

247. Source non identifiée.

248. *Apocalypse de Jean*, XXI, 4.

249. Ordinaire de la messe, « Memento des défunts ».

250. *Ibid.*

251. *Jean*, IV, 15

252. *Ibid.*, IV, 5-26.

253. *Ibid.*, IV, 7-9.

254. *Ibid.*, IV, 10.

255. La citation, si c'en est une, n'a pu être identifiée.

256. Xavier de Maistre, « Le lépreux de la cité d'Aoste », *op. cit.*, p. 145.

257. Allusion à la répression qui suivit l'échec de l'insurrection des Polonais contre l'oppression du tsar Alexandre II, en 1863. De nombreux Polonais furent exilés en Sibérie.

258. On attendrait « en mon bonheur futur ».

259. Jean-Jacques Rousseau, « Les consolations des misères de ma vie », *Poésies*, IX, v. 1-2.

260. Extrait de « Célébrons le Seigneur », paroles de Émile Kauffmann, musique de Georges Rupès. Voir Charles-Émile Gadbois, édit., *La Bonne chanson*, vol. 5, p. 250.

261. Auguste Croegaert, chanoine, *La Liturgie nuptiale*, p. 124.

262. *Luc*, XIII, 11.

263. *La Règle de saint Benoît*, p. 70.

264. Bossuet, *Maximes et réflexions sur la comédie*, nouvelle éd., p. 49.

265. Prosper Blanchemain, « Méditation », *op. cit.*, strophe II, v. 5-8, p. 122.

266. Les Chippewas, aussi appelés Ojibwas : tribu amérindienne de la région du Lac Supérieur (sud de l'Ontario et nord de l'État du Michigan).

267. *Mathieu*, V, 8.

268. Saint Augustin, *Confessions*, livre XIII, chap. X.

269. *Luc*, XVIII, 8.

270. *Deuxième épître aux Thessaloniens*, II, 15.

271. *Luc*, XII, 49.

272. La référence à « l'Immaculée » laisse entendre que le « P. S. » est membre de la congrégation missionnaire des oblats de Marie-Immaculée.

273. Lucius Junius Brutus, célèbre personnage de l'histoire légendaire de Rome. Opposé à la monarchie, il dirigea l'insurrection contre Tarquin le Superbe et fit décréter l'abolition de la royauté ainsi que l'exil de la famille royale (509 av. J.-C.). Il fit arrêter ses deux fils, coupables de complot pour la restauration des Tarquins, et assista sans broncher à leur décapitation. Toutefois, selon Voltaire, de retour à la maison, Brutus s'effondra.

274. Dans l'église du Gesù à Montréal, érigée par les Jésuites en 1865, rue Bleury, on trouve, à gauche du maître-autel, dans un renfoncement, une petite

chapelle dédiée à saint Louis de Gonzague, jésuite italien (1568-1591) connu pour son dévouement auprès des pestiférés (voir *supra*, note 133). Son gisant repose sous l'autel. Le nom de « Gesù » (« Jésus » en italien) a été emprunté à l'église du même nom à Rome.

275. On attendrait « une *tout* aimable réalité ». Le point d'interrogation, absent de toutes les éditions, a été rétabli.

276. Allusion aux religieuses carmélites et, plus précisément, aux religieuses cloîtrées du Couvent du Précieux-Sang (Saint-Hyacinthe) où Laure Conan a séjourné de 1894 à 1898.

277. Rivière du Québec qui prend sa source dans le comté de Brome, coule en plein centre de la ville de Saint-Hyacinthe et se jette dans le lac Saint-Pierre, à environ 13 km en aval de Sorel.

278. Source non identifiée.

279. Saint François de Sales, « Méditation V », *Introduction à la vie dévote*, partie I, chap. XIII, p. 33.

280. *Épître aux Colossiens*, 1, 19-20.

281. Victor Hugo, « XVII », *Les Feuilles d'automne*, v. 23-24.

282. Romance sur le souvenir. Voir *supra*, note 157.

Page laissée blanche

Variantes

Sources

- I *Angéline de Montbrun, Revue canadienne*, vol. 17, n^{os} 6-12, juin-décembre 1881 [juin, p. 367-373; juillet, p. 408-424; août, p. 467-475; septembre, p. 550-555; octobre, p. 613-621; novembre, p. 679-685; décembre, p. 718-737]; vol. 18, n^{os} 1-8, janvier-août 1882 (excepté mai), [janvier, p. 26-35; février, p. 91-102; mars, p. 169-181; avril, p. 229-241; juin, p. 363-372; juillet, p. 418-426; août, p. 494-499].
- II *Angéline de Montbrun*, préface de Henri-Raymond Casgrain, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1884, 343 p.
- III *Angéline de Montbrun*, préface de Henri-Raymond Casgrain, Québec, J.-A. Langlais, Libraire-Éditeur, 1886, 343 p.
- IV *Angéline de Montbrun*, 3^e édition revue et corrigée, Québec, Éd. Marcotte, Imprimeur-Relieur, 1905, 277 p.
- V *Angéline de Montbrun*, 5^e (lire 4^e) éd., Beauceville, « l'Éclairer », 1919, 286 p. [« À Madame Th. Bentzon, en souvenir du Canada »]: texte de base.

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro de la ligne à laquelle elles se rattachent; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte.

PREMIÈRE PARTIE: *correspondance et récit*

1 I, II, III <épigraphe> *Avez-vous* cru que cette vie fût> la vie? // Lacordaire.
 IV <épigraphe> L'avez-vous cru que cette vie fût la vie? // Lacordaire. V *vie fut*
 <accent circonflexe rétabli d'après II, III, IV et d'après l'usage> la

3 I sœur.) // Chère

5 I, II, III *ma fleur des champs*, la IV *des champs*, la

6 I, II, III Valiant, et

7 I ne *méritait* pas

11 I, II, III reçut, et

14 I, II, III personne; *pourtant* je

15 I, II, III autre. J'avais

17 III et, je I Mme L... qui II, III Lebrun, qui

18 III toujours, lorsqu'on

19 I, II, III sottises. Enfin

20 I s'ouvrit et

22 I, II, III dire. // *On me reprocha* de

24 I, II, III faute. Pourquoi

28 I, II, III stupide, mais I renversé et

30 I plus *précieux* chez

32 I, II, III mains. Jamais

34 I approbation ou

36 III vivait! // Lui I, II, III agréer. *Charles de Montbrun ne refuserait pas son*
ami d'enfance. // Après

39 II regardées. // L'adorable

43 I hâlée. // Mais il semble qu'on l'a dorée *avec* un rayon de soleil. // Elle II,
 III hâlée. // Mais il semble qu'on l'a dorée

51 I, II, III mère, *brunette éveillée* à

53 I père à

54 I M. Bourassa II, III M. Bourassa,¹ dans <Note en bas de page: 1. N.
Bourassa est un de nos meilleurs artistes canadiens.>

55 I portrait je

61 I, II, III maladroite qu'Angéline

62 I, II, IV si *blanches*, je I, II, III dépens. Tu

65 V ailleurs. // *Ele* <« Elle » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> me

66 I chanter et

67 II, III sœur on

68 I bonheur l'homme

72 I j'ai *ma* divinité

- 75 I, II, III secret: *je* voudrais parler et j'écoute encore. Angéline
 76 I, II, III émue et ne songeait pas à le dissimuler et pour
 77 I retirant, j'eus
 78 I Mme L... dire
 79 I, II, III dit. » J'ignore
 83 I, II, III, IV Que *dira* M.
 86 I pensé. Puisque II, III pensé: Puisque I, II, III gardons-la. // J'ai
 91 I qu'avant *le jour* M.
 92 I, II, III jardin. J'étais
 93 I parut belle
 95 I père qui
 96-98 I, II, III dire: Qu'on vienne donc me prendre mon trésor! // Chère
 97 V trésor! <guillemets fermants rétablis d'après IV et d'après l'usage> // Chère
 99 I la mériter! // A bientôt
 101-104 I, II, III dormi. // (Mina
 104 I frère.) // Je
 107 I t'attendait, avec
 108 I, II, III dire: Donnez-vous la peine de signer. // Quant
 112 V tu l'*affirme* <«l'affirmes» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>, le
 114 I, II, III ravit. Je
 120 I, II, III, IV en *semblable* cas I, II, III réflexions, j'aurais
 121 I, II larmes, *ce sang de l'âme, comme disait un grand saint.* // Mon III larmes, *ce sang de l'âme, <italique> comme disait un grand saint.* // Mon
 124 I, II, III dernier. D'ailleurs
 125 III servi: je
 126 I, II, III facile, comme
 127 I, II, III s'embrouille. Mais
 128 III Mais mon I, II, III noires, Angéline I distrait et
 129 I Montbrun il
 132 I, II, III t'approuve *beaucoup* d'admirer Angéline — *seulement* ce IV Angéline — *seulement* ce
 133 IV autres. — Vraiment
 134 I vaux. Heureusement *pour ma tranquillité*, beaucoup
 135 II, III Heureusement *pour ma tranquillité*, beaucoup
 139 IV, V sait, ce <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
 140 I, II devenue *sans* la IV, V devenue, sous <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage> I, II, III père — *bien meilleur éducateur que toi.* Tu

- 141 I, II homme — *le plus cher ami du nôtre. Il ne* III homme — *le plus cher ami du nôtre. J'avoue*
- 143 I, II, III brave qu'un <I, III *qu'une*> autre. D'ailleurs
- 144 I dernier à
- 145 I, II, III n'importe, suppose I quelconque — *et il* II, III quelconque — il
- 146 I m'avoir *appelé sa pauvre orpheline* <romain>, il II, III appelée *sa pauvre orpheline* <romain>, il
- 147 I réprimandes Malvina II, III réprimandes Malvina *Bellerive* et
- 150 I, II, III l'intimité. Je
- 152 I charmant: II II, III charmant: « II
- 153 I reprends *elle vient toujours m'embrasser. Et*
- 154 II, III m'embrasse. » // Et
- 155 I crus *sans peine. Ce*
- 156 III pays. — // Oui
- 157 I Oui c'est I, II, III, IV Ah, dis-tu
- 158 V mériter? <point d'exclamation rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> Es-tu
- 160 I *Paraissent Navarrois*
- 161 I, II, III que la chevalerie soit *passée!* Angéline
- 162 I, II, III d'épée. Pendant
- 163 I, II, III couvent, lors
- 165 I, II, III Ursulines, et
- 166 I Beaumanoir, celui qui but son sang dans le combat des Trente, mais II, III Beaumanoir (celui qui but son sang dans le combat des Trente), mais
- 168 I, II, III à *compter* qu'avant I mourir le
- 171 I siècle, j'aurais III d'Angéline: puis
- 173 I, II, III l'étrier et serais montée dans la tour solitaire où
- 174 I m'apporterait *des* nouvelles I, II, III faits. Au
- 176 I, II, III moi, la *raison* <italique> de
- 178 I, II, III Maintenant: *qu'en* pense votre solidité? Toi
- 179 III Toi tu ne sais plus me rien dire d'agréable et
- 181 I Angéline et V tu *vaudras* <« vaudras » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> à
- 183 I candidat c'est une vanité <italique> *comme Donoso Cortès l'a dit avant moi. // Je* II, III vanité <II ,> *Donoso Cortès l'a dit avant moi. // Je*
- 188 I fille qui
- 189-192 I, II, III toi. // P.S.
- 192 I docteur J... qui flairer quelque chose est II, III docteur *Le Moine*, qui IV docteur L... qui

- 193 III parler, mais I, II, III discrète, *je* lui
 194 I, II, III sommeil. // Miséricorde
 195 I, II, III envoyer *de la morphine*, vous
 197 I, II, III docteur *d'entonner* de
 198 I les *fleurs* en priant moi je
 199 I seul loin d'elle, à genoux. // Pardonne moi
 203 I, II, III crois-moi. *N'ouvre pas*
 204 I, II nuit; tu
 205 I, II, III, IV eh bien ! fais
 206-210 I, II, III retour. // (Maurice Darville à sa sœur) <I .> // *CHÈRE MINA*,
 // Tu <II, III *tu* feins>
 211 I mot ! comme II, III mot ; comme
 212 II pour m'*amuser* à I, II, III fille d'*Eve* ! // *Apprends à te connaître et des-*
cends en toi-même. <Corneille, *Cinna*, acte V, scène I, v. 1518> // Mais
 214 III D'ailleurs mon
 215 I, II, III famille, et
 216 I, II, III m'enchanté. Je
 220 I mousse et
 222 I qui m'enlève l'esprit. Quand elle est là, tout *disparaît* à
 223 I ou jour. On II, III jour. On
 224 I orgueilleux. *Quel* est
 225 I, II, III ferait prosterner
 226 I elle ? *Qui* me
 227 I rien, pour
 230 II, III l'indisposer ! Puis
 234 I beau *rêve* si doux à *rêver* m'absorbait
 236 I et, debout
 237 I, II, III attentivement. Il
 240 I bras et
 241-244 I, II, III railleur : // C'est cela, // « *Sans* <I sans> *haine et sans amour, tu*
vivais pour penser. » // Je
 244 I, II, III Alors, pourquoi
 246-250 I, II, III rêveries ? // (Mina Darville à son frère) <I .> // A quoi
 251 I Montbrun et
 252 I, II, III paroles — dis-lui : Je
 253 I moi. Ce II, III moi. // Ce
 256 I, II, III équilibrés. Je
 257 I cœur et ce qu'il va se demander ce II, III va *te* demander

- 260 I, II, III devoir. Compte
 265 I, II, III observé. J'avoue
 267 I épreuve et
 269 I femmes, — *pauvres bonnes âmes* — au lieu de médire de leurs oppresseurs, *se taisent et travaillent*
 270 I, II, III découvrir *quelque qualité*, ce
 272 I, II, III, IV chose; mais
 273 I, II, III lui. Ainsi
 274 I mariage quelqu'un
 278 I, II, III parfaitement. On
 280 I montre et
 281 I, II, III nom. Angéline
 282 I, II, III noces son
 283 I, II, III cher, c'est
 284 I, II, III laissées; — dans
 286 I moissons et
 288 I, II, III qu'il *était riche*, qu'il avait vingt-trois ans et qu'il était amoureux
 289 I surprenante. Ce
 290 I, II, III Montbrun. Jamais
 292 I, III, IV, V se *fut* <accent circonflexe rétabli d'après II et d'après l'usage> conduit
 296 I, II, III obligé qu'*un autre* de
 297 I mari robuste
 297-299 I, II, III écrit. D'ailleurs, pensa-t-elle, un travailleur n'a jamais de migraines ni de diables bleus. (*Mme de*
 299 IV bleus. » (*M^{me}*
 302 I rêveries.) // *Quoiqu'il en*
 304 II cuisine où I, II, III, IV défaut *du brouet*
 305 I s'est *malheureusement* perdue
 306 I, II, III un *spartiate* ressuscité
 307 I faite elle I, II, III porter. Or
 309 I propos il
 313 I entendit et I, II, III Cincinnatus à
 314 I Rome il
 315 I, II, III, IV, V marcha *au devant* <trait d'union rétabli d'après l'usage> de
 317 I, II, III l'ombre. *Là, s'asseyant* sur I l'herbe ils
 320 I, II, III a *vingt ans* I aujourd'hui il
 322 I, II, III prochain. L'histoire

- 324-326 I amusa les auteurs du scandale, *qui, un* peu plus tard se réhabilitèrent jusqu'à un certain point en II, III scandale, *qui, un* peu plus tard, se
- 326 I, II, III chute *de* Niagara
- 327 I Angéline et
- 328-332 I, II, III aviserons. Il y a *dans le* fond de ton armoire un in-folio qui bien sûr te donnerait l'air grave le jour de tes noces. *Comme tu sais, six ans après celles de M. de Montbrun, on aurait pu chanter: // Tous les chemins devraient gémir, / Devraient gémir, devraient pleurer* <II, III ,> / *Où belle morte va passer. // Mon*
- 332 III crois-moi ne
- 335 I, II, III parole si
- 336 I intimité et
- 337 I, II confiance, *ce* <romain> serait
- 338-341 I, II, III maladresse. // (Maurice
- 341 I sœur. // Tu
- 342 III terrible *demande*, mais
- 345 I J'aime *cet appartement* où
- 346 I, II, III vie, et
- 349 I, II, III si enfant elle
- 350 I, II, III répondit-elle, *et* regardant
- 351 I, II, III lui: Mais
- 354 I, II tout. Pour
- 358 II, III en *capot* <italique> d'écolier
- 360 I guère. *Tu ne l'as pas oublié, Mina. Je me souvient que souvent il t'appelait à son lit et demandait si sa mignonne se rappellerait son père. J'étais à considérer son portrait* quand II, III guère. J'étais
- 363 I choisi et
- 364 I maladroitement, *j'en ai peur*: II II, III maladroitement, *j'en ai peur*: // — II
- 368 III, IV yeux? // — D'où I, V yeux. <point d'exclamation rétabli d'après II et d'après l'usage> // — D'où
- 369 I, II, III et ensuite avec
- 370 I, II sérieux: Est-ce III sérieux; Est-ce I vous *paraîtrait* pas
- 371 I, II, III souhaiter? // Pour
- 373 I clairement quand
- 375 II, III ses mains
- 378 V de *compagnarde* <«compagnarde» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>. // — Mais
- 379 I Mais dit III, IV Angéline avec I, II, III avec *l'admirable tranquillité* que tu connais, Monsieur rougit

- 385 I Mais la regardais, et II regardais, et
 386 I, II, III s'habituer. Si
 387 I, II, III était appuyée sur la fenêtre! Oui
 389 I, II, III matin! Non
 391 I, II, III n'est pas tenable
 394 I d'amoureux de ce temps-ci, mais II, III d'amoureux en ce temps-ci <II,> mais
 395 I, II, III juste. Suivant lui
 396 I lui l'atmosphère
 397 I, II, III bonne. Suivant lui III encore tu
 399 I, II, III exactement. Quoiqu'on parle de ma voix en bons termes, je n'ose-rai en
 400 I autant d'une fois
 404 I ici! j'aime cette
 405 I arbres et
 406 I, II, III charmants. Elle
 408 I murs et
 409 I, II, III dit: Le
 410 I, II, III fait que II, III vert. Aujourd'hui
 410-414 I vert. // Mina
 411 II la veine de
 412 II, III Gaspé — me II, III, IV, V où Jacques-Cartier <trait d'union sup-primé d'après I et d'après l'usage> prit
 416 III, IV deviendrais-je mon
 417-420 I, II, III j'espère. // (Mina
 418 IV t'embrasse ma
 420 I frère. // Moi
 421 I parler c'est
 422 I, II, III poltron. Si
 423 IV Oui elle
 426 I hommages, de
 429 I, II, III chaque canadien était un héros. N'en
 430 I, II, III des canadiennes. Il
 431 III, IV, V scalpés mais <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage>
 432 I, II, III n'importe ceux
 433 I sentiments et
 436 I jours, // « Où la voix de Lévis retentissait sonore. » <romain> // et s'indigne contre
 437 I, II, III les anglais qui

- 439 I, II, III charmé. Mon
- 441 I Sainte-Foye *eut* fait
- 443 II, III personne *n'en* a
- 446 I me *voir* entrer I, II, III vie. II
- 447 I Il *mes* *emble* que I Reverend c'est
- 451 III coquette c'est I pure. // *Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable. / Et lorsque pour me voir, ils font de doux efforts, / Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?* // M. <Molière, *Le Misanthrope*, acte II, scène I, v. 463-465>
- 456 I, II, III maison. Depuis
- 464 I France » et II, III, IV France, » et
- 466 I, II, III un *meurtre*. Bien
- 467-470 I, II, III tout. // (Maurice
- 470 I sœur.) // Je
- 472 I, II, III chanter Vive la Canadienne. Sois-en IV Canadienne. Sois-en
- 473 II, III France, qui
- 474 I aux *canadiens* exilés dans leur propre patrie. Je
- 476 I à *Melle* de
- 478 I, II, III m'inquiètent peu I peu. // « De
- 479 I exploits » tant II, III exploits, » tant
- 482 I écrite je l'envoyai porter à M. de Montbrun et
- 484 I, II, III, IV, V me fit <accent circonflexe rétabli d'après l'usage> appeler
- 485 I, II, III j'endurai ? Enfin
- 486 I de *duègue* qui II, III, V de *duègue* <« duègne » rétabli d'après IV et d'après l'usage>, qui
- 490 I, II, III cygne. *Je* la
- 491 I refuser ? Tu
- 492 I jardin très
- 496 I, II, III la *belle* mousse qui
- 499 I, II Angéline, nu-tête I, II, III un morceau
- 500-502 I, II, III moi *en gazouillant joyeusement*; mais arrivée à l'étang, elle m'oublia. Son
- 506 I l'oiseau, *moins pur et moins beau qu'elle*, semblait II, III l'oiseau, « *moins pur et moins beau qu'elle*, » semblait IV l'oiseau, semblait
- 509 I, II, III couchant. Est-il
- 511 I, II, III, IV Ah, si I, II, III voyait ! // Elle
- 515 I yeux, je me
- 516-519 I, II, III naïvement : // Mais, qu'avez-vous donc ? // *Et moi, pauvre fou, je lui dis : Je vous aime, <III omet la virgule> et involontairement*

- 520 II, III elle, qui
 521 I, II, III faisais, *mais en la*
 522 I revint et
 523 I, II, III disparu. Pour
 525 V restais à là <« là à » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> me
 526 I, II, III répéter: Elle sait, elle sait que je l'aime. // J'avais
 528 I, II, III fois je
 530 I lui. // — Eh bien! Me II, III, IV lui. // — Eh bien
 538 I, II, III fait. Je lui dis bien des choses, et il me semble que je parlai *bien*. II
 542 I que: J'y songerai. D'ailleurs II, III que: j'y songerai. D'ailleurs
 545 I, II, III J'ai *vingt-deux* ans
 546 I je *rougis beaucoup*. Il s'en aperçut et
 553 I, II, III pas, et
 555 I, II, III, IV ri, me demanda-t-il? // La
 556 I cruelle et
 557 I, II, III n'avait *pas ri du tout*. Sa I beaucoup et
 563 I lui-même et
 565 I trouvâmes avec les dames un vieux prêtre, curé du voisinage qui
 568 I, II, III jardin. Evidemment
 569 I, II, III ces *doux* propos I à Melle de
 571 I, II, III mari. Ce
 573 I divinement et
 574 I comprit. M. l'abbé tout perplexe regardait II, III comprit. M.
 576 I dire: M'expliquerez-vous ceci? // Après souper II, III dire: m'explique-
 rez-vous ceci? // Après souper
 577 I Friby — Friby c'est II, III, IV Friby — Friby
 578 I apprivoisé qui I, II, III sa *loge* — (M. l'abbé assure qu'un *marguiller en*
 579 IV qu'un *marguiller en*
 580 I d'œuvre), Angéline II d'œuvre); Angéline III d'œuvre): — Angéline
 585 I, II, III trompe: Que
 586 I, II, III enfant? // *Ma chère*, ma
 588-591 I sais. // Ses paupières jamais sur ses beaux yeux baissées ne voilaient
 son regard. // Maintenant II, III sais <II ,> *ses paupières jamais sur ses beaux*
yeux baissées, <italique> ne voilaient son regard // Maintenant IV, V sais // Ses
 <virgule rétablie d'après II et d'après l'usage>
 591 I regarder, et
 592 I moi. Oui
 593 V Entends-tu Mina <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
 I, II, III m'aimera. *L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour*. <italique> //
 Ma IV m'aimera. // Ma

594 I sœur je

595-598 I, II, III vais *faire le tour de l'étang, et je voudrais une langue de feu pour crier de bonheur vers la nature et Dieu* <italique à partir de « une langue ».>
// (Mina

598 I frère.) // Je

599 I fond, tu

602 I, II D'ailleurs, Angéline

604 I, II, III dire: Voyez l'inconvénient *qu'il y a* à ne jamais lire de romans <II, III ,> et à n'avoir

606 I, II, III moi! // Ainsi

607 I, II, III, IV Ainsi Maurice

609 I, II propos, mais

610 I pas *le* <romain> charme qui enlève l'esprit <italique> et l'on ne songe *point* du II, III pas *le charme souverain qui enlève l'esprit*, <romain> et

611 I, II, III prosterner. Cela

612 I, II, III je sois

614 I, II, III couleur, mais I mais, pardon

616 I qu'allais-tu *faire dans cette galère* <italique>? Je

618 I, II, III peut-être *serait-ce déjà fait* si

624 V lui *convenait* <« convenais » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
pas

625 I, II, III pour *les plus déterminés*. Je

626 I, II, III équipée, *car d'abord* la

627 I Angéline qui

629 I, II, III valu. Penses-en

635 I, II, III fille! Crois-moi

640 I âme et pourtant c'est celle-là qu'il *faudrait* aimer.

643-646 I, II, III ainsi. // Calm and holy / Thou sittest by the fireside of the heart
/ Feeding

647 III chercher, à

652 I, II, III la Nausicaa *d'Homère*. // Faut-il

653 I m'ennuie, que II, III tu manques

654 I que malgré

656 I, II, III heureusement; *mais d'après ce que tu m'as* <I m'en as> *dit, cet endroit ne convient pas du tout aux méditations d'un amoureux. Les aspects grands et tristes nourrissent les sentiments, et ce qu'il te faudrait ce serait un rocher rongé des* <I de> *vagues, ou bien un volcan éteint*. // Je

657-660 I, II, III chantant. // (Charles

660 I Montbrun *a* Maurice Darville.) // Je

662 I vous, que

- 663 I, II, III parler. Vous
- 669 I, II, III à *m'épouser* <romain>. // Vous
- 673 I garder *tout* à moi
- 677 I, II, III ma petite orpheline, *en deuil de sa mère* <II, III ,> *qu'elle* demandait en
- 681 I, IV, V *qu'elle fut* <« fût » rétabli d'après II, III et d'après l'usage> la I, II, III sang — et
- 683 I, II, III l'autre? Vous
- 685 I retour et II, III retour, et
- 688-691 I, II, III mourir. *Non, je ne veux pas qu'alors elle se trouve seule sur la terre. Je veux* qu'elle ait d'autres devoirs, d'autres affections. Maurice
- 696 I, II, III franchise. *Et ceci* me
- 698 I vous: *je* crois II, III vous: Je
- 699 I, II, III vie. A ce
- 700 I, II, III votre *vie* d'écolier
- 701 I, II, III vérité. *Là-dessus, quelqu'un demanda pourquoi* <« pourquoi » en italique> *vous vouliez* être avocat, *et nous informa qu'il avait fait*
- 703 I, II, III menteur. Glissons
- 707 I, II, III que vous
- 713-717 I, II, III conditions. // (Maurice Darville à Charles de Montbrun <I .>) // Je
- 726 I, II, III culte, *et il* IV culte; *et il*
- 732 I, II, III dois. Je
- 736 I, II, III jamais. » Cette
- 740 I, II, III à *mademoiselle* de
- 741-746 I bornes. // Charles de Montbrun à Maurice Darville. // Merci II, III bornes. // (Charles
- 752 V chaste *enthousiasme* <« enthousiasme » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> de
- 753 I, II, III toujours? *Gardez votre cœur, gardez-le avec toutes sortes de soins, parce que de lui procède la vie* <italique>. Faut-il
- 756 I, II, III difficile? Montrez-moi
- 757 I, II, III et *j'irai me prosterner devant lui* <italique>. Parole
- 758 I, II, III noble! Hé!
- 760 I, II, III, IV cela comparé
- 764 III fils ne
- 770 III défendu il
- 771 I, II, III permis. Voilà
- 775 I Et *est-ce si* difficile? Dites-moi si II, III Et *est-ce* difficile? Dites-moi

777 I, II, III n'est-ce pas? Certes

780 I, II, III morales, *c'est elle qui met sous nos pieds le monde entier* <italique>. *Fortifiez-la donc d'abord* par la pratique de tout ce qu'elle commande, et *ensuite* par

783 I, II, III dieu. *Mais il est avec l'honneur* <italique> (celui-là du moins) *des accommodements* <italique>, et

789 I forts. // *Travaille! Dieu, vois-tu, / Fit naître du travail, que l'insensé repousse / Deux filles: la vertu qui fait la gaieté douce / Et la gaieté qui rend charmante la vertu. // Angéline dit fort bien ces charmants vers, et, propos* II, III forts. // *Travaille! Dieu, vois-tu, / Fit naître du travail, que l'insensé repousse, / Deux filles: la vertu, qui fait la gaieté douce, / Et la gaieté, qui rend charmante la vertu. // Angéline dit fort bien ces charmants vers, et, à* <Hugo, « Regard jeté dans une mansarde », *Les Rayons et les ombres*, IX, v. 15-18>

795 III vous *méliez* d'élections

796 I, II, III d'élections. On

798 I, II, III prince, *seulement*, je

801 I, II, III vous. D'ailleurs

804 I, II, III publics? Nous

807 I, II, III national. Non

810 I, II, III, IV hommes *d'état* beaucoup

811 I, II, III patrie. Je

823 I, II, III effroi, et

824 I, II, III, IV vous *contracterez* de I, II, III devoirs. II

825 I, II, III donner, à votre femme ardemment

830 I, II, III caprices. Le

831 I, II rempli, mais III rempli mais

832 I, II, III, IV grandeur? *n'est-ce pas ce qu'il faut apprendre à tout prix?* Comme

833 I Lacordaire dont I, II, III, IV parole: Si

836 I, II, III, IV passez. // Mon

838 I, II, III autorisé, *d'abord parce que* vous êtes le fils de mon meilleur ami, et *ensuite, parce que* vous

843 I invitation et I, II, III proches. A bientôt

845 IV, V pouvais en <virgule rétablie d'après I, II, III et d'après l'usage>

846-850 I elle. // Maurice Darville à Charles de Montbrun. // Jamais II, III elle! // (Maurice Darville à Charles de Montbrun) // Jamais

852 I, II, III moi. II

856 IV fait, de

857 I, II, III fille. *Aucune éducation ne vaudra jamais l'éducation faite par une profonde tendresse dans une mâle vertu. // Quant*

858 I invitation je

863-868 I sienne. // Maurice Darville à Charles de Montbrun. // Mademoiselle,
— Je II, III sienne. // (Maurice Darville à Charles de Montbrun) // *MADEMOISELLE*, // Je

869 I, II, III disent. *Ce sont des larmes qui jaillissent du cœur ému dans ses divines profondeurs.* Dieu

871-876 I, II, III larmes. // *A vous du plus profond de mon cœur.* // (Angéline
876 I Darville.) // Chère II, III Darville) // *CHÈRE MINA*, // Si

878 V prendre *la* <« le » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> bateau

880 I démondaniser. Mon II, III démondaniser! Mon

883 I, II, III miracles. Mais

886 I, II, III contente. Tout

888 I, II, III royaume et veux vous prendre pour alliée. *Ma chère*, ma maison
que

891 I, II, III factions. Ma

894 I, II, III ministres. Si

898 I, II, III maison. Je

899 I attendre et

900 I commander je

902 V maître *des* <« de » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> céans

903 I, II, III jours. Croyez-moi

906 I Salomon. *Madame Swetchine* II, III Salomon. // *Madame Swetchine*

908 I, II, III d'autres, comme

912 I de *n'importe qui*. Votre II, III de *n'importe qui*. // Votre

915 I Moi quand j'essaie il

916 I, II, III dit: Mais puisque IV « Mais puisque

918 I, II, III ressemblez? Cette

920 I, II, III monde j'entends

921 I, II, III, IV lui, cette

925 I bruit. // me II, III bruit! // me

926 I bon. Je I complètement, *et j'espère que vous irez avant longtemps parmi le thym et la rosée faire à l'aurore la cour.* <italique à partir de « parmi »> Hélas
<La Fontaine, « Le chat, la belette et le petit lapin », *Fables*, VII, 16, v. 6-7>

929 I beau. Quel

932-934 I gentille / Toute bleue. » // comme celle qu'une de nos compatriotes a

933 II, III bleue, » comme celle qu'une de nos compatriotes Mlle Henriette
Chauveau, *plus tard Madame Glendonwin*, a

935 I l'aimer. // « Ainsi

943 I, II, III, IV serez. L'attente

- 948 I, II, III ferons! Chère
 949-953 I, II, III attends. // (Mina Darville à Angéline de Montbrun <I .>) // Chère *Sœur*, — Permettez-moi
 952 IV Chère *Sœur*, // Permettez-moi
 958 I, II, III terre! J'en
 961 I, II, III cousine inquiète voulait
 963 IV voce. // Ah
 964 I guérir / J'aime mon mal. *J'en* veux
 966 I, II, III répondu: Il a bu du *haschich*. <italique> Laissez-le tranquille. Ma
 972 I, II, III calmerait *pas*! La
 974 I, II, III a le *profond* sentiment de l'honneur *et beaucoup de religion*. Vous
 975 I aimer et
 977 I, II, III fait? Laissons
 978 I, II, III, IV raison, et entre
 980 I remèdes. Je
 983 I étroit que
 987 I, II, III suis *suffisamment* <romain> charitable
 988 III deux *chose* bien
 991 I, II, III brûle. *J'aime la vie des saints; j'y trouve la preuve que Dieu chérit d'un amour de prédilection les âmes généreuses, les cœurs ardents, ceux qu'il a faits capables de comprendre la joie du sacrifice et la folie de l'amour.* // Ma
 999 I, II, III pour la *pauvre* Mina
 1003 I, II, III simple *malle*, comme il convient à une âme élevée qui voyage. Mais
 1007 I, II, III rêver. Ma
 1008 I passer *quelques unes* de
 1011 I, II, III goût. Si
 1016 I, II, III défauts. J'envisage
 1021 I, II, III autre, et
 1023 I, II, III et *parfois*, il
 1026 I, II, III nous y *penserons à deux fois* avant
 1028 I mais // Tel II mais «*tel* III mais, «*tel*
 1029 II, III premier. » // Pourtant I, V premier <point rétabli d'après II, III, IV et d'après l'usage> // Pourtant
 1030 I suis *légitimiste* et j'ai le portrait du comte de Chambord dans ma chambre. *Sérieusement, j'ai un culte pour ce noble prince qui seul porte dans sa poitrine le cœur de roi et de père* <italique à partir de «*seul*»>. Dites II, III *légitimiste* et j'ai le portrait du <III de> comte de Chambord dans ma chambre. *Sérieusement, j'ai un culte pour ce noble prince qui seul porte dans sa poitrine un cœur de roi et de père* <italique à partir de «*seul*»>. Dites

- 1031-1033 I, II, III ensemble à *jeter la France entre ses bras*. // Ma
 1035 I, II, III sapins pour
 1036 I souvent. // *Tout au bout d'un jardin, / Tout au bord d'un ruisseau* <romain>.
 // Ne II souvent *tout au bout d'un jardin, tout au bord d'un étang* <romain>. // Ne
 1038 I ma *très-belle*. Je
 1040 I, II, III Emma ***) // II
 1041 I minuit et je viens de fermer ma fenêtre où
 1043 I, II, III cloître. Pardon
 1045-1047 I, II, III mais... Avez-vous jamais descendu le Saguenay? Franche-
 ment, la vie religieuse m'apparaît *beaucoup* comme
 1048 I rivière qui I, II, III profonde entre
 1049 I grand mais
 1051 I endroit qui
 1054 I difficile *quoiqu'on* fasse de IV difficile quoi
 1055 I, II, III mariage, et
 1056 I, II, III soleil en
 1057 I Puis autour I, II, III beau. Sans
 1061 I cachot mais — *Sceptique*, vous II, III mais — sceptique
 1063-1066 I, II, III Valiant. *Moi j'y suis et je ne jouerai plus le rôle de l'homme
 qui avait vu l'homme qui avait vu l'ours.* <italique à partir de « l'homme qui avait
 vu l'homme »>. // Angéline
 1070 I, II, III d'aimer. Vous
 1073 I, II, III Augustin. Si
 1075 IV père, est
 1079 I, II, III pénétrer. Vraiment
 1082 I bal alors I affaire et
 1083 I, II, III marraine comme
 1084 I, II, III temps et *moins* d'argent
 1087 I, II, III chose. Aimer, c'est
 1089-1091 I, II, III Bonsoir. // P.S.
 1092-1094 I extravaguer. // *Mina Darville à Emma* ***) <italique> // Vous
 1095 I de *boules de neige* qui II, III de *boule-de-neige* qui
 1098 I jardins: *J'y trouve* je ne sais quoi qui me porte à chanter // J'aime
 1102 I, II, III air *du* paradis V Vraiment, *je* <« j'y » rétabli d'après I, II, III, IV
 et d'après le sens> voudrais
 1104 I, II, III parfums. Jamais
 1107 I, II, III symétrique. Ici
 1109 I, II, III folâtre <II, III ,> et *par ci par là* des
 1112 I, II, III partout. C'est

- 1113 I promenade qui aboutit à un étang le
 1114 I, II, III monde. Nous
 1115 I, II, III, IV mais hélas, les
 1116 I, II, III Hier (je suis bien humiliée) nous
 1118 I qu'aimable qui
 1119 I compliments et II et, arrivé I, II, III l'étang: Comme c'est joli, dit-il.
 Le bel endroit pour faire la sieste après son dîner! Maurice
 1121 IV, V dîner? <point d'exclamation rétabli d'après I, II, III et d'après
 l'usage> // Maurice
 1124 I irritable et II, III irritable, et
 1127 I, II, III dépenser quelque chose de sa force. Plus
 1131 I jamais. // Le doux parler ne nuit de rien, // La II, III jamais. *Le doux
 parler ne nuit de rien* <italique>. // La
 1135 I, II, III pitié. Angéline
 1140 I chantent // Demande à la brise plaintive, // ou
 1142 I aimable avec
 1147 I, II, III perdu. Ce
 1149 I, II, III monde, je
 1150 I gouvernement qui
 1152 I froid et jetant II, III froid, et I toilette il
 1154 I, II, III colons. Ma
 1155 I, II, III dire: je l'ai fait, mais je lui dis: je le ferai. II
 1156 I, II, III plus *distingué* que
 1157 I vu me
 1160 I sentiments *dormants*. Ah, si II, III sentiments *dormants*. Ah! I, II, III
 pouvoir! *tantôt* appuyée sur ma fenêtre je faisais des rêves comme le P. *Lacasse*
 en
 1164 I, II, III bals, *j'éteignais les lustres* des
 1165 I, II inutilement. *Je* persuadais
 1166 I, II, III colonisation. Puis
 1168 I entrailles *de la terre* <romain> et à côté de la lampe de l'humble église
 la
 1170 I, II, III, IV Ah, si
 1171 I, II, III l'espérance. *Nous sommes nés de la France et de l'Eglise* <italique>.
 Confiance
 1173-1176 I amie. // (*Mina Darville à Emma*''') <italique> // Décidément II,
 III amie. // (La
 1176 I suspects et
 1181 III plus quand

- 1184 I, II, III sage ? quels
 1185 I, II, III causeries. Angéline
 1188 I fleur et
 1189 I, II, III vous, *future novice*, je suis plus libre. Malgré
 1190 I religieuses je
 1199 I, II, III car je I tristesses et
 1200 I, II, III reine : Fi de la vie ! Pourtant V vie <point d'exclamation rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> » Pourtant
 1201 I savez // On cesse de s'aimer si personne ne nous aime. // Eh
 1207 I, II, III moi ? Il
 1210 I, II, III père. Quant
 1211 I, V celui-ci the <virgule rétablie d'après II, III, IV et d'après l'usage> I least qu'est-ce
 1213 I, II, III fois qu'est-ce
 1214 I, II, III fille ! Pour
 1217 I d'or et
 1217-1220 I, II, III monnaie. // (*Mina Darville à Emma* "'') <italique> // Vous
 1220 I triste ce
 1224 I, II, III absolu où le trouve-t-on ? Je
 1228 I arriver. Il II, III arriver ! Il
 1229 I souvenir. Je II, III souvenir ! Je
 1230 I Montbrun qui m'a répondu non
 1232 I, II, III, IV à l' <romain> amour
 1234 I, II, III nous <II, III ,> nous avons
 1237 I, II, III acceptable. Je
 1239 I, II, III souvent — sa
 1240 I air et I, II, III champs — mais
 1241 I clos il
 1242 I rafraîchit et
 1243 I, II, III couler. Il
 1246 IV, V vent, me <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage> I me *plait* encore
 1254 I plaisez et
 1255 V le *rouvez* <«trouvez» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> l'homme
 1256 I, II, III vu. La
 1258 V lui <«ni» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> à
 1262 I, II, III demi-séparation. Je
 1264 I, II, III dire : l'amitié

- 1266 I, II, III semble qu'à certains moments le
 1269 I, II, III parts une
 1271 I, II, III d'ici, je n'en sais rien, ni lui non plus. Mais
 1273 I partir et
 1276 I désire et
 1277 I, II, III fort. Pauvres
 1282 I, II, III aimée. Vous
 1284 I terre qui I, II, III, IV intérêts. Vraiment
 1289 I regarder on
 1290 I terne ou comme nous *disions le gris* <« le gris » en italique> de II, III, IV
 disons, *le gris* <italique> de la vie
 1290-1293 I, II, III vie. // (Mina Darville à Emma *** <I .>) // Je
 1293 I monde et
 1294 I, II, III D'abord sachez
 1298-1300 I volontiers. // « Sa principale affaire / Des doux soins d'aimer et de
 plaire. » // Toujours est-il, qu'elle
 1302 I, II, III brillante; *mais* le
 1303 I, II, III l'air *d'une grosse pivoine* à côté d'une rose. Mais
 1305 I mieux. *Fallait* voir
 1308 I, II, III des *canadiennes*. C'était
 1309 I étudiées j'ai I, II, III voir *un sentiment* sincère
 1310 V bête *noir* <« noire » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>. II
 1311 I, II, III qu'ostensiblement on
 1312 I, II, III griffes. Quels
 1320 I, II, III dit: Mademoiselle
 1322 I, II, III périls. // Cela
 1323 I, IV, V H... qui <virgule rétablie d'après II, III et d'après l'usage>
 I choses ne
 1325 I, II, III pied. Je
 1328 I, II, III mal. Mais
 1331 I moi j'étais I, II, III de *Malborough*: celui qui ne portait rien. II
 1334 I, II, III fond je
 1335 I, II, III Montbrun: La
 1336 I, II, III crans <II, III ,> *et pouvait bien se*
 1337 I, II, III roi. // Nous
 1339 I fallait et
 1340 I M. W. C'est II, III M. Waller. C'est
 1341 I pêche et
 1342 I, II, III l'Angleterre. D'ailleurs

1344 I, II, III assiduités. Angéline

1346 I badiner et

1347 III, IV, V plombée? <point d'exclamation rétabli d'après I, II et d'après l'usage> Mais

1348 I, II, III l'entendre. Ce

1349 I, II, III seigneurie *a eu* définitivement

1351-1355 I parfois, puis cette suffisance anglaise se prend à tout. Un jour que debout sur la côte nous regardions le fleuve, il arriva à Maurice de dire: Je voudrais bien que le vieux Meschacébé s'aventurât par ici. Là dessus M. W... entama l'éloge de la Tamise. Oui, la Tamise, interrompit M. de Montbrun avec son magnifique sérieux, c'est un beau fleuve. Après les jours de pluie on y trouve de l'eau. Il y en aurait toujours si c'était le bon plaisir de l'Angleterre, n'est-ce pas, monsieur? continua Angéline s'adressant à M. W... Celui-ci chercha une réponse et ne trouva rien. // « Non point par peu d'esprit: est-il quelqu'un qui nie / Que tout anglais n'en ait une bonne provision? » / C'est Lafontaine <sic> qui l'a dit. <La Fontaine, « Le renard anglais », XII, 23, v. 52-53> // Mina Darville à Emma''' // Madame II, III parfois, puis cette suffisance anglaise se prend à tout. Un jour que, debout sur la côte, nous regardions le fleuve, il arriva à Maurice de dire: Je voudrais bien que le vieux Meschacébé s'aventurât par ici. Là dessus M. Waller entama l'éloge de la Tamise. Oui, la Tamise, interrompit M. de Montbrun avec son magnifique sérieux, c'est un beau fleuve. Après les jours de pluie on y trouve de l'eau. Il y en aurait toujours si c'était le bon plaisir de l'Angleterre, n'est-ce pas, monsieur? continua Angéline s'adressant à M. Waller. Celui-ci chercha une réponse et ne trouva rien, ce qui nous amusa. // (Mina

1355 I, II, III Madame H. va mieux ou

1356 I et // Le repos? le repos trésor si précieux / Qu'on en faisait jadis le partage des dieux. <La Fontaine, « L'homme qui court après la fortune ... », VII, 12, v. 17-18> // N'est-ce pas

1359 I M. W. C'est II, III M. Waller. C'est

1363 I, II, III rafraîchir. Quand

1364 I beaucoup et

1365 I, II, III le plancher <italique> du II, III ciel, par

1366 I, II, III Dieu. Malgré

1367 V attraction, céleste <virgule supprimée d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>

1368 I, II, III sortir d'un bal je I, II, III que les bals soient

1370 I, II, III corda. Et pourtant je V corda. .<deuxième point supprimé d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> Pourtant

1372 III religieuses, jamais, non I non jamais

1374 I, II, III nuit! Rendue

- 1375 I fourrures et
- 1376 I, II, III miroir comme
- 1378 I, II, III m'endormir je
- 1379 I, II, III ineffaçable. II
- 1385 I, II, III Repentigny. Elle
- 1388 I, II, III retenait <II, III, > *ou plutôt mille liens m'attachaient* à I aperçut et
- 1390-1392 I, II, III détachait <II, III, > *pendant qu'une voix ravissante chantait: La douleur ici, la joie au ciel, l'amour partout. // Je IV, V mais quel* <«quelle» rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> douleur
- 1392 I m'éveillai plus
- 1393 I, II, III Ordinairement j'éloigne
- 1396-1399 I amie. *Vous êtes quelquefois un peu lente à répondre. // Je fis vœu cependant / De dormir en vous attendant.* <La Fontaine, «L'homme qui court après la fortune...», *Fables*, VII, 12, v. 31-32> // Mina Darville à Emma *** // Vous II, III amie. // (Mina Darville à Emma ***) // Vous
- 1398 IV Emma S. ***) // Vous
- 1399 I, II, III sérieux. *Je m'assure que ce n'est pas à moi que Job pensait lorsqu'il a dit que Dieu se sert des songes pour avertir l'homme.* <I italique à partir de «Dieu»> <Job, XXXIII, 15-18> *Mon rêve s'explique*
- 1401 I, II, III m'endormis. Pourtant
- 1405 I des saints. J'aimais II, III Saints. J'aimais
- 1406 I nuit en
- 1408 I passons et
- 1412 I loin. Pourtant
- 1413 I rosée, mais l'<romain> *antre* comme II, III rosée, mais l'<romain> autre
- 1414 IV mais l'<romain> autre
- 1415 I, II, III lit. Je
- 1417 I, II, III appelle l'*Etoile du matin*. <italique> II
- 1420 II monde, et I d'attendre. Pauvre II, III d'attendre! Pauvre
- 1423 V bruit *qu'un* <«qu'une» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> certaine
- 1424 I, II, III famille. Figurez-vous
- 1425 I moi qui aime tant les oiseaux je
- 1427 I Darville prendre
- 1428 I, II, III pour *celui* d'une I commettra *jamais* pareille
- 1429 I, II, III, IV erreur. «Et
- 1431 I, II, III notes.» Cela

1433 I que selon I ciel et

1438 I, II, III, IV dit qu'elle <italique> filerait

1441 I Hugo qui I, II, III, IV chanté le <italique> lis

1443 I tiède et

1443-1473 I, II, III n'ose avouer ses sympathies <bonapartistes>. Il finira par composer des dithyrambes en l'honneur du comte de Chambord. Malgré tout je m'obstine à espérer. Vous verrez que le noble prince montera un jour sur le trône avec son drapeau blanc, ce drapeau qu'on n'a qu'à secouer pour couvrir de gloire le monde entier. <italique à partir de «ce drapeau»> Passez-moi cet emprunt d'une belle parole, et bon soir, chère amie. // (Mina Darville à Emma '') // Nous

1456 IV, V d'amiral. // Ça <apostrophe rétablie d'après l'usage> été

1463 IV volontiers, et

1473 I foins et

1475 I de râteau. Sérieusement j'aime // ces travaux obscurs, / Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs. // Je II, III râteaux. Sérieusement j'aime <III . > // Ces travaux obscurs / Qui nous ont gardés fiers en nous conservant purs. // Je

1477 I plus et

1478 I, II, III reques. M.

1479 V comparait au <«aux» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> glaneuses I, II, III aux moissonneuses de

1483 V plus ça <«que» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> I, II, III que ça aux

1487 I, II, III dit: Vraiment

1491 I, II, III d'aristocrate? // Je

1494 I, II, III près. Sa

1495 I, II, III calme sur les eaux

1497 I, II, III magnifique; Je suis maître de moi d'Auguste à Cinna. Voilà

1501 I, II, III fille. Vraiment

1503 I chose. Parfois, je lui dis, comme Arnould à Mme de Sévigné, qu'il a bien besoin de penser à sa conversion; qu'il a une idole dans son cœur. Mais une ressemblance avec la jolie paienne <«jolie paienne» en italique> ne l'effraie pas beaucoup. Je le soupçonne de porter ses lettres sur lui comme une relique et il dit à sa fille que si elle écrivait comme elle, il n'en demanderait pas plus, qu'il n'est pas, Dieu merci, de ces gens qui ne sont jamais contents. Qu'il

1504 I, II, III aimée! L'autre

1505 I, II, III du Tintaret, ce

1507 III nous autre pauvres V autres pauvres <virgule rétablie d'après I, II, IV et d'après l'usage> I, II, III si passionné, si vrai me

1508 I Morte! O mon II Morte! ô III Morte? ô

- 1509 I, II, III cela ! Faut-il
- 1512 III Ah ? Lui I que *dans sa* <italique> fille, Dieu l'a couronné. Et II, III sa *filie Dieu l'a couronné.* <romain> Et IV sa fille <romain> Dieu
- 1514-1517 I, II, III fractions. // (Mina Darville à Emma '') // Ma
- 1516 IV Emma S. '') // Ma
- 1517-1519 I, II, III chose. *J'en ai déjà parlé à Maurice* <II, III ,> *qui...* <II, III ,> *mais venons au fait, s'il vous plaît.* // Ces jours derniers, un jeune *paysan* des
- 1520 I, II, III Montbrun. II
- 1521 I mieux et
- 1524 I ici et
- 1525 I choses-là nous
- 1526 I, II, III causer. Ah
- 1528 I, II, III dire, car il est le plus rude travailleur de l'endroit, aussi
- 1529 I plein comme
- 1530 I, II, III vide. Angéline
- 1532 I parler et I, II, III charmées. Angéline
- 1534 I amoureux et I, II, III noces nous fûmes leur porter un joli petit réveillon. Les
- 1537 I, II, III m'intéressa. Nous
- 1540 I, II, III charmante. Angéline
- 1542 I, II, III n'a à bien dire que
- 1544 I mise et I, II, III panier. C'était
- 1546 I, II, III ménage dans cette pauvre maison. Elle regardait partout avec
- 1547 I connaissez et
- 1548 I, II, III l'âtre *et* n'attendant
- 1550 I rêver. // *O bonheur caché sous la cendre / La pâle cendre du foyer.* <Maurice de Guérin, « Au grillon », v. 21-22> // Nous
- 1551 V sommes *revenus* <« revenues » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> en
- 1552 I, II, III attache *de la honte* à
- 1554 I, II, III Romains ! Quant
- 1555 IV roses — je
- 1555-1557 I, II, III roses — *j'ai un faible pour Riel, je verrais* avec respect la pauvre maison *où il vivait avec ses sœurs* <II, III ,> *et pourtant aurais-je* <I donc> *un peu* de
- 1557 I vous *appelez* le
- 1559 I, II, III peu. Pour
- 1560 I monde il

- 1561-1566 I rares et les âmes nobles aussi. // Mina Darville à Emma *** // Vous II, III aussi. // (Mina Darville à Emma ***) // Vous
- 1565 IV Emma S. ***) // Vous
- 1567 I, II, III ternes – les
- 1568 IV, V bourgeois comme <virgule rétablie d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 1569 I, II, III le *cotonneux*, le flasque, l'*effacé*. M.
- 1572 I, II, III lui. Ma
- 1574 I, II, III Salomon: Mon
- 1575 I, II, III vivre. En
- 1577 I, II, III campagne par la pluie ressemble à une belle femme qui pleure? Je
- 1579 I vrai je
- 1580 I, II, III parfaitement. Mais
- 1581 I choses et
- 1583 I, II, III flambée dans une vaste cheminée. On
- 1584 I, II, III s'ennuyer. *Mais* on
- 1586 I, II, III flammes. Nous
- 1587 I souvent et
- 1588 I, II, III savez *que* j'ai
- 1589 I, II, III Grignan: *j'aime* les grands
- 1591 I, II, III Si *Peau-d'Ane* m'était II, III, IV, V conté, «J'y <guillemets ouvrants supprimés d'après I et d'après l'usage>
- 1592-1594 I extrême » // m'a *dit* l'autre soir le plus aimable des hôtes. Je IV, V extrême. » // m'a <virgule rétablie d'après II, III et d'après l'usage> soufflé l'autre soir, le <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 1593 II, III m'a *dit* l'autre soir le plus aimable des hôtes. Je
- 1595-1597 I y *ont passé* et nous avons *passé soirée la plus folle* et la plus agréable du monde. M. II, III y *ont passé*, et nous avons *passé la soirée la plus folle* et la plus agréable du monde. M.
- 1598 I, II, III heure, mais I, II, III contes où
- 1601 III soir Maurice
- 1602 IV, V dire, que <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 1603 I, II, III d'automne sans I Claire à
- 1604 I, II, III Fabien. Angéline *aussi aime beaucoup* ces
- 1606 I Maurice et
- 1607 I, II, III m'occupent *guère* d'ordinaire. Malgré
- 1610 I, II, III prêchent. II
- 1613-1618 I terrestre. // Emma *** à Mina Darville. // Ma chère Mina, // Non sans doute il II, III terrestre?... // (Emma *** à Mina Darville) // MA CHÈRE MINA // Non sans

1616-1618 IV Darville) // MA CHÈRE MINA, // Non

1619 I cela eut trop

1621 I ces choses là. Je II, III choses-là. Je

1622-1624 I, II, III paradis <I, II —> ce *jardin de volupté* <italique> où l'on n'aurait jamais vu de boue <I, > (la boue vient en droiture du péché). Mais

1624 I, II, III reste. Puisqu'il

1625 I, II, III de vous d'y aller <II, > pourquoi

1626 I mélancolie. // « Fermez-lui l'uis au visage, / Gardez qu'elle n'entre. » <Charles d'Orléans, « Fermez-lui l'huis... », *Rondeaux*, v. 1-4> // Cette II, III mélancolie. // Cette

1627 I âme et

1628 I séduisante; non

1629 I Celle-ci je

1631 I toujours de cette divine tristesse; // *L'infini nous tourmente, / Une immense espérance a traversé la terre; / Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.* <Musset, « L'Espoir en Dieu », *Poésies nouvelles*, v. 9, 87-88> // *J'aime ces beaux vers, et soyez sûre qu'ici-bas la jouissance est la grande ennemie de l'espérance. Voilà pourquoi l'ayse nous masche* <« l'ayse nous masche » en italique> <Essais, II, XX> *comme disait Montaigne et pourquoi la vie religieuse apparemment si dure, est en réalité si douce.* // Ma

1634 I, II, III mourir. Jamais la nature ne m'a paru si belle; je me

1648 I rochers et I, II, III plumes. II

1649 I, II parfaitement, et surtout

1650 IV, V vagues, ces <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>

1651 I, II, III tant. Ce

1654 I, II, III choses. Je

1655 I, II, III alors — mais passons. Chère

1661 I l'homme toujours

1662 I, II, III endroit. Cette

1664 I, II, III Valriant. Je

1667 I, II, III superbe. Sans

1670 I et sous des dehors un peu frivoles vous

1672 I, II, III et — j'en

1673 I rare. // « *Le commun caractère c'est de n'en pas avoir* » mais lui <« lui » en italique> a

1674 II, III, IV Mais *lui* <italique> a

1675 I frivole mais

1677 I côté pour

1678 I, II, III dormant: Certes

- 1679-1682 I, II, III attendre. // (Mina Darville à Emma '') // Je
 1681 IV Emma'''S.) // Je
 1683 I dormant, *croyez-moi*, « *je l'avais en pensée ainsi fane* <sic> *si le cas advenait.* » <italique à partir de « je l'avais »> En attendant je II, III dormant, *et, croyez-moi*, « *j'avais* <III je l'avais> *eu en pensée ainsi faire si le cas advenait.* » <italique à partir de « j'avais »> En attendant je
 1685 I, II, III madame S. n'avait
 1688 I, II, III mal. Toute
 1690 I, II, III Maintenant je
 1692 I, II, III chose. Cette
 1695 I, II, III ici. Je
 1697 I, II, III Puis on I ordre peut-être, aussi
 1698 IV, V croit-on, que <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
 1699 I, II, III retirée. Le
 1704 I, II, III d'Ossian. Ah!
 1706 II, III, IV jaculatoires du
 1707 I, II, III Maurice quand
 1707-1709 I dire: *qu'elle* est belle! Seigneur, je veux qu'elle m'aime. Pauvre II dire: Qu'elle est belle, Seigneur, je veux qu'elle m'aime! // Pauvre III dire: Qu'elle est belle, Seigneur, je veux qu'elle m'aime? // Pauvre Maurice? Voilà
 1710 I Québec où I, II, III vous *trouver*, et
 1711 I, II, III couvent. Quand
 1714 II, III, IV chambre, où
 1715 I, II paraîtra *bien* sombre
 1717 IV, V crucifix, m'a <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage> I, II, III n'efface. Parfois je
 1719 I, II Dieu: ils I vieillir, ni
 1720 I les *arbres* jaunissent
 1721 I, II, III penser mille
 1724 I bien // Je vais où va toute chose, / *Où va la feuille de rose / Et la feuille de laurier.* // Ce II, III bien: je vais où va toute chose. // Ce
 1726 I, II, III Voilà *sans doute pourquoi* ils I, II, III funèbre. M.
 1729 I connaître. *Il assure que je lui ressemble un peu, c'est-à-dire il trouve que j'ai aux deux coins de la bouche la même expression de malice et de grâce.* Vous ai-je dit que je *passerais* l'hiver II, III connaître. Vous ai-je dit que je *passerais* l'hiver
 1732-1734 I, II, III grande: *c'est* toute ma famille, mais ici j'en ai une autre. C'est
 1736 I, II, III Maurice pour

- 1737 I, II, III eût *jamais pu* la souhaiter *plus virgine et plus charmante*.
- 1740 I Staël qu'une
- 1741 I, II, III femme qui meurt sans avoir aimé a I vie et
- 1743 I, II, III l'être. II
- 1744 I aimables pas grand chose m'ont
- 1745 I, II, III parfaits ou
- 1747 I, II, III mari. J'aime
- 1749 I, II, III quelqu'un qui ne l'était pas m'a
- 1752 I, II, III tristesses. Chère belle âme tourmentée ! Me
- 1753 I tard je sus *que sa mélancolie provenait de la dyspepsie*. // Il *paraît* que Melles V II, III tard je sus ...passons. // Il *paraît* que Mlles <III Melles> V
- 1756 I, II, III pitié ? Pour
- 1757 I moi j'ai
- 1758 I, II, III ferme me
- 1759 I, II chère, I <II He > can't be helped : *Je le crains*. <italique> Et III, IV helped : *Je <IV je> le crains*. <italique> Et
- 1760 I faut-il *vous* dire
- 1761 III de *commender* aux I, II, III Voilà, et
- 1763 I, II, III futilités que
- 1764 I abandonner tout
- 1764-1769 I, II, III part. A bientôt ! <I .> (Maurice Darville à M. de Montbrun) // Mon amie, *je* suis encore tout souffrant de IV part. // A bientôt
- 1767-1769 IV Montbrun) // *MON AMIE*, // Je
- 1772 I, II, III enfant. Pourtant
- 1774 I instant je
- 1776 I mal ; tout I insupportable. *Mon amie, c'est une sympathie irrésistible, un entraînement invincible qui m'attire vers vous et voici* II, III insupportable. *Mon amie, c'est une sympathie irrésistible, un entraînement invincible qui m'attire vers vous, et voici*
- 1777 IV Angéline, *c'est une sympathie irrésistible, un entraînement invincible qui m'attire vers vous, et voici*
- 1778 I, II moi et
- 1778-1780 I, II, III garde, ma *si pure, si belle, si chère*. // Embrassez
- 1781-1827 I pleurez. // (Angéline de Montbrun à Maurice Darville.) // *Mon ami, j'ai été obligée de me tenir renfermée toute une journée, et je vous laisse à deviner pourquoi. Ces beaux érables qui vous ont dérobé à ma vue me font encore bien mal aux yeux. Mais je me dis que vous reviendrez par là*. Dites-moi, pensez-vous quelquefois au retour ? Moi je vous attends déjà, et je me surprends disposant tout pour votre arrivée. *Je veux que Valriant vous apparaisse en beauté. Et d'abord,*

ce jour-là, il me faudra un ciel éclatant; un azur, un soleil, une lumière comme vous les aimez, et sur la mer étincelante ces divins silences qui vous faisaient rêver. Comme de raison, j'aurai soin que les champs soient lavés de frais. Soyez tranquille, la rosée brillera partout sur les feuilles et sur l'herbe. Et faut-il vous dire que les oiseaux chanteront? Convenez que ce sera une assez belle chose que d'arriver chez nous ou plutôt chez vous. Si vous saviez comme c'est triste de ne plus vous voir nulle part! de ne plus entendre jamais votre belle voix. L'absence ressemble souvent à la mort. Je prends cette pauvre guitare qui résonnait si merveilleusement sous vos doigts. J'essaie de lui faire redire quelques-uns de vos accords. Je les ai si bien dans l'oreille! Mais, hélas! j'ai deux mains gauches. Cela ne m'empêche pas d'être fort adroite à certaines choses. Je vous parlais tantôt de ce que je ferais pour votre arrivée. Il va sans dire que je ferai encore bien plus pour vos noces. Ce jour-là, je déploierai tout mon savoir faire. Jamais vous n'aurez rien vu de pareil, et pour n'être pas partagée je laisserai à Mina le soin de parer la mariée. // Après notre délicieuse vie de famille, je comprends, Maurice, que tout vous semble bien dur, que tout vous fasse mal. <italique à partir de «que tout»> Mais vous allez voir la France. <«France» en italique> Il me semble que sur les côtes de la Bretagne, il doit y avoir quelque village qui ressemble à Valriant. Regardez bien. // Je vous envoie une mignonne grappe de spiranthe odorant. Je n'ai pas oublié comme vous aimez cette charmante fleur de nos bois et je veux que ma lettre vous arrive avec un parfum de la patrie. Cher ami, je pense à vous bien trop souvent. Mais comment faire autrement? Tout ici me rappelle au vif votre souvenir: je ne sais où me sauver de vous. <italique à partir de «je ne sais»> Puis, vous avez oublié tant de choses. A tout instant, je mets la main sur quelque objet qui vous appartient et c'est autant d'écueils pour ma fermeté. Heureusement je suis fort occupée. Je n'arrête à bien dire point. Il y a beaucoup de malades et tous veulent me voir. Le docteur trouve que j'ai bien tort. Il m'a dit galamment que personne ne voudrait plus se bien porter si je me faisais garde-malade, qu'en pensez-vous? // Si vous voyiez comme mon père me gâte, vous seriez bien effrayé. Jamais il m'a été si aimable; il se prive de la chasse (son grand plaisir) pour me tenir compagnie, et moi j'essaie de lui persuader qu'un homme de cœur ne devrait jamais tirer que sur les oiseaux de proie. // Vous ai-je demandé de mettre dans votre chambre l'image de Marie que je vous ai donnée. N'y manquez pas. Sans cesse je lui demande de vous avoir en sa garde très douce et très sûre. Priez-la aussi pour moi, et je vous en conjure, aimez-moi beaucoup pour l'amour de Dieu. Ne riez pas Maurice. Ceux qui s'y entendent disent que l'amour, s'il n'est pas fondé en Dieu, ne peut durer longtemps, pas plus qu'un ruisseau séparé de sa source ne peut couler toujours. Pensez à cela et ne m'écrivez pas des lettres d'homme, <«lettres d'homme» en italique> c'est-à-dire lettres qui ne disent rien de ce qu'on veut savoir. Mais n'ai-je pas un peu l'air de vous donner des ordres? Cela convient-il lorsqu'on parle à son futur seigneur et maître? Je m'en vais y songer. // Mon père vous aime toujours. Moi je porte l'anneau que vous m'avez donné et je suis // Toute vôtre. // (Maurice

Darville à Angéline de Montbrun.) // *Ma vie, mon cœur, ma beauté, // Si j'ai bien compris, vous*

1781-1800 II, III pleurez. // Angéline de Montbrun à Maurice Darville) // *J'ai été obligée de me tenir renfermée après votre départ, et je vous laisse deviner pourquoi. Ce cher endroit où je vous ai dit adieu, me fait encore bien mal aux yeux. Si vous saviez comme c'est triste de ne plus vous voir nulle part; de ne plus entendre votre belle voix! Heureusement, <III heureusement>, mon père me tient fort occupée. Je n'arrête pour ainsi dire pas. Cependant je trouve moyen de m'ennuyer cruellement; <III:> dites-moi, pensez-vous quelquefois au retour? Moi, je vous attends déjà, et sans cesse je me surprends disposant tout pour votre arrivée. Je veux que Valrian vous apparaisse en beauté. Et d'abord, Maurice, ce jour-là, il me faudra un ciel éclatant, un azur, un soleil, une lumière comme vous les aimez. Comme de raison, j'aurai soin que les champs soient lavés <III lavée> de frais. Soyez tranquille, la rosée brillera partout sur les feuilles et sur l'herbe. <III et l'herbe> Et faut-il vous dire que les oiseaux chanteront. Convenez que ce sera une assez belle chose d'arriver chez nous ou plutôt chez vous. // En attendant, il faut bien s'ennuyer*

1803-1827 II, III l'oreille! mais, hélas! j'ai deux mains gauches. Cela ne m'empêche pas d'être fort adroite à certaines choses. Je vous parlais tantôt de ce que je ferais pour votre arrivée. Naturellement, je ferai encore bien plus pour le jour de votre mariage. Jamais vous n'aurez rien vu de pareil. // Mais j'essaierais en vain d'être gaie. Je souffre trop de votre absence. Puis <II ,> on dirait que vous m'avez laissé votre mélancolie. Maurice, cette belle verdure que vous avez tant regardée, tant admirée, d'un jour à l'autre je la vois se flétrir. Je vais la voir disparaître, et cela m'attriste. Moi qui m'occupais si peu des feuilles mortes! // Vous ai-je demandé de mettre dans votre chambre l'image que je vous ai donnée. N'y manquez pas. Sans cesse je lui demande de vous avoir en sa garde très douce et très sûre. Priez-la aussi pour moi, et je vous en conjure <II ,> aimez-moi beaucoup pour l'amour de Dieu. Ne riez pas, Maurice. Ceux qui s'y entendent disent que l'amour, s'il n'est pas fondé en Dieu, ne peut durer longtemps, pas plus qu'un ruisseau séparé de sa source ne peut couler toujours. Pensez à cela et ne m'écrivez pas des lettres d'hommes <« lettres d'hommes » en italique> c'est-à-dire des lettres qui ne disent rien de ce qu'on veut savoir. // Mon père vous aime toujours. Moi <II ,> je porte l'anneau que vous m'avez donné, et je suis <III .> // Toute vôtre. // (Maurice Darville à Angéline de Montbrun) // *Ma vie, mon cœur, ma beauté, // Si j'ai bien compris, vous*

1829 I Dieu qui

1830 I, II, III songeuse? Ma

1833 I, II, III pas. Angéline

1834 I, III Angéline je I choses et

1836 I autorité (dont vous ne devriez pas rire). En II, III autorité. En

- 1838 I, II, III, IV, V chambre. Ça <apostrophe rétablie d'après l'usage> été
- 1839 V ajouter *qu'au dessous* <trait d'union rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> j'ai I, II, III Mina). J'y
- 1840 I lampe la
- 1841 I, II, III incessante à Marie, et
- 1842 I, II, III portrait je
- 1845-1847 I, II, III retour. Voilà, voilà ce qui m'empêche de mourir d'ennui. Dites-moi
- 1848 I, II, III Souvent, *je ferme les yeux pour mieux voir l'espérance.* <italique> Ah!
- 1852 I plaindre et I, II, III cruellement. Ce
- 1855 I souffrance *aigüe* intolérable I, II, III plutôt loin
- 1857 I vie je
- 1864-1867 I j'arrive. Voilà, ma charmante fée. Et de grâce ne me parlez plus de mes noces ou je deviendrai fou. // Merci de la spiranthe. Ce parfum du Canada m'a réjoui le cœur. // Je II, III j'arrive. Voilà, ma charmante fée. Et de grâce ne me parlez pas <II plus> de mes noces, ou je deviendrai fou. // Je
- 1871 I, II, III ardente et pleine
- 1872 I, II, III sang s'émute. J'avais
- 1873 I n'importe je la reconnaissais la France de mes ancêtres
- 1875-1887 I France. Comme j'aurais voulu vous avoir! Mais un jour vous y viendrez ou plutôt nous y viendrons. J'ai écrit à votre père, mon ami de cœur et mon rival <«rival» en italique>. // Ma Fleur des Champs, est-ce là une lettre d'homme? <«lettre d'homme» en italique> Alors pardonnez-moi, je voudrais ne vous dire jamais qu'un mot: // Je vous aime! // Mina Darville à son frère. // Je
- 1875 II, III France. Ah
- 1877 II, III Mais silence, il me
- 1877-1887 II, III mère. J'ai écrit à votre père, <voir l. 1865> mon ami de cœur et mon rival <«rival» en italique> // Ma Fleur des Champs, est-ce là une lettre d'homme? <«lettre d'homme» en italique> Alors pardonnez-moi, je voudrais ne vous dire jamais qu'un mot: // Je vous aime! // (Mina
- 1886 III frère.) // Je
- 1891 I crois-moi je
- 1893 I, II, III habitable; d'ailleurs, je
- 1896 I, II, III représentations. La
- 1897 I, II, III campagne; l'étoile du soir s'éclipser, disparaître!! Un
- 1899 I cache fatigué de briller et, pour
- 1900 II, III et, pour I, II, III pieds. Mais
- 1902 I, II, III rien, au fond, je
- 1903 I, II, III une légère brume

1904 III cher tu I coupable. « *Aucun <sic> ombre ne voilait ce ravissant visage. Ce rayon n'avait pas traversé de nuage.* » Pourquoi

1905 I, II, III aimer ? Si

1911 I, II, III semble. *Combien accepteraient ton*

1912 I transport. Un II, III transport ! Un

1913 I, II, III temps à l'aile I, II, III le *plus grand des maux* <italique>, surtout

1916 III, IV, V Maurice tu <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage>

1917 I t'aime et

1918 I n'est *pas* sans I, II, III charmes. C'est

1920 I, II, III profonde dont I, IV, V limpides *réflèteraient* <« reflèteraient » rétabli d'après II, III et d'après l'usage> le

1921 I, II, III, IV, V Le *trop plein* <trait d'union rétabli d'après l'usage> de

1922 I, II, III épanche *doucement* <I, II, > *abondamment*. Ta

1923-1929 I charmée. *Et à propos, que dit-on de ta voix là-bas ? Ici on trouve que ceux qui t'entendent tous les jours sont bien heureux. Quand tu parles bas, il paraît que l'on t'écoute comme on écoute une source qui gazouille dans la mousse (textuel).* <italique à partir de « t'écoute »> // Hélas II, III charmée. *Et à propos, que dit-on de ta voix là-bas ? Ici on trouve que ceux qui t'entendent tous les jours sont bien heureux. // Hélas*

1925 IV t'ennuies-tu ? ... as-tu IV L'aimes-tu ? ... Prends

1931 I, II, III Angéline. *Une plume de cygne flottait sur l'eau ; elle l'a ramassée pieusement.* Mon

1936 I vie. Le II, III vie ! Le

1938 I, II, III a sur la grève de Valrian un sylphe *effronté* qui s'empare de moi aussitôt

1940 I, II, III domaine. Cette fois c'est

1941 I d'est, m'enchantent

1942 I, II, III m'enchantent. *J'entre avec ravissement dans le mois des tempêtes* <italique>, et

1944 I, II, III pas. II

1946 I, II, III délicate (Angéline

1948 I l'été *et revient très-difficile à énerver.* Tous II, III l'été, *et revient très-difficile à énerver.* Tous

1951 I qui les livres rongeurs / Se

1956 I, II, III Comme *de coutume*, Angéline

1958 I, II, III désirs ! Rien

1962 I supportable. // « *Point froid et point jaloux, notez ces deux points-ci.* » // C'est II, III supportable, *point froid et point jaloux.* <italique> // C'est

1965-1972 I défauts. *Ah, comme les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables et comme les femmes seraient aimables si elles étaient aimées !* <italique à

partir de « les hommes » > // Je t'embrasse, *mon cher ami*. // P.S. — Ta belle parfaite a un défaut: elle fait des questions embarrassantes. Il me faudrait un éventail toujours sous la main. Au besoin, je me couvrirais le visage comme les mandarins chinois lorsqu'ils ont à faire un trop gros mensonge. Naturellement, tu ne comprendras pas: les amoureux sont personnels. Mais encore une fois, tu ne me dois aucune reconnaissance parce que je passe l'hiver ici. Vraiment, ce petit séjour en ville m'a encore fortifié. M. de Montbrun me compare à ces vieux capitaines fatigués de la gloire qui revoient sans émotion le théâtre de leurs exploits. // Je passe sur le reste de la correspondance. L'été II, III défauts. Ah, comme les hommes seraient aimés s'ils étaient aimables, et comme les femmes seraient aimables si elles étaient aimées! <italique à partir de « les hommes » > // Je t'embrasse, *mon cher ami*. // La correspondance se termine ici. // <Ce dernier paragraphe d'une phrase a été supprimé en III.> L'été

1972-2052 I, II, III Canada, et le jour fixé pour son mariage approchait rapidement, quand le plus imprévu des malheurs vint frapper sa fiancée. En revenant de la chasse, M. de Montbrun embarrassa son fusil entre les branches d'un arbre, le coup partit <II, III ,> et le blessa mortellement. <II, III //> Cet homme aimable avait toujours été bon chrétien pendant sa vie, il fut admirable de force et de foi sur son lit de mort. On lui avoua qu'il ne verrait pas la fin du jour. A cet arrêt <I arrêt> terrible, il se recueillit un instant, fit le signe de la croix <II, III ,> et dit simplement: Que <I que> la volonté de Dieu soit faite. <II, III //> Quelques heures après il expirait, encourageant, bénissant sa fille chérie, <II;> la recommandant à Dieu, et <II ,> à Maurice, qu'il appelait son fils. <II, III //> La malheureuse enfant montra d'abord un grand courage, mais elle aimait son père avec un immense amour <II, III ,> et quand tout fut fini, quand le corps fut descendu dans la tombe, elle tomba dans une prostration complète qui fit beaucoup craindre pour sa vie. Maurice et sa sœur, oubliant leur affliction profonde, firent tout ce que peut faire la sympathie la plus vive et la plus tendre. Mais que peuvent les créatures pour consoler une grande douleur. Il est mort, tout est mort, s'écriait Angéline; et ce cri déchirant faisait pleurer tous ceux qui l'entendaient. // Ce même hiver, Mina Darville entra au noviciat des Ursulines. C'est dans cette église que M. de Montbrun avait désiré être enterré. Angéline y allait souvent. Elle ne se plaignait pas <II, III;> et ne prononçait jamais le nom de son père; mais un jour qu'elle sortait de l'église, elle dit à son amie Mina <II, III ,> qui l'attendait au parloir: Quand je vois le pavé qui le couvre, je ne le pleure pas, je le crie. <« je le crie » en italique> <II, III //> Il avait été décidé qu'Angéline ne retournerait à Valriant qu'après son mariage. A cela, elle consentit facilement, mais ce fut en vain qu'on fit tout au monde, pour la décider à se marier avant la fin de son deuil. Toutes les supplications de Maurice lui-même échouèrent complètement. Les distractions qu'on essayait n'avaient aucune prise sur elle. Sa santé, si forte qu'elle fût <I fut>, finit par s'altérer sérieusement. Il lui vint au visage une tumeur qui résista à tous les traitements <II, III,> et nécessita à la fin une opération qui la laissa défigurée. // Maurice

aimait passionnément sa fiancée ; son malheur avait encore augmenté sa tendresse. Pourtant — misère du cœur de l'homme — il cessa de l'aimer lorsqu'elle eut perdu le charme enchanteur de sa beauté. Il oublia qu'il est une beauté divine, la seule qui ne passe pas, la seule qu'on doive aimer. <italique à partir de « il est »> Malgré le soin qu'il prenait pour dissimuler l'involontaire changement de son cœur, Angéline ne tarda pas à reconnaître que c'était <III surtout> la compassion qui le retenait auprès d'elle. Ce que souffrit alors cette âme si profondément aimante et si cruellement froissée, nul n'en sut rien. Maurice s'était montré l'amant le plus passionné et l'ami le plus sûr et le plus tendre ; c'était le futur compagnon de sa vie, celui à qui son père l'avait confiée en mourant ; aussi la pauvre fille avait tout mis en lui. Ame très élevée <III très-élevée>, elle n'avait pas compris comme la perte de sa beauté l'exposait à n'être plus aimée. Ce fut un réveil terrible. Mais Angéline de Montbrun avait la fierté d'âme de son père. Sa résolution fut bientôt prise et fermement exécutée. Malgré les protestations de Maurice, elle lui rendit sa parole avec l'anneau de la foi, puis elle déclara qu'elle voulait s'en retourner à Valriant. C'est là qu'elle vécut <II, III ,> seule avec ses regrets <II, III ,> dont elle ne parlait jamais : ce cœur ardent se dévorait. Mais le besoin d'expansion devient par moments irrésistible. Cette noble fille, qui s'isolait dans sa douleur, avec la fière pudeur des âmes délicates, écrivait un peu quelquefois <II, III ,> et ce sont ces pages intimes que je donne, que j'offre à ceux

1974 IV, V toujours quelques unes <trait d'union rétabli d'après l'usage>. Mais

1996 IV vie peut-être, mais

2002 IV, V répondait-elle, aux <virgule supprimée d'après l'usage>

2037 IV appréhendé. // Ame très

2042 IV impossible, de le bien juger — elle souffrait trop de son changement — et

DEUXIÈME PARTIE : Feuilles détachées

1-10 I <titre> JOURNAL D'ANGÉLINE. // 7 mai. // Enfin, je suis à Valriant. O mon père, que n'étiez-vous là pour recevoir votre fille qui revient chez vous pour souffrir et pour mourir. Il me semble, que serrée dans vos bras, j'aurais oublié mon II, III <titre> JOURNAL D'ANGÉLINE. // 7 mai. // Enfin, je suis à Valriant. O mon père ! que n'étiez-vous là pour recevoir votre fille, qui revient chez vous pour souffrir et pour mourir ! Il me semble que, serrée dans vos bras, j'aurais oublié mon

11-13 I, II, III sienne ! C'est comme si en y revenant je me rapprochais de lui. Mais <romain> non, il ne reviendra plus jamais dans sa demeure. Tant que les cieux seront <II, III ,> il ne s'éveillera pas, il ne se lèvera pas de son sommeil. <italique à partir de « il ne reviendra »> // Mon

17 I supporter ? Sans

19-21 I, II, III indifférents. *La tristesse du cœur est une plaie universelle.* <italique> *Mais lui comprenait cela. Qu'il était bon! Qu'il était tendre! Comment vivre sans les soins auxquels il m'a habituée.* C'est

20 IV jamais!... O l'accablante

34 I, II, III cœur. *Seigneur, qu'il*

36 I vie. *La vie* <italique>. *Est-ce là vivre? Je préfère la mort, la mort à la vie d'un cadavre.* <italique à partir de « Je préfère »> // *J'ai souvent pensé à* II, III vie. *La vie* <italique>! *Est-ce là vivre? Je préfère la mort, la mort à la vie d'un cadavre.* <italique à partir de « Je préfère »> // *Je pense souvent à*

38 I, II, III disait: *je ne*

39 I, II, III lui. // *Ces*

42 I lâches. O Père, que II, III lâches. O Père! que

44 I *Je ne puis dormir* et II, III *Je ne puis dormir, et*

46 I, II, III nuit dernière, quand j'ai cru tout le monde endormi, je me suis levée. Je

47 I lampe et

48-52 I mis *ma lampe* devant son portrait et je l'appelai: *Mon père, mon père.* J'étais étrangement surexcitée. *J'éprouvais un irrésistible besoin d'expansion, de sympathie* et, dans une sorte d'égarement, je II, III mis *ma lampe* devant son portrait et je l'appelai: *Mon père, mon père!* // J'étais étrangement surexcitée. *J'éprouvais un irrésistible besoin d'expansion, de sympathie,* et, dans une sorte d'égarement, je

52 I lui-même. Je

55 I, II, III que j'aimais tant I peinture dont

58 I visage je

60-63 I, II, III cœur! Mon Dieu, *gardez-moi du désespoir, mais laissez-moi ma douleur.* / 8

61 IV, V Mais *bénit* <« béni » rétabli d'après l'usage> soit

64 II, III croyais déjà avoir trop

65 I, II, III trompais. Ce

69 I lui. J'ai

73 I, II, III dit: Je suis près des cœurs troublés. // 10

75 I partie et IV franchement..... // La

79-81 I malheur d'être défigurée. // Les II, III malheur d'être défigurée! // Les

83 I sciences; celle

86 I, II, III gravir le rude sentier <italique>? La III La solitude est

102-105 I, II, III force. *La vie* m'apparaît comme un tombeau.... <II ..> <III ..>, un tombeau, moins le calme de la mort. Oh, le calme! le repos! la paix! Que

105 I moi. C' <romain> est

- 111 I, II, III rivage. II
- 112 III, IV, V lequel, je <virgule supprimée d'après I, II et d'après l'usage>
- 114 I nature qui me ravissait autrefois me
- 115 I, II, III soir. Mais
- 117 I, II, III Rappelle-toi. Cette
- 121 I, II, III Angéline! *Peut-être* me donnera-t-il une
- 122 I, II, III m'oubliera. II
- 124 I, II ne *le* voudrais
- 136 I, II, III femme y *demeure* avec
- 137 IV, V chambre, où, il <virgules supprimées d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 142 I de *déchirements* que
- 144-146 I sans *faiblesse*; mais, en me voyant, *son cœur faiblit, et il s'évanouit.*
 // Quand II, III sans *faiblesse*; mais en me voyant, *son cœur faiblit. Il* <II, il>
s'évanouit. Pour moi, malgré l'épouvante, le saisissement de cette heure, je restais
calme. On m'avait tant dit qu'il fallait du courage — que la moindre émotion lui
ferait mal. // Quand
- 146 I, II, III il *me passa* péniblement son bras *autour du cou*
- 147 I, II, III Il *leva* les yeux vers
- 151-155 I, II, III visage. // Le
- 157 I yeux et I, II, III effort: Ma II, III, IV, V fille pense <virgule rétablie d'après I et d'après l'usage>
- 158 I, II, III vient. // C'était
- 163 I toucher, Seigneur
- 169 I, II, III dit: Angéline
- 170 I, II, III sépare — j'éclatai
- 172 I, II, III surprise. // *Hé quoi! mon enfant, me dit-il, toi qui as toujours eu*
pour moi <I, > *une soumission si respectueuse et si tendre, tu ne voudrais pas te*
soumettre à Dieu! <I. > // II
- 173 I droite et
- 174 I profonde. // Seigneur
- 176 I dit. // Puis II, III dit. » // Puis, avec
- 178 III autorité avec I, II, III tendresse, il *m'ordonna* <romain> (mot si rare sur ses lèvres) de
- 180-184 I, II, III faite. *J'obéis par un sanglant effort.* Alors
- 185-198 I, II, III viatique: // « Mon <I viatique. // Mon> Dieu, répétait-il, je vous la donne. // O Seigneur Jésus, parlez-lui! O Seigneur Jésus, consolez-la! » // Et <I consolez-la! // Et> moi dans l'agonie de ce moment... <I> // Mon Dieu, c'est prosternée le visage contre terre <I, > que je *voudrais* vous rendre grâces *d'avoir*

entendu sa prière. // O fortifiantes amertumes du sacrifice voulu ! ô joies de la douleur pleinement résignée ! ô volupté des larmes essuyées par l'amour ! qui ne vous a pas senties, ne sait rien de Dieu ni de son âme. // Ah

199 III sacré ? // J'y

200 I, II, III *La paix, je l'avais* IV *La paix...* Je I, II, III cœur, quand il expira

201 II, III récit, le

202 I moi prosternée

208 I, II, III je *sentis* ses

209-212 I, II, III alors : Ma fille, regardez le ciel. // *J'obéis machinalement, mais cette impassible sérénité de la nature me fit mal* <II, III ,> et me

212-214 I pleurai. // *Il est des souvenirs dont l'amertume ne s'épuise jamais.*
// Ce II, III pleurai. // *Il est des souvenirs dont l'amertume ne s'épuise jamais.*

// 22

215 I, II, III chambre. // *Mademoiselle, m'a dit* Monique qui tricotait au pied de mon lit, *c'est un*

217 I, II vous, et

218 III matin en I, II, III catéchisme. // J'ai

219 I l'oiseau qui III, IV, V qui après <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage>

220 I, II, III depuis *ce matin*, et

221 I ferait *du chagrin* de

228 I j'étais alors

229 I, II, III m'appelait *la fleur des champs* <romain> <II, III ,> et

231 I aimable de plus touchant à voir que

232 I, II, III enfants. Ils ne peuvent se perdre de vue, dit

238 V souffrir consentirait <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>

240 I douleur je

241 I, II, III souffert. » // 23

243 I jardin que

245 I fatiguait et

246 I, II, III dit : Désir, qu'est-ce que c'est ? il V c'est ! » <point d'interrogation rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> il

248 I pourtant. // Puis

250 I, II, III plus à bien dire que

252 I, II, III fleurs. Que

259 I terrible ! II

265-267 I, II, III aimée. Et maintenant, malgré ma fortune, *la dernière des mendiantes* refuserait de changer son sort *pour* le

- 268 I suis. Dieu
- 270 I Darville, *novice aux Ursulines de Québec.*) // Chère
- 270-272 II, III Darville // *CHÈRE MINA,* // Merci
- 273 I pas, *et veuillez le dire à votre communauté qui me garde tant d'intérêt.*
// A part quelques lettres bien courtes à II, III pas <II ,> *et veuillez le dire à*
votre communauté, qui me garde tant d'intérêt. // A part quelques lettres bien
courtes à
- 277 IV, V que, d'un <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 285 I, II, III absolu, le grand air me *calme*, me *rafraîchit*. II
- 286 I, II, III douloureux: mais
- 290 I, II, III tout! Dans
- 293 III comme *cette* été
- 297 I, II, III fais. Vraiment
- 299 I peu et III, IV, V je *tricotte* <«tricote» rétabli d'après I, II et d'après
l'usage> beaucoup
- 300 II, III moi. Je
- 302 I, II, III revivre sous mes yeux ces
- 306 I beau on
- 308 I, II, III cheminée. Vous
- 310 I, II, III feu. Mon foyer, mon doux foyer, disait-il
- 311 I, II, III retour. *Parfois*, quand
- 315 I Ursulines où
- 320 I, II, III dans *un* cercueil avec
- 321 I, II entre *les* mains
- 324 I, II, III ou, au plus, je suis *bien* peu
- 325 I, II, III chérie. Ah!
- 327 I que vous III moi, *s'était* un
- 331 I son *engagement*, et
- 332 I, II, III sacrifice? Je
- 347 I, II, III créatures! O
- 348 I, II car *lui* vous
- 351 I sentais *en* les
- 355 I aussi *était meilleur que bon*, et II, III aussi *était plus que bon*, et
- 356 I, II, III vivre. Ce
- 357 I Dieu inexprimablement
- 363 I, II, III comme *il m'avait habitué à le*
- 364 I, II, III pleure *en pensant que sa main chérie ne me bénira plus jamais.* //
Pardon
- 366 I rien et

370 I Adieu. // Les vers que je vous envoie sont d'une religieuse du Précieux Sang. // LA VOIX DU MONDE ET LA VOIX DU CLOITRE. // I // Mondains, qui poursuivez une riante voie, / Passez, tourbillonnez comme des flots de joie, / De plaisir en plaisir laissez voler vos cœurs; / De loin je vous entends, je vois votre délire, / Et, donnant une larme à votre vain sourire, / Je plains vos frivoles bonheurs. // Vous dites: "Jouissons, la vie est éphémère, / Fuyons de la douleur la coupe trop amère; / Que la sanglante Croix n'attriste pas mes yeux, / A d'autres les rigueurs de l'austère Evangile; / Par un chemin de fleurs plus large et plus facile / Ne pouvons-nous aller aux cieux? // Et je vous vois dormir au bord d'un précipice, / Savourer à longs traits, dans un trompeur calice, / Un poison déguisé qui vous semble du miel; / Vous aspirez la mort au sein de votre ivresse, / Et vous n'entendez pas dans vos chants d'allégresse / Retentir déjà votre appel. // Vous riez en voyant la Vierge qui l'immole; / Souvent, vous lui jetez l'ironique parole / Que répétait <sic> les Juifs au Sauveur expirant. / Vous lui dites: Descends de cet autre Calvaire, / Pourquoi te consumer pensive et solitaire / Dans les ennuis d'un long tourment! // Dans ce triste séjour de veilles et de larmes, / Dis-moi, jeune insensée, est-il pour toi des charmes? / Dans ces liens de fer qui peut te retenir? / Oh! viens ouvrir ton cœur aux douces espérances; / Laisse là ta prison et tes folles souffrances, / Et poursuis un autre avenir. // Vois comme la nature est libre et souriante. / La fleur s'ouvre au soleil, l'oiseau voltige et chante. / Aux champs, dès le matin, bondit le jeune agneau, / Le nuage léger flotte au gré de la brise, / Et tout pour nos plaisirs s'unit s'harmonise / Au sein de ce monde si beau. // Et toi, pauvre victime, à ton printemps encore / Tu veux éteindre en toi cette fibre sonore / Qui vibre dans ton cœur à ce joyeux concert; / Tu veux traîner des jours sans vie et sans prestige / Comme une pâle fleur se fanant sur sa tige / Seule dans l'oubli du désert. // Aux rêves séduisants pourquoi fermer ton âme? / Pourquoi chercher au ciel une idéale flamme, / Un amour dont l'objet se dérobe à tes yeux? / Par quel philtre enchanté, quel charme irrésistible / Peux-tu suivre à la Croix cet Epoux invisible / Aux appels si mystérieux?" // II // O monde, cesse ton blasphème; / Tu méconnaiss le Dieu que j'aime / Et ton esprit n'est pas en toi. / Ton regard ne voit que la terre, / Au delà tout semble mystère / Aux rayons mourants de ta foi. // Tu dis: Je suis heureux et sage; / Mais écoute un autre langage / Et rougis de ta folle erreur. / Toi qui vis de vaine fumée. / Entends une voix enflammée / Te révéler le vrai bonheur. // Il est un séjour de silence / Où court s'enfermer l'innocence, / Qui craint ton souffle glacial, / Un Eden aux amours célestes, / Où l'on croit retrouver les restes / D'un monde encore vierge du mal. // C'est là la paisible demeure / Où tu pense <sic> entendre à toute heure / Retentir des hymnes joyeux; / C'est là que les tristesses sombres / Ne projettent jamais leurs ombres / Sur des fronts toujours radieux. // O mon cloître, ô ma solitude! / O ma seule béatitude! / Que j'aime ta sublime paix! / Que tout s'écoule et que tout change, / Mon bonheur déjà sans mélange / Comme au ciel ne passe jamais. // Oui le monde voit l'esclavage / Moi je trouve la royauté; / Quand il me plaint de mon partage / Je bénis ma félicité. /

Il voit le dehors du calice, / Le sombre aspect du sacrifice, / Il n'en connaît pas la saveur / Il ne sait pas combien de charmes / Sous un voile humide de larmes / Dieu garde en secret pour mon cœur. // Je suis la tourterelle aimante, / Les soupirs sont ma seule voix. / Je suis une âme gémissante / Devant l'autel, devant la croix. / J'aime à pleurer lorsqu'à l'aurore / Déjà ma soif d'amour implore / Mon Jésus et son sang divin. / J'aime à pleurer quand le jour baisse / Au souvenir de cette ivresse / Où j'ai reposé sur son sein. // Et chaque nuit, lorsque vient l'heure / Des mystères d'iniquité / Dans le silence encor je pleure / Auprès du Dieu de sainteté. / Je suis une lyre vivante / Qui tour à tour soupire et chante / Joyeuse même dans ses pleurs. / Je suis la voix de la prière, / Réclamant un peu de lumière / Pour l'âme obscure des pécheurs. // Semblable à la fleur ignorée / Je dérobe jusqu'à mon nom. / Jésus de sa prison dorée / Seul me jette un divin rayon. / Ah ! son regard doit me suffire, / Avec sa voix et son sourire / Avec son sang et son autel. / Quand il me nomme son épouse, / De quoi pourrai-je être jalouse / Si ce n'est de le voir au ciel ? // III // Oui, la gloire et la paix, l'amour et les délices, / J'ai trouvé tous ces biens pour prix des sacrifices / Que j'offre d'un cœur libre et pur / Tu les remplis, Seigneur, tes divines promesses / Ma sainte pauvreté m'inonde de richesses / Gages de mon bonheur futur. // J'ai choisi d'être abjecte en la demeure sainte / Voilée à tout regard dans cette obscure enceinte / Je ne recherche que l'oubli / Mais un rayon de gloire échappé de ton trône / O mon Dieu, jusqu'à moi jaillit et m'environne / Comme dans un divin repli. // Oh, ma gloire c'est toi, noble époux de mon âme / Toi dont les serviteurs sont des esprits de flamme / Toi dont la voix créa le ciel ! / Plus haut que le nuage, et l'astre et l'ange même / J'ai trouvé cet amant que j'adore et que j'aime / Son nom c'est le Verbe Eternel. <« Verbe éternel » en italique> // Sainte virginité, baume qui divinise / Ton nom est immortel dans l'immortelle Eglise / Qui s'embellit de ta beauté. / Je l'entends me redire en suaves paroles, / Les vierges sont pour moi des blanches auréoles / Les perles de ma pureté. // Et les accents de Paul, d'Ambroise, de Jérôme / Ont chanté tour à tour ce blanc lis dont l'arôme / Est émané du sang divin. / Ils ont nommé la vierge une arche d'alliance / Où Jéhovah descend révéler sa présence / Sur l'aile d'or d'un chérubin. // C'est trop, c'est trop, mon Dieu, tu m'accables de gloire / Ah, plutôt laisse-moi dans mon humble oratoire / T'adorer et m'anéantir. / Je n'ai pas acheté ce titre qui m'honore / Je n'étais rien pour toi, je ne suis rien encore / Pourquoi daignes-tu me choisir ? // Mais jusqu'au vil néant, l'amour aime à descendre / Tu voulais me chercher <sic> dans la boue et la cendre / Pour me refaire de tes mains. / Hélas, comme ce monde, aux frivoles pensées, / J'errais dans le sentier des âmes insensées / Et tu m'offris tes dons divins. // O jour trois fois béni qui vins briser ma chaîne, / Beau jour qui me rendis : Elne, Epouse et Reine <italique à partir de « Elne »> / Où mon mon <sic> ange m'a dit : Ma sœur ! / Ton souvenir si cher est encore ma lumière / Même au seuil du tombeau, ma mourante paupière / Se rappellera ta splendeur. // Un ciel toujours serein resplendit sur ma tête / En vain, j'entends mugir les vents et les tempêtes / Rien ne peut m'inspirer d'effroi. / Semblable au voyageur échappé

du naufrage / Je pleure sur les morts qui jonchent le rivage / Mais je ne tremble plus pour moi. // A tes autels, timide tourterelle <sic> / Mon âme a su trouver un repos pour son aile / Un ombrage pour se cacher. / Là je n'entends plus rien des échos de ce monde / Ils viennent expirer devant ma paix profonde / Comme les flots sur un rocher. // Mes jours s'écoulent comme un fleuve / Aux vagues d'un limpide azur / Et c'est à peine si l'épreuve / Fait onduler leur cristal pur. / Au monde les soucis de l'honneur, des richesses, / Les accablants ennuis, les navrantes tristesses / D'un cœur qui voit s'enfuir ses espoirs les plus doux / Mais à moi, l'amitié paisible et fraternelle / A moi, le tendre appui d'une main maternelle, / Le doux soutien d'un père et l'amour d'un époux. // Et cet époux, ô joie étrange, / Il est près de moi, nuit et jour / Avec son cœur, le mien échange / Des secrets d'ineffable amour. / Jésus, c'est à tes pieds que j'ai fixé ma tente ; / Sans cesse, tu me vois, comme cette autre amante / De pleurs et de baisers, les couvrir à la fois / Et je m'abîme en toi, je te livre mon être / Le feu de ton regard m'embrâse <sic> et me pénètre / Et mon cœur se fond à ta voix. // Quand l'aube blanchit et m'appelle / J'entends un amoureux appel / L'Époux céleste à mon oreille / dit <sic> : "viens, je t'attends à l'autel." / Je lui réponds par des soupirs de flamme, / Je laisse mes désirs s'accroître dans mon âme / Et donner à ma soif une indicible ardeur, / Et quand il est venu se voiler dans l'hostie / Dans un élan d'amour je prends le pain de vie / Et je sens Dieu vivre en mon cœur. // Oh ! c'est là l'heure des délices / Arrhes de mon éternité / Où la trace des sacrifices / Se perd dans la félicité. / Lorsque le sang divin, comme un feu qui me brûle, / Dans mon cœur enivré se répand et circule, / Mes célestes transports comment les répéter. / Mais silence, ô ma voix, respecte ce mystère / C'est le secret des cieux, les harpes de la terre / N'ont pas d'hymnes pour le chanter. // Et même au sein de la souffrance, / De bonheur, je tressaille encore / Car aux yeux de mon espérance / Je vois s'accroître mon trésor. / Il est doux de souffrir, victime volontaire, / De suivre avec Jésus la route du calvaire, / En lui disant : je t'aime et je souffre à mon tour / Il est doux de pleurer lorsqu'une larme achète / Une âme dont l'époux veut faire sa conquête / Et qui résiste à son amour. // Un jour, un jour, sur mon front pâle / L'aile de la mort planera / Et ma couronne virginale / Déjà vers moi s'abaissera. / O suprême moment que ton aurore est belle ! / J'entends les pas lointain <sic> de l'Époux qui m'appelle / Je veille et je l'attends : voici qu'il va venir. / Brillante de son sang mon âme ira sans crainte / Sur son cœur adoré, sentir la douce étreinte / Que rêve mon brûlant désir. // Quelques sons encore, ô ma lyre / Dans ton extase de bonheur / Rends gloire à celui qui t'inspire / Et bénis les dons du Seigneur. / Qui te rendre, ô Jésus, pour cette part choisie / Qui consacre <sic> mon être et me fait ton ostie <sic> / En immolant ma vie à ton sang précieux. / Du moins puisse mon chant vibrer dans d'autres âmes / Et les enfanter pour les cieux. // 30

370 II Adieu ! // 30

372 II, III Mina, qui

372-375 I, II, III qui dans quelques heures prononcera ses vœux. *Avides de jouissances et de plaisirs comme nous le sommes, pourquoi sommes-nous attirés si fortement par l'austérité de la vie et le recueillement du cloître!* Mina

376 V de me <« ma » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> jeunesse

384 I, II, III moi? Quand

387 I, II, III calme! *qu'elle était radieuse!* et

389 III chez sa tante

394 II, III et *dont tous les siècles lui apportent l'hommage* <romain>. Maurice

395 I éloquentes et

397 I tombe. // II IV tombe ». // « II

398 III, IV, V qu'une *innénarrable* <« inénarrable » rétabli d'après I, II et d'après l'usage> passion

399 V de le <« la » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> mort

401 V lui <« la » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> paix, l'honneur la <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> joie

402 V vrai! // <guillemets ouvrants rétablis d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> Pour

403 I, II, III disait Lacordaire

405 I imparfaite et

412 I, II, III grève. Cette

415 I, II, III et en

416 I, II, III sincères. J'ai

417 I, II, III elle. Enfant

420 I, II, III nuisible. // On

421 I profonde, / De

422 I, II, III l'onde, / *Ce tendre oiseau qui jase ignore l'oiseleur; / L'aile du papillon a toute sa poussière, / L'âme de l'humble vierge a toute sa lumière, / La perle de l'aurore est encor* <I encore> *dans la fleur.* <Hugo, « Regard jeté dans une mansarde », *Les Rayons et les ombres*, v. 39-42> // II

424 I, II, III cabane perdue dans les rochers est I le *confortable* est

426 I, II, III joli. Pour

429 I, II, III donna lorsqu'elle

430 I, II, III, IV, V lorsqu'elle *eût* <accent circonflexe supprimé d'après l'usage> perdu

431 I, II, III gracieusement. C'est

432 I, II, III yeux, et

434 I père encadrée

435 I, II, III dit, *vous ne l'oubliez donc*

437 I, II, III répondu : // *Ceux qui l'ont connu peuvent-ils l'oublier?* // Cette IV répondu : // — Ah

- 438 IV l'oublier. // Cette
 441 I, II, III douzaine, *et* pourtant comme *cette* vie
 442 I, II, III beauté. Un
 443 I l'aimera et
 446 I toujours et
 447 I cœur en
 449 I que *Melle Désileux*
 450 I, II, III vie! Mon
 453 V gentille *avec* <« avec » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> elle
 455 I est *repoussante*, et II est *laide*, et I, II, III faut *faire ce qu'on peut* pour lui
 462 I, II aisé: Angéline <II ,> va embrasser Mademoiselle. *Je* m'exécutais *de mon mieux*. Et III aisé: Angéline, va embrasser Mademoiselle *je* m'exécutais *de mon mieux*. Et
 464 I, II, III moi, car
 468 I, II, III volonté, qui
 469 I, II, III aussi malgré son *si vif* amour
 470 I, II, III caresses. Mais
 473 I, II, III aussi malgré
 475 I, II, III contrainte qu'il s'imposait là-dessus lui
 477 I, II, III jour que
 478 I, II, III larmes à
 480 I, II, III Canada, alors
 482 I Montbrun.) // Mademoiselle II, III Montbrun <III .>) // *MADemoiSELLE*, // Je
 486 I voix en
 487 I, II, III consolation! Ah
 489 I adoucir! vous
 491 I, II, III Désileux, *et* soyez-en
 494 I, II, III humaine. Si
 501 I, II, III quelquefois. Si
 503 IV, V faire, comme <virgule supprimée d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
 504 I, II, III maître et s'y laisse mourir. Alors
 511 I, II, III apprenant qu'il
 513 I, II, III payer: Pauvre
 514 I, II, III triste! Et
 515 I, II, III signa et
 516 I M. N. en II, III M. *Lavaux* en

- 517 I M. N. m'a raconté *tout* cela II, III M. *Lavaux* m'a I, II, III avoir *fait* mon testament. // Au
- 518 I êtes m'a-t-il
- 519 I, II, III humilier. Et
- 521 I, II, III à *monsieur* votre
- 523 I, II, III mourir j'apprends
- 524 I, II, III l'indépendance *de mon existence* <I *existence*>, et la joie de pouvoir donner souvent. Que
- 526 I vous sa
- 528 I vous *cahez* sous
- 529 I, II, III vous! Ah
- 532 I la *votre* viendra I, II, III bientôt, car
- 533 I, II, III courtes, *comme disait le lépreux de De* <I *de*> Maistre. // Alors
- 536 I la *Providenc.* // Maintenant
- 537 I, II, III, IV bénédictions. <II ,> *Que n'ai-je mieux supporté mes peines!* A cette
- 538 I, II, III échappe, *il me resterait d'avoir souffert, il me resterait d'avoir pleuré.* // J'ai
- 539 I, II, III Mon *propre* père ne
- 541 I si acceptant I, II, III humiliations d'un
- 542 I paisible je
- 543 I, II, III Sauveur la
- 545 I maintenant mon I, II, III père. Hélas
- 546 I, II, III, IV souffert! *Mais* <romain> autant
- 548 I Oui j'espère
- 550 I, II, III pardon, de
- 552 IV aimé? *Lui* <italique>, *n'eut* pas V Lui, *n'eut* <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage> <« n'eût » rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> pas
- 557 I, II, III pénibles, et I, II, III venir. Pourtant
- 562 I, II, III l'Imitation: Jésus-Christ
- 563 I, II, III lui. » Un auteur que j'aime dit IV lui ». // Un
- 565 I, II, III mais nous
- 570-574 I, II, III jamais. A vous pour l'éternité. // 12
- 578 I, II, III relis sa lettre *sans cesse*. Cette
- 579 I me *laisse* pas
- 583 I, II, III impression. II
- 585 I croix dont
- 587 I, II, III attention. Comme

- 589 I, II, III remuée devint
 591 I, II, III profond, *et* sous I couvrait on
 592 I, II, III prière. Je
 596 I, II, III pitié. // *O morts, qu'éprouvez-vous ? // De ceux qui sont restés dans ce monde* <II, III, > où l'on doute / *Sentez-vous les douleurs ? / Entendez-vous filtrer jusqu'à vous goutte à goutte / Ce qu'ils versent de pleurs ?* <Prosper Blanchemain, « Méditation », v. 2, 5-8> // 18
 597 I juin. — M. N... est
 598 II, III M. *Lavaux* est I de Melle Désileux
 599 I, II, III consenti. Heureusement, cet homme *d'affaire* est
 600 IV, V Heureusement, *cette* <« cet » rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> homme
 602 I *me laissant*, il I, II, III dit: Vous
 603 I souffert et
 604 I, II, III père. Cette
 607 I M. N... m'a II, III M. *Lavaux* m'a
 608 I pauvre Melle Désileux
 609 I, II, III rares. Soyez IV rares. « Soyez
 610 I dit qu'il
 611 I, II, III toujours. // Oui
 614 I, II, III devoir! J'étais
 616 I encouragement pour
 618 I, II, III priver *des joies de la charité*. Mais il pardonnait *bien vite, et* la
 619 I pleurais entre
 623 I de Melle Désileux I, II, III d'herbe. Sa maison
 626 I, II, III partout. Je
 628 I, II, III pénétraient à peine entre
 631 I, II Valriant, car
 632 I, II, III reviendra, *c'est* à
 634 V profond. <point d'interrogation rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> Cette I, II, III appelait *son paradis* <romain>, pourra-t-il
 642 I, II, III mort! // Malheur
 646 I cimetière et distingue
 651 I, II, III les *blessés de la mort* <italique> qui V là, <« en » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> est-il
 652 I, II, III qu'elle? // *Ah! pour ces parias de la famille humaine, / Qui* <II, III, > *lourdement chargés de leur fardeau de peine, / Ont monté jusqu'au bout l'échelle de douleur; / Que votre cœur touché vienne donner l'obole / D'un pieux souvenir, d'une sainte parole.* <II, III! > <Crémazie, « Les morts », v. 163-167> //

Saura-t-on V qu'elle ! // <sans alinéa> Saura-t-on <alinéa rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>

657 I, II, III ardente. Ah, mon Dieu ! *qu'elle a souffert !* // Que

661 I, II, III jusqu'où. Quand

666 I choses tout

668 I subitement et

670 I, II, III paraître. Quel

672 I, II réaliser. Après

673 I à *Melle Désileux* I, II, III consolerais : Jamais, jamais, s'écriait-elle

677 I, II, III veillait : Dites-lui que Dieu lui reste. // O

679 I, II parole ! Qu'est-ce

680 I la *pièce*, le

682 I jamais. » // 26

685 I de *Melle Désileux*, et

686 I suivante qui

687 I père. // « Regardez

688 I jugement, à

692 I dis-je ? *Miséricordieux*, la II, III dis-je ? *Miséricordieux* : la

693 V *miséricordieux* la <deux points rétablis d'après II, III, IV et d'après l'usage>

694 I s'il *plait* à

701 I a *obtenue* un

704 I elle dans

705 I, II, III, IV son *infinité*. Les I sont *évanouis*, la

717 I, II, III tristesse ! // (Angéline

718-724 I, II, III Darville) // *Comme on vous l'a dit, j'ai une amie de moins sur la terre mais je sens que j'ai une protectrice de plus au ciel.* <I Ah,> Mina, qu'elle a souffert ! *La sensibilité de la pauvre disgraciée avait cette profondeur redoutable, <I redoutable, ravissante> qui fait penser à l'infini. Quelle vie horrible ! Sans souvenirs comme sans espérances !* // C'est

728 I dernière et

734 I, II, III vous *peigniez* si

735 I, II, III, IV jour, cette V monastique ? *Qu'un* <« qu'une » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> guimpe

736 III qu'une *guimpe* de

737 I, II, III visage ? Ma

739 I, II, III noir. Ainsi

740 I d'aimer *Notre Seigneur* d'un

741 I, II, III d'épouse. Ce

- 744 I guère et en entendant sonner quatre heures votre souvenir me revient tous
jours. *Chère Mina, ma pensée*
- 746 I Ursulines où vous passez comme une ombre. J'ai II, III Ursulines. J'ai
- 747 I religieuses. *J'aimerais à*
- 748 I stalles et I, II, III têtes jeunes et vieilles inclinées
- 750 I tous. Si II, III tous! Si
- 756 I, II, III vie. J'aimais
- 758 I ciel. *Ah! Mina*
- 759 I, II, III chrétienne aveuglée
- 761 I, II, III l'enfant. *Toute <II, III, Tout> entière à mes souvenirs et à mes
regrets, je ne fais plus que pleurer <II, III ,> comme ceux qui n'ont pas d'espé-
rance.* *<italique à partir de « comme »> Mina*
- 766 I pensionnat, *j'allais tous les jours y*
- 769 I du Grand Pouvoir, une
- 773 I, II, III n'étiez pas si
- 776 IV, V passez <« pas » rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> un jour sans
vous agenouiller, sur <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 779 I, II, III qu'autrefois. Mina
- 782 I, II, III cœur. Le
- 785 I, II, III pouvait pas aimer
- 787 I, II, III avait conservé toute
- 797 I, II, III juillet. // Pourquoi
- 800 I éteints / O IV éteints. / O
- 801 I lointains. // Parmi II, III lointains? // Parmi
- 802 I père j'ai
- 803 II, III d'études, qu'il I conservés, et
- 804 I, II, III pénétrée de sa
- 805 IV, V tendresse. <point d'exclamation rétabli d'après I, II, III et d'après
l'usage> Quels
- 809 I habitudes. *Quel autre l'eut fait? // La*
- 812 V plongée gée <« gée » supprimé d'après I, II, III, IV> dans
- 813 I, II, III Vainement, ensuite
- 817 I, II, III l'avenir qui
- 819 I, II, III Ainsi, le naufragé qui
- 820 I retourne et
- 826 I, II, III ces orageuses tristesses
- 831-834 I campagne, *mais le soleil des vivants n'échauffe plus les morts <itali-
que>. // Quand la feuille des bois tombe dans la prairie, / Le vent du soir s'élève*

et l'arrache aux vallons, / Et moi <II, III ,> je suis semblable à la feuille flétrie <II, III :> / Emportez-moi comme elle, orageux aquilons. // 6

835 I Oublier ! *grande misère, amère parole.* // Oublier qu'on II, III Oublier ! *grande misère ! amère parole ! // Oublier qu'on*

845 I Oublier *les voluptés célestes de l'abnégation ;* les joies

848 I, II, III terre quand

857 I soi-même. N'en rien garder, n'en rien retenir. Ceux

858 I vie, les

859 I cœur. // Non

860-862 I là. // 7 juillet. // La consolation c'est

865 I, II ensemble. Rien

868 I le *laisais* le I, II, III soir sans

869 I, II, III lui la

870 I du 17. Quelles II, III du 17 ! Quelles

871 I, II, III si *triste* eut-il

876 I, II, III cheminée où

879 I, II, III feuillage j'apercevais

881 I m'approchai et

882 I, II, III comme *j'aimais à le faire* devant

885 I, II, III chose. Je

887 I, II, III cheveux en m'appelant *sa chère folle*, <romain> et

889 I, II, III parole ondoyante et légère avait

890 I, II, III vite. Mais

895 I sonna *et avec ce son qui me parut* lugubre *une* crainte II, III sonna, *et avec ce son, qui me parut* lugubre, *une* crainte

898 I, II, III tombeau. Je

904 I habitudes. En passant, son regard tomba sur *la fille du Tintoret* <romain> et II, III habitudes. En passant, son regard tomba sur *la* <romain> fille

906 I, II, III visage. Il s'arrêta et resta sombre et rêveur à *la* considérer

909-911 I sanglota : O mon bien suprême ! ô ma Tintorella. // Je II, III sanglota : O mon bien suprême ! ô ma Tintorella ! // Je

911-914 I, II, III émotion répondant à ma secrète angoisse m'épouvantait, et je m'écriai : Mon Dieu, mon Dieu, que va-t-il donc arriver ? // II

913 IV Dieu ! mon

916 I, II, III calme : Ce

917 I, II, III Robusti. // Et

919 I, II, III sur *le sofa* au

920 I, II, III fenêtre et *jeta* ensuite I, II, III tisons. La

923 I, II, III terreurs. // Bah

924 I nerfs. // — *Mais vous aussi, insistais-je, vous avez senti* II, III nerfs. Et
 925 V disant *qui* <« que » rétabli d'après II, III, IV et d'après l'usage> lui I mal-
 heur. // — J'ai

926 I, II, III tu sais *que* Mina assure que j'ai une nature d'artiste. // II
 929-932 I, II, III il *me prit dans ses bras*, et me demanda gravement : Mon enfant,
 si moi ton père j'avais l'entière disposition de ton avenir serais-tu bien terrifiée ?
 // Alors

933 I folie de I, II, III *défiance de Dieu ; plus père que tous les pères ensemble*
 <italique>. // Sa

935 I, II, III disparut, *et étroitement pressée contre son cœur, je ne pleurais plus*
que sur ces bornes douloureuses où s'arrête <II, III ,> *avec la puissance de l'union*
 <II, III ,> *la puissance de l'amour*. Jamais I, II, III profondément, *si passionné-*
ment aimée. Pourtant je comprenais (et avec quelle lumineuse clarté) que

936 I, II, III lumière qui se levait dans mon âme n'a

943 V *me porte* <« reporte » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens>
 toujours

944 I, II, III bonheur — Ce soir là

949 I, II, III, IV laisserai son deuil

953 I, II, III j'ai *laissé* sa livrée <II, III ,> que je devais *porter jusqu'à* mon

956-958 I surtout *qui* disait *si bien* ; // *O ma fille, âme heureuse, / O lac de*
pureté / Dans la vallée ombreuse / Reste où ton Dieu te creuse / Un nid plus abrité.
 <Hugo, « La prière pour tous », *Les Feuilles d'automne*, v. 492-496> // 10

961 I, II, III *si beau* que I jour et

962 I Mais indifférent

966 I dit ; Penses-tu II, III dit : Penses-tu

967 I, II, III âme ? // Je

968 I élevées et

969 I, II, III gaiement : En attendant, serrez-moi contre votre cœur. // Ma

973 I Dieu. // *L'expression* de

975 I n'y avait jamais

976 I apparaître ? II II en

977 I, II, III cela en

978 I que *Saint-Augustin* nous III saint *Aujustin* nous

980 I J'aime *Saint-Augustin*, ce cœur profond qui pleura si tendrement. Sa mère
 et son ami *Alype*. Un

982 I, II, III, IV, V croyances *superstitieuses* <« superstitieuses » rétabli d'après
 l'usage>, le <I *superstitieuses* le> I disait ; Non II, III disait : Non

983 I pas et II pas ; et III pas : et I, II, III cette *raison touchante* : « J'aurais
 revu ma mère. » Et

- 985 II, III, IV, V Et moi pauvre <virgule rétablie d'après I et d'après l'usage>
 986 I, II, III pas, *j'aurais revu mon père* <italique> Lui I Lui si
 988-991 I plus. // 12
 991 III juillet // J'aime
 993 I, II, III dépouille *la* parure
 994 I dit *beau comme un ciel sans nuages* <italique> et pourtant que II, III dit *beau comme un ciel sans nuages* <italique>, et
 996 I soir. Tantôt
 999 I vapeurs en
 1001 I Maurice que
 1002 I y *devaient* entrer
 1005 I baigner *aux bords* du
 1007 I suivre *ses* gracieux
 1008 I à *laisser*, le jardin, j'aime II, III à *laisser* le
 1010 I voix; / Elles
 1014 I vitres. *J'ai beau l'entourer de verdure et de fleurs, rien n'y fait: il veut l'espace, l'immensité.* // Pauvre
 1015 IV Pauvre petit? se
 1017-1019 I, II, III douloureuses? *Tourment cruel! Misère profonde! Il faut réprimer ces <I ses> élans, étouffer ces <I ses> aspirations. O mon Dieu, combien de fois n'ai-je souhaité être: // « Tout ce qui monte, ou flotte, ou vole, ou plane, / Pour me perdre, Seigneur, me perdre ou te trouver! <I .> »* <Lamartine, « Encore un hymne », *Harmonies poétiques et religieuses*, v. 87-88> // 15
 1026 I, II, III assuré: *Sa joie me <I m'a> fait du bien <III .>. Rien ne rafraîchit l'âme comme une bonne action.* <italique à partir de « Rien »> // 16
 1029 I peu je pense par
 1031 I, II, III fiers. Ces
 1033 I blanche et
 1037 I dîner et
 1038 I, II, III qui *s'entregardaient* avec
 1042 I reposer. *Marie qui a la mémoire heureuse et la parole facile, était justement à conter l'histoire de la Belle aux cheveux d'or*, quand
 1043 I, II, III roche. Marie
 1044 II, III arrivée, et se mit à courir, mais I courir. *Mais* Paul
 1046 I, II, III roche et
 1048 I, II, III coulevres. Depuis
 1050 I, II, III héros. Il n'a peur de rien, dit-elle
 1052 I laisse *toujours* quelque
 1056 I contents. // 10 juillet

- 1059 I, II, III crépuscule. Malgré
 1063 I Par *moments*, j'éprouve
 1065-1067 I, II, III écrire: *O mon ami, venez*. Et fidèle à sa parole il viendrait — *il viendrait*. // 21
 1069 I souffrance *aigue*, intolérable
 1075 I prix. Mon
 1079 I, II, III fois *cette année*, j'ai
 1081 I, II, III grèves — disait
 1085 I coquillages, ses *variétés* et
 1091 I poussière et
 1096 I, II, III J'aime à me
 1099 I, II, III courage pour
 1100 I, II, III yeux. La
 1103 I, II, III pêcheur, et la veuve a croisé les rames en
 1105 I, II, III demeure. Cette
 1107 I, II elle, le
 1108 I sortes ne
 1109 I, II, III tout. Il faut gagner son paradis, me dit-elle parfois. Il
 1114 V méprise? <point d'exclamation rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> // Un
 1115 I qui dans le moment lui
 1116 I terre et II terre; et I, II, III Notre-Seigneur *lui* répondit
 1117 I gagnait à filer son
 1118 I enfants: Mon II enfants: *mon* père I charmant et disait: *quand* je
 1119 II, III disait: Quand
 1120 I, II, III rire. // 26
 1122 V fine haute <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
 1124 I tempête mais
 1125 I, II cœur jusqu'au fond que faut-il? Hélas III fond que faut-il? Hélas
 1129 I partout et I, II, III un profond
 1130 I mystère. // Dieu
 1133 I, II, III les *impressions* sur
 1137 I, II, III cendres, *et* les
 1143 I voir et
 1146 I qui avec
 1148 I, II, III paix. // 29 juillet
 1153 I, II, III cœur. Mon courage défaille devant cette pensée
 1160 I Valrian où
 1162 III, IV, V possible je <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage>

- 1165 I, II, III s'attriste comme une beauté qui voit *finir* la
- 1170 IV les *exercices* violents
- 1173 I fatiguée et
- 1177 V à *recevoir* <« revoir » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> ces
- 1178 I, II, III J'y *retrouverais* un
- 1186 I, II, III, IV, V de *cornouillier* <IV, V *cornouilliers*> <« cornouillers » rétabli d'après l'usage> le
- 1187 I, II, III et *par ci par là* quelques
- 1188 I, II, III grandi. Si
- 1191 I, II cœur. // C'était
- 1192 I, II, III Saguenay, nous étions
- 1194 I, II, III l'aise *sur un* cheval que dans un fauteuil, nous faisons *quelquefois* de longues courses, et, un jour, nous
- 1195 V Port-au-Persil sauvage <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
- 1196 I endroit qui
- 1197 I, II, III Malbaie. Au
- 1200 I, II, III étions *là à* I père que
- 1203-1205 I, II, III arbre à quelques pas de moi. *Mon cheval effrayé* <I *affolé*> *se cabra violemment et partit à l'épouvante* <I *en épouvante*>. Ce
- 1208-1210 I, II, III qui suivait de près, et me criait souvent : N'ayez <I *n'ayez*> pas peur. Je
- 1210 I, II, III côte à
- 1212-1217 I, II, III une *énorme* roche, et <I *roche et de*> fou de terreur reprit sa course. *Nous voyant revenir*, Maurice <I *revenir* Maurice> *s'élança* à terre, *saisit le cheval* par les naseaux et l'arrêta net. *Et moi toute* ma force m'abandonna ; *je lâchai* les rênes *et la violente secousse m'envoya tomber à quelques pieds plus loin*. D'un bond il fut à *mon côté*. <I *Des passants accoururent aussi*.> Par
- 1219 I étourdie, *ce qui ne m'empêchait pas de jouir du ravissement de Maurice qui couvrait mes mains de ses baisers et de ses pleurs*. Mon II, III étourdie, *ce qui ne m'empêchait pas de jouir du ravissement de Maurice*. Mon
- 1221 I, IV d'un *coup-d'œil* et II, III d'un *coup-d'œil*, et
- 1223-1225 I savez, *la première parole fut pour vous remercier de la douceur de ce moment*. // Brisée
- 1225 I, II, III j'étais incapable
- 1226 I, II, III toujours. Mon
- 1227 I voisine où
- 1229 I os ; dans la crainte d'un refroidissement on
- 1231 I, II, III une *d'étoffe du pays*. Comme
- 1233 I, II, III noces, me

1234 I, II, III soin. // Vous

1235 I l'avez *parue* belle

1236 I, II, III morte. // — Ou V morte. » // — *Oui* <« Ou » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> défigurée

1237 I fille qui

1239-1241 IV, V cavalier, <point d'interrogation rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> me dit-elle à l'oreille? <point rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> // Ma

1240 I, II, III l'oreille. // *C'est bien agréable d'avoir couru si grand danger, continua timidement la jeune fille* <II, III, > *qui, en vraie fille d'Eve, aimait le danger dans le passé et les émotions vives en tout temps.* // Ma

1241 III finie elle I elle présenta un petit miroir et

1242 I belle — si

1243 I défigurée. *Je me rappelle que je me regardai longtemps; je me trouvais belle à ravir et j'en ressentais une très vive joie. Je l'avouai à la petite campagnarde qui me répondit: quand même vous ne l'auriez pas dit j'en aurais été bien sûre.* // En II, III défigurée? *Je me rappelle que je me regardai longtemps; je me trouvais belle à ravir, et j'en ressentais une très vive joie. Je l'avouai à la petite campagnarde, qui me répondit: Quand même vous ne l'auriez pas dit, j'en aurais été bien sûre.* // En

1244 I chambre je

1244-1248 I, II, III Maurice. L'orage

1246 IV, V habits *dégoutants* <« dégouttants » rétabli d'après l'usage> d'eau

1250 I L'air délicieux à respirer nous

1251 I foins *coupés* et

1253 I, II, III Debout *dans* la fenêtre <II, III, > je regardais *longtemps* émue

1255 I, II, III l'avenir. // Mon

1256 I, II, III vivre! // Assis

1257 I pieds Maurice

1257-1262 I, II, III et je lui dis: Voyez donc comme c'est beau. // II

1261 IV, V Voyez-donc <trait d'union supprimé d'après I, II, III et d'après l'usage>

1264 I ciel et

1270 IV, V rendre, une <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>

1273 II, III guère. *Cet* après-midi I après-midi je

1275 I, II, III trépied auprès de sa porte lui

1277 I attrayante et

1278 I suisse en

1279 I feu et

1280 I, II, III soupe tout

- 1281 I, II, III l'attente! Je
- 1283 I, II, III Heureux, oui IV Heureux! ... oui
- 1284 I, II, III là. Je
- 1285-1287 I, II, III venir <II, III *se*> *faire des bouquets* et cueillir des fruits <II, III,> aussi souvent qu'il leur plaira. *J'aime à faire plaisir aux heureux.* // 8
- 1288 I Monique qui
- 1291-1295 I, II, III tranquille. Là-bas la mer *se tait* <II, III,> et je n'entends rien que le *gazouillement* du ruisseau <II, III,> à
- 1292 V Maurice *aimant* <« aimait » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> tant
- 1295 I, II, III et *par ci par là* <I *la*> le
- 1300 I, II, III nuit. // Mon
- 1303 I, II, III nuit l'âme s'ouvre tout entière à la rêverie. // *Quand* le
- 1305 I, IV, V flammes des <virgule rétablie d'après II, III et d'après l'usage>
- 1306 I, II, III calmes, pour
- 1307 II, III, IV beauté, et
- 1310 IV, V sensibilité *toute* <« tout » rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> entière
- 1311 V étrange *valupté* <« volupté » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
- 1313 I, II, III pénètre ou
- 1315 I, II, III sais, mais
- 1316 I, II, III abat les
- 1319 I, II, III moi-même <I, II,> *qu'ai-je* fait de mon courage? qu'ai-je
- 1321 I, II, III l'âme *put* se
- 1324 I, II, III livre *ou* mon
- 1326 I, II, III domestiques des V brûlantes, s'échappent <virgule supprimée d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
- 1327 I, II, III père, que penseriez-vous de moi, <II, III/> vous I, II noble, vous I fier. // Mais
- 1332 I, II, III Dieu, pardonnez-moi I Ces *passionnés regrets*, ces
- 1337 I moi-même et
- 1340 V soif, e <« et » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> même
- 1342 I, II, III furieux — une épouvantable tempête. A
- 1343 I, II mains, j'écoutais
- 1346 I, II, III vagues sur
- 1349 I, II, III brûlait devant
- 1351 I, II, III Marie, tendez
- 1352 IV, V O *vierge*! <majuscule rétablie d'après I, II, III et d'après l'usage> ô I, II, III Mère, ayez

- 1354 I, II, III Si une *seule* fois je
 1356-1359 I, II, III puissance, et seule put *me tirer de l'affaissement terrible* où
 je restai plongée après les funérailles de mon père. Tant
 1360 I, II, III sa main *chérie* qui m'avait bénie reposa
 1361 I, II, III mienne (elle
 1363 I, II, III crucifix). Dans
 1364 I, II, III calme *et* si
 1365 I répétais: *que* la volonté de Dieu soit faite. // Mais II, III répétais: Que
 la volonté de Dieu soit faite! // Mais
 1369 I, II, III nuits étendue
 1370 I, II, III que *j'étais* dans cet *accablement mortel* qui résistait à tout, tout
 1373-1378 I, II, III prostration *complète*, le chant m'arrivait *délicieux, ravissant,*
et il me semblait que ce chant céleste soulevait le poids funèbre qui m'écrasait.
O moment inoubliable où je crus que la mort avait rompu son terrible silence!
ô souvenir qui survit à tout et remplit mon cœur d'une infinie douceur! Pour mon
esprit enveloppé d'un nuage, ces accents si pénétrants et si tendres, c'était la voix
 du chrétien qui du fond de la tombe chantait
 1379 I, II, III qui du haut du ciel chantait
 1381-1387 I, II, III consolés. Le chant continuait toujours. J'écoutais <I toujours,
j'écoutais> dans un recueillement voisin de l'extase, et
 1387 I, II, III succombé sous *la violence de mon émotion* sans
 1390 I, II, III doux. // Maurice
 1392 I compris et
 1393 I, II, III Maurice. // II
 1394 I docteur J... qui
 1395 I, II, III viendra si
 1397 I dégoût j'avalai
 1399 I horreur parce que
 1401 I vint et I lit il me dit II, III lit me dit
 1403 I regarder et I, II, III désir. // O ma *chère orpheline*, gémit-il
 1407 I deuil et
 1408 I, II, III heure sans
 1411 II, III et *s'écroule*. Alors
 1412 I, II, III mêlait les
 1413-1416 I âmes. // *Plusieurs* fois, Maurice m'a chanté *ce divin Miserere*
 <« Miserere » en italique> *qui m'avait rappelée à la vie. Il ne le faisait jamais sans*
rester épuisé d'émotion. Si vous saviez, me disait-il, ce que j'ai souffert en vous
disputant à la mort. // Maintenant jamais plus, je
 1415 II, III chanté? // Maintenant

1418-1420 I pleurer. // *Pauvres amis, leur sympathie si tendre était peut-être un peu molle. J'avais besoin d'être arrachée à l'insurmontable dégoût que j'éprouvais pour tout. // Oh ! laissez-la pleurer s'écriait Mina, lorsqu'on me reprochait l'excès de ma douleur. // A leur place, mon père aurait dit : Dieu ne donne pas la vie pour qu'on l'use en inutiles, en égoïstes regrets. Il faut vouloir. Il faut agir. Il faut chercher dans l'accomplissement de ses devoirs un adoucissement à son malheur. // Et de gré ou de force, il m'eût jetée toute entière dans le dévouement et la charité. // J'ai II, III pleurer. // Pauvres amis, leur sympathie si tendre était peut-être un peu molle. J'avais besoin d'être arrachée à l'insurmontable dégoût que j'éprouvais pour tout. // Oh ! laissez-la pleurer, s'écriait Mina, lorsqu'on me reprochait l'excès de ma douleur. Et Maurice ! qu'il était bon ! qu'il était tendre ! <III ?> // A leur place, mon père aurait dit : Dieu ne donne pas la vie pour qu'on l'use en inutiles regrets. Il faut vouloir. Il faut agir. Il faut chercher dans l'accomplissement de ses devoirs un adoucissement à son malheur. // Et de gré ou force, il m'eût arrachée à la tristesse qui me consumait. // 18*

1420 I chanter « Ton

1421 I depuis — ô folie, folie ! je ne II, III depuis ! ô folie, folie

1423-1427 I, II, III jamais. // Non

1427 IV pas ? Sans

1428-1431 I flétries. // — // On <à partir d'ici, en I, la date de chaque entrée est remplacée par un trait.> II, III flétries. // 19 août

1435-1437 I jamais ? // — // Comme

1439 I chose et

1440 I, II, III, IV instant *mes tristesses*. Pour

1441-1443 I noire. // — // Je

1443 I portrait et

1445 I beauté je

1446 I reçue *m'avait* préservée

1448 I extérieur c'est

1450 I, II, III voisinage : Viens

1451 I, II, III corps ! // Mais

1453-1455 I don ? // — // Ah

1455 I semble, qu'ils

1457 III chère maison, où

1459 I qui dans le calme de son cœur peut

1461-1463 I essayer. » // — // Il

1464 I cheminée. // « Je

1465 I bruit / Et

1467-1470 I autres : // « O flots que vous savez de lugubres histoires. » // — // En II, III autres : // « O flots ! que vous savez de lugubres histoires ! » <Hugo, « Oceano Nox », *Les Rayons et les ombres*, v. 44> // 25

- 1471 I Maurice qui
 1473 I gais lorsqu'il
 1475-1477 I d'automne. // — // Que
 1477 I, II Mina ? Je I, II, III paroles ou plutôt j'ai toujours sa lettre sous les yeux et
 1479 I, II, III l'écrire ? Et ne devrais-je pas m'y attendre ? N'est-il
 1480 I, II, III parole ? Qui
 1482-1484 I l'oubli ? // (Angéline à Mina.) // Chère II, III l'oubli ! // (Angéline à Mina) // *CHÈRE MINA*, // Je
 1486 I loin, *et d'ailleurs* Marc malade depuis quelque temps désire II, III loin, *et d'ailleurs* Marc
 1490 I vous et I, II, III philosophiquement : Qui
 1492 I, II, III religieuse ? // J'incline
 1494 I, II, III baissés et toujours porté de grands châles en
 1499 I soutenu est
 1501 I, II, III c'est terriblement difficile *dans certaines positions*. Mais
 1504 II Et grand
 1505-1508 I, II, III souffrent ! mais il *me reste un superflu du cœur* dont je ne sais <II *on ne sait*> que faire. // Vous
 1511-1513 I heureux. // — // Pourquoi
 1519 I, II, III Maurice ! *il m'a aimée comme il pouvait*. *Et ne serait-ce*
 1520 I cœur d'oublier toujours ce que j'en ai reçu pour
 1521-1523 I plus ? // — // Rien
 1527 I, II, III disait : Mes
 1528 I, II, III étrangers. // Mais
 1530-1532 I l'aimer. // — // Oui
 1533 I nous et quoi
 1537 I et *d'angoisse*. Je
 1538 I coquetteries et
 1540 I, II, III l'Europe <II, III,> il me dit — (et avec quelle noblesse) — : Je
 1542 I vous et I, II, III moi. // Oui, *j'y croyais*. Que
 1544 I donnée c'était I, II, III profonde <II, III;> — mais
 1545-1547 I foyer. // — // « Tu
 1549 I flamme / Mais
 1551 I, II, III Alors il
 1553 I, II, III pitié — et la pitié d'un homme, qui
 1555 I, II, III Bientôt que
 1556 I pénible qui
 1557 I bonheur. Non

- 1565 I Déjanire qui
 1565-1568 I brûle. // — // *Quand donc aurai-je la réponse de Mina ?* // II
 1569 II, III, IV, V calme ! *Quelle* <apostrophe rétabli d'après I et d'après l'usage>
 est
 1570 II, III Autrefois, *gâté* par
 1572 I, II, III ainsi l'âme
 1574 II, III monde. Mina
 1575 I, II, III journée. Nous
 1578 I, II, III Ensuite Mina fit toute seule le tour de *la* chère
 1580 II, III entrer *dans* la
 1581 I jouait et l'on chantait le « *Benedicite* » <romain>, sur
 1583 I, II, III nature, mais aux
 1589 I ressemblez, dit-elle
 1591 I, II, III ferme. // J'aurais
 1592 I mariage dit-elle
 1596 I aimez et I, II, III Puis s'adressant à moi : // N'exigez
 1601 I, II, III Chère *Sœur*, répondis-je III, IV, V fermement je <virgule rétablie
 d'après I, II et d'après l'usage>
 1603 I confiée — *et* sa
 1604 III sanglot. // Malheur
 1605 I, II, III Maurice avec
 1607 I serrure et
 1608 I, II, III Mina m'embrassa sans
 1610 I, II elle et
 1611 I, II, III enfin, *pour l'amour de Jésus-Christ* <II, III !> — *et* s'arrachant
 1615 I gonds et
 1617 I, II, III là. // O
 1618 I, III vous. // Cette
 1621 I, II, III une *marche*, croyant
 1622 I voiture et
 1623 I, II, III la *Grande Allée*. Le
 1624 I, II, III pur, *et je me rappelle comme ce bleu profond du ciel attirait mon
 regard*. Ni
 1627 I froid <II, III !> — *et* il
 1631 I postulante et IV, V en *postulante* <« postulante » rétabli d'après I, II, III
 et d'après l'usage>, et
 1632 IV, V de *poëlon* <« poëlon rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage ». Elle
 1633 I cette *demi séparation* me

1635 I, II, III jamais. Plusieurs V jamais qui <virgule rétablie d'après IV et d'après l'usage>

1637 I, II, III Ursulines, je

1639 I, II, III cœur. Maintenant pensais-je, je sais ce que c'est que la séparation.
// Ce soir là je fis un grand effort pour IV, V Maintenant pensais-je <virgule rétablie d'après I, II, III et d'après l'usage>

1645 I, II, III Alors je

1646 I, II, III heureuse parce que mon père me manquerait toujours; <III:> mais je

1648-1650 I doux. // — // Mon

1650 I, II, III faible, je l'ai

1651 I fenêtre et II, III cimetière, dont

1652 I, II, III vent. // Mes

1653 I, II, III et avant longtemps j'y serai couché moi-même. // Ces

1657 I, II, III étroite <II, III,> et en

1658 I, II, III patience. La

1659 I vieillard disait

1661 I chaînes <italique>, comme vous avez passé vite! <romain> disait

1663 I, II, III lui. Son

1665 I pitié. Je l'entends des femmes: les hommes sont rarement séduits par le malheur. Pour les toucher, les larmes doivent couler sur un beau visage, et encore faut-il qu'elles sèchent bientôt. Mais pour nous aucune séduction n'égale celle d'une grande infortune noblement supportée et Silvio traîne les âmes captives <italique à partir de «traîne»> comme Bossuet le disait des reines du bal. // On a tout dit sur la frivolité des femmes, et pourtant il est certain qu'une femme n'admire vraiment que l'homme du devoir – celui qui s'est mesuré avec l'épreuve et qui porte la divine auréole du sacrifice. Quelle femme n'a pas désiré mourir pour Silvio Pellico? // En II, III pitié. Je l'entends des femmes: les hommes sont rarement séduits par le malheur. Pour les toucher, les larmes doivent couler sur un beau visage, et encore faut-il qu'elles sèchent bientôt. Mais pour nous, aucune séduction n'égale celle d'une grande infortune noblement supportée. // On a tout dit sur la frivolité des femmes; pourtant il est certain qu'une femme n'admire vraiment que l'homme du devoir – celui qui s'est mesuré avec l'épreuve, et qui porte la divine auréole du sacrifice. // En

1667 I dit: Livre admirable <II, III,> qui apprend à souffrir. Apprendre

1668 I, II, III reste. Qui rendra à la malheureuse sa félicité perdue? <italique>
// Suivant

1669 I Charles Sainte Foi, un

1671 II, III parole, dont I, II, III vérité bien

1673-1675 I, III inspirent. // *En allant prendre l'habit religieux, Lacordaire se détourna de sa route, pour aller voir Silvio Pellico. Que se passa-t-il entre ces deux âmes si élevées, si divinement tendres? J'ai souvent songé à cette entrevue — la seule qu'ils eurent jamais.* // 3 septembre. <I — > // Quand

1677 I vois oublieux I, II, III faux en

1681 I se fut assujetti

1684 I, II, III campagne. Non

1686 I, II, III beau. // O

1688 I, II, III dire: Non

1689 I beau. // — // C'est II, III beau. // 4

1691 I solitude qu'il

1692 I, II, III fois: Je vous aime. Je IV aime. » // Je

1693 I cœur qui

1698 III tombe. Mina

1701 I, II, III qui se cachent dans la mousse c'est

1702 I soir tout

1704 I transparentes glacées

1705 I, II, III que la lassitude

1706-1708 I l'âme. // — // Pauvre

1708 I lettres et

1709-1711 I desséchée. // — // Pourquoi

1713 I l'homme et

1715-1717 I tempête. » // *Qu'importe ma beauté perdue. «Tôt ou tard ce beau visage se fut changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam. L'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos Sœurs de la tombe. L'amour n'étend pas son empire parmi les vers du cercueil.»* <Chateaubriand, *Atala*, éd. citée, p. 82> // — // Comme II, III tempête? <III> » // *Qu'importe ma beauté perdue? <III> «> tôt ou tard ce beau visage se fut changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam. L'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos Sœurs de la tombe. L'amour n'étend pas son empire parmi les vers du cercueil.»* // 8

1717 I, II hier, je

1720 II, III arbre, qui I souvent alors

1722 I, II, III pâle! De sa nature <II, III ,> l'amour est rêveur, me

1724 I de sa côte d'où l'on domine la mer lui plaisait infiniment et

1727 I, II, III bois entre nos initiales ce

1728 I Dante. // *Amor che amator perdona* (1). // Amère dérision maintenant, et

1733 I approchai une I, II, III toile sur

- 1736 III toile mais I tombé — renversé
 1738 I tout et
 1739 I, II, III côte. *Je n'aperçois*
 1740 I, II, III faire? Pendant
 1741-1743 I autre. // — // Ma
 1747 I, II temps *que* je
 1748 III, IV, V enfance qu'êtes-vous <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage>
 1749 I, II, III devenus? Alors
 1752 I, II, III heureux. O
 1754 V plus le <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
 1754-1756 I pas. // — // Je
 1758 I, II, III tristesses. Mais
 1761 I contrainte et
 1762-1764 I, II, III dire: *La vie s'écoule. Chaque flot en emporte un moment* <italique>. // Misère
 1765-1782 I, II, III vie. « Relèvera-t-on avec le sel un mets insipide? et quel goût trouver à une fade écume? // Puisque Dieu a commencé <II, III,> qu'il achève de me briser.<II, III!> Qu'il étende la main <II, III,> et m'arrache comme l'herbe. // Qu'est-ce que ma force pour résister encore et comment garder ma patience? // Seigneur, est-il digne de vous de déployer votre puissance contre une feuille que le vent emporte? // Bientôt je serai dévoré par la poussière <II, III,> et comme le vêtement rongé par les vers. » <Livre de Job, VI, 9, 11 et XII, 25, 28> // 13 septembre. <I—> // Une hémorragie <I hémorrhagie> des
 1771 IV sans *affections*, sans
 1785 I, II, III souffrir. Je m'en vas, ma chère petite maîtresse, m'a-t-il
 1787 I, II, III parler. C'est
 1788 I, II, III Notre-Seigneur. // Il
 1791 I sensiblement mais
 1792 I, II, III calme. Tout
 1795 I, II, III vit toute jeune et toute vive entre
 1797 I, II, III remords. // J'ai
 1799 I, II, III ceux-là. // Mais
 1800-1802 I, II, III s'évanouirent. Il a souffert pour moi, < I il me l'a dit, > répétait-elle en baisant son crucifix. // Mon
 1805 I, II, III dernière. Moi I, II, III elle. Horrible
 1806 I impuissance! que
 1807 I, II, III Rien qu'ajouter
 1812 I béni. // — // Paix

- 1814 I l'habitent. Je II, III l'habitent ! Je
- 1816 I Ah la
- 1818-1822 I matin *j'ai assisté à tout et* <II, III *tout, et,*> à *demi cachée dans l'ombre, je sentais son regard sur moi.* O
- 1820 IV sensible... II
- 1824 I, II, III souffert ? O Père, ne commandez
- 1827 I, II, III, IV sanctifiez-le, qu'il <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
- 1828 I flamme et I soit *du domaine de la mort* <romain>. // — // Marc II soit *DU DOMAINE DE LA MORT.* // 15
- 1832 I, II, III un long
- 1833 I, II, III moi. Son
- 1835 I gais — du I, II, III paraître, mais
- 1836 I rétablissement il m'a arrêtée avec un triste sourire et
- 1837-1839 I, II, III naïvement : Avez-vous quelque chose à lui faire dire ? // Cette
- 1839 I pleurer et I, II, III élan : Dites-lui
- 1841 I fille. // II II, III fille ! // II
- 1842 I calleuses et
- 1843 I, II, III calme : Ma
- 1846 I, II, III rêve. // Pauvre
- 1849-1851 I croient. // — // C'est
- 1854 I moi-même et
- 1855 I paix. // Oh
- 1858 I face. // Ces
- 1859 I pleine *d'horreurs.* // « C'est
- 1860 I, II, III, IV choses ; » mais V choses, <guillemets fermants rétablis d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> mais I mais comme ajoute *Saint-Paul* « nous voudrions être revêtus par dessus » et
- 1861 II Paul, nous
- 1863 I, II nous-mêmes, reste
- 1865 IV, V mère, à <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
- 1866 I, II, III tombeau. O
- 1867 I que *n'aurai-je pas fait pour en préserver mon père.* Mais
- 1871 I, II, III ténèbres » où
- 1873-1875 I paix. » // (*Angeline à Mina.*) // Chère
- 1874-1876 II, III Angéline à Mina) // *CHÈRE MINA.* <II ,> // Encore
- 1876 I a *laissés.* C'est
- 1879 I, II, III père. Vous
- 1880 I, II, III ne *voulût* jamais

1881 I, II, III repos. *Ces souvenirs me revenaient pendant que je le veillais;*
 <III.> je le voyais les

1882 I larmes et

1883 IV, V croire, comme <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>

1884 I moi me

1887 I vie *sociale* — de II, III vie *sociale*, — de

1889 II, III infailliblement, et I, II, III tout. Qu'est-ce

1895 I béni. Un II, III béni! Un

1898 I, II, III pauvre. Et

1901 I nature et devant

1902 I, II, III tout <III ,> en nous se

1903 I, II, III pauvre *gris* dont

1904 I était fier I, II, III ri quand

1905 IV, V l'interroger, sur <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>

1906 I, II, III Le *gris* est

1907 I mort il

1908 I, II, III amener *dans* la <II *dans la dans la*> fenêtre, et c'était à la fois *comique et* touchant

1909 I cheval qu'il

1918 I, II, III lui. En attendant il

1919 I vivre et

1924-1972 I gaieté. // — // II <Erreur dans l'ordre des entrées: l'entrée du 19 septembre (l. 1927-1970) qui devrait suivre la lettre à Mina a été placée après celles des 22, 25 et 28 septembre (l. 1971-2125). Ni tiret, ni indication de dates ne séparent les entrées.>

1924-1928 II, III gaieté! // 19 septembre. // Demain, le

1931 I bien *profonds*. // Quand

1937 I, II mettre..... Jamais III mettre..... Jamais

1938 I, II, III noir <II, III ,> et *j'eus* le frisson. Ce

1942 I divine. Combien de fois ensuite II, III divine! Combien

1943 I prière. Quand

1945 I m'offrir, à *souffrir* pour

1947 I, II, III Jésus-Christ <II, III ,> *qui a mis le sien à notre disposition*. <II, III!> Adorable

1950 I béni. Tous

1954 I, II, III devoir. *Je sais qu'il aimait Dieu et qu'il aimait l'Eglise, cette patrie de l'éternité* <italique à partir de «cette»>. Pour

- 1956 I, II, III maudit, *mais* il
 1958 I, II, III Dieu ? Si
 1960 II, III enivrement ! Ne
 1962 I, II, III tristesse. Mais
 1964 I, II, III Puis, ô consolation suprême ! il
 1969-2127 I Notre-Seigneur. » // « Seigneur <L'entrée du 19 septembre, placée après celles des 22, 25 et 28 septembre, est suivie de celle du 1^{er} octobre, l. 2126>.
 1974 I Dieu ? *ou* plutôt *n'est-ce pas* parce qu'elle est *comme on l'a dit bien des fois*, l'image II Dieu ? L'un
 1977 I soient..... // Qu'est-ce
 1980 I richesses et
 1981 I, II vie. *Il* ne
 1983 II, III tempête, qui IV, V abîme, que <virgule supprimée d'après I, II, III et d'après l'usage>
 1984 I légères *qu'on* aperçoit I rochers mêlés avec un peu d'écume. // J'ai
 1992 I, II, III Aujourd'hui, j'ai fait lire Garneau, *livre aimé de mes beaux jours*. Souvent mon père et moi, nous le lisions ensemble. O
 1994 I, II, III ancêtres ! Il
 1995 I d'armes et
 1998 I, II, III mort ! Mais
 2002 I patrie. // *L'arrière grand père* de
 2005 I fils dont
 2006 I, II, III ans. Ceux-là
 2009 I, II, III vu sombre V les *daapeaux*. <« drapeaux » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> Cette
 2010 I Québec qu'*il* <italique> voulait I, III, IV qu'*il* <italique> voulait
 2011 V la *Franc* <« France » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>, je
 2012 I, II, III angoisse, quand <II, III ,> au
 2015 II, III, IV perdu, fors
 2018 I, II, III femme ! J'aime
 2020 I, III noir, *après* sa II noir, *après* sa I, II, III lettre. « Ils
 2025 I cœur : j'ai
 2029 I, II, III l'échafaud : Le
 2031 I, II, III peuples, et le Canada vivra. Ah ! j'espère. Malgré
 2033 I, IV, V foi. <point d'interrogation rétabli d'après II, III et d'après l'usage>
 // Mon
 2037 I, II, III canadiennes. Ce
 2040 I touchante et quant

2041 III, IV, V Garneau si <virgule rétablie d'après I, II et d'après l'usage> I, II, III vraie! Pour

2043 V des *effort* <« efforts » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> sanglants I cela *et sans* doute, je n'y puis rien, j'aime

2048-2051 I, II, III homme *de génie* n'a songé qu'à sa patrie. Il l'aimait d'un amour sans bornes, et cet amour *rempli de craintes, empreint de tristesse* <italique>, m'a

2056 I, II solitaire, et V avec respect <« quel » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>

2057 I où sans

2058 I, II, III former. Oh!

2060 I, II, III attendrie en

2062 I, II, III laborieuse. // Maintenant

2063 I, II, III visité *la tombe de cet homme* <II, III ,> *qui n'a pas reculé devant le travail, ni faibli devant le sacrifice.* // Alors

2064 I amères et

2067 I, II, III veines. Je

2072 I, II, III lui *donner* la

2079 V a *tirées* <« tirés » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> de I l'oubli. // Et

2080 IV, V Dieu *veille* <« veuille » rétabli d'après I, II, III et d'après le sens> nous

2082-2084 I saints. // Soirée

2084-2087 I, II, III ces <« nuits qui ressemblent au jour *avec* moins de clarté, mais avec plus d'amour, » et

2088 I, II, III, IV, V ce *fut* <accent circonflexe rétabli d'après l'usage> par

2091 I, II, III encore. Mais

2097 I elle *eut* deviné

2100 I, II, III Ce *simple* chant I l'âme. « Je

2101 I reste; / *je* ne II reste; / Je

2102 I instant. Aux

2103 I funeste *j'aurai* moins

2105 I Désileux j'ai

2106 I arrachées et I, II, III l'intérieur: Mon

2107 I fautes comme

2108 I lâches *regrets.* // Pauvre II, III regrets. // Pauvre

2112 I larmes. J'aime ces tendres paroles de *l'Écriture* et

2115 I, II, III précédés? Qu'est-ce

2116 I tous et

2117 I, II, III humaine si grande pourtant ne saurait contenir ? Qu'est-ce

2123-1928 I qui n'ayant jamais vu qu'une feuille voudrait se représenter une forêt, ou qui n'ayant jamais vu qu'une goutte d'eau voudrait s'imaginer l'océan. // Demain, le <L'entrée du 28 septembre, l. 2083-2125, est suivie de celle du 19 septembre, l. 1927-1970>

2130 I, II, III sacré. *Quel* soif

2137 I tant. Je me souviens que j'en voulais *beaucoup* à I, II, III Samaritaine, qui

2139 I, II, III Dieu, et

2145 I âme. *Sa* puissante

2148 I, II, III, IV ici-bas, et

2149 I, II, III cœur. *Pourquoi au milieu des plus séduisantes réalités, notre âme nous échappe-t-elle soudain pour s'en aller interroger le vent qui gémit, la feuille tombée, le nuage qui passe?* Maurice disait: De sa nature l'amour est rêveur. C'est

2152-2154 I jamais ? // Cependant

2156 I, II, III toujours: Il m'a aimée. // Oui

2159 I, II, III front comme

2161 I, II, III larmes. Cette

2165 I, II, III se *réveillait*. // C'est

2166 I voix. *Sa*

2167 I pénétrante *même quand il parlait*. // « Le II, III pénétrante *même quand il parlait!* // 4

2170 I solitude! *Ce* qu'on sent profondément est toujours nouveau et

2175 I l'avenir *apparaît* trop

2177 I, II, III Sibérie et

2183 I misérables traités

2185 I, II, III crime, et cette existence dont

2188 I futur, et

2189 I infortunés.....Seigneur II, III infortunés.. Seigneur V infortunés! *Seigneur* <«Seigneur» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage> innocents I coupables ne

2194 I espérance, qu'elle I, II, III soulève *les chaînes*

2195-2197 I qu'elle *entrouvre* les voûtes de leur enfer, // O *Christ!* les malheureux n'ont point d'amis. Allez à eux. Ouvrez vos bras si douloureusement étendus sur la croix et dites à chacun de ces infortunés. J'ai souffert comme toi, j'ai souffert plus que toi, j'ai souffert pour l'amour de toi. // Tantôt

2196 IV octobre // Tantôt

2197 I, II, III fredonner: // Que

- 2198 I dure // Passé loin de toi, etc. // C'est
 2199 II, III etc. // C'est
 2206 I, II, III inévitable : // Maurice
 2208 I, II, III bonheur. // Il
 2212 I prédilection) et
 2214 I, II, III Océan, *vallon*, etc.
 2216 I contenance et
 2220 I, II, III le *temps*, comme la
 2223 I faible et
 2224 I, II, III pourquoi *jusque là* la
 2225 I douleur *violentes*. Sans doute cette pensée ne me *laissait* pas, mais ce que j'éprouvais d'ordinaire c'était
 2233 I voix. Je II, III voix! Je
 2235 I, II, III calme. J'étais
 2236 II, III qu'il *eût* cessé
 2240-2242 I, II, III ennuyé. J'avais
 2248 I, II, III lui! Cependant I finir et
 2249 I brûlait, depuis
 2250 I à reprendre. // Oh, comment
 2253-2255 I, II, III aimée : *l'attendrissement* avait réchauffé son cœur. Qu'ai-je donc fait? <I ,> sanglotait-il
 2256 I, II, III rendre. Non
 2260-2262 I autres. // Seule! *seule* pour
 2262 II Seule! *seule* pour III Seule! Seule pour
 2264 I l'Evangile, qui
 2265-2267 I haut. // Le poids de la vie. Maintenant
 2271 I seule, *épuisée* dans II, III seule, dans
 2273 I, II, III garderai. Que
 2276-2278 I souvent. // — // Temps
 2278 I, II, III grève. Ces
 2285 I pardonne *ma* folie
 2287 V d'amour je <virgule rétablie d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>
 2288 I bonheur et
 2289 I Mais ô
 2290 I, II, III puis. *Je suis comme un insensé qui* <II, III ,> *en face de l'océan* <II, III ,> *n'aurait d'yeux que pour un grain de sable.* // Et
 2291 I pourtant, ô Seigneur
 2293 I, II, III données, je
 2294 I demande et

- 2296 I, II, III douleur. // (L'abbé ***
 2306 I, II, III votre *ennui*? Pourquoi
 2308 I pas? // Poussière tu n'es rien! cendre tu II, III pas? // Poussière
 2311 I maître / Et
 2312 I, II, III flétri. // Dites-moi, *aimer quelqu'un n'est-ce pas mettre sa félicité dans la sienne* <italique>? Pourquoi
 2315 I Moi qui
 2317 I, II, III chérir. Vous savez, qu'en
 2319 I, II Et, j'aime à vous le *redire*, ce
 2320 III le *redire*, ce
 2322 I, II, III sacrifice. Je
 2323 I que *minuit* me *permet* de II, III que *minuit* me
 2325 I bienfaiteur Alors, que II Alors, que
 2326 I cette *demi obscurité* du
 2328 I mais, consolé
 2329 I, II, III pauvres *Sauvages*. // Vous
 2332 I souffre, mais
 2333 I, II, III couramment *plusieurs* langues
 2334 I, II, III Chippeways. Là
 2337 I, II, III attendait *son* baptême pour mourir. Je
 2342 I, II oui, *bienheureux*
 2343 I, II, III, IV mourant *quand elle murmurait le nom béni du Sauveur*,
 quand
 2346 I, II vous *voir* sacrifiés
 2347 III vue comme
 2348 I, II, III mort couchée sur *un peu* de sapin. *Son* front
 2350 II, III entre *les* mains I, II, III jointes! Je
 2356 I, II, III d'entendre? Dans
 2362 I cœur: vous
 2367 I, II, III et malgré
 2368 I, II, III lever, dans votre âme, radieuses et sans nombre comme
 2374 I suivant *Saint* Augustin
 2375 I, II vertu *c'est l'ordre dans l'amour* <italique>. Songez-y <II ,> et III
 vertu *c'est l'ordre dans l'amour* <italique>. Songez y, et
 2376 I, II, III cœur. Non
 2379 I, II, III peu. Dites-moi
 2384 I, II, III terre? Vous
 2386 I, II, III rapidité! Il
 2389 I parce je

- 2391 I, II, III foi. Dans
 2392 I l'Eglise être
 2396 I, II, III Notre-Seigneur: Quand le Fils <I, II *fil*> de
 2397 I, II, III foi? O
 2398 IV, V Et *pourquoi* <« pourtant » rétabli d'après I, II, III et d'après le sens>,
 si I nous *sommes*, nous
 2400-2402 I, II, III qui *sent couler son sang* pour Jésus-Christ. // Mon
 2402 I le *saviez*, il
 2408 I terrible au
 2410 I, II, III foyer? Nous aussi, nous sommes faibles, et si
 2412 I c'est comme dit *Saint Paul* à
 2414 I missionnaire qui a *reçu* depuis
 2415 I, II, III bonheur, mais
 2418 I, II, III s'exprimer. » // *Que Jésus-Christ vous fasse sentir cette vérité!* II
 2421 I joie et
 2422 I, II, III heureuse. Oui
 2425 I, II, III paradis. Réjouissez-vous <II, III ,> et
 2430 I, II, III ne crois
 2431 I, II, III, IV faut le <italique> mériter
 2432 I, II, III, IV, V l'Immaculée. <point d'interrogation rétabli d'après l'usage>
 // Souvent
 2435 I l'amour dans
 2437-2439 I, II, III toute *joie* et toute *paix*. // <II, III 15 octobre //> « *Il a paru mourir, sa fin a été estimée une affliction, et sa sortie d'au milieu de nous a semblé un anéantissement; mais il vit, il est heureux. Oui, j'en crois la parole d'un saint: il est au ciel. Et qu'importe ce que je souffre pourvu que lui soit heureux?* // Depuis plusieurs <I une dizaine de> jours
 2441 I grâces et
 2443 I étrange au
 2444 I, II, III lettre de M... (âme
 2446 I contenait avec le portrait de mon père le
 2448-2450 I lettres. // Je
 2450 I encore et
 2455 II, III, IV que, lorsque
 2458 I Brutus rentrant
 2460-2462 I pleura. Je
 2462 I, II, III qui *attendait* <romain> son
 2463 I mourir! // O I, II grâce! ô bonheur
 2464 I soir l'Eglise du

- 2465 I saint (*Saint Louis*
 2466 IV crois), est
 2467 I, II; III je *ne crois pas* que cette statue soit une
 2469 I, II, III âme? Pourquoi
 2470 I Pourquoi *restais-je* là
 2471 I, II, III, IV, V réalité. <point d'interrogation rétabli d'après l'usage> <IV, V // > Alors
 2473 I coup *pénétré*, et
 2477 I yeux et
 2478 I, II, III peu. Pourtant
 2480 I, II, III faire *couler* les larmes. Depuis
 2485-2487 I nom. // C'est
 2491 I s'égare ce
 2492 I, II, III instants. Et
 2495-2497 I, II, III réchauffent. Mais *enfin*, j'ai pris une résolution et *je la tiens*.
 // *Si triste qu'elle soit, la vie est toujours grande et belle par l'acceptation de la*
souffrance — par le perfectionnement moral. Pour moi l'avenir se résume en deux
mots: je souffrirai et je mourrai; mais rien n'empêche que chaque soir je puisse
me dire: je suis meilleure aujourd'hui <II, III, > *et si je ne le puis* <II, III, > *c'est ma*
faute, ma très grande et très douloureuse faute. // La
 2498 I, II, III point. *Il est vrai que je ne sens pas sa divine présence, mais sa*
grâce suffit, <« sa grâce suffit » en italique> *et quand je pourrais verser un océan*
de larmes, je sais que je ne mériterais pas d'être consolé <III consolée> *par lui.* //
 Parfois
 2501 I, II, III tristesses, tristesses
 2502-2504 I profondes. // Me
 2504 I, II après *mon* absence
 2505 I Mina et
 2509 I Mina malade
 2513 I de... // C'est
 2516 I senti et *j'oubliai* de
 2517 I ouvrirait *mon* âme
 2519 I, II, III indulgence — cette
 2520 I comprendre. Ma
 2525 I l'amour. Cette
 2526 I, II, III divine je
 2528 I saints! *harmonieux* regards
 2530 I, II vous *oubliera* jamais
 2531 I, III, IV, V ni *gène* <accent circonflexe rétabli d'après II et d'après l'usage>,
 ni

2533 I, II, III sérénité. // *O belles âmes des saints ! ô cœurs livrés <I, > à la misère aussi bien qu'à l'amour ! ô douces et fortes mains qui pressez si ardemment la croix, et <I croix et> qui nous étreignez dans nos ombres. // Oui*

2534 I suis *heureux* d'avoir

2535 I parfum, et j'espère I vie, *dans* cette chère église. *Devant* la

2537 I, II, III est — j'ai

2538 I l'amour. // O

2540 I, II, III j'ai *laissé* ma

2541 I, II, III sont *venus* chercher la force où la Fleur <I, II *fleur*> du Carmel a passé. Là

2544 I, II, III douces. Les

2546 I, II, III passe et

2547-2549 I jamais. // « Malheur

2552-2554 I d'aimer. » // J'ai

2555 I flétrie ; *mais* l'automne

2558 I, II, III funèbre n'aurais-je pas

2559 I, II, III, IV, V sérénité. <point d'interrogation rétabli d'après l'usage> <IV, V //> Je

2560 I et la

2562 I parle *Saint François*

2563 I plaindre. *Pour moi qui ne suis rien, qui ne tiens à rien, je m'en irai comme l'herbe légère qu'emporte le souffle embaumé du bois. // — //* (Maurice <À la fin du roman, dans la livraison d'août 1882, on trouve le texte suivant : ERRATUM // — Les deux dernières lignes de la partie du roman *Angéline de Montbrun* <titre en italique> publiée dans la livraison de juillet, doivent se lire comme suit : // *Pour moi qui ne suis rien, qui ne tiens à rien, je m'en irai // comme l'herbe légère // Qu'emporte le souffle embaumé du soir. // C'est une citation de Lamartine.*> II, III plaindre. *Pour moi qui ne suis rien, qui ne tiens à rien, je m'en irai, // Comme l'herbe légère // Qu'emporte le souffle embaumé du soir.* (Maurice

2564 I Montbrun.) // Ainsi

2569 I, II, III vous *en maître*. Mais

2573 I, II, III continuel. Et

2578 I vous. Ah ! *Soyez-en sûre* on

2579 IV, V Ah ! *soyez en* <trait d'union rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> sûre

2580 V dans *mon* <« son » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> âme

2581 I jamais. *Et si* mon

2582 I refroidir Ma pauvre enfant, au fond du cœur d'un homme il V refroidir. Ma <points de suspension rétablis d'après II, III, IV et d'après l'usage> II, III, IV cœur d'un homme, il

- 2584 I choisi. Quoi ne II, III choisi. Quoi
- 2585 I involontaire. *Mon amie*, vous II, III involontaire? *Mon amie*, vous
- 2587 I, II, III heureux. Si
- 2588 V terrible *ne* <« de » rétabli d'après I, II, III, IV et d'après le sens> notre
- 2590 I, II, III yeux? Mon
- 2592-2596 I sacrifie. *Un* <italique> sacrifie. *Mais vous le savez, tôt ou tard, on ne joint plus que des âmes.* <italique à partir de « tôt »> Et II, III sacrifie. *Un* <italique> sacrifie. Angéline IV sacrifie. *Un* <italique> sacrifie
- 2594-2596 I, III Mais puisque <II *quisque*> vous me forcez d'en parler <III ,> je vais le faire. *Tôt ou tard, vous le savez, on ne jouit plus que des âmes* <italique>. Et
- 2597 I, II, III de *cette cruelle maladie* vont s'effaçant chaque jour. *Tous ceux qui vous ont vue le disent* <II, III ,> et
- 2600 I m'abandonnez? *Je* vous II, III m'abandonnez? Seul
- 2603 I conseillère et
- 2608-2610 I, II, III la *comprendais*, je la *partageais*, et où donc *pleure-t-on mieux que dans les bras d'un ami?* // *Combien j'ai regretté de n'avoir pas pensé*
- 2611 I, II, III mariage. Le
- 2614 I, II, III Dieu, de quel amour je vous aimais, et *que* j'ai
- 2615 I, II, III consoler. Mais
- 2617 I, II, III mort et
- 2619 I revoir consentez à m'entendre. Oh, laissez-moi
- 2622 I lui qui me nommait son fils. // La
- 2624 I jardin *et* je vous I, II, III glisser. Une
- 2630 I lumière! *Longtemps* je
- 2632 I regarder, Angéline II, III regarder. Angéline
- 2634 I pareille et
- 2638 I, II, III pardon. Non
- 2639-2643 I désespéré. // *Puissance* <italique> *d'aimer: puissance de souffrir* <romain>; *puissance de souffrir; puissance d'être heureux* <italique>. // (Angéline II, III désespéré. // (Angéline
- 2643 I Darville.) // Maurice
- 2645 I recevoir vous
- 2647 I, II, III pas. Et
- 2648 IV, V rien. <point d'interrogation rétabli d'après I, II, III et d'après l'usage> Cher
- 2649 I vous *et* Non
- 2650 I non vous
- 2655 II loyal *ami*, je

- 2656 I, II, III pardonner. Pourquoi
 2659 I vie *vous* apparaissait
 2660 IV ni *ne* garde
 2661 I Dites-moi si
 2662 I, IV se *fut* continué
 2664 I dissipé et
 2666 I qu'elle *fut* sans
 2669-2684 I, II, III moi. // Maurice, c'est la volonté de Dieu qui
 2675 IV sauveur, *sépétait-il*, serrant
 2683 IV à *lui* seul. // Maurice c'est *lui* qui
 2685 I parole mon
 2686 I angoisse et je vous la répète. Ah! *J'ai* bien I, II, III faiblesse. Etre
 2687 I détachée, *mon* ami
 2688 I, II, III terre. Oh, comme nous sommes faits! mais la volonté de Dieu donne
 2691 I, II, III avenir. *Si* je
 2692 V bien *délibitée* <«débilitée» rétabli d'après I, II, III, IV et d'après l'usage>; mais IV *débilitée* mais
 2693-2695 I, II, III fidèle avant longtemps j'aurai la paix <II, III,> *et* vous aussi vous serez bientôt consolé. Pourquoi IV paix. *Alors la lumière viendra complète.* // Pourquoi
 2695 I terre n'en connaissons-nous pas la pauvreté même
 2697 I, II, III pas. // Non
 2698-2700 I, II, III pourtant, *malgré* le trouble de mon cœur, *je suis contente* que
 2699 IV encore. Malgré
 2701 I moi c'est IV fleur *qui embaume les ruines*
 2704 I souvenir qui
 2706 I, II je *n'oublierai* avec
 2709-2714 I, II, III ceux-là, *Maurice*, n'ont pas le droit de se plaindre. // *J'ignore la volonté de Dieu sur vous mais* sans cesse, je *lui demanderai de vous la faire connaître*. Et maintenant, puisqu'il IV ceux-là, n'ont pas le droit de se plaindre. // Maurice je vous donne à l'Amour Sauveur. Partout
 2715 I adieu. // Quand
 2718 I petit, et
 2723 I, II, III, IV, V et *quoiqu'on* <«quoi qu'on» rétabli d'après l'usage> fasse
 2724 I difficulté comme
 2726 I est *bien* triste et
 2727 I, II, III faiblesses. *O mon ami, épargnez-moi cette*

APPENDICE

Page laissée blanche

Lettres inédites

I. Lettres de Laure Conan à P.-J.-O. Chauveau

L'Honorable P. Chauveau

Montréal

Monsieur,

Il me faudrait l'opinion d'un juge éclairé sur un petit travail que j'ai commencé, et je prends la liberté grande de vous envoyer mon manuscrit. C'est vous dire qu'en vous lisant, j'ai acquis entre autres certitudes celle que vous avez beaucoup de bienveillance.

Je n'ignore pas que vous pourriez employer vos loisirs plus utilement et plus agréablement qu'à me lire, et je vous avoue que j'ai des remords en vous faisant une pareille demande. Mais j'essaie de calmer ma conscience en me disant que ce n'est pas long et que je vous serai reconnaissante.

Monsieur, je voudrais bien que quelqu'un des héros que vous avez célébrés à l'inauguration du monument de Sainte-Foye¹,

1. *Discours prononcé en 1855 [...] à la cérémonie de la pose de la pierre angulaire du monument dédié à la mémoire des Braves tombés sur la plaine d'Abraham le 28 avril 1760*, Québec, Fréchette, 1855, 12 p.; 2^e éd. dans *La littérature canadienne de 1850 à 1860*, t. I, Québec, Desbarats et Derbyshire, 1863, p. 375-386. Cette allocution enthousiaste et passionnée consacra la réputation de Chauveau comme orateur national et fut remarquée par la critique littéraire en France.

vous inspirât de m'adresser ce discours. Quoiqu'il n'y ait pas de ma faute, je me sens humiliée de ne l'avoir pas encore lu.

Veuillez croire à la parfaite considération avec laquelle,

Je demeure,

Monsieur,

Votre bien reconnaissante,

Félicité Angers.

Malbaie (Charlevoix) 14 avril 1880

* * *

Malbaie 23 avril 1880

Monsieur,

Je vous remercie et je n'oublierai point comment vous avez accueilli ma demande.

Les vers cités dans mon premier essai sont de l'abbé Gingras curé de St-Edouard.

Monsieur, avant d'aller plus loin, je voudrais me justifier un peu de mon étrange manie d'écrire car je sais quel ridicule s'y attache souvent. Veuillez croire que ce n'est pas la prétention, ni aucun travers de cette sorte qui m'a fait prendre ma plume pour autre chose que ma petite correspondance. Je suis convaincue que le pays n'en irait pas plus mal quand je mourrais sans me faire imprimer – les douces illusions sont pour les politiques – quant à moi ce qui me donne l'extrême courage de m'exposer au ridicule c'est tout simplement la nécessité, le besoin de gagner ma vie. Cette confession faite je me sens plus à l'aise et j'aurais moins honte si je vous rencontrais.

La lecture de votre discours serait une douce jouissance pour mon patriotisme. Il me semble que vous êtes bien coupable de ne pas le faire réimprimer².

Je crois que je changerai complètement la première partie de mon travail. Même j'ai commencé et il m'est venu à l'esprit

2. Voir la note précédente.

de vous envoyer ce que j'ai de fait, mais j'ai reconnu que cette pensée était une suggestion de quelque lutin chargé d'exercer votre patience.

Encore une fois merci Monsieur. Jamais je n'aurai l'occasion de vous être agréable en quelque chose, mais si cela se pouvait, veuillez croire que j'en serais charmée.

Avec la plus parfaite considération

Je demeure

Monsieur

Votre bien reconnaissante

Félicité Angers.

* * *

Malbaie le 1^{er} mai 1880

Monsieur,

Quoique [*sic*] vous puissiez dire là dessus, je suis parfaitement sûre que bien peu d'hommes se donneraient la peine de lire les médiocres essais d'une inconnue et en vous priant de le faire, je savais que je contractais une obligation, mais il ne me répugne pas de vous devoir quelque chose.

Quant à la suite et aux changements de mon travail, je vous les enverrai plus tard. Pour le moment, mettre mes brouillons au net serait au-dessus de mes forces. J'ai envie de courir les champs, bien qu'il n'y ait encore aux arbres que quelques feuilles de l'an passé.

Monsieur, la poésie que je vous adresse me vient d'une religieuse (Sr. de Bon Secours³ – Précieux-Sang – St. Hyacinthe). Ces vers n'ont pas été publiés, que je sache, et me semblent fort beaux. Dans l'original la voix du monde se mêle à celle du cloître. Je l'ai condamnée au silence pensant que tous ses accents vous sont parfaitement connus, et vous n'entendrez que la voix du cloître qui doit vous être moins familière.

3. Voir la note 35 de l'Introduction.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Félicité Angers.

* * *

Malbaie le 28 mai [1880]

Monsieur,

La vérité est toujours bonne sinon douce à savoir et je vous remercie plus sincèrement que jamais. Veuillez croire que les ménagements exquis que vous y mettez n'étaient pas nécessaires. Non, en vérité, j'ai toujours gardé un tendre souvenir de toute correction bien faite, et je vous serai reconnaissante quand vous auriez dit sans l'ombre d'une précaution oratoire : C'est mauvais, c'est ridicule.

Je n'ai pas encore reçu mon manuscrit et je compte qu'il n'en reste pas grand chose, mais pour me servir d'une sainte parole je demeure convaincue que votre jugement est *plus près de la miséricorde que de la justice*.

Il me semble que je devrais avoir une belle honte de vous faire ainsi perdre votre temps et je n'en ai qu'une très supportable.

Je me suis fait un front qui ne rougit jamais. Du moins je commence à le craindre.

Vous me faites plaisir d'admirer ma contemplative. Je ne savais pas *au juste* jusqu'à quel point un homme du monde goûte les poésies mystiques.

Monsieur, vous me permettrez bien de vous demander si vous parlerez le 24 juin. Je n'entends pas au banquet, mais en public.

Avant de finir je devrais vous dire : Pardonnez-moi car en cette circonstance vous êtes certainement le maltraité.

Avec beaucoup de considération je demeure

Monsieur

Votre bien dévouée

Félicité Angers

* * *

Malbaie le 5 juin 1880

Monsieur

Je reçois à l'instant mon manuscrit, et bien que vous ayez certainement autre chose à faire qu'à lire mes lettres, je ne puis résister au désir de vous remercier encore une fois. Je croyais avoir été *seulement* ennuyeuse et stupide et ma surprise a été grande pour ne rien dire de plus. Combien je vous suis obligée !

Permettez-moi de le redire encore une fois et veuillez me croire, Monsieur, avec autant de sincérité que de reconnaissance

Votre bien dévouée

F. Angers.

* * *

Malbaie le 14 juillet 1880

Monsieur,

Au risque de vous importuner je vous remercie.

J'espère que madame votre fille ne s'affligera pas trop du bonheur de son enfant. Les anges qui s'en vont sont bien favorisés. La vie est triste. Vous le savez comme moi et mieux encore peut-être.

Combien je souhaite que votre séjour à Carleton⁴ vous fasse oublier tous vos ennuis – ceux que je vous cause avec tant d'autres plus sérieux qui vous viennent d'ailleurs.

Si j'oubliais votre très parfaite obligeance, je serais vraiment une bien pauvre personne. Mais faites-moi la grâce de croire que j'en conserverai toujours le souvenir et agréez, Monsieur, l'assurance de l'estime que je professe pour vous depuis que je vous connais.

Félicité Angers.

* * *

4. Carleton-sur-mer, ville de la Gaspésie située sur les rives de la Baie des Chaleurs. À la fin du XIX^e siècle, Carleton est un centre de villégiature fréquenté par la bourgeoisie québécoise.

Monsieur,

Je regrette de vous importuner, mais il me faudrait votre opinion. Les pages que je vous envoie ne sont-elles pas bien ternes ? Il est impossible, je le crains, de ne pas tomber dans le *fade*, le *cotonneux* lorsqu'on se mêle d'écrire sans savoir où puiser à part sa pauvre sensibilité. Je vous avoue que mon entreprise me semble d'un beau ridicule. J'espérais me défaire de ce sentiment qui m'ôte tout cœur au travail, mais c'est difficile quand il reste un peu de bon sens. M. Routhier⁵ m'encourage beaucoup, me promet le succès. Et vous, Monsieur, croyez-vous que j'aie un talent qui mérite d'être cultivé ? croyez-vous que je réussisse ?

Je crois vous avoir déjà dit que j'ai l'obligation de gagner ma vie. Au cas que vous l'ayez oublié, je vous le rappelle afin que vous sachiez que ma question est sérieuse, et qu'en m'illusionnant vous ajouteriez aux tristesses d'une vie qui en a assez.

Merci encore pour l'envoi de votre discours. Enfin j'ai lu le vôtre de Sainte-Foye⁶. Je n'aurai pas la hardiesse de vous dire ce que j'en pense, mais si vous voulez me passer mes impressions, je vous avouerai que dans ces deux discours j'ai vu plus que de l'éloquence, je veux dire la révélation d'une âme élevée, d'une âme généreuse et la dessus [*sic*] il me semble que l'opinion d'une simple femme vaut celle d'un académicien.

J'ai vu sur les journaux que vous vous occupiez d'un travail sur Garneau – ce qui me fait plaisir pour vous et pour lui.

Monsieur, si votre conscience vous permet de m'encourager, auriez-vous la bonté de me dire par où mon style pêche surtout ? – et quelles lectures me seront plus utiles.

Quelque [*sic*] soit votre sentence je vous remercie sincèrement – et d'avance afin que vous ne revoyiez pas mon écriture de sitôt. Pardonnez-moi mon indiscretion. Je vous assure que ma

5. Adolphe-Basile Routhier (1839-1920), juge, essayiste, poète et auteur du poème « O Canada », devenu l'hymne national du Canada.

6. Voir *supra*, note 1.

reconnaissance vous suivra partout. Dites-moi, Monsieur, que vous le croyez, dites-moi que vous ne la dédaignez pas, malgré la distance entre nous.

Votre très importune

Félicité Angers

Malbaie le 10 octobre 1880

* * *

Monsieur,

Je sens que j'ai abusé de votre bienveillance au delà de toute mesure et cette indiscretion me pèse.

Veillez agréer mes regrets avec les vœux que je forme pour votre bonheur, et je vous en prie, malgré mes importunités ne gardez pas de moi un trop fâcheux souvenir.

Avec la plus parfaite considération, je serai toujours,

Monsieur

Votre bien obligée et très reconnaissante

Félicité Angers.

Malbaie le 19 octobre 1880.

* * *

Monsieur,

Il me semble que ce serait à moi d'avoir *honte*. Mais autant que possible j'éloigne la pensée de mon importunité et – la nécessité, cette dure maîtresse, me force de vous demander encore un service. Voudriez-vous recommander mon travail à la Revue canadienne?

Monsieur, je vous suis – je vous serai toujours reconnaissante et je voudrais que vous le crussiez.

F. Angers.

Malbaie le 11 mars 1881

II. Lettre de X à l'éditeur Léger Brousseau

A M. L. Brousseau⁷, Imprimeur

Québec

Monsieur,

J'apprends, par la voie des journaux, que vous avez entrepris d'imprimer en volume le joli roman de M^{lle} Laure Conan, Angéline de Montbrun, qui a déjà paru en feuilleton dans la *Revue canadienne*. Permettez-moi de vous féliciter de cette entreprise qui peut être regardée comme un service réel rendu à notre littérature. Car le roman d'Angéline de Montbrun est un des meilleurs du genre qui aient été publiés dans le pays. Présenté au public sans aucune réclame, il s'est fait, par son seul mérite, une réputation qui n'a cessé de grandir. Dès son apparition, il a été remarqué par nos esprits d'élite qui l'ont accueilli avec une faveur dont l'auteur a droit d'être fier. Ce qui est rare dans un livre ouvrage de ce genre, il a été apprécié par les esprits sérieux aussi bien que par les esprits légers : lecteurs & lectrices en ont été enchantés. Je ne hasarde rien en assurant que cette publication aura tout le succès que vous en attendez.

Si mes félicitations peuvent être de quelque encouragement à M^{lle} Laure Conan, je les lui adresse avec le plus vif empressement et j'aime à l'assurer que nul n'a été plus heureux que moi de l'hommage délicat que M. Chauveau lui a rendu en terminant par une citation d'Angéline de Montbrun le beau livre qu'il vient de publier sur la vie de notre historien Garneau⁸.

7. Voir les notes 11 et 48 de l'Introduction.

8. P.-J.-O. Chauveau, « François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres », dans *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours par François-Xavier Garneau*, 4^e éd., Montréal, C. O. Beauchemin et fils, 1883, p. cclxvi.

III. Lettre de Laure Conan à mère Sainte-Marie, ursuline

Malbaie le 20 mai 1882

Ma chère Mère⁹,

Je suis heureuse de vous savoir parfaitement rétablie, et bien sincèrement je vous remercie de votre bonne lettre. Seulement, vous *prêchez une convertie*. Si je pensais qu'il me reste encore une illusion, j'aurais une belle honte.

Je vous avoue que je ne suis pas sans penser quelquefois aux petites folles qui me liront et il me semble que j'ai fait bien attention pour ne pas troubler ces jeunes cervelles. M^{gr} Raymond¹⁰ m'a dit avec cette belle gravité que vous lui connaissez, que mon travail était propre à faire du bien. Et faut-il ajouter qu'en confession et ailleurs, il m'a fort encouragée à continuer. Hélas ! N'est-ce pas une étrange route pour aller au ciel ? Je trouve vos religieuses *missionnaires* plus sûres de leur fait que moi (cela soit dit sans déprécier les autres). Je n'ai pas oublié la fête du 30 avril¹¹. Mais la béatification est bien lente à venir¹².

Mes hommages à votre Mère Supérieure. Faut-il vous dire que j'aimerais toujours votre communauté. Vos pauvres missionnaires me font bien *pitié* de s'en aller si loin.

Chère mère, je vous avoue que j'ai l'âme souvent troublée et j'ai bien de la peine à croire que Dieu s'occupe de moi. Il me semble que mon âme est un peu comme ces boursiers où tout se perd. N'importe priez encore.

Très respectueusement et affectueusement,

F. A.

9. Voir la note 10 de l'Introduction.

10. M^{gr} Joseph-Sabin Raymond (1810-1887), supérieur du séminaire de Saint-Hyacinthe et directeur spirituel des Adoratrices du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe.

11. Il s'agit de la fête commémorant le 210^e anniversaire de la mort de Marie-de-l'Incarnation, survenue le 30 avril 1672.

12. En fait, mère Marie-de-l'Incarnation ne sera béatifiée que le 22 juin 1980 par le pape Jean-Paul II.

IV. Lettre d'André Cordeau (Fides) à Charles-Joseph Angers

Le 6 avril 1946

Monsieur Charles-Joseph Angers¹³,
Édifice du gouvernement
Québec

Cher monsieur,

Des fêtes grandioses ont marqué l'an dernier le centenaire de Laure Conan dans la petite ville de La Malbaie. Montréal n'a même pas bougé. Désirant réparer semblable ingratitude, nous voudrions, à titre d'éditeur, rendre hommage à notre façon à ce grand écrivain de chez nous en rééditant un de ses ouvrages, soit *Angéline de Montbrun*, dans notre collection du Nénuphar.

Vous connaissez sans doute cette collection du Nénuphar. Elle doit grouper « les meilleurs ouvrages de nos écrivains ». Elle offre une présentation très luxueuse et jouit d'une grande popularité, même en Europe d'où nous parviennent des lettres de félicitations pour cette initiative.

Nous désirons depuis longtemps y faire paraître un ouvrage de Laure Conan, mais nous ne parvenons pas à connaître ses héritiers ou les propriétaires de ses ouvrages. *Vous serait-il possible de nous renseigner à ce sujet?* Vous nous obligeriez beaucoup tout en contribuant à l'hommage que nous voulons rendre à ce grand écrivain.

Veuillez agréer avec nos sincères remerciements l'expression de nos sentiments les meilleurs.

André Cordeau, c.s.c.,
Assistant-Directeur

P.S. Vous recevrez par le même courrier un exemplaire d'un ouvrage paru dans notre collection du Nénuphar, soit « Forestiers et voyageurs » par Charles Taché.

13. Neveu de Laure Conan, fils de son frère Charles.

Bibliographie

A — ŒUVRES DE LAURE CONAN

I — Angéline de Montbrun

1. En feuilleton

Angéline de Montbrun, *Revue canadienne*, vol. 17, nos 6-12, juin-décembre 1881 [juin, p. 367-373; juillet, p. 408-424; août, p. 467-475; septembre, p. 550-555; octobre, p. 613-621; novembre, p. 679-685; décembre, p. 718-737]; vol. 18, nos 1-8, janvier-août 1882 (excepté mai), [janvier, p. 26-35; février, p. 91-102; mars, p. 169-181; avril, p. 229-241; juin, p. 363-372; juillet, p. 418-426; août, p. 494-499].

2. Livres

Angéline de Montbrun, préface de Henri-Raymond Casgrain, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1884, 343 p.

Angéline de Montbrun, préface de Henri-Raymond Casgrain, Québec, J.-A. Langlais, Libraire-Éditeur, 1886, 343 p.

Angéline de Montbrun, 3^e édition revue et corrigée, Québec, Éd. Marcotte, Imprimeur-Relieur, 1905, 277 p.

Angéline de Montbrun, 5^e (lire 4^e) éd., Beauceville, « L'Éclaireur », 1919, 286 p. [« À Madame Th. Bentzon en souvenir du Canada »].

Angéline de Montbrun, préface de Bruno Lafleur, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1950, 191 p. (nouveaux tirages en 1963, 1965 et 1967).

- Angéline de Montbrun*, précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques, Montréal, Paris, Fides, « Bibliothèque canadienne-française », 1967, 187 p. (deuxième et troisième tirages en 1971 et 1978).
- Angéline de Montbrun*, chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, « Bibliothèque québécoise », 1980, 175 p. (plusieurs rééditions).
- Angéline de Montbrun* dans *Œuvres romanesques*, t. I, éd. préparée et présentée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1974, p. 95-241.
- Angéline de Montbrun*, Hull, Éd. Large Vision de l'Outaouais, [1982], 2 vol., 163 p.
- Angéline de Montbrun*, introduction de Fernand Roy et Louise Milot, nouvelle éd., Montréal, BQ, 2002 [1991, 1998], 176 p.
- Angéline de Montbrun*, dans Gilles Dorion (dir.), *Les Meilleurs romans québécois du XIX^e siècle*, t. II, Montréal, Fides, 1996, p. 1017-1135.
- Angéline de Montbrun*, avec notice biographique et bibliographique, Montréal, Typo, 1999, 205 p.
- Angéline de Montbrun*, postface, chronologie et bibliographie de Lori Saint-Martin, texte conforme à l'édition revue et corrigée de 1905, Montréal, Boréal, « Boréal compact », 2002, 239 p.

3. Extraits

- « Au sortir du bal », *Le Monde illustré*, 11^e année, n° 532, 1894, p. 124.
- « Rêveries: Journal d'Angéline », dans Mgr Camille Roy, *Morceaux choisis d'auteurs canadiens*, Montréal, Beauchemin, 1934, p. 156-159.
- « L'amour du père », dans Guy Sylvestre et Gordon Green, *Un siècle de littérature canadienne*, Montréal, HMH, 1967, p. 96-97.
- « M. de Montbrun », « Le père et le futur gendre », « Le souvenir du père », « Présence de la mort », « Anniversaire de la mort du père », dans René Dionne, *La Patrie littéraire*, 1760-

- 1895, t. II, *Anthologie de la littérature québécoise*, Gilles Marcotte (dir.), Montréal, La Presse, 1978, p. 386-397.
 « Le parfait retour », « Monsieur de Montbrun », « Le portrait », dans André Renaud, *Recueil de textes littéraires canadiens-français*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1968, p. 47-48.

4. Traduction anglaise

- Angéline de Montbrun*, introduction et traduction d'Yves Brunelle, Toronto, University of Toronto Press, 1974, 169 p.

II — Autres écrits

1. Livres, parties de livres

- Un amour vrai*, dans *La Revue de Montréal*, vol. 2, n^{os} 9-10, septembre-octobre 1878, p. 533-542; n^{os} 11-12, novembre-décembre 1878, p. 615-623; vol. 3, n^{os} 5-6, mai-juin 1879, p. 388-398; n^{os} 7-8, juillet-août 1879, p. 466-472.
Un amour vrai, Montréal, Leprohon et Leprohon, 1879, 60 p.
Un amour vrai, dans *Œuvres romanesques*, t. I, éd. préparée et présentée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, « Nénuphar » 1974, p. 31-75.
Larmes d'amour, Montréal, Leprohon et Leprohon, 1897, 60 p. (réédition d'*Un amour vrai*).
Si les Canadiennes le voulaient!, Québec, Typographie C. Darveau, 1886, 59 p.
À l'œuvre et à l'épreuve, Québec, Imprimerie C. Darveau, 1891, 286 p.
À l'œuvre et à l'épreuve et L'Oublié, dans *Œuvres romanesques*, t. II, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1975, 317 p.
Les Colons de Ville-Marie. L'Oublié, dans la *Revue canadienne*, 36^e année, vol. 1, t. 37, juin 1900, p. 422-430.
L'Oublié. Les Colons de Ville-Marie (suite), dans la *Revue canadienne*, 36^e année, vol. 2, t. 38, juillet 1900, p. 7-13; août 1900, p. 131-140; octobre 1900, p. 293-305; novembre 1900, p. 326-341; 37^e année, vol. 1, t. 39, avril 1901, p. 294-302; mai 1901, p. 384-389.

- L'Oublié. Les Colons de Ville-Marie* (suite et fin), dans la *Revue canadienne*, 37^e année, vol. 2, t. 40, juillet 1901, p. 52-68.
- L'Oublié*, Montréal, Compagnie de publication de la *Revue canadienne*, 1900, 183 p.
- Élisabeth Seton*, Montréal, Compagnie de publication de la *Revue canadienne*, 1903, 125 p.
- L'Apôtre de la tempérance*, Lévis, Ligue anti-alcoolique canadienne, [1907], 28 p.
- Jeanne Le Ber, l'adoratrice de Jésus-Hostie*, Montréal, Beauchemin, 1910, 37 p.
- Une immortelle (Marguerite Bourgeoys)*, Montréal, La Publication, 1910, 32 p.
- Louis Hébert, premier colon du Canada*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1912, 39 p.
- Aux Canadiennes: le peuple canadien sera sobre si vous le voulez*, Québec, Compagnie d'imprimerie commerciale, 1913, 35 p.
- Physionomies de Saints*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1913, 140 p.
- Philippe Gaultier de Comporté, premier seigneur de La Malbaie*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale limitée, 1917, 13 p.
- Silhouettes canadiennes*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1917, 196 p.
- L'Obscure souffrance*, suivi de *Aux Canadiennes*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1919, 115 p.
- La Vaine foi*, préface de M^{re} Louis-Adolphe Pâquet, Montréal, Imprimerie Maisonneuve, 1921, 48 p.
- La Sève immortelle, roman canadien*, avant-propos de Thomas Chapais, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925, 231 p.
- La Vaine foi, L'Obscure souffrance et La Sève immortelle*, dans *Œuvres romanesques*, t. III, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, «Nénuphar», 1975, 218 p.

2. Articles, contes et nouvelles

- « À travers les ronces », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 2, n° 7-8, juillet-août 1883, p. 340-362.
- « Histoire de Mlle Legras », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 2, n° 11-12, novembre-décembre 1883, p. 485-492.
- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 3, n° 10, octobre 1884, p. 468-474.
- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *Les Annales*, vol. 12, n° 1, février 1885, p. 242-247.
- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 4, n° 6-11, juillet-décembre 1885, p. 13-19.
- « De la dévotion au Précieux-Sang dans les premiers temps de la colonie », *La Voix du Précieux-Sang*, Saint-Hyacinthe, Soeurs Adoratrices du Précieux-Sang, 1^{re} année, n° 1, avril 1894, p. 13-16.
- « Sainte Catherine de Sienne (Patronne des Adorateurs du Précieux Sang », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 1, avril 1894, p. 22-26; n° 2, mai 1894, p. 18-22; n° 3, juin 1894, p. 19-20; n° 4, juillet 1894, p. 15-21; n° 5, août 1894, p. 27-29; n° 6, septembre 1894, p. 26-28; n° 7, octobre 1894, p. 22-25; n° 9, décembre 1894, p. 29-30; n° 10, janvier 1895, p. 26-29; n° 11, février 1895, p. 58-59; n° 12, mars 1895, p. 90-91; 2^e année, n° 1, avril 1895, p. 125-128; n° 2, mai 1895, p. 149-153; n° 4, juillet 1895, p. 217-219; n° 5, août 1895, p. 249-251; n° 6, septembre 1895, p. 275-277; n° 7, octobre 1895, p. 301-303; n° 8, novembre 1895, p. 338-341; n° 9, décembre 1895, p. 375-377; n° 10, janvier 1896, p. 25-28; n° 11, février 1896, p. 51-53; n° 12, mars 1896, p. 78-80; 3^e année, n° 1, avril 1896, p. 117-119.
- « Le voile de Plautilla (Un incident du martyre de saint Paul) », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 3, juin 1894, p. 27-29.
- « Le pont des chapelets », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 8, novembre 1894, p. 5-8 (repris dans *Le Journal de Françoise*, vol. 2, n° 12, 19 septembre 1903, p. 157-158 et dans *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 4, novembre 1913, p. 50-51 et vol. 11, n° 4, novembre 1915, p. 50-51).

- « Une fleur de Rome », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 10, janvier 1895, p. 10-11; n° 11, février 1895, p. 43-46.
- « À propos de la contrition : lettre à M. l'abbé *** », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 12, mars 1895, p. 77-79.
- « Dans les prairies du Nord-Ouest », *La Voix du Précieux-Sang*, 1^{re} année, n° 12, mars 1895, p. 85-89.
- « Un pénitent », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 1, avril 1895, p. 113-114.
- « Notre-Dame du Bon Conseil », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 2, mai 1895, p. 138-142; n° 3, juin 1895, p. 168-172; n° 4, juillet 1895, p. 201-206 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 8, n° 12, juillet 1913, p. 177-178 et vol. 9, n° 1, août 1913, p. 4-5).
- « À propos de la contrition : deuxième lettre à M. l'abbé XXX », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 3, juin 1895, p. 172-173.
- « À propos de la contrition : troisième lettre à M. l'abbé XXX », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 5, août 1895, p. 234.
- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 5, août 1895, p. 236-240.
- « Sur le purgatoire : lettre à M. l'abbé XXX », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 9, décembre 1895, p. 361-362.
- « Ayons pitié des pauvres », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 10, janvier 1896, p. 8-10.
- « À leur chère et douce mémoire », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 10, janvier 1896, p. 19-20.
- « Le respect dû aux pauvres », *La Voix du Précieux-Sang*, 2^e année, n° 11, février 1896, p. 47-49.
- « Le feu nouveau (Légende) », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 1, avril 1896, p. 113-115.
- « Notre-Dame-de-Liesse », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 2, mai 1896, p. 141-145 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 2, septembre 1913, p. 26-27).
- « Éloge de Jeanne Mance », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 3, juin 1896, p. 180-185.

- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 4, juillet 1896, p. 202-206.
- « La première contemplative canadienne », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 5, août 1896, p. 236-241.
- « On ne la prie pas en vain », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 6, septembre 1896, p. 263-264.
- « Arrivée des religieuses Ursulines au Canada », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 6, septembre 1896, p. 270-275.
- « Les débuts d'une sainte », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 8, novembre 1896, p. 334-335.
- « La patronne des cuisinières », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 8, novembre 1896, p. 336-340.
- « Nuestra Señora de Guadalupe », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 9, décembre 1896, p. 359-366 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 5, décembre 1913, p. 65-67).
- « Lettre à une inconnue », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 9, décembre 1896, p. 374-376 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 10, juin 1914, p. 166).
- « La statue miraculeuse de l'Enfant-Jésus », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 10, janvier 1897, p. 6-10.
- « La vie n'est rien », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 10, janvier 1897, p. 11.
- « Un ami des pauvres », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 10, janvier 1897, p. 16-23.
- « La prière du pauvre (Légende) », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 11, février 1897, p. 43-44.
- « Comment il faut donner », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 11, février 1897, p. 46-47.
- « Noces d'or », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 11, février 1897, p. 50-54; n° 12, mars 1897, p. 75-78.
- « Feu Monseigneur Fabre », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 11, février 1897, p. 57.
- « Les filles du roi Laegair », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 12, mars 1897, p. 79-83.
- « Sainte Perpétue et sainte Félicité », *La Voix du Précieux-Sang*, 3^e année, n° 12, mars 1897, p. 87-92; 4^e année, n° 1, avril 1897, p. 120-124 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 10, n° 6, janvier 1915, p. 90-91 et n° 8, mars 1915, p. 122-124).

- « Le pardon des offenses », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 1, avril 1897, p. 106-108.
- « Le bonheur de lui ressembler », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 1, avril 1897, p. 114-115.
- « La couronne de larmes », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 1, avril 1897, p. 115-120.
- « La nostalgie d'ailleurs », *Le Rosaire et les autres dévotions dominicaines*, vol. 3, n° 4, avril 1897, p. 93-94.
- « Pèlerinage du bienheureux Gérard Majella au Mont Gargano », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 2, mai 1897, p. 141-143.
- « Le patron des cultivateurs », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 2, mai 1897, p. 143-146.
- « La clef du ciel (Légende) », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 2, mai 1897, p. 147-149.
- « La première communion d'Imelda », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 3, juin 1897, p. 171-175.
- « L'abbé de Rancé », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 3, juin 1897, p. 183-186; n° 4, juillet 1897, p. 210-213; n° 5, août 1897, p. 240-245; n° 7, octobre 1897, p. 316-319; n° 8, novembre 1897, p. 348-351; n° 10, décembre 1897-janvier 1898, p. 405-406; n° 11, février 1898, p. 440-442; n° 12, mars 1898, p. 462-476.
- « Le premier miracle du Scapulaire », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 4, juillet 1897, p. 203-205 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 3, n° 12, juillet 1908, p. 187-188).
- « Comment saint Vincent de Paul entendait la charité envers les siens », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 4, juillet 1897, p. 205-207.
- « Philippe Gaultier de Comporté, premier seigneur de La Malbaie », *Le Rosaire et autres dévotions dominicaines*, vol. 3, n° 8, août 1897, p. 214-218.
- « L'esclavage des nègres », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 6, septembre 1897, p. 273-281.
- « Le fondateur de l'Ordre des "Frères du Bien Mourir" », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 7, octobre 1897, p. 298-303.
- « Ritza », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 8, novembre 1897, p. 346-348.

- « Le premier sanctuaire de Marie en Occident », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 9, décembre 1897, p. 364-366.
- « L'arbre de Noël », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 10, décembre 1897-janvier 1898, p. 387-391.
- « Le Porte-Christ », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 10, décembre 1897-janvier 1898, p. 403-404.
- « Saint Jean l'aumônier », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 11, février 1898, p. 432-440; 4^e année, n° 12, mars 1898, p. 453-462.
- « Une fleur de sainteté », *La Voix du Précieux-Sang*, 4^e année, n° 12, mars 1898, p. 477-478.
- « Éducation française, Nos établissements d'éducation », *Les Femmes du Canada, leur vie et leurs œuvres*, ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada, pour être distribué à l'Exposition universelle de Paris, Montréal, 1900, s. édit., p. 166-172.
- « L'ordre des défricheurs », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 1, 29 mars 1902, p. 3.
- « Sainte-Anne-de-Beaupré », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 8, 12 juillet 1902, p. 87-88.
- « Une page de L'Oublié », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 16, 8 novembre 1902, p. 188-189.
- « Conte de Noël », *Le Journal de Françoise*, vol. 1, n° 19, 20 décembre 1902, p. 217-218.
- « Légende pascalle », *Le Journal de Françoise*, vol. 2, n° 1, 4 avril 1903, p. 1-2.
- « La correspondance de madame Julie Lavergne », *Le Journal de Françoise*, vol. 2, n° 5, 6 juin 1903, p. 69-71.
- « La Toussaint », *Le Journal de Françoise*, vol. 2, n° 15, 7 novembre 1903, p. 193.
- « Madame Seton », *Revue canadienne*, 39^e année, vol. 2, t. XLIV, juin 1903, p. 113-153, juillet 1903, p. 337-371.
- « Les filles du roi Laegair », *Le Journal de Françoise*, vol. 3, n° 23, 5 mars 1904, p. 290-291.
- « Correspondance », *Le Journal de Françoise*, vol. 3, n° 9, 6 août 1904, p. 447.
- « Un exemple aux femmes malheureuses en ménage », *Le Journal de Françoise*, vol. 3, n° 15, 15 octobre 1904, p. 515-516.

- « Vos morts », *Le Journal de Françoise*, vol. 3, n° 15, 5 novembre 1904, p. 530.
- « Biographie canadienne : la mère Marie de Saint-Joseph (Ursuline) », *Le Rosaire*, vol. 11, n° 2, février 1905, p. 43-46; vol. 11, n° 3, mars 1905, p. 79-83; vol. 11, n° 4, avril 1905, p. 103-108.
- « Biographie canadienne : la recluse de Ville-Marie », *Le Rosaire*, vol. 11, n° 5, mai 1905, p. 134-137; vol. 11, n° 6, juin 1905, p. 184-189 (repris dans *Le Journal de Françoise*, 4^e année, n° 8, 15 juillet 1905, p. 118-121).
- « Variété : coup d'œil dans l'autre vie (Légende) », *Le Rosaire*, vol. 11, n° 12, décembre 1905, p. 427-428.
- « La Révérende Mère Catherine-Aurélie Caouette », *Le Rosaire*, vol. 12, n° 2, février 1906, p. 52-53.
- « À M. Louvigny de Montigny », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, n° 2, 21 avril 1906, p. 19.
- « Comment on voyageait autrefois de La Malbaie à Québec », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, n° 4, 19 mai 1906, p. 54-55.
- « L'apôtre de la tempérance : le père Théobald Mathieu, capucin », *Le Messager canadien du Sacré-Coeur*, vol. 15, juillet 1906, p. 309-313; vol. 15, août 1906, p. 360-368 (repris dans *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 9, 3 août 1907, p. 138-140; 6^e année, n° 10, 17 août 1907, p. 156-158).
- « Demande d'étrennes », *Le Journal de Françoise*, vol. 5, n° 18, 15 décembre 1906, p. 274.
- « Nos cimetières de campagne », *Le Soleil*, vol. 11, n° 233, 1^{er} octobre 1907, p. 4.
- « L'amour de la patrie », *L'Ami du foyer*, vol. 3, n° 9, avril 1908, p. 139-140.
- « Coup d'œil dans l'autre vie », *L'Ami du foyer*, vol. 7, n° 10, mai 1912, p. 146-147.
- « À l'habitation », *Revue canadienne*, vol. 9, n° 6, juin 1912, p. 481-485.
- « L'esclavage des nègres, St-Pierre Claver », *L'Ami du foyer*, vol. 8, n° 3, octobre 1912, p. 42-43 et n° 5, décembre 1912, p. 74.
- « Louis Hébert », *Revue canadienne*, vol. 10, n° 4, octobre 1912, p. 319-326; vol. 10, n° 5, novembre 1912, p. 385-395; vol. 10, n° 6, décembre 1912, p. 496-505.

- « Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus : histoire d'une âme (écrite par elle-même) », *L'Ami du foyer*, vol. 8, n° 5, décembre 1912, p. 65-66 et n° 6, janvier 1913, p. 90-91.
- [Sous le pseudonyme de « Sénevé »] « Aux Canadiennes », *La Tempérance*, vol. 7, n° 11, avril 1913, p. 322-323.
- « La bienheureuse Imelda », *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 5, avril 1913, p. 138.
- « Pierre Boucher », *Revue canadienne*, vol. 12, n° 2, septembre 1913, p. 240; vol. 12, n° 3, octobre 1913, p. 303-314; vol. 13, n° 1, janvier 1914, p. 17-34.
- « Aux Canadiennes », *L'Ami du foyer*, vol. 9, n° 7, février 1914, p. 104-106 et n° 8, mars 1914, p. 118.
- « Les missionnaires des Esquimaux », *Revue canadienne*, vol. 14, n° 1, juillet-décembre 1914, p. 8-21 (repris dans *L'Ami du foyer*, vol. 10, n° 3, octobre 1914, p. 37-39; n° 4, novembre 1914, p. 56-57; n° 11, juin 1915, p. 168-169).
- « Gemma Galgani », *Le Messager canadien du Sacré-Coeur*, vol. 24, n° 5, mai 1915, p. 199-203.
- « La vaine foi », *La Revue nationale*, 3^e année, nos 9-11, septembre-novembre 1921, p. 48-52, 72-81, 105-115.
- « Serment de Dollard et de ses compagnons », *L'Enseignement primaire*, vol. 46, n° 9, mai 1925, p. 573.

3. Préface

- « Préface », dans Joyberte Soulange [Ernestine Pineault-Léveillé], *Dollard, l'épopée de 1660 racontée à la jeunesse*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1921, p. 7-8.

4. Correspondance

- J'ai tant de sujets de désespoir, correspondance 1878-1924*, recueillie et annotée par Jean-Noël Dion, préface de Manon Brunet, Montréal, Éditions Varia, « Documents et biographies », 2002, 480 p.

Neuf lettres à Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, Archives du Séminaire de Québec, Musée de la Civilisation, P40.3/6, avril 1880-mars 1881.

Lettre du 20 mai 1882 à Mère Sainte-Marie (née Cimon), ursuline du monastère de Québec, Archives des Ursulines de Québec.

B — ÉTUDES CONSACRÉES À LAURE CONAN ET À SON ŒUVRE

I — Thèses

BELLE-ISLE LÉTOURNEAU, Francine, « Laure Conan, ou l'anonymat sexuel. Essai d'étude psychocritique », thèse de maîtrise, Université Laval, 1977, 173 f.

BOSSÉ, Anne-Marie, « L'intertextualité dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », thèse de maîtrise, Université Queen's, juillet 1993, 151 f.

BOUCHARD, Guylaine, « *Angéline de Montbrun* ou l'inscription du premier roman au féminin dans la littérature québécoise », mémoire de maîtrise, Université Laval, 2000, 126 f.

BRAIS, Yvan, « L'étude des lectures d'*Angéline de Montbrun* par l'analyse de ses discours critiques pour la période 1883-1963 », mémoire de maîtrise présenté à l'UQAM, août 1996, 131 f.

HÉBERT, Janine, « Laure Conan, romancière », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1947, 104 f.

JEAN-DE-L'IMMACULÉE, Sœur [Suzanne Blais], « *Angéline de Montbrun*, étude littéraire et psychologique », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1962, 205 f.

LANIEL, Denyse, « Révolte et résignation : la fonction du mythe dans *Angéline de Montbrun* », thèse de maîtrise, Université McGill, 1983, 157 f.

RODEN, Lethem Sutcliffe, « Laure Conan, the First French-Canadian Woman Novelist », thèse de Ph. D., Université de Toronto, 1956, 167 f.

SAINT-JEAN-DOMINIQUE, Sœur [Lucienne Bertrand], « La Nouvelle-France dans le roman canadien (1608-1701) », thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1951, 117 f.

STERNS, Margaret M., « Le couvent dans l'œuvre de Laure Conan, Claire Martin et Anne Hébert : idéologie, expérience,

contestation », thèse de maîtrise, Université Queen's, 1986, 127 f.

II — Livres

- ARLES, Henri d' [pseudonyme d'Henri Beaudé], *Une romancière canadienne. Laure Conan*, Paris, Éditions de la Pensée de France, 1914, 38 p.
- BINSSE, H. L., *Laure Conan, 1845-1924*, La Malbaie, Imprimerie de Charlevoix, [s.d.], 4 p.
- BLODGETT, E. D. et POTVIN, Claudine (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, 459 p.
- CHAKER, Ramzi, *Laure Conan, lectrice d'Eugénie de Guérin*, Montréal, Édition R. C. enr., [1992], 101 p.
- COMITÉ DU CENTENAIRE, *Souvenirs du centenaire de naissance de Laure Conan, 1845-1945*, La Malbaie, [s.é.], 1945, 8 p.
- DUMONT, Micheline, *Laure Conan*, textes choisis et présentés par Micheline Dumont, Montréal, Paris, Fides, « Classiques canadiens », 20, 1960, 95 p.

III — Parties de livres

- ALLARD, Jacques, « Le cygne du belvédère (ou l'amour et son discours d'Angéline de Montbrun et Fontile) », dans Jacques Allard et Madeleine Frédéric (dir.), *Québec-Acadie, Modernité/Postmodernité du roman contemporain*, Actes du colloque international organisé par le Centre d'études canadiennes de l'Université libre de Bruxelles (27-29 novembre 1985), Montréal, UQAM, coll. « Les cahiers du Département d'études littéraires », 11, 1987, p. 37-51 (repris sous le titre « Vues de la chambre de Valriant à Griffin Creek. D'Angéline de Montbrun à Fontile » dans Jacques Allard, *Le Roman du Québec. Histoire, perspectives, lectures*, Montréal, Québec Amérique, 2000, p. 379-392).
- AMPRIMOZ, Alexandre, « Les larmes d'Angéline de Montbrun », dans *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David M. Hayne, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 14-22.

- ARLES, Henri d' [pseudonyme d'Henri Beaudé], « Une romancière canadienne: Laure Conan », *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 47-86.
- ARLES, Henri d' [pseudonyme d'Henri Beaudé], « Le chant du cygne », *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 87-97.
- ARLES, Henri d' [pseudonyme d'Henri Beaudé], « Laure Conan, notre première romancière canadienne », *Les Quarante ans de la Société historique franco-américaine 1899-1939*, Boston, [s.é.], 1940, p. 234-235.
- BAILLARGEON, Samuel, « Laure Conan (1845-1924) », *Littérature canadienne-française*, Montréal, Paris, Fides, 1957, p. III-114.
- BELLERIVE, Georges, « Laure Conan », *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Garneau, 1920, p. 12-23.
- BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien, PARENT, Charles, « Laure Conan », *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes: des origines à nos jours*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 368-375.
- BLODGETT, E. D., « Introduction. L'équivoque et la négation chez Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 3-17.
- BLODGETT, E. D., « The Father's seduction: the example of Laure Conan's *Angéline de Montbrun* », dans Shirley Neuman et Smaro Kamboureli (dir.), *A Mazing Space. Writing Canadian Women Writing*, Edmonton, Longspoon Press, NeWest Press, 1988, p. 17-30; repris sous le titre « La séduction du père: l'exemple d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 159-186).
- BOURBONNAIS, Nicole, « *Angéline de Montbrun*: à la jonction du vécu et du littéraire », dans Michel Gaulin et Pierre-Louis Vaillancourt (dir.), *L'Aventure des lettres. Pour Roger Le Moine*, Orléans, Éditions David, 1999, p. 63-77.

- BOURBONNAIS, Nicole, « Les voix de l'intime dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », dans Yvan G. Lepage et Robert Major (dir.), *Croire à l'écriture. Études de littérature québécoise en hommage à Jean-Louis Major*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 75-94.
- BROCHU, André, « Laure Conan, *Œuvres romanesques I* », *Livres et auteurs québécois 1974*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1975, p. 101-103.
- CASGRAIN, Henri-Raymond, « Étude sur *Angéline de Montbrun* », *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin et fils, 1884, p. 411-425.
- DANDURAND, Albert, « Le roman », *Littérature canadienne-française: la prose*, Montréal, [impr. au Devoir], 1935, p. 187-191.
- DANDURAND, Albert, « Épanouissement du romantisme », *Le Roman canadien-français*, Montréal, Albert Lévesque, 1937, p. 142-145.
- DANSEREAU, Estelle, « Un face à face: le discours épistolaire comme acte de langage dans *Angéline de Montbrun* », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 303-327.
- DE GRANDPRÉ, Pierre, « Laure Conan », *Histoire de la littérature française du Québec*, t. I, 1534-1900, Montréal, Beauchemin, 1967, p. 251-255.
- DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, « L'authentique lyrisme d'un roman d'amour, *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958: recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 127-143.
- DUHAMEL, Roger, « Laure Conan (1845-1924) », *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, p. 31-32.
- DUMONT, Micheline, « Laure Conan, 1845-1924 », dans Mary Quayle Innis (édit.), *The Clear Spirit. Twenty Canadian Women of their Times*, published for the Canadian Federation of University Women by University of Toronto Press, 1966, p. 91-102.

- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Laure Conan : les mains jointes », *Signets II*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, p. 115-119.
- FRANÇOISE [pseudonyme de Robertine Barry], « Les femmes canadiennes dans la littérature », dans *Les Femmes du Canada, leur vie et leurs œuvres*, ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada, pour être distribué à l'Exposition universelle de Paris, Montréal, 1900, s. édit., p. 212.
- FERNÁNDEZ SÁNCHEZ, Carmen, « Angéline de Montbrun de Laure Conan ou les avatars de la critique littéraire au Québec », dans Lidia Anoll et Marta Segarra (dir.), *Voix de la francophonie (Belgique, Canada, Maghreb)*, Barcelone, Publicacions de la Universitat de Barcelona, 1999, p. 195-205.
- GALLAYS, François, « Angéline de Montbrun et ses horizons de lecture », dans Pierre-Louis Vaillancourt et Sylvain Simard (dir.), *Les Littératures de langues européennes au tournant du siècle, lectures d'aujourd'hui*, Ottawa, Université Carleton, « Série C, L'optique nord-américaine, cahier I : la perspective critique québécoise », 1985, p. 83-92 (repris dans F. Gallays, *Diffractions, romans et nouvelles du Québec*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 31-48).
- GAY, Paul, « Angéline de Montbrun par Laure Conan, 1884 », *Notre littérature. Guide littéraire du Canada français*, Montréal, HMH, 1969, p. 34-35.
- GAY, Paul, *Notre roman, panorama littéraire du Canada français*, t. 1, Montréal, Hurtubise, HMH, 1973, p. 19-22.
- GIANOLIO, Valeria, « Les figures de l'altérité dans la prose de Laure Conan », *L'Altérité dans la littérature québécoise*, Centro Studi Sorelle Clarke, Université de Bologne, Bologne, CLUEB, 1987, p. 101-134.
- HALDEN, Charles ab der, « Laure Conan », *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval éditeur, 1907, p. 185-205.
- HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, « Conan, Laure », *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 150-152 ; *Dictionnaire des auteurs de*

- langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 387-389.
- HAYNE, David M. et TIROL, Marcel, *Bibliographie critique du roman canadien-français, 1837-1900*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968, p. 32-42.
- HAYWARD, Annette, « *Angéline de Montbrun*, essai de socio-psychocritique », dans Gilles Dorion et Marcel Voisin (dir.), *Littérature québécoise, voix d'un peuple, voies d'une autonomie*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, p. 33-54 (repris dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 361-389).
- JEAN-DE-L'IMMACULÉE, Sœur, [BLAIS, Suzanne], « *Angéline de Montbrun* », dans *Le Roman canadien-français*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », t. III, 1964, p. 105-123.
- KANG, Mathilde, « Le génotexte du « Journal » d'Angéline de Montbrun : le Cahier XI du Journal d'Eugénie de Guérin », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 329-346.
- LAFLEUR, Bruno, « Préface », *Angéline de Montbrun*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1950, p. 7-18.
- LE MOINE, Roger, « De Félicité Angers à Laure Conan », *Œuvres romanesques I*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1974, p. 9-21.
- LE MOINE, Roger, « Introduction, *Angéline de Montbrun* », *ibid.*, p. 79-94 (repris dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 75-91).
- LE MOINE, Roger, « Introduction, *Un amour vrai* », *ibid.*, p. 31-35.
- LE MOINE, Roger, « Introduction, « À l'œuvre et à l'épreuve », « Introduction, *L'Oublié* », dans Laure Conan, *Œuvres romanesques II*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1975, p. 9-16; 219-225.

- LE MOINE, Roger, « Introduction, *La Vaine foi* », « Introduction, *L'Obscure souffrance* », « Introduction, *La Sève immortelle* », dans Laure Conan, *Œuvres romanesques III*, Montréal, Fides, « Nénuphar », 1975, p. 9-130; 45-48; 93-103.
- LE MOINE, Roger, « Angéline de Montbrun, roman de Laure Conan », dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. I, Montréal, Fides, 2^e éd., 1980, p. 24-30.
- LE MOYNE, Jean, « La femme dans la civilisation canadienne-française », *Convergences*, Montréal, HMH, 1977 [1961], p. 89-90.
- LÉGER, Jules, « Laure Conan (1845-1924) », *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Nizet, 1938, p. 129-130.
- LESAGE, Jules-Siméon, « Laure Conan: la romancière », dans *Notes biographiques – Propos littéraires*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1931, p. 171-180.
- MAILHOT, Laurent, *La Littérature québécoise*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je? », 1974, p. 35-36.
- MARCOTTE, Gilles, « Brève histoire du roman canadien-français (1863-1955) », *Une littérature qui se fait*, Montréal, BQ, 1994, p. 38-41 (HMH, 1968 [1962], p. 16-19).
- MILOT, Louise, ROY, Fernand, « La réception critique du premier roman québécois au féminin » dans Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal, BQ, 2002 [1991, 1998] p. 7-16.
- MORGAN, Henry James, « Miss Félicité Angers », dans *The Canadian Men and Women of the Time*, 2^e éd., Toronto, William Briggs, 1912, p. 27.
- NEPVEU, Pierre, « La maison dans le désert », *Intérieurs du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 79-91.
- ORMES, Renée des [pseudonyme de madame Léonide Turgeon], « Laure Conan », *Mes célébrités*, avec une lettre-préface de Thomas Chapais, Paris, Tournai, Casterman, [1926], p. 11-62; *Célébrités*, avec une lettre-préface de Thomas Chapais, Québec, Chez l'auteur, 1927, p. 11-61.
- PARADIS, Suzanne, « Laure Conan: 1. Angéline de Montbrun (1884), 2. Thérèse d'Autrée (1925), *Femme fictive, femme*

réelle. *Le personnage féminin dans le roman féminin canadien-français*, 1884-1966, Québec, Garneau, 1966, p. 10-15.

- PIERCE, Lorne, *An Outline of Canadian Literature, French and English*, Montréal et New York, Louis Carrier, 1927, p. 128-129.
- POTVIN, Claudine, « La sémiotique du portrait: voir, savoir, pouvoir », dans E. D. Blodgett et C. Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 413-430.
- POTVIN, Claudine, « En guise de postface: la fiction d'Angéline (des poussières d'ange) », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 431-438.
- RAOUL, Valérie, « Phallic women and moral narcissism: the fictional journals of Laure Conan », *Distinctly Narcissistic: Diary Fiction in Quebec*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 58-82 (repris sous le titre « Les journaux fictifs de Laure Conan: femmes phalliques et narcissisme moral », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 117-158).
- RENAUD, André, « L'héroïne du roman canadien et l'expérience de l'amour », *Le Roman canadien-français*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », t. III, 1964, p. 183-186.
- ROQUEBRUNE, Robert de, « La littérature canadienne de langue française », *La Revue des deux mondes*, t. XVIII, 1^{er} novembre 1933, p. 631-652.
- ROY, Camille, « Laure Conan et L'Oublié », *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907, p. 105-123 (repris dans « Causerie littéraire: L'Oublié », *La Nouvelle-France*, février 1903, p. 123-124 et dans *Romanciers de chez nous*, 1935, p. 105-119).
- ROY, Fernand, « Laure Conan et l'institution littéraire: d'Angéline de Montbrun à La Sève immortelle: rupture malheureuse ou étonnante continuité? », dans C. Potvin et J. Williamson (dir.), avec la collaboration de S. Tötösy de

- Zepetnek, *Women's Writing and the Literary Institution/ L'écriture au féminin et l'institution littéraire*, Edmonton, University of Alberta, 1992, p. 189-198 (repris dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 347-359).
- SAINT-MARTIN, Lori, « Postface », dans *Laure Conan. Angéline de Montbrun*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 2002, p. 217-232.
- SAUVÉ, Rachel, « Discours préfaciel et agentivité: quelques remarques sur les préfaces aux œuvres de Laure Conan », dans Louis Bélanger (dir.), *Métamorphoses et avatars littéraires dans la francophonie canadienne*, Vanier, Éditions L'Interligne, coll. « Amarres », 2000, p. 131-142.
- SMART, Patricia, « Angéline de Montbrun ou la chute dans l'écriture », *Écrire dans la maison du père: l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec*, Montréal, Québec-Amérique, « Collection Littérature d'Amérique », 1990 [1988], p. 39-86 (repris dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 205-250).
- SŒURS DE SAINTE-ANNE (LES), *Précis d'histoire littéraire: littérature canadienne-française*, Lachine, 1928, p. 308-310.
- SŒURS DE SAINTE-ANNE (LES), *Manuel de littérature*, Lachine, 1933 (édition refondue et mise à jour), Lachine, Procure des missions, 1954, p. 496-497.
- THOMPSON, Dawn, « Une autothanatographie d'Angéline de Montbrun », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 283-301.
- TOUGAS, Gérard, « Laure Conan (1845-1924) », *Histoire de la littérature canadienne-française* (2^e éd. revue et augmentée), Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 77-80.
- TREMBLAY, Victor-Laurent, « Angéline de Montbrun: la fascination de l'absolu », *Au commencement était le mythe*,

- Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1991, p. 177-223.
- VAILLANCOURT, Daniel, « De Laure à Marie : généalogie d'une figure », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 391-411.
- VAILLANCOURT, Pierre-Louis, « Splendeurs et misères d'une courtisée », *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, textes réunis par Yolande Grisé et Robert Major, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 365-378.
- VIATTE, Auguste, *Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, Paris, Presses Universitaires de France, 1954, p. 114-115.
- VERTHUY, Maïr, « Femmes et patrie dans l'œuvre romanesque de Laure Conan », *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David M. Hayne, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 396-404 (repris dans Lori Saint-Martin, *L'autre lecture, la critique au féminin et les textes québécois*, t. I, Montréal, XYZ, 1992, p. 31-39; dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 251-263).

IV — Articles

- [ANONYME], « Bibliographie », *Le Journal de Québec*, 20 septembre 1884, p. 2.
- [ANONYME], « La mort de Laure Conan », *La Presse*, 7 juin 1924, p. 17.
- [ANONYME], « Deuil pour les Lettres canadiennes », *L'Événement*, 7 juin 1924, p. 1.
- [ANONYME], « Laure Conan », *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, 13 juin 1924, p. 1.
- [ANONYME], « Laure Conan », *L'Action catholique*, 27 juin 1924, p. 8.
- [ANONYME], « Au salon du livre de Québec. Retour à Laure Conan », *Le Devoir*, 6 novembre 1965, p. 12.

- [ANONYME], « Sources à consulter », *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, vol. 2, n° 1, septembre 1967 et n° 4, décembre 1967.
- [ANONYME], « *Angéline de Montbrun* », *Fiches bibliographiques de littérature canadienne*, vol. 2, n° 10, juin 1968.
- [ANONYME], « *Angéline de Montbrun* », *Le Canada français*, vol. 108, n° 48, 25 avril 1968, p. 30.
- [ANONYME], « *Angéline de Montbrun*, a Psychological Romance of Quebec », *Quill and Quire*, vol. 41, n° 8, août 1975, p. 27.
- AMPRIMOZ, Alexandre L., « Pleurer pour rire, pleurer vraiment : étude lacrimique de *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Semiotica*, vol. 59, n° 12, 1986, p. 137-155 (repris sous le titre « Les larmes d'*Angéline de Montbrun* », dans *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David M. Hayne, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1986, p. 14-22).
- AMPRIMOZ, Alexandre, « Polarisation spatiale d'une critique romanesque : une lecture d'*Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Présence francophone*, n° 12, printemps 1976, p. 79-101.
- AMPRIMOZ, Alexandre, « Signification de la multiplicité formelle de *Angéline de Montbrun* de Laure Conan », *Studies in Canadian Literature*, vol. 9, n° 2, 1984, p. 144-157.
- ARLES, Henri d' [pseudonyme de Henri Beaudé], « Le chant du cygne », *L'Action française*, vol. 13, n° 5, mai 1925, p. 292-300 (repris dans *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 87-97).
- ARLES, Henri d' [pseudonyme de Henri Beaudé], « Une romancière canadienne. Laure Conan », *La Pensée de France*, juillet et septembre 1914; publié en volume à Paris, Éditions de la Pensée de France, 1914, 38 p.; extrait publié dans *Le Nationaliste*, vol. XII, n° 47, 9 janvier 1916, p. 7; repris dans *La Revue nationale*, nouvelle série, vol. 2, n° 4, avril 1921, p. 10-11; vol. 2, n° 5, mai 1921, p. 9-11; dans *Estampes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926, p. 47-86.

- AUBRY, Danielle [pseudonyme d'Henriette Dessaulles], « Causerie », *Le Courrier de Montmagny*, vol. 23, n° 52, 4 janvier 1907, p. 1.
- BARRETTE, Victor, « Laure Conan », *Le Droit*, 14 juin 1924, p. 9.
- BEAUPRÉ, Marie [pseudonyme d'Hélène Dumont], « Que doivent lire les jeunes filles ? », *Le Journal de Françoise*, 3^e année, n° 6, 18 juin 1904, p. 397-399.
- BEAUSOLEIL, J. P., « Conan, Laure, Angéline de Montbrun », *Lectures*, t. 7, n° 1, septembre 1950, p. 32.
- BELLE-ISLE, Francine, « La voix-séduction. À propos de Laure Conan », *Études littéraires*, vol. 11, n° 3, décembre 1978, p. 459-471.
- BENTZON, Thérèse [Thérèse Blanc], « Au Canada. L'éducation et la société », *Revue des deux mondes*, vol. 148, 48^e année, 15 juillet 1898, p. 323-358 (repris dans « L'éducation et la société au Canada », *Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre, notes de voyage*, Paris, Calmann-Lévy, 1899, p. 179-214).
- BLODGETT, E. D., « Originary Grammarians: Laure Conan and Sheila Watson », *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 15, n° 1, mars 1988, p. 52-66.
- BOURBONNAIS, Nicole, « Angéline de Montbrun de Laure Conan: œuvre palimpseste », *Voix et images*, vol. 22, n° 1, automne 1996, p. 80-94.
- BOURBONNAIS, Nicole, « Vingt fois sur le métier... Angéline de Montbrun ou la quête de la forme idéale », *Voix et images*, vol. 29, n° 2, hiver 2004, p. 34-52.
- BROCHU, André, « Le roman de l'amour interdit », *La Crue*, vol. 1, n° 5, 15 novembre 1963, p. 5.
- BROCHU, André, « La technique romanesque dans Angéline de Montbrun », *Le Quartier latin*, 19 février 1963, p. 7, et 5 mars 1963, p. 11 (repris dans *L'Instance critique*, 1961-1973, Montréal, Leméac, 1974, p. 112-120).
- BROCHU, André, « Le cercle et l'évasion verticale dans Angéline de Montbrun de Laure Conan », *Études françaises*, vol. 1, n° 1, février 1965, p. 90-100 (repris dans *L'Instance critique*, 1961-1973, Montréal, Leméac, 1974, p. 121-132).

- et dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 19-28).
- CARR, Thomas M., Jr., « Consolation and the Work of Mourning in *Angéline de Montbrun* », *The French Review*, vol. 71, n° 6, mai 1998, p. 997-1006.
- CASGRAIN, Henri-Raymond, « Étude sur *Angéline de Montbrun* », *L'Opinion publique*, vol. 14, 6 décembre 1883, p. 577-578 (repris, en version abrégée, dans les éditions de 1884 et 1886 d'*Angéline de Montbrun*, p. 5-24; dans *Paris-Canada*, vol. 1, n° 23, 12 novembre 1884, p. 3-4; vol. 1, n° 24, 19 novembre 1884, p. 4-5; dans *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 4, 5^e et 6^e livraisons, mai-juin 1885, p. 224-233; repris, en version intégrale, dans les *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin, 1884, t. I, p. 411-425).
- CHAUVEAU, Pierre-Joseph-Olivier, « Une femme auteur au Canada », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 4, janvier 1885, p. 49-64.
- COLLET, Paulette, « Laure Conan et les écrivains du Grand Siècle », *Écriture française dans le monde*, vol. 6, n° 1-2, 1984, p. 17-23.
- COTNAM, Jacques, « *Angéline de Montbrun*, un cas patent de masochisme moral », *Journal of Canadian Fiction*, vol. 2, n° 3, été 1973, p. 152-160 (repris dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 43-74).
- COUILLARD, Marie, « La femme écrivain canadienne-française et québécoise face aux idéologies de son temps », *Canadian Ethnic Studies/Études ethniques au Canada*, vol. 13, n° 1, 1981, p. 43-51.
- CYRANO, « Deuil pour les lettres », *La Presse*, 10 juin 1924, p. 6.
- CYR, Roger, « La romancière Laure Conan vécut en recluse laïque », *Alerte*, vol. 14, n° 126, février 1957, p. 44-47.
- DANDURAND, Albert, « Le patriotisme dans l'œuvre de Laure Conan », *L'Action française*, vol. 14, n° 1, juillet 1925, p. 25-36.

- DAVELUY, Marie-Claire, « En relisant Laure Conan », *L'Action française*, vol. 2, n° 3, mars 1918, p. 109-119.
- DAVELUY, Marie-Claire, « Paroles d'adieu », *L'Action française*, vol. 12, septembre 1924, p. 173-180 (repris dans *La Tempérance*, vol. 19, n° 6, novembre 1924, p. 170-176).
- DAVELUY, Marie-Claire, « Pour le centenaire de Laure Conan », *Le Devoir*, 16 juin 1945, p. 2.
- DIONNE, René, « Laure Conan », *Relations*, vol. 35, n° 402, mars 1975, p. 93-94.
- DIONNE, René, « Entre terre et ciel. Pour une lecture littéraire de Laure Conan », *Lettres québécoises*, vol. 1, n° 1, mars 1976, p. 19-21.
- DUMONT, Hélène, « Angéline de Montbrun, roman de chez nous », *Le Canada*, vol. 5, n° 68, 22 juin 1907, p. 10 (repris dans *La Presse*, 22 juin 1907, p. 7; *La Patrie*, 22 juin 1907, p. 22).
- DUMONT, Micheline, « Laure Conan », *Lectures*, vol. 7, n° 3, novembre 1960, p. 67-69.
- DUMONT, Micheline, « Laure Conan », *Les Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 7, 1963, p. 61-72.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Laure Conan présenté par M[icheline] Dumont », *Le Devoir*, 14 octobre 1961, p. 11.
- FRANCISCA, Maria [pseudonyme de Marie Alma Boutillier], « Angéline de Montbrun », *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 4, 19 mai 1906, p. 60.
- FRANÇOISE [pseudonyme de Robertine Barry], « Laure Conan », *Le Journal de Françoise*, 2^e année, n° 7, 4 juillet 1903, p. 97.
- FRÉCHETTE, Jean, « Angéline de Montbrun », *L'Action nationale*, vol. 56, n° 7, mars 1967, p. 696-699.
- FRÉCHETTE, Louis, « Angéline de Montbrun par Laure Conan », *Le Journal de Françoise*, 5^e année, n° 1, 7 avril 1906, p. 4.
- GAGNON, A., « Un grand écrivain disparaît », *La Revue nationale*, 6^e année, n° 6, juin 1924, p. 211.
- GAGNON-MAHONY, Madeleine, « Angéline de Montbrun: le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche », *Voix et images du pays*, vol. 5, 1972, p. 57-68 (repris, sous le nom de Madeleine Gagnon, dans E. D. Blodgett et C. Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun*

- au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 29-42).
- GALLAYS, François, « Angéline de Montbrun, reflets et redoublements. L'infra-textuel », *Incidences*, t. IV, n° 1, janvier-avril 1980, p. 51-66 (repris sous le titre « Reflections in the Pool: the Subtext of Laure Conan's *Angéline de Montbrun* », *Traditionalism, Nationalism and Feminism: Women Writers of Quebec*, Westport (Conn.), London (Eng.), Greenwood Press, « Contributions in Women's Studies », n° 53, 1985, p. 11-26; sous le titre « Angéline de Montbrun, reflets et redoublements », dans *Diffractions, romans et nouvelles du Québec*, Orléans, Éditions David, 2000, p. 1-29; sous le titre originel dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 93-115).
- GAY, Paul, « Douces et tristes larmes d'amour », *Le Droit*, 23 novembre 1963, p. 21.
- GAY, Paul, « Survol de la littérature canadienne-française », numéro spécial de *L'Enseignement secondaire*, vol. 41, n° 4, septembre-octobre 1967, p. 190-191.
- GAY, Paul, « Angéline la balafrée », *Le Droit*, 8 mai 1971, p. 7.
- GAY, Paul, « Dieu ersatz et l'amour humain », *Le Droit*, 15 mai 1971, p. 7.
- GAY, Paul, « Une femme amoureuse dans notre littérature du XIX^e siècle », *Le Devoir*, 10 mai 1975, p. 22-23.
- GINEVRA [pseudonyme de Georgiana Lefavre], « Angéline de Montbrun », *Le Soleil*, 15 décembre 1906, p. 12.
- GINGRAS, Marcelle G., « Laure Conan », *Vie française*, vol. 10, n° 11-12, juillet-août 1956, p. 363-367.
- GIRARD, Louis, « Figures littéraires canadiennes. Laure Conan (Mlle Angers) », *La Patrie*, janvier 1904, p. 18.
- GODIN, Jean Cléo, « L'amour de la fiancée dans *Angéline de Montbrun* », *Lettres et écritures*, vol. 1, n° 3, mars 1964, p. 14-19.
- GRANDBOIS, Alain, « Laure Conan, qui fut ravagée par les anges », *Le Petit Journal*, 15 septembre 1963, p. A49.
- GREEN, Mary Jean, « Laure Conan and Madame de La Fayette: Rewriting the Female Plot », *Essays on Canadian Writing*,

- n° 34, printemps 1987, p. 50-63 (repris sous le titre « Laure Conan et Madame de La Fayette: la réécriture de l'intrigue féminine », dans E. D. Blodgett et Claudine Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 187-204).
- GROULX, Lionel, « Silhouettes canadiennes (Mademoiselle Laure Conan) », *L'Action française*, vol. 1, n° 86, août 1917, p. 246-249.
- HARVEY, Jean-Charles, « La Sève immortelle: roman canadien par Laure Conan », *Pages critiques sur quelques aspects de littérature française au Canada*, Québec, Compagnie d'imprimerie Le Soleil, 1926, p. 59-73.
- HÉBERT, Maurice, « La Sève immortelle », *De livres en livres: essais de critique littéraire*, Montréal, Éditions du Mercure, 1929, p. 82-102.
- HÉBERT, Maurice, « Félicité Angers », *Le Bulletin des recherches historiques*, 36, n° 2, février 1930, p. 103-104.
- HEIDENREICH, Rosmarin, « Narrative Strategies in Laure Conan's *Angéline de Montbrun* », *Canadian Literature*, n° 81, été 1979, p. 37-46 (repris sous le titre « Stratégies narratives dans *Angéline de Montbrun* de Laure Conan » (version mise à jour), dans E. D. Blodgett et C. Potvin (dir.), *Relire Angéline de Montbrun au tournant du siècle*, Québec, Nota Bene, coll. « Convergences », 2006, p. 265-280).
- HÉROUX, Omer, « Laure Conan », *Le Devoir*, 9 juin 1924, p. 1.
[HÉROUX, Omer], « Laure Conan est morte », *Le Devoir*, 7 juin 1924, p. 3.
- KNUTSON, Simone, « *Angéline de Montbrun* », *Queen's Quarterly*, vol. 83, n° 2, été 1976, p. 351-352.
- LALANDE, Louis, « L'Oublié », *Le Journal de Françoise*, 1^{re} année, n° 16, 8 novembre 1902.
- L[APOINTE], E[ugène], « Pour un portrait de Laure Conan », *La Revue de l'Université Laval*, vol. 10, n° 10, juin 1956, p. 901-904.
- LEMIEUX, Pierre H., « Le plan du roman *Angéline de Montbrun* », *La Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 54, n° 1, janvier-mars 1984, p. 55-64.

- LEMIRE, Maurice, « Félicité Angers sous l'éclairage de sa correspondance », *Voix et images*, vol. 26, n° 1, automne 2000, p. 128-144.
- LE MOINE, Roger, « Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay », *La Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 36, n° 2, avril-juin 1966, p. 258-271; vol. 36, n° 3, juillet-septembre 1966, p. 500-528.
- LE MOYNE, Jean, « La femme et la civilisation canadienne-française », *Bulletin*, Société d'étude et de conférences, vol. 4, n° 2, décembre 1953, p. 45-46 (repris dans *Convergences*, Montréal, HMH, 1977 [1961], p. 89-90).
- LESAGE, Jules-Siméon, « Laure Conan, romancière », *Vie française*, vol. 3, n° 9, mai 1949, p. 480-486.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « Laure Conan, notre première romancière », *Le Bien public*, 22 septembre 1961, p. 6.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « Laure Conan », *Le Droit*, 30 juillet 1968, p. 6.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], « On ne doit pas oublier Laure Conan », *La Liberté et le patriote*, 25 septembre 1968, p. 13 (repris dans *Le Bien public*, 13 décembre 1968, p. 7).
- LOKIELDO, P. de, « Laure Conan à Notre-Dame-des-Bois », *La Voix de Jésus-Marie*, 4^e année, n° 4, juillet-octobre 1924, p. 21-22.
- MADELEINE [pseudonyme de Mme Wilfrid-A. Huguenin], « Causerie. Nos femmes écrivains », *La Patrie*, 22 juin 1901, p. 22.
- MADELEINE [pseudonyme de Mme Wilfrid-A. Huguenin], « Hommage à Laure Conan », *La Patrie*, 27 juin 1903, p. 22 (repris dans *Le long du chemin*, Montréal, Éditions de La Patrie, 1912, p. 5-6).
- MADELEINE [pseudonyme de Mme Wilfrid-A. Huguenin], « Chronique », *La Patrie*, 12 mars 1906, p. 4.
- MADELEINE [pseudonyme de Mme Wilfrid-A. Huguenin], « Laure Conan (Félicité Angers) », *La Presse*, 14 mai 1932, p. 55 (repris sous le titre « Laure Conan », dans *Portraits de femmes*, Montréal, Éditions de La Patrie, 1938, p. 51).

- MARCOTTE, Gilles, « C'est un vieux roman », *Le Devoir*, 1^{er} avril 1950, p. 8.
- MARCOTTE, Gilles, « Le roman », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 3, Montréal, s. édit., 1958, p. 48-51 (repris sous le titre « Brève histoire du roman canadien-français », *Une littérature qui se fait*, Montréal, BQ, 1994, p. 38-41 [HMH, 1962, p. 16-19]).
- MARIE-JOIE, « Angéline de Montbrun », *La Famille*, t. XV, n° 2, février 1951, p. 120.
- MARNIER, Jean, « La Sève immortelle, Laure Conan et Maria Chapdeleine », *Cahiers de l'Iroise*, 27, 1980, p. 197-200.
- MCKENZIE, Marjorie, « Canadian History in the French-Canadian Novel », *Queen's Quaterly*, vol. 34, n° 2, octobre-novembre-décembre 1926, p. 205-210.
- MÉNARD, Jean, « Laure Conan et l'amour », *Le Droit*, 12 mai 1962, p. 17.
- MICHEL, Eleanor, L., « On Perusing the Contemporary Novels of French Canada », *Modern Language Journal*, vol. 28, n° 2, février 1974, p. 107-110.
- MILOT, Louise, « Comment la fiction d'Angéline de Montbrun produit une écriture », *Feri et Oggi*, Bari, Schena, 1990, p. 247-260.
- MILOT, Louise et ROY, Fernand, « On Textual Reference to Writing and its Correlation with Literary History », *Poetics Today*, vol. 12, n° 4, hiver 1991, p. 713-728.
- O'NEILL, Mariel, « Angéline de Montbrun (1884) de Laure Conan », *L'Amitié guérinienne*, Bulletin trimestriel des amis des Guérin, n° 3, juillet-septembre 1971, p. 106-109.
- ORMES, Renée des [pseudonyme de Mme Léonide Turgeon], « Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan », *La Revue de l'Université Laval*, vol. 9, n° 2, octobre 1954, p. 120-135.
- ORMES, Renée des [pseudonyme de Mme Léonide Turgeon], « Laure Conan: un bouquet de souvenirs », *La Revue de l'Université Laval*, vol. 6, n° 5, janvier 1952, p. 383-391.
- OUELLET, François, « Les silences d'Angéline de Montbrun », *Études françaises*, vol. 36, n° 3, 2000, p. 185-205.
- PARENT, Joséphine, « Lettre ouverte à Laure Conan », *La Bonne Parole*, vol. 1, n° 12, février 1914, p. 12-13.

- PERREAULT, Claude-Elizabeth, « Qualités et rôles de la femme selon Laure Conan », *Mimésis*, vol. 3, n° 2 avril, 1981, p. 67-74.
- POTVIN, Damase, « Angéline de Montbrun », *Culture*, vol. 11, n° 2, juin 1950, p. 214-216.
- POULIN, Gabrielle, « Angéline de Montbrun ou les abîmes de la critique », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, n° 5, hiver-printemps 1983, p. 125-132.
- POULIN, Gabrielle, « Pour célébrer les cent ans d'Angéline de Montbrun: des idoles au Dieu de Jésus-Christ », *Lettres québécoises*, vol. 6, n° 24, hiver 1981-1982, p. 14-18.
- POULIOT, Camille, « La femme et les lettres », *Le Terroir*, vol. 6, n° 1, mai 1952, p. 10-12.
- PRINCE, Joseph-Evariste, « Chronique », *Nouvelles soirées canadiennes*, vol. 2, octobre 1883, p. 477-480.
- RAOUL, Valérie, « Cette autre-moi: hantise du double disparu dans le journal fictif féminin de Conan à Monette et Noël », *Voix et images*, vol. 22, n° 1, automne 1996, p. 38-54.
- RIVARD, Adjutor, « Livres et Revues », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 4, n° 6, février 1906, p. 239.
- ROBERT, Lucie, « D'Angéline de Montbrun à La Chair décevante. La naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. 20, n° 1, printemps-été 1987, p. 99-110 (repris dans Lori Saint-Martin, *L'Autre lecture. La critique au féminin et les textes québécois*, t. 1, Montréal, XYZ, 1992, p. 41-50).
- ROBERTS, Katherine A., « Découvrir, fonder, survivre: les romans historiques de Laure Conan », *Voix et images*, vol. 24, n° 2, hiver 1999, p. 351-371.
- ROBICHAUD, Raymond, « Angéline de Montbrun ou ce n'est pas avec des bons sentiments qu'on.... etc. », *Le Droit*, 25 mars 1950, p. 2.
- SAINT-JACQUES, Henriette Dessaulles, « Les femmes et les lettres françaises au Canada », *Bulletin du parler français au Canada*, vol. 11, mai 1913, p. 341-348.
- SAINT-ONGE-NÉRON, Odette, « Laure Conan, première romancière québécoise », *Bulletin de la Société des écrivains canadiens*, vol. 8, n° 2, mai 1977, p. 19-20.

- SIMON, Pierre-Henri, « Le domaine canadien, essais, romans et poèmes », *Le Monde*, 20^e année, n° 5586, 2 janvier 1963, p. 7 (repris dans *Le Devoir*, 8 janvier 1963, p. 6).
- SMART, Patricia, « Voices of Commitment and Discovery: Women Writers in Quebec », *Room of One's Own*, vol. 4, n° 1-2, 1978, p. 10.
- TANGUAY, Céline, « Angéline de Montbrun: microcosme de la Bible », *La Licorne*, Poitiers, Université de Poitiers, 1993, p. 61-76.
- THÉRIO, Adrien, « Revoir Angéline », *Lettres québécoises*, n° 2, mai 1976, p. 40.
- TOURIGNY, H.-E., « À l'œuvre et à l'épreuve par Laure Conan », *Revue canadienne*, vol. 4, n° 28, 1892, p. 69-80.
- TRAIT, Jean-Claude, « Laure Conan, la première femme écrivain du Québec », *La Presse*, 28 septembre 1974, p. E2.
- TREMBLAY, Victor-Laurent, « Les structures narratives et mythiques d'Angéline de Montbrun », *Canadian Literature*, n° 121, été 1989, p. 198-204.
- TRÉPANIÉ, Jacques, « Véritable Oubliée, Laure Conan », *La Patrie*, 4 mars 1956, p. 76-83.
- TURCOTTE, Raymond, « L'âpre conquête de la parole », *Voix et images du pays*, II, n° 15, mai 1969, p. 11-30.
- UN COMITÉ DE DAMES, « Angéline de Montbrun par Mlle Laure Conan », *Le Courrier du Canada*, 27^e année, n° 106, 9 octobre 1883, p. 2.
- WITTENBERG, Marie-Louise, « La Porte étroite et Angéline de Montbrun: une comparaison », *Présence francophone*, n° 4, printemps 1972, p. 125-138.

C — ENREGISTREMENT SONORE CONSACRÉ À LAURE CONAN

- LE GRAND, Albert, *La Littérature canadienne-française: idéalisme et messianisme: première femme de lettres au Canada: Laure Conan*, enregistrement sonore, Montréal, transcription Radio-Canada, 1981.

D — ŒUVRES CITÉES DANS ANGÉLINE DE MONTBRUN

[ANONYME], *Recueil de chansons canadiennes et françaises. Divisé en deux parties*, Montréal, J. Lovell édit., 1859, 360 p.

[ANONYME], *Nouvelle lyre canadienne. Recueil de chansons canadiennes et françaises*, Montréal, J.-B. Rolland et fils, 1874, 250 p.

[ANONYME], *Petit office de la Sainte Vierge et des morts*, Montréal, Zotique, 1905, 296 p.

[ANONYME], *Missel quotidien des fidèles*, Tours, Mame, 1952.

ALLAIRE, Uldéric S., *Le Chansonnier canadien pour l'école et le foyer*, Montréal, Beauchemin, « Bibliothèque canadienne », 1931, 174 p.

AMIEL, Henri Frédéric, *Journal de l'année 1866*, Paris, Gallimard, 1959, 552 p.

ARNAULT, Antoine Vincent, *Fables et poésies diverses, Œuvres*, livre V, Paris, Bossange Père, 1825.

AUGUSTIN, saint, *Œuvres complètes*, trad. sous la direction de Jean-Joseph-François Poujoulat et l'abbé Jean-Baptiste Raulx, t. I et XII, Bar-le-Duc, Guérin et C^{ie}, 1864 et 1868, 571 p. et 588 p.

BAILLARGEON, Hélène, *Vive la Canadienne. 77 belles chansons du Canada français*, Montréal, Éditions du Jour, 1962, 157 p.

BLANCHEMAIN, Prosper, *Idéal. Poésies de Prosper Blanchemain*, vol. 3, Paris, Auguste Aubry, 1866, 169 p.

BLENNERHASSETT, Charlotte Julia (Lady), *Madame de Staël et son temps, 1786-1817*, t. I, avec des documents inédits, trad. de l'allemand par Auguste Dietrich, Paris, Westhauser, 1890, 648 p.

BOSSUET, *Maximes et réflexions sur la comédie*, nouvelle éd. collationnée sur le texte de 1694, avec une introduction et des notes par Augustin Gazier, Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1884, 108 p.

BOSSUET, *Sermons*, t. II, nouvelle éd. complète, Paris, Garnier Frères, 1886, 800 p.

- BOSSUET, *Œuvres*, textes établis et annotés par Bernard Velat et Yvonne Champaville, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1961, 1573 p.
- CEPARI, Virgilio, *Vie de saint Louis de Gonzague. Patron de la jeunesse*, nouvelle trad. annotée et augmentée des lettres de saint Louis et de documents inédits, Einsiedeln, Benziger & Co., 1891, 490 p.
- CHATEAUBRIAND, *Œuvres romanesques et voyages*, t. I, texte établi, présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1969, 1420 p.
- CHAUVEAU, Pierre-Olivier, « Hommage à la mémoire de M. F.-X. Garneau », *Journal de l'Instruction publique*, vol. 11, nos 9-10, 1867, p. 125-127.
- CHEVALIER DE LORIMIER, François, « Dernières lettres d'un condamné », dans Jean Olivier Chénier, *Le héros de St-Eustache*, Montréal, Émile Demers, 1893, 32 p.
- COPPÉE, François, *Œuvres complètes*, t. II, Paris, éd. Lemerre, 1892, 324 p.
- CORNEILLE, Pierre, *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, 1125 p.
- CRAVEN, Augustus (madame) [née Pauline de La Ferronnays], *Récit d'une sœur. Souvenirs de famille recueillis par M^{me} Augustus Craven*, Paris, J. Claye, 1866, 2 vol.
- CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres*, t. I: *Poésies*, texte établi par Odette Condemine, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1972, 613 p.
- CRÉMAZIE, Octave, *Œuvres*, t. II: *Prose*, texte établi par Odette Condemine, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1976, 438 p.
- CROEGAERT, Auguste, *La Liturgie nuptiale*, Saint-André-lez-Bruges, Abbaye de Saint-André Zevenkerken, 1938, 179 p.
- DANTE, *La Divine Comédie*, trad., introduction et notes d'Alexandre Masseron, Paris, Albin Michel, 1947-1949, 3 vol.
- [DAULÉ, Jean-Denis], *Nouveau recueil de cantiques à l'usage du diocèse de Québec*, Québec, Nouvelle Imprimerie, Hall des Francs-Maçons, 1819, 368 p.

- DONOSO CORTÈS, Juan, *Œuvres de J. Donoso Cortès*, t. I, 2^e éd., Paris, Auguste Vaton, 1862, 447 p.
- DUCIS, Jean-François, *Othello. Œuvres de J.-F. Ducis*, t. II, Paris, Au Bureau de la bibliothèque choisie, 1829, 302 p.
- DUGUÉ, Ferdinand, JAIME fils, *La Fille du Tintoret*, dans *Le Théâtre illustré contemporain*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860, p. 1-21.
- FABER, Frederick William, *Tout pour Jésus*, traduit de l'anglais sur la 5^e éd. par M. F. Bernhardt, 25^e éd., Paris, Pierre Téqui, 1926, 428 p.
- FALLOUX, Alfred-Frédéric (comte de) (édit.), *Madame Swetchine: sa vie et ses œuvres*, t. II, 3^e éd., Paris, Auguste Vaton, 1860, 431 p.
- FÉNELON, *Lettres spirituelles. Œuvres*, t. II, Paris, Louis Vivès, 1854, 640 p.
- FÉNELON, *Œuvres*, t. II, Paris, Firmin Didot, 1857, 700 p.
- FRANCE, Anatole, *Œuvres complètes*, t. XI, Paris, Calmann-Lévy, 1925, 473 p.
- FRANÇOIS D'ASSISE, saint, *Les Petites fleurs de saint François d'Assise suivies des Considérations des très saints stigmates*, trad. par Théodore de Wyzewa, Paris, Perrin et C^{ie}, 1920, 374 p.
- GADBOIS, Charles-Émile, *La Bonne chanson*, vol. 4 et 5, Saint-Hyacinthe, 1939, 202 p. et 254 p.
- GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, t. III, 4^e éd., Québec, P. Lamoureux, 1882, 407 p.
- GUÉRIN, Eugénie de, *Journal*, t. II, Montréal, Fides, 1946, 213 p.
- GUÉRIN, Eugénie de, *Lettres d'Eugénie de Guérin*, éditées par Guillaume Stanislas Trébutien, 27^e éd., Paris, J. Gabalda, 1823, 516 p.
- GUÉRIN, Maurice de, *Œuvres*, t. I, texte établi et présenté par Bernard d'Harcourt, Paris, Société Les Belles lettres, 1947, 366 p.
- HAUSSONVILLE, Paul-Gabriel (comte d') et HANOTAUX, Gabriel (dir.), *Souvenirs sur Madame de Maintenon. Mémoire et lettres inédites de Mademoiselle d'Aumale*, t. I, Paris, Calmann-Lévy, 1902, 300 p.

- HOMÈRE, *Odyssée*, traduction de Philippe Jaccottet, Paris, Livre de Poche, 1989, 256 p.
- HUGO, Victor, *Poésie*, t. I, Paris, Seuil, « L'Intégrale », 1972, 798 p.
- La Bible de Jérusalem: la sainte Bible, traduite sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, Paris, Desclée de Brouwer, 1989, 2172 p.
- LACORDAIRE, *Œuvres du R. P. Henri-Dominique Lacordaire*, t. IV, Paris, Poussielgue frères, 1884, 476 p.
- LA FONTAINE, Jean de, *Œuvres complètes*, t. I, texte établi et annoté par René Groos (fables), Paris, Gallimard, « Pléiade », 1954, 875 p.
- LAMARTINE, Alphonse de, *Œuvres poétiques complètes*, présentées, établies et annotées par Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1963, 2030 p.
- LAMMENAIS, Félicité de, *L'Imitation de Jésus-Christ*, t. II, Paris, Payot, 1929, 374 p.
- LEFEBVRE, Gaspar (dom), o.s.b., *Missel quotidien et vespéral*, Bruges, Apostolat liturgique, Abbaye de Saint-André, 1955, 2710 p.
- LÉVIS, François Gaston (duc de), *Journal des campagnes du chevalier de Lévis en Canada, de 1756 à 1760*, Henri-Raymond Casgrain, édit., Montréal, C. O. Beauchemin, 1889, 340 p.
- LONGFELLOW, Henry Wadsworth, « The Spanish Student », *Poetical Works*, Londres, Oxford University Press, 1934, 866 p.
- LOYOLA, Ignace de (saint), *Lettres*, traduites et commentées par Gervais Dumeige, s.j., Bruges, Desclée de Brouwer, 1959, 527 p.
- MACPHERSON, James, *Ossian, barde du troisième siècle: poèmes gaéliques recueillis par James Macpherson*, trad. revue sur la dernière édition anglaise et précédée de recherches critiques sur Ossian par P. Christian, Paris, Lavigne, 1842, 594 p.
- MAISTRE, Joseph Marie de, *Les Soirées de St-Petersbourg*, t. II, Lyon, J. B. Pélagaud et Cie, 1850, 405 p.

- MAISTRE, Xavier de, *Nouvelles*, texte établi et présenté par Pierre Dumas, Piéro Cazzola et Jacques Lovie, Genève, Éditions Slatkine, 1984, 261 p.
- MONTALEMBERT, *Sainte Élisabeth de Hongrie*, Paris, Alfred Mame et fils, 1878, 550 p.
- MUSSET, Alfred de, *Ceuvres complètes*, texte établi par Philippe Van Tieghem, Paris, Seuil, 1963, 941 p.
- PASCAL, Blaise, *Ceuvres complètes*, présentation et notes de Louis Lafuma, Paris, Éditions du Seuil, 1963, 677 p.
- PELLICO, Silvio, *Mes prisons ou mémoires*, trad. de l'abbé Jean-Jacques Bourassé, Tours, Alfred Mame et fils, 1893, 240 p.
- PERRAULT, Charles, *Contes*, textes établis par Gilbert Rouger, Paris, Garnier, 1967, 329 p.
- PESQUIDOUX, Joseph de, *Chez nous. Travaux et jeux rustiques*, Paris, Plon, 1921, 257 p.
- RETZ, Jean François Paul de Gondi, cardinal de, *Mémoires. La conjuration du comte J.-L. de Fiesque. Pamphlets*, textes présentés et annotés par Maurice Allem et Édith Thomas, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1956, 1194 p.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Ceuvres complètes*, t. II, Bernard Gagnebin et Michel Raymond (dir.), Paris, Gallimard, « Pléiade », 1961, 1999 p.
- ROY, Pierre-Georges, *À travers l'histoire des Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours*, t. II, Lévis, [s. édit.], 1939, 213 p.
- SAINTE-FOI, Charles, *Le Livre des peuples et des rois*, 2^e éd., Paris, Debécourt, 1839, 486 p.
- SALES, François de (saint), *Introduction à la vie dévote*, Paris, Librairie V^e Charles Poussielgue, 1909, 374 p.
- SÉVIGNÉ, Madame de, *Correspondance*, t. I, texte établi, présenté et annoté par Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1972, 1459 p.
- STAËL, Germaine de, *Ceuvres complètes*, t. II, Paris, Treuttel et Würtz, 1820, 374 p.
- STAËL, Germaine de, *Delphine*, Paris, Garnier, 1869, 608 p.
- VEUILLOT, Louis, *Historiettes et fantaisies*, 4^e éd., Paris, Société générale de Librairie catholique, 1883, 452 p.

VIGNY, Alfred de, *Œuvres complètes*, t. II, texte présenté, établi et annoté par Alphonse Bouvet, Paris, Gallimard, « Pléiade », 1993, 1849 p.

VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, t. VIII, Paris, Garnier, 1877, 544 p.

E — AUTRES SOURCES DOCUMENTAIRES

[ANONYME], « Deux écrivains canadiens honorés sur les timbres », *Le Soleil*, 23 avril 1983, p. C8.

[ANONYME], Lettre à Léger Brousseau imprimeur, Fonds Casgrain, ASQ, MC, P14/0-459/12.136.

BEAUDOIN, Réjean, *Naissance d'une littérature. Essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française* (1850-1890), Montréal, Boréal, 1989, 209 p.

BRUNET, Manon, et al., *Raymond Casgrain, épistolier: réseau et littérature au XIX^e siècle*, Québec, Nuit blanche, 1995, 297 p.

CASGRAIN, Henri-Raymond, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin, 1884, 4 vol.

CORDEAU, André, c.s.c., Lettre à Charles-Joseph Angers, 6 avril 1946, Archives Fides.

DOURNON, François, *Dictionnaire des mots et des formules célèbres*, Paris, Robert, 1994, 412 p.

DULONG, Gaston, *Dictionnaire des canadianismes*, Paris, Larousse [Septentrion], 1989, 461 p.

DUNETON, Claude, *Histoire de la chanson française*, Paris, Seuil, 1998, 2 vol.

ESTÈVE, Edmond, *Byron et le romantisme français*, Paris, Hachette, 1907, 560 p.

FRANÇOISE [pseudonyme de Robertine Barry] « Essais sur la littérature canadienne », *Le Journal de Françoise*, 6^e année, n° 7, 6 juillet 1907, p. 182

GAY, Paul, « L'amour dans le roman canadien-français », *L'Enseignement secondaire*, vol. 44, n° 5, novembre-décembre 1965, p. 233-248.

GÉRIN, Léon, « Notre mouvement intellectuel », *Mémoires de la Société royale du Canada*, 2^e série, section 1, 1901, p. 145-172.

- GODARD, Barbara, « Excentriques, Eccentric, Avant-garde: Women and Modernism in the Literature of Canada », *Room of One's Own*, vol. 8, n° 4, janvier 1984, p. 57-75.
- LA DIRECTRICE [Robertine Barry], « Five o'clock du *Journal de Françoise* », *Le Journal de Françoise*, 1^{re} année, n° 16, 8 novembre 1902, p. 182.
- LAMONDE, Yvan (dir.), *L'Imprimé au Québec: aspects historiques (18^e-20^e siècles)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 368 p.
- LAMONDE, Yvan, *Je me souviens: la littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 275 p.
- LEGENDRE, J.-T., « Visite au Musée Laure Conan de Pointe-au-Pic », *Le Soleil*, 16 juillet 1966, p. 18.
- LEMIRE, Maurice, *Les Grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes », 8, 1970, 283 p.
- LEMIRE, Maurice et SAINT-JACQUES, Denis (dir.), *La Vie littéraire au Québec, « Je me souviens », 1870-1894*, t. IV, Sainte-Foy, PUL, 1999, 669 p.
- LINTEAU, Paul-André, DUROCHER, René et ROBERT, Jean-Claude, *Histoire du Québec contemporain, De la Confédération à la crise (1867-1929)*, Montréal, Boréal Express, 1979, 658 p.
- MATIVAT, Daniel, *Le Métier d'écrivain au Québec (1840-1900)*, Montréal, Triptyque, 1996, 510 p.
- MICHON, Jacques (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*, vol. 1: *La Naissance de l'éditeur, 1900-1939*, Montréal, Fides, 482 p.
- OSTER, Pierre, *Dictionnaire de citations françaises*, Paris, Le Robert, coll. « Les usuels », 1993, 934 p.
- ROBIDOUX, Réjean, *Fonder une littérature nationale: notes d'histoire littéraire*, préface de Roger Le Moine, Ottawa, Éditions David, 1994, 208 p.
- SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA, *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968 [1930], 709 p.

- TASSO, Lily, « Le Musée de Laure Conan à Pointe-au-Pic: une œuvre d'amour et de patience », *La Presse*, 28 septembre 1965, p. 17.
- THÉRIO, Adrien, « Deux écrivains canadiens honorés sur des timbres », *Lettres québécoises*, n° 31, automne 1983, p. 15.
- TREMBLAY, A., « Exposition où se révèle la personnalité d'une grande romancière, Laure Conan », *Le Soleil*, 17 février 1956, p. 16.
- VAN SCHENDEL, Michel, « L'amour dans la littérature canadienne-française », dans Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau (dir.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, 2^e colloque de la revue *Recherches sociographiques*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, p. 153-165.

Page laissée blanche

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	7
Établissement du texte	121
Sigles et abréviations	127
Chronologie	129
<i>Angéline de Montbrun</i>	139
Notes	293
Variantes	311
Appendice	383
Bibliographie	395

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La Bibliothèque du Nouveau Monde rassemble, en éditions critiques,
les textes fondamentaux de la littérature québécoise.

Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette
sous acétate et boîtier.

Philippe AUBERT DE GASPÉ, *Les Anciens Canadiens*
édition critique par Aurélien Boivin, Maurice Lemire,
Yvan G. Lepage et Jean-Louis Major
2007, 783 p.

Honoré BEAUGRAND, *La Chasse-galerie et autres récits*
édition critique par François Ricard
1989, 364 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*
édition critique par André-G. Bourassa,
Jean Fisette et Gilles Lapointe
1987, 700 p.

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*
t. 1 : *Journal, Correspondance (1923-1953)*
t. 2 : *Correspondance (1954-1960)*
édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe
1997, 1160 p.

Arthur BUIES, *Chroniques I*
édition critique par Francis Parmentier
1986, 656 p.

Arthur BUIES, *Chroniques II*
édition critique par Francis Parmentier
1991, 476 p.

Jacques CARTIER, *Relations*
édition critique par Michel Bideaux
1986, 504 p.

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal historique d'un voyage
fait par ordre du Roi dans l'Amérique septentrionale I, II*
édition critique par Pierre Berthiaume
1994, 1112 p.

Laure CONAN, *Angéline de Montbrun*
édition critique par Nicole Bourbonnais
2007, 437 pages

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*
édition critique par Réjean Robidoux
1997, 294 p.

Louis DANTIN, *Essais critiques I, II*
édition critique par Yvette Francoli
2002, 1020 p.

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*
suivi de *L'Offrande aux vierges folles*
édition critique par Richard Giguère
1993, 288 p.

Henriette DESSAULLES, *Journal*
édition critique par Jean-Louis Major
1989, 672 p.

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*
édition critique par Yvan Lamonde
1994, 382 p.

DIÉREVILLE, *Relation du voyage du Port Royal de l'Acadie*
suivi de *Poésies diverses*
édition critique par Normand Doiron
1997, 600 p.

Marcel DUGAS, *Poèmes en prose*
édition critique par Marc Pelletier
1998, 590 p.

Jacques FERRON, *Contes*
édition critique par Jean-Marcel Paquette
1998, 386 p.

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*
édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne
1993, 1332 p.

Claude GAUVREAU, *Lettres à Paul-Émile Borduas*
édition critique par Gilles Lapointe
2002, 462 p.

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*
édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps
1991, 380 p.

Alain GRANDBOIS, *Correspondance*
édition critique par Bernard Chassé
2003, 746 p.

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*
édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin
1994, 228 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 572 p.

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*
édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton
1990, 640 p.

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*
édition critique par Jean Cléo Godin
1996, 480 p.

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*
édition critique par Jean Cléo Godin
1990, 788 p.

Alain GRANDBOIS, *Les Voyages de Marco Polo*
édition critique par Nicole Deschamps et Stéphane Caillé
2000, 372 p.

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
1986, 258 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Le Survenant*
édition critique par Yvan G. Lepage
1989, 366 p.

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
édition critique par Yvan G. Lepage
1996, 446 p.

Jean-Charles HARVEY, *Les Demi-Civilisés*
édition critique par Guildo Rousseau
1988, 300 p.

Albert LABERGE, *La Scouine*
édition critique par Paul Wyczynski
1986, 300 p.

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
1990, 1474 p.

Gilbert LA ROCQUE, *Les Masques*
édition critique par Julie LeBlanc
1998, 302 p.

Chrestien LECLERCQ, *Nouvelle Relation de la Gaspésie*
édition critique par Réal Ouellet
1999, 796 p.

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
1993, 490 p.

Joseph LENOIR, *Œuvres*
édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
1988, 332 p.

Albert LOZEAU, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Michel Lemaire
2002, 712 p.

Claire MARTIN, *Dans un gant de fer*
édition critique par Patricia Smart
2005, 664 p.

Paul MORIN, *Œuvres poétiques complètes*
édition critique par Jacques Michon
2000, 640 p.

Étienne PARENT, *Discours*
édition critique par Claude Couture et Yvan Lamonde
2000, 470 p.

Nicolas PERROT,
*Mœurs, coutumes et religion des Sauvages
de l'Amérique septentrionale*
édition critique par Pierre Berthiaume
2004, 583 p.

RINGUET, *Trente arpents*
édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
1991, 522 p.

Gabriel SAGARD, *Le Grand Voyage du pays des Hurons*
suivi de *Dictionnaire de la langue huronne*
édition critique par Jack Warwick
1998, 528 p.

Mathieu SAGEAN,
Relation des aventures de Mathieu Saguean, Canadien
édition critique par Pierre Berthiaume
1999, 234 p.

Félix-Antoine SAVARD, *Menaud maître-draveur*
édition critique par Yvan G. Lepage
2004, 783 p.

Page laissée blanche



Marquis Imprimeur Inc.

Québec, Canada

2007